



BIBLIOTHÈQUE

DES

HISTORIENS GRECS.

TOME SIXIÈME.

HISTOIRE GRECQUE

DE XÉNOPHON.

Traduction nouvelle,

PAR

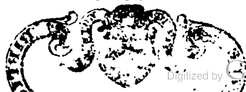
AUGUSTE TURRETTINI.

GENÈVE,

CHEZ M.-É. CAREY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

rue Verdaine, n° 285.

1839



NOTICE PRÉLIMINAIRE

SUR XÉNOPHON.*

XÉNOPHON, fils de Gryllus et citoyen d'Athènes, naquit vers l'année 445 avant Jésus-Christ, à Erchie, dême de la tribu Ægéide, dans l'Attique. Bien que nous connaissions les principales circonstances de sa vie, tant par ses propres ouvrages que par les données des auteurs anciens, nous nous trouvons cependant à chaque instant arrêtés par des lacunes ou par des difficultés

* Diogenes Laertius, *Vita Xenophontis*. Krüger, *De Xenophontis vitâ quæstiones criticæ*; Halæ, 1822.

chronologiques, lorsque nous voulons en tracer une histoire suivie. Nous n'avons sur son enfance, sur son éducation et sur ses parents, aucune notice quelconque, et le nom seul de son père nous est parvenu. Ce n'est en effet que depuis sa liaison avec Socrate, dont il fit la connaissance dans sa jeunesse d'une manière assez curieuse, que commence pour nous l'histoire de Xénophon; il fut dès lors l'un des plus zélés disciples de ce philosophe, dont les leçons exercèrent une immense influence sur le reste de sa carrière.

Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il prit une part active à la guerre du Péloponèse, et combattit à Délion aux côtés de Socrate, qui lui sauva la vie dans cette bataille.* Il devait avoir à cette époque environ vingt-un ans (424 avant Jésus-Christ). Dès lors nous ne possédons plus aucun détail sur la vie de Xénophon jusqu'à sa quarante-quatrième année. Il est probable qu'il passa ce temps à Athènes à profiter des

---

** Diog. Laert., *Vita Socratis*, p. 57, ed. Steph. Strabon, IX, 1, p. 251, ed. Tauchn.

entretiens de Socrate, où il puisa, comme les autres disciples de ce philosophe, les opinions antidémocratiques qui l'éloignèrent de toute participation aux affaires publiques de sa patrie.* Aussi le voyons-nous se rendre avec empressement à l'invitation de Proxène, Béotien de ses amis, et aller chercher en Asie, auprès de Cyrus le jeune, une carrière plus conforme à ses inclinations. Xénophon nous raconte lui-même dans l'*Anabasis*** qu'il fut très-bien accueilli par Cyrus, et conduit sans s'en douter à prendre part à l'expédition de ce prince contre son frère Artaxerxès (401 avant Jésus-Christ). Ce ne fut cependant qu'après la mort de Cyrus à la bataille de Cunaxa, et après l'assassinat des chefs grecs par les Perses, qu'il commença à jouer un rôle actif: il fut chargé du commandement de l'arrière-garde dans la re-

---

* Philostrate, I, 12, rapporte que Xénophon fut quelque temps prisonnier en Béotie, ce qui tomberait dans l'année 412, lors de la prise d'Oropos par les Béotiens.

** III, 1.

traite; jusqu'alors il n'avait suivi l'armée que comme volontaire.* Nous voyons dans son récit avec quelle habileté il s'acquitta de la tâche difficile de ramener une si faible armée du centre d'un pays barbare, où elle n'était entourée que d'ennemis. Aussi son ouvrage de l'*Anabasis*, dans lequel il ne parle de lui qu'à la troisième personne et avec la plus grande simplicité, nous offre-t-il une des lectures les plus attrayantes de l'antiquité littéraire. Par sa fermeté, son courage et sa prudence, il parvint à ramener les Grecs en sûreté sur les bords du Pont-Euxin; mais le dénûment dans lequel se trouvait son armée, lui fit accepter les offres du Thrace Seuthès, qui lui promit une somme considérable, s'il voulait l'aider à reconquérir ses états. Après l'avoir réinstallé dans son royaume, Xénophon désirait retourner à Athènes, dont il n'avait pas encore été banni;** mais il céda aux instances de ses soldats, qui le prièrent de ne pas les

---

* Οὔτε στρατηγὸς, οὔτε λοχαγὸς, οὔτε στρατιώτης ὢν συνηκολούθει. (*Anab.*, III, 1.)

** *Anab.*, VII, 7, à la fin.

quitter avant de les avoir mis sous le commandement du général lacédémonien Thimbron, qui commandait les troupes grecques en Asie mineure.* Il est probable qu'après avoir rejoint Thimbron, il fut empêché par une sentence de bannissement de retourner dans sa patrie (399 avant Jésus-Christ).** Il paraît en effet que son exil dut coïncider avec la mort de Socrate, et que le peuple d'Athènes profita du prétexte de son expédition avec Cyrus, l'allié des Lacédémoniens, pour bannir un citoyen dont les opinions paraissaient hostiles à la démocratie.*** Il resta donc en Asie; mais nous ne savons rien de ses faits et gestes jusqu'à l'an 396 avant Jésus-Christ, époque à laquelle Agésilas prit le commandement des troupes grecques en Asie mineure.**** Xénophon se lia alors

* *Anab.*, VII, 7, à la fin. *Hellén.*, III, 1.

** Le témoignage de Diogène de Laerte (*Vita Xen.*, 7), qui ne place l'exil que plus tard, a peu de valeur, puisque la même phrase contient une forte inexactitude.

*** Pausanias, V, 6, 4.

**** *Hellén.*, III, 4.

d'une amitié intime avec lui, et l'accompagna dans toutes ses campagnes en Asie. Lorsque Agésilas fut rappelé en Grèce, pour s'opposer à la ligue puissante qui s'était formée contre Sparte (394 avant Jésus-Christ),* Xénophon quitta avec lui l'Asie et combattit à ses côtés à Coronée, où il porta les armes contre ses compatriotes.** C'est une tache ineffaçable dans la vie de notre auteur.

Plutarque*** nous apprend qu'après la bataille de Coronée, Xénophon suivit Agésilas à Lacédémone, où il fit aussi venir ses fils Gryllus et Diodore (surnommés les *Dioscures*****), qu'il avait eus de sa femme Philésia. Il reçut alors des Lacédémoniens le titre de *Proxène*, titre purement honorifique puisqu'il était exilé, mais auquel étaient attachés plusieurs priviléges. Sparte

---

* *Hellén.*, IV, 2. Plutarq., *Agésil.*, 18. Diog. Laert., *Vita Xen.*, 7.

** *Anab.*, V, 3. Plutarq., *Agésil.*, 18. Xénoph., *Agésil.*, II, 6. *Hellén.*, IV, 3, 15.

*** Plutarq., *Agésil.*, XX, 1.

**** Diog. Laert., 8, et Suidas.

lui donna même des terres et une maison dans un endroit de l'Élide nommé Scillonte.* Nous trouvons dans l'*Anabasis*** d'intéressants détails sur son établissement dans cette charmante retraite, où il composa la plus grande partie de ses ouvrages, et où le temps que lui laissaient ses travaux littéraires était consacré au culte des dieux, et à ses occupations favorites, la chasse et l'équitation. Mais la révolte des Éléens contre les Lacédémoniens vint troubler son repos; il fut obligé de quitter cette demeure où il avait mené pendant plusieurs années une vie tranquille, mais animée par les nombreuses visites que lui procurait le voisinage d'Olympie. C'est ainsi qu'il fut mis en relation avec les Grecs les plus distingués, et qu'il put continuer ses recherches historiques malgré son éloignement du théâtre des événements. C'est probablement ce besoin de communications qui l'engagea à se réfugier dans la riche Corinthe, où

---

* Diog. Laert., 9. Pausanias, V, 6, 3.

** V, 3, 7. *Voyage du jeune Anacharsis*, c. 39.

les étrangers affluaient de toute part. Il apprit enfin dans cette ville la fin de son exil qui avait duré plus de trente ans. Lorsque les Athéniens (366 avant Jésus-Christ) s'allièrent aux Lacédémoniens, il envoya ses deux fils à Athènes faire leur service militaire. Ils combattirent sous Céphisodorus à Mantinée, où Gryllus perdit la vie, après avoir, dit-on, blessé Épaminondas.* A la nouvelle de la mort de son fils, et lorsqu'il apprit qu'il était tombé en brave, Xénophon se contenta de dire : « Je savais que j'avais pour fils un mortel. » Nous ignorons si Xénophon profita de la liberté de retourner dans sa patrie; nous savons seulement qu'il termina ses jours à Corinthe, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans (355 avant Jésus-Christ).**

Telles sont les principales circonstances qui nous sont parvenues de la vie de Xénophon, vie agitée et aventureuse, qui fournit à ce disciple de Socrate de nombreuses occasions de mettre en pratique les préceptes de son maître.

---

* Pausanias, VIII, 9, 11; IX, 15; I, 3.

** Diog. Laert., *Vita Xen.*, 11.

Si nous voulions tracer un portrait complet de cet auteur, nous devrions le montrer tour à tour comme philosophe, comme politique, comme capitaine, comme historien, comme chef de famille, et même comme écuyer et comme chasseur. Tels sont en effet tous les côtés sous lesquels il s'est révélé à nous dans ses nombreux ouvrages. Nous avons de lui les *Dits mémorables de Socrate*, le *Banquet*, le *Hiéron*, l'*Apologie de Socrate*, un livre sur la république de Sparte et un autre sur celle d'Athènes, un sur les revenus de sa ville natale, l'*Hipparchique*, l'*Anabasis*, la *Cyropédie*, les *Helléniques*, l'*Éloge d'Agésilas*, l'*Économique*, et un traité sur la chasse et sur l'équitation. Cette liste d'ouvrages sur des sujets si variés suffit pour montrer la manière remarquable dont son esprit s'était développé dans toutes les directions. Aussi notre auteur se distingue-t-il tout particulièrement par l'harmonie parfaite de ses facultés et par leur tendance élevée.

Nous trouvons dans Xénophon le représentant de la civilisation grecque, le type de l'homme accompli, du καλοκἀγαθός des Grecs. Il était d'une beauté remarquable, et son extérieur

même semblait en rapport avec les qualités de son âme, dont il était comme le miroir.* Né avec les qualités les plus brillantes, il trouva dans Socrate un maître qui sut les apprécier et les cultiver, en favoriser le développement dans les directions les plus diverses, et les réunir dans la plus belle harmonie, par l'influence de sa morale. Xénophon embrassa en entier la philosophie de son maître, et s'y tint plus fidèlement que Platon. Son esprit d'une portée moins haute que celui de ce dernier, se contenta d'adopter la philosophie de Socrate, sans la modifier, ni s'en former une à lui; il resta toujours disciple, tandis que Platon prenant un essor plus hardi s'éleva au rang de chef de secte. Pendant que l'un se livrait à son sublime idéalisme, l'autre restait comme attaché à la réalité, et s'appliquait à régler toute sa conduite d'après les préceptes de leur maître commun; l'un montrait comment cette philosophie pouvait atteindre les idées les plus élevées, l'autre com-

---

* Diog. Laert., *Vita Xen.*, 1, αἰδήμων καὶ εὐειδέστατος εἰς ὑπερβολήν.

ment elle pouvait trouver son application dans toutes les circonstances de la vie humaine. Cette direction entièrement opposée explique assez le peu de rapprochement qui devait exister entre ces deux grands hommes. Ne pouvant se comprendre, ils ne pouvaient s'aimer; de là leur prétendue jalousie;* mais on peut assurer que Xénophon ne connut pas ce sentiment, car tous ses écrits nous le montrent comme un homme sans passions.

Il avait un caractère noble et ami du bien, une âme pleine de candeur, et une piété naïve qui allait même souvent jusqu'à la superstition. Son style, en accord parfait avec ses sentiments, porte l'empreinte de la plus grande simplicité et d'une constante égalité d'esprit. Il se maintient toujours à la même hauteur, et ne se livre jamais à ces sublimes élans que nous admirons chez Thucydide; mais il rachète ce qu'il pourrait avoir de monotone, par sa naïveté, sa pureté et sa clarté. Les anciens trouvaient un grand

* Bœckh (*De simultate quam Plato cum Xenophonte exercuisse dicitur*) fait voir que cette jalousie n'est rien moins que démontrée.

charme dans cette diction; Quintilien nous dit que les Grâces elles-mêmes semblaient avoir formé le langage de Xénophon, et il était surnommé l'Abeille attique. Ses écrits furent la lecture favorite de plusieurs grands hommes de l'antiquité, et ils doivent toujours être un des principaux objets d'étude pour ceux qui veulent se familiariser avec la langue grecque.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur l'ouvrage de Xénophon dont nous livrons maintenant au public la traduction. Les *Helléniques*, qui font suite à l'histoire de Thucydide, et comprennent un espace de quarante-neuf ans (de 411 à 362 avant Jésus-Christ), se distinguent en deux parties bien tranchées. Les deux premiers livres racontent la continuation et la fin de la guerre du Péloponèse, et se rattachent immédiatement au huitième livre de Thucydide. Il est probable que Xénophon, chargé de la publication de l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*,* se sentit naturellement engagé à en achever le récit. Cette première partie des

---

* Diog. Laert., *Vita Xen.*, 13.

Helléniques, publiée avec l'ouvrage de Thucydide, est d'une époque beaucoup plus ancienne que la seconde. Elle fut probablement écrite dans les trois années que Xénophon passa en Asie, après son expédition avec Cyrus, ou dans les premiers temps de son séjour à Seillonte.* Mais ce ne fut que beaucoup plus tard, et dans les dernières années de sa vie, qu'il acheva les cinq derniers livres dans lesquels on peut reconnaître un plan tout différent que dans les deux premiers. Cette seconde partie des *Helléniques* nous présente le tableau de la grandeur de Sparte et de sa prééminence en Grèce, depuis l'abaissement d'Athènes jusqu'à la bataille de Mantinée; c'est une relation simple, et entremêlée de peu de réflexions, des événements qui se sont passés en grande partie sous les yeux mêmes de Xénophon.

On a vivement attaqué la véracité de Xéno-

---

* Niebuhr, *Kleine hist. u. philol. Schriften*, p. 467. Peter, *Commentatio critica de Xenophontis Hellenicis*; 1837. Krüger, *Prüfung der Niebuhrschen Ansicht*, dans ses *Histor. und philolog. Studien*; Berlin, 1837, p. 244.

phon, et l'on a voulu le convaincre de partialité pour Lacédémone. Ces attaques, auxquelles sa prédilection marquée pour Sparte a donné lieu, tombent d'elles-mêmes, si en lisant les *Helléniques* on a soin de ne pas perdre de vue l'idée qui les a dictés. Cette idée, qui est de retracer la grandeur et la décadence de Lacédémone rattache naturellement le récit à cet État en particulier, et à l'homme qui joue le plus grand rôle dans cette période, Agésilas. C'est ainsi qu'il faut également s'expliquer comment il arrive que Xénophon nomme à peine quelques-uns des généraux les plus célèbres de cette époque, et relève avec tant de soin toutes les actions d'Agésilas. Nous ferons remarquer en passant l'attention avec laquelle Xénophon se plaît à mentionner les qualités qui font un grand capitaine, et la manière dont il fait ressortir en plusieurs endroits les heureux expédients, ou les fautes, des généraux qu'il met en scène. On doit même observer à sa louange, que dans plus d'une occasion il blâme Agésilas, lorsqu'il lui paraît avoir failli à ses devoirs d'homme et de général.

Une idée morale domine tout cet ouvrage

et lui imprime une sorte d'unité. Cette idée, nous la trouvons exprimée par Xénophon lui-même,* c'est que les dieux punissent toujours l'impiété et l'orgueil, et que l'impiété est la cause de tous les revers. Voilà pourquoi Athènes a succombé : elle fut punie de sa cruauté envers les alliés; voilà pourquoi Sparte vit sa puissance renversée par celle de Thèbes : ses injustices lui attirèrent la colère des dieux. Nous retrouvons dans ce point de vue, d'après lequel cette histoire est écrite, un des traits distinctifs de Xénophon : son caractère religieux. C'est cette piété souvent outrée, qui lui fait rapporter tous les événements à une influence immédiate de la divinité, et mettre une telle importance dans les signes des victimes et les réponses des oracles. Cette teinte superstitieuse est fâcheuse sans doute chez un historien, puisqu'elle l'empêche de remonter aux véritables causes des événements, et de démêler l'enchaînement des faits; mais elle répand du charme sur le récit, qui prend

---

* *Hellén.*, V, 3, à la fin; 4, au commencement.

par-là une couleur plus personnelle, et nous attache au caractère simple et naïf de l'auteur.

Le texte qui a servi de base à notre traduction est celui de Schneider (Leipzig 1821); mais nous avons tenu compte des travaux de Morus (Leipzig 1778), et de Dindorf (Leipzig 1824 et 1831). Nous n'avons pas négligé les secours que nous offraient la traduction de Gail et la version allemande d'Osiandre.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

Ch. 1. *Succès des Athéniens dans l'Hellespont; Alcibiade est arrêté par Tissapherne; son évasion; victoire des Athéniens à Cyzique; mort de Mindaros. — Pharnabaze secourt les Lacédémoniens; Agis marche contre Athènes; il est repoussé. — Synchronisme.* Ch. 2. *Thrasylos se rend à Samos; il est battu à l'attaque d'Éphèse. — La flotte athénienne gagne Lampsaque. — Les Athéniens commandés par Alcibiade font une expédition contre Abydos, battent Pharnabaze, et ravagent le pays du roi.* Ch. 3. *Les Athéniens assiégent Chalcédon, font la paix avec Pharnabaze, et s'emparent de Byzance par trahison.* Ch. 4. *Ambassade inutile des Athéniens en Perse. — Alcibiade nommé général en chef.* Ch. 5. *Lysandre défait les Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. — Celui-ci est rappelé; Conon prend sa place.* Ch. 6. *Callicratidas succède à Lysandre; différends entre eux. — Conon est assiégé dans Mitylène; Athènes envoie une grande flotte à son secours. — Bataille des Arginuses gagnée par les Athéniens.* Ch. 7. *Procès et condamnation des généraux qui avaient négligé de recueillir les morts.*

HISTOIRE GRECQUE

DE

XÉNOPHON.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Quelques jours après ces événements, Thymocharès arriva d'Athènes avec un petit nombre de vaisseaux, et aussitôt les Lacédémoniens et les Athéniens se livrèrent un nouveau combat naval, où les Lacédémoniens commandés par Hégésandridas demeurèrent vainqueurs.

Peu de temps après, au commencement de l'hiver, Doriéus, fils de Diagoras, partit de Rhodes avec quatorze vaisseaux, et entra dans l'Hellespont à la pointe du jour; mais la vigie des Athéniens ayant aperçu sa manœuvre, en donna avis aux généraux, qui firent voile contre lui avec vingt navires. Doriéus s'enfuit à leur approche, et après avoir échappé en gagnant le large, il tira ses ga-

lères sur terre dans les environs du Rhétéon. Les Athéniens l'atteignirent, et engagèrent le combat sur les vaisseaux et sur la terre. Mais bientôt ils se retirèrent à Madytos vers le reste de l'armée, sans avoir eu aucun succès.

Mindaros, qui offrait dans Ilion un sacrifice à Minerve, n'eut pas plus tôt aperçu le combat, qu'il se porta au secours des siens sur le rivage; il tira ses vaisseaux à la mer, et partit pour soutenir ceux de Doriéus. Les Athéniens avancèrent à sa rencontre, et livrèrent, près du rivage d'Abydos, une bataille qui se prolongea depuis le matin jusqu'au soir. Ils n'avaient eu que des succès partagés, lorsque Alcibiade survint avec dix-huit navires; aussitôt les Péloponésiens s'enfuirent vers Abydos. Pharnabaze vint à leur secours, et s'avança à cheval dans la mer, aussi loin qu'il le put, combattant lui-même, et excitant ses cavaliers et ses fantassins. Les Péloponésiens réunirent leurs vaisseaux les uns près des autres, se rangèrent en ordre de bataille, et combattirent près du rivage. Les Athéniens s'en retournèrent à Sestos, après s'être emparés de trente vaisseaux ennemis abandonnés de leurs équipages, et avoir repris les vaisseaux qu'ils avaient perdus d'abord. Ils laissèrent à Sestos quarante vaisseaux; les autres firent voile hors de l'Hellespont dans différentes directions pour ramasser de l'argent. Thrasylos, un des généraux, cingla vers Athènes pour annoncer ce succès, et demander des renforts en hommes et en vaisseaux.

Après cela Tissapherne arriva dans l'Hellespont, et Alcibiade se rendit vers lui avec une seule galère pour lui apporter des présents et des gages d'amitié; mais Tissapherne se saisit de lui et l'emprisonna à Sardes, sous prétexte que le roi lui avait ordonné de traiter les Athéniens en ennemis. Trente jours après, Alcibiade, de concert avec Mantithéos, qui avait été fait prisonnier en Carie, parvint à se procurer des chevaux; ils s'échappèrent ensemble de Sardes à la faveur de la nuit, et s'enfuirent à Clazomènes.

Les Athéniens restés à Sestos, ayant appris que Mindaros allait faire voile contre eux avec soixante vaisseaux, s'enfuirent pendant la nuit à Cardia. Alcibiade les y rejoignit de Clazomènes avec cinq trirèmes et un bâtiment côtier. Mais informé que les vaisseaux des Péloponésiens s'étaient rendus d'Abydos à Cyzique, il alla lui-même par terre à Sestos, et ordonna à ses vaisseaux de l'y rejoindre en doublant la Chersonèse. Après leur arrivée, comme il était sur le point de lever l'ancre pour aller attaquer l'ennemi, Théramène et Thrasybule, qui avaient été ramasser de l'argent, abordèrent en même temps chacun avec vingt vaisseaux; ils venaient, l'un de Macédoine, l'autre de Thasos.

Alcibiade leur commanda aussitôt d'abattre leurs grandes voiles pour le suivre, et cingla vers Parion, d'où tous les vaisseaux réunis, formant une flotte de quatre-vingt-six voiles, partirent la nuit suivante. Ils arrivèrent le lendemain matin à l'heure

du déjeuner à Proconèse, où ils apprirent que Mindaros était à Cyzique, de même que Pharnabaze avec l'armée de terre. Ils restèrent donc toute la journée à Proconèse, et le lendemain Alcibiade convoqua une assemblée, et représenta la nécessité de combattre sur terre et sur mer, et de mettre le siége devant la ville. En effet, dit-il, nous n'avons point d'argent, tandis que nos ennemis en ont chez le roi une source abondante.

La veille, lorsqu'on avait jeté l'ancre, il avait réuni autour de lui tous les vaisseaux, même les petits, afin que personne ne pût annoncer aux ennemis la force de la flotte, et il avait fait publier la peine de mort contre quiconque serait surpris gagnant le rivage opposé.

L'assemblée dissoute, il fit faire les préparatifs du combat, et se dirigea ensuite sur Cyzique par une forte pluie. Lorsqu'il fut près de Cyzique, le temps s'éclaircit, et il aperçut aux rayons du soleil les vaisseaux de Mindaros au nombre de soixante, s'exercer loin du port, et comprit qu'il leur coupait déjà la retraite. Les Péloponésiens voyant les galères des Athéniens beaucoup plus nombreuses qu'auparavant, et déjà près du port, s'enfuirent vers le rivage; là ils réunirent leurs vaisseaux et firent face à l'ennemi qui cinglait contre eux.

Alcibiade faisant un circuit avec ses vingt vaisseaux descendit à terre. Mindaros, aussitôt qu'il l'aperçoit, aborde aussi, et tombe en combattant. Ses troupes prennent la fuite, et les Athéniens s'en

retournent à Proconèse emmenant avec eux tous les vaisseaux ennemis, excepté ceux des Syracusains, que ces derniers brûlèrent eux-mêmes. Le lendemain les Athéniens cinglèrent vers Cyzique, dont les habitants se rendirent, lorsqu'ils se virent abandonnés de Pharnabaze et des Péloponésiens. Alcibiade resta vingt jours dans cette ville, et leva de fortes sommes sur les habitants, auxquels il ne fit du reste aucun mal; après quoi il se retira à Proconèse.

De Proconèse, il fit voile vers Périnthe et Sélymbrie. Les Périnthiens ouvrirent leurs portes à l'armée; les Sélymbriens ne la laissèrent point entrer dans leurs murs, mais cependant ils livrèrent de l'argent. Les Athéniens se rendirent ensuite à Chrysopolis, dans le territoire des Chalcédoniens; ils fortifièrent cette ville, et y établirent un comptoir pour prélever la dîme sur les vaisseaux venant du Pont-Euxin; ils laissèrent comme garde trente vaisseaux et les deux généraux Théramène et Euboulos; ils les chargèrent de surveiller la place et les vaisseaux sortant du Pont, et de faire tout le mal possible aux ennemis. Les autres généraux se rendirent dans l'Hellespont. On intercepta alors, et on envoya à Athènes une lettre qu'Hippocrate, sous-amiral de Mindaros, avait adressée à Sparte; elle contenait ce qui suit. « Nos succès sont passés, Mindaros est mort, nos gens ont faim, nous ne savons que faire. »

Pharnabaze exhorta cependant toute l'armée pélo-

ponésienne et les Syracusains à ne pas perdre courage pour la perte de quelques planches, puisqu'il y en avait en abondance dans l'empire du roi, mais à avoir bon espoir tant que leurs personnes étaient sauves; puis il donna à chacun un habillement et la solde de deux mois; il arma en outre les matelots, et les établit comme gardes dans la partie maritime de sa province. Ensuite il réunit les généraux et les triérarques qui étaient dans les villes, et il leur dit de construire à Antandros des galères, chacun autant qu'il en avait perdu; il leur fournit de l'argent, et leur permit de tirer du bois du mont Ida. Pendant qu'ils construisaient les vaisseaux, les Syracusains achevèrent une partie des murailles des Antandriens, et ils furent, de toute la garnison, ceux qui se firent le plus aimer. Aussi les Syracusains jouissent-ils à Antandros du titre de bienfaiteurs et du droit de cité. Après avoir ainsi tout disposé, Pharnabaze partit aussitôt pour aller secourir Chalcédon.

Vers le même temps, les généraux syracusains reçurent la nouvelle que le peuple les avait bannis de leur patrie; ils rassemblèrent alors leurs soldats, et par l'organe d'Hermocrate, ils déplorèrent leur malheur d'être tous exilés injustement et contre les lois; ils exhortèrent leurs soldats à être à l'avenir toujours aussi braves que par le passé, et à se montrer toujours zélés à remplir leurs devoirs; puis ils leur ordonnèrent de se choisir des chefs, jusqu'à l'arrivée de ceux qui auraient été nommés à leur place. Les troupes se récrièrent

aussitôt, surtout les triérarques, les soldats de marine et les pilotes; tous déclarèrent qu'ils devaient conserver le commandement. Les généraux leur remontrèrent qu'il ne fallait pas se révolter contre sa patrie; ils ajoutèrent que si quelqu'un avait quelque chose à leur reprocher, on devait lui accorder la parole. Souvenez-vous cependant, continuèrent-ils, de toutes les victoires navales que vous avez gagnées, de tous les vaisseaux que vous avez conquis avec vos seules forces, sans le secours des autres, et de toutes les occasions où, réunis à d'autres troupes, vous vous êtes, sous notre commandement, montrés invincibles et présentant le front de bataille le plus solide, et où vous avez ainsi recueilli les fruits de notre valeur et de votre zèle, qui ne s'est jamais démenti ni sur terre ni sur mer.

Comme personne n'avait rien à leur reprocher, ils restèrent en fonctions à la demande générale, jusqu'à l'arrivée des généraux Démarque, fils de Pidocos, Myscon, fils de Ménécrate, et Potamis, fils de Gnosias, qui devaient les remplacer. La plupart des triérarques firent serment de les faire rappeler dans leur patrie, dès qu'eux-mêmes seraient arrivés à Syracuse. Là-dessus les généraux congédièrent l'assemblée, après les avoir tous comblés d'éloges. Ceux qui avaient été particulièrement liés avec Hermocrate, le regrettaient surtout à cause de son activité, de son zèle et de son affabilité; car chaque jour, matin et soir, il réunissait près de sa tente

ceux qu'il avait reconnus comme les plus distingués parmi les triérarques, les pilotes, et les soldats de marine, et leur communiquait ce qu'il avait l'intention de dire ou de faire, et il les formait à l'éloquence, en exigeant qu'ils parlassent tantôt d'abondance, tantôt après s'être préparés. Par là il avait acquis la plus grande considération dans le conseil; il était regardé comme le meilleur orateur, et comme celui qui ouvrait les meilleurs avis. Hermocrate qui avait précédemment accusé Tissapherne à Lacédémone, et dont l'accusation, appuyée par le témoignage même d'Astyochos, avait paru fondée, se rendit alors vers Pharnabaze, dont il reçut de l'argent, avant même qu'il en demandât; avec cet argent il rassembla des troupes mercenaires et des galères pour opérer son retour à Syracuse. Sur ces entrefaites, les successeurs des généraux syracusains arrivèrent à Milet, où ils prirent immédiatement le commandement de la flotte et de l'armée.

Il y eut vers la même époque une sédition à Thasos, dans laquelle les partisans de Lacédémone, et l'harmoste lacédémonien Pléonicos, furent chassés de la ville. Le Lacédémonien Pasippidas, accusé de l'avoir fait naître avec l'aide de Tissapherne, fut banni de Sparte, et on envoya Cratésippidas prendre le commandement de la flotte des alliés que Pasippidas avait assemblée; il la trouva à Chios.

Environ le même temps, et pendant que Thrasylos était à Athènes, Agis fit une sortie de Décélie, et

vint fourrager jusqu'au pied des murailles d'Athènes. Thrasylos sortit à la tête des Athéniens et de tous les étrangers qui étaient dans la ville, et rangea ses troupes en bataille le long du gymnase du Lycée, afin de livrer le combat si l'ennemi s'avançait. Agis voyant ces dispositions se retira promptement, et quelques-uns de ses traînards furent tués par les troupes légères. Les Athéniens, à cause de ce succès, montrèrent encore plus d'empressement à accorder à Thrasylos ce qu'il était venu demander, et décrétèrent qu'il pouvait lever mille hoplites, cent cavaliers et cinquante galères. Agis qui voyait de Décélie de nombreux vaisseaux chargés de blé entrer à pleines voiles au Pirée, déclara qu'il était de toute inutilité qu'il bloquât depuis si longtemps avec ses troupes les Athéniens du côté de terre, si on ne leur ôtait les moyens de s'approvisionner par mer, et que le mieux était d'envoyer à Chalcédon et à Byzance Cléarque, fils de Ramphios et proxène de la dernière de ces villes. Cet avis fut adopté, et Cléarque partit avec quinze vaisseaux qu'équipèrent les Mégariens et les autres alliés. C'était plutôt des vaisseaux propres à transporter des soldats, que de bons voiliers; aussi trois d'entre eux furent-ils coulés bas dans l'Hellespont par les neuf vaisseaux athéniens, qui étaient continuellement occupés à guetter les bâtiments ennemis. Les douze autres s'enfuirent à Sestos, d'où ils se réfugièrent à Byzance.

Ainsi finit cette année, dans laquelle les Cartha-

ginois, sous la conduite d'Annibal, envahirent la Sicile avec une armée de cent mille combattants, et prirent en trois mois deux villes grecques, Sélinonte et Himéra.

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'année suivante (celle de la quatre-vingt-treizième fête olympique, dans laquelle Évagoras d'Élis et Eubotas de Cyrène remportèrent les prix, le premier de la course nouvelle des chars à deux chevaux, le second du stade), sous l'éphorat d'Évarchippos à Sparte, et l'archontat d'Euctémon à Athènes, les Athéniens fortifièrent Thoricos. Thrasylos, de son côté, prit les vaisseaux qui lui avaient été accordés par le peuple; il arma de boucliers légers cinq mille de ses matelots, afin qu'ils fissent en même temps le service de peltastes, et fit voile au commencement de l'été vers Samos. Il y resta trois jours, puis cingla vers Pygéla, dont il ravagea le territoire et devant laquelle il mit le siége. Quelques Milésiens étant venus au secours des assiégés, poursuivirent les troupes légères athéniennes qui se trouvaient dispersées. Mais les peltastes et deux compagnies d'hoplites vinrent soutenir les troupes légères, tuèrent tous les Milésiens à l'exception d'un petit nombre, et s'emparèrent de près de deux cents boucliers; après quoi ils élevèrent un trophée. Le lendemain ils cinglèrent vers Notion, et après avoir fait leurs préparatifs de route dans

cette ville, ils mirent à la voile pour Colophon, dont les habitants embrassèrent leur parti. La nuit suivante ils firent une invasion en Lydie, où le blé était en pleine maturité; ils incendièrent plusieurs villages, s'emparèrent de l'argent qu'ils trouvèrent, prirent un grand nombre d'esclaves, et enlevèrent en outre un butin considérable. Le Perse Stagès qui se trouvait dans cette contrée, profitant du moment où les Athéniens étaient dispersés hors du camp, et occupés à butiner pour leur propre compte, fondit sur eux avec sa cavalerie, leur fit un prisonnier, et leur tua sept hommes. Thrasylos, après cette expédition, ramena ses troupes à la mer, dans l'intention de cingler vers Éphèse. Tissapherne, comprenant son dessein, rassembla une nombreuse armée, et dépêcha des cavaliers pour exhorter chacun à venir à Éphèse défendre la déesse Diane.

Thrasylos, dix-sept jours après l'invasion, fit voile vers Éphèse; il débarqua ses hoplites près du mont Coressos; mais il fit descendre sa cavalerie, ses peltastes, ses soldats de marine et le reste des équipages, près du marais de l'autre côté de la ville, et au point du jour il fit avancer ces deux corps d'armée. Les troupes de la ville marchèrent à leur rencontre, renforcées des alliés que commandait Tissapherne, et des Syracusains appartenant soit aux vingt vaisseaux nommés plus haut, soit à cinq autres qui se trouvaient être arrivés récemment avec les généraux Euclées, fils d'Hippon et

Héraclide, fils d'Aristogénès. A ces forces s'étaient encore joints deux vaisseaux de Sélinonte. Toutes ces troupes marchèrent d'abord contre les hoplites campés près du Coressos; et après les avoir mis en fuite, en avoir tué près de cent, et avoir poursuivi les fuyards jusqu'à la mer, ils se tournèrent contre les troupes postées près du marais. Là aussi les Athéniens furent mis en déroute, et perdirent environ trois cents des leurs. Les Éphésiens élevèrent un trophée sur ce dernier champ de bataille et un second près du Coressos. Ils décernèrent les prix de la valeur aux Syracusains et aux Sélinontins, d'abord à tous en général, puis à plusieurs en particulier, parce qu'ils s'étaient distingués par leur bravoure, et ils accordèrent à jamais l'immunité des impôts à tous ceux d'entre eux qui voudraient se fixer à Éphèse; ils donnèrent aussi le droit de cité aux Sélinontins, dont la ville avait été détruite.

Les Athéniens, après avoir relevé leurs morts à la faveur d'une trève, s'en retournèrent à Notion, où ils les enterrèrent; après quoi ils firent voile vers Lesbos et l'Hellespont. Pendant qu'ils étaient à l'ancre devant Mitylène, ville de l'île de Lesbos, ils virent les vingt-cinq vaisseaux syracusains qui revenaient d'Éphèse; aussitôt ils se portèrent contre eux, en prirent quatre avec leurs équipages, et poursuivirent le reste jusqu'à Éphèse. Thrasylos envoya à Athènes tous les prisonniers, excepté l'Athénien Alcibiade qu'il fit lapider; c'é-

tait un cousin et un compagnon d'exil d'Alcibiade. Thrasylos cingla de là à Sestos vers le reste de l'armée. De Sestos l'armée entière passa à Lampsaque. Sur ces entrefaites survint l'hiver, dans lequel les prisonniers syracusains enfermés dans les carrières du Pirée s'évadèrent de nuit, après avoir creusé le roc; ils s'enfuirent les uns à Décélie, les autres à Mégare. Alcibiade voulut à Lampsaque réunir toutes ses troupes en un seul corps d'armée; mais ses anciens soldats s'opposèrent à ce qu'on les réunît à ceux de Thrasylos, parce qu'eux-mêmes n'avaient pas été vaincus, tandis que ceux-ci venaient d'essuyer une défaite. Ils passèrent tous l'hiver à Lampsaque, fortifièrent cette place, et firent une expédition contre Abydos. Pharnabaze vint au secours de cette ville avec une cavalerie nombreuse; mais il fut défait et mis en fuite. Alcibiade le poursuivit avec ses cavaliers et cent vingt hoplites commandés par Ménandre, jusqu'à ce que l'obscurité lui dérobât les fuyards. Depuis ce combat les soldats se mêlèrent les uns aux autres, et l'on fraternisa avec les troupes de Thrasylos. Il se fit encore cet hiver quelques autres excursions sur le continent, dans lesquelles on ravagea le pays du roi.

Dans le même temps les Lacédémoniens laissèrent se retirer librement, à la faveur d'une convention, les hilotes révoltés qui s'étaient retirés de Malée à Coryphasion. Vers la même époque les Achéens trahirent les colons d'Héraclée trachinienne dans un combat général contre les habitants

de l'Œta leurs ennemis; de sorte qu'il en périt près de sept cents avec Labotas, harmoste de Lacédémone.

Ainsi finit cette année, dans laquelle les Mèdes qui s'étaient révoltés contre Darius roi des Perses rentrèrent sous sa domination.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'année suivante le temple de Minerve à Phocée fut frappé de la foudre, et réduit en cendres. Sur la fin de l'hiver de la vingt-deuxième année de la guerre et vers le commencement du printemps, sous l'éphorat de Pentacléès et l'archontat d'Antigénès, les Athéniens cinglèrent vers Proconèse avec toute leur armée. Ils allèrent de là mouiller devant Chalcédon et Byzance, et se campèrent près de la première de ces villes. Les habitants informés de l'arrivée des Athéniens, avaient mis en dépôt toutes leurs richesses chez les Thraces bithyniens leurs voisins. Alcibiade prenant avec lui un petit nombre d'hoplites et sa cavalerie, donne l'ordre à la flotte de longer la côte, et se rend chez les Bithyniens; il les somme de lui livrer les biens des Chalcédoniens, leur déclarant la guerre en cas de refus. On les lui livra aussitôt.

De retour au camp avec le butin, Alcibiade, après avoir conclu un traité avec les Bithyniens, fit travailler toute l'armée à environner Chalcédon de palissades, depuis une mer jusqu'à l'autre, et à fer-

mer le fleuve autant qu'il était possible. Alors Hippocrate harmoste lacédémonien fait sortir ses troupes de la ville pour livrer le combat. Les Athéniens se déploient vis-à-vis en ordre de bataille, et Pharnabaze en dehors des palissades vient secourir les assiégés avec son armée et une nombreuse cavalerie. Hippocrate et Thrasylos combattirent pendant longtemps tous les deux avec l'infanterie pesante, jusqu'à ce qu'Alcibiade survint avec un petit nombre d'hoplites et toute la cavalerie. Hippocrate fut tué, et ses troupes s'enfuirent dans la ville. En même temps Pharnabaze, qui ne pouvait se réunir à Hippocrate à cause du peu d'espace que laissaient le fleuve et le voisinage des retranchements, se retira vers le temple d'Hercule, appartenant aux Chalcédoniens, près duquel il avait son camp. Alcibiade après cela partit pour l'Hellespont et la Chersonèse, afin de ramasser de l'argent. Les autres généraux convinrent avec Pharnabaze au sujet de Chalcédon qu'il donnerait aux Athéniens vingt talents, et conduirait des députés des Athéniens auprès du roi : les Athéniens et Pharnabaze se lièrent mutuellement par des serments d'après lesquels les Chalcédoniens devaient payer aux Athéniens le tribut accoutumé, et leur livrer les sommes dues, à condition que les Athéniens n'entreprendraient point d'hostilités contre eux avant le retour des députés d'auprès du roi. Alcibiade ne se trouva pas présent à la prestation des serments : il était alors occupé au siége de Sélybrie. Après avoir pris cette

place il vint à Byzance, amenant avec lui tout le peuple des Chersonésiens, des troupes de Thrace, et plus de trois cents hommes de cavalerie. Pharnabaze qui jugeait convenable et nécessaire de lui faire aussi prêter serment, attendit à Chalcédon qu'il revînt de Byzance. Mais Alcibiade lorsqu'il fut arrivé, déclara qu'il ne jurerait pas, si Pharnabaze aussi ne renouvelait son serment devant lui. Il jura ensuite à Chrysopolis en présence de Métrobatès et d'Arnapès envoyés par Pharnabaze; et celui-ci prêta à Chalcédon le serment public devant Euryptolémos et Diotimos représentants d'Alcibiade. Outre cela ils firent entre eux une alliance particulière.

Pharnabaze partit aussitôt après, et commanda aux ambassadeurs qui devaient se rendre auprès du roi, de le rejoindre à Cyzique. Cette députation se composait des Athéniens Dorothéos, Philodicès, Théogénès, Euryptolémos, Mantithéos, et des Argiens Cléostratos et Pyrrholochos. Il y avait aussi des députés lacédémoniens, Pasippidas et d'autres, et avec eux Hermocrate déjà alors exilé de Syracouse, et son frère Proxénos. Pharnabaze conduisit donc ces députés vers le roi. Les Athéniens cependant assiégeaient Byzance qu'ils avaient investie, et qu'ils inquiétaient tant par des projectiles lancés de loin, que par des assauts. Il y avait dans Byzance l'harmoste lacédémonien Cléarque avec quelques *périèques* et un petit nombre de *néodamodas*, ainsi que des Mégariens commandés par Hélixos de Mégare, et des Béotiens conduits par

Cœratadas. Les Athéniens voyant qu'ils n'arrivaient à rien par la force, persuadèrent quelques Byzantins de leur livrer la ville. L'harmoste Cléarque ne supposait personne capable de cette trahison. Après avoir tout organisé le mieux possible, et avoir confié la défense de la ville à Cœratadas et à Hélixos, il se rendit vers Pharnabaze sur le continent opposé; il voulait obtenir de lui la paie des soldats, rassembler des vaisseaux que Pasippidas avait laissés en observation dans l'Hellespont, et les réunir à d'autres qui étaient à Antandros, et à ceux qu'Hégésandridas, soldat de marine de Mindaros, avait en Thrace; il voulait aussi en faire construire de nouveaux, afin qu'avec toutes ces forces réunies ils fussent en état de harceler les alliés des Athéniens, et de faire lever le siége de Byzance. Dès qu'il fut parti, ceux qui voulaient livrer la ville de Byzance se mirent à l'œuvre. C'était Cydon, Ariston, Anaxicratès, Lycurgue et Anaxilaos. Le même Anaxilaos fut plus tard cité en jugement à Lacédémone pour sa trahison, et menacé de perdre la vie; mais il fut absous, parce qu'il soutint n'avoir pas trahi la ville, mais bien plutôt l'avoir sauvée. En effet il était Byzantin, et non Lacédémonien, et voyait les enfants et les femmes mourir de faim à ses yeux, parce que Cléarque faisait délivrer aux soldats des Lacédémoniens tout le blé qui était dans la ville. C'était pour cette raison qu'Anaxilaos disait avoir introduit l'ennemi, et non par l'appât de l'argent, ou par haine pour les Lacédémoniens.

Dès que tout fut prêt pour leur dessein, les conjurés ouvrirent la porte appelée porte de Thrace, et introduisirent Alcibiade et l'armée athénienne. Hélixos et Cœratadas qui ne savaient rien de ce complot, se portèrent en armes sur la place publique avec toutes leurs troupes, mais voyant les ennemis maîtres de tous les postes, et se sentant dans l'impossibilité d'agir, ils se rendirent, et furent envoyés à Athènes; mais à la descente au Pirée Cœratadas échappa dans la foule, et se réfugia à Décélie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Pharnabaze et les députés apprirent ces événements de Byzance à Gordion, ville de Phrygie, où ils passaient l'hiver. Au commencement du printemps ils s'acheminèrent vers le roi, et rencontrèrent dans leur route l'ambassade lacédémonienne, composée de Béotios et d'autres députés, qui revenaient de la haute Asie, et qui leur annoncèrent que les Lacédémoniens avaient obtenu du roi tout ce qu'ils demandaient. On rencontra aussi Cyrus qui avait reçu le commandement de toutes les provinces maritimes, et qui devait soutenir les Lacédémoniens. Il était porteur d'une lettre munie du sceau royal et adressée à tous les habitants de l'Asie mineure; elle contenait en particulier ces mots : « J'envoie Cyrus en Asie mineure comme *caranos* des peuples qui s'assemblent dans le Castole. » Or *caranos* signifie souverain.

Les députés athéniens, après avoir appris ces nouvelles, et avoir vu Cyrus lui-même, désiraient d'autant plus vivement se rendre vers le roi, ou sinon retourner du moins dans leur patrie; mais Cyrus commanda à Pharnabaze de lui livrer les députés, ou tout au moins de ne pas les laisser regagner leurs foyers; car il ne voulait pas que les Athéniens eussent connaissance de ce qui s'était passé. Pharnabaze, pour que Cyrus n'eût rien à lui reprocher, les retint tout le temps nécessaire, leur promettant tantôt de les conduire vers le roi, tantôt de les renvoyer à Athènes. Mais lorsque trois années se furent écoulées, il pria Cyrus de les relâcher, en lui représentant qu'il avait juré de les reconduire jusqu'à la mer, s'il ne les menait pas vers le roi. On les envoya donc à Ariobarzanès, qui reçut l'ordre de les reconduire; ils se rendirent sous sa direction à Cios ville de Mysie, d'où ils rejoignirent par mer le reste de l'armée.

Alcibiade, qui désirait retourner à Athènes avec ses troupes, fit voile directement vers Samos, d'où il entra dans le golfe Céramique en Carie, avec vingt vaisseaux. Après avoir prélevé cent talents sur ces contrées, il revint à Samos, tandis que Thrasylos se rendait avec trente vaisseaux en Thrace, où il réduisit les places qui avaient passé du côté des Lacédémoniens, et entre autres Thasos, que la guerre, les dissensions intestines et la famine avaient dévastée. Thrasylos s'en retourna ensuite à Athènes avec le reste de la flotte. Avant son arrivée

les Athéniens avaient élu trois généraux : Alcibiade banni, Thrasybule absent, et Conon qui se trouvait dans la ville.

De Samos, Alcibiade avec ses vingt galères et son argent, se rendit à Paros, d'où il se dirigea droit vers Gythion pour observer les trente galères que les Lacédémoniens, à ce qu'il avait appris, préparaient là, et pour travailler à son retour dans sa patrie en sondant les dispositions d'Athènes envers lui. Lorsqu'il vit que la ville lui était favorable, qu'elle l'avait élu général, et que ses amis en particulier lui faisaient dire de revenir, il entra au Pirée le jour où la ville célébrait les *Plyntéries* (*fête des purifications*), dans lesquelles on couvre d'un voile la statue de Minerve, ce que quelques-uns regardèrent comme de mauvais augure pour lui et pour la ville; car dans ce jour aucun Athénien n'oserait entreprendre un ouvrage sérieux. A son débarquement, la foule du Pirée et celle d'Athènes se pressèrent autour de ses vaisseaux pour voir et admirer cet Alcibiade, que plusieurs assuraient être le meilleur de tous les citoyens. Seul, disaient-ils, il avait démontré l'injustice de son bannissement; il avait été victime des manœuvres de moins puissants que lui, qui se sentaient écrasés par son éloquence, et dont toute la politique ne tendait qu'à leur utilité particulière; lui au contraire avait toujours réuni ses propres moyens aux ressources de l'État pour le bien de la chose publique. Lorsqu'il voulait être jugé de suite sur l'accusation qu'on venait de porter

contre lui comme profanateur des mystères, ses ennemis avaient fait rejeter une demande qui paraissait si juste, et avaient profité de son absence pour le bannir de sa patrie. Alors esclave de la misère, il s'était vu forcé de servir ses plus grands ennemis; en proie chaque jour à perdre la vie, voyant ses amis les plus intimes, ses concitoyens et ses proches, la ville entière en un mot, commettre de si grandes fautes sans pouvoir leur être d'aucun secours, à cause des entraves de son exil. Ses admirateurs ajoutaient que ce n'était pas de gens tels que lui qu'on avait à craindre des révolutions et des bouleversements dans l'État, puisque la faveur du peuple le mettait au-dessus de tous ceux de son âge, et l'égalait à ses aînés; puisque ses ennemis paraissaient dans les mêmes dispositions qu'auparavant, et prêts à faire périr, dès qu'ils en auraient la puissance, tous les meilleurs citoyens. Si donc le peuple se contentait d'eux, c'est qu'ils étaient demeurés seuls, et qu'il n'était plus possible de trouver de meilleurs citoyens.

Le parti opposé à Alcibiade disait au contraire que ce général était la cause unique de tous les maux qu'on avait soufferts, et qu'on risquait de le voir attirer à lui seul sur la ville tout ce qu'elle avait à redouter de fâcheux.

Alcibiade après avoir abordé au rivage, ne descendit pas tout de suite à terre, parce qu'il redoutait ses ennemis; mais il se tenait sur le pont, et cherchait à voir si ses amis étaient là. Apercevant alors

son cousin Euryptolémos, fils de Pisianax, et ses autres parents et amis, il débarqua et monta à la ville, environné de cette escorte déterminée à le protéger contre toute attaque. Il se défendit dans le conseil et dans l'assemblée du peuple, protestant qu'il n'avait point profané les mystères, mais qu'il avait été victime d'une injustice. Après avoir parlé quelque temps dans ce sens sans avoir été contredit par personne, parce que l'assemblée ne l'aurait pas souffert, il fut proclamé généralissime avec pouvoir absolu, comme seul capable de rétablir la république dans son ancienne puissance. Son premier soin fut de faire sortir toutes ses troupes, afin que la procession des mystères qui, à cause de la guerre, avait dû se faire par mer, pût reprendre la route par terre. Ensuite il leva une armée de mille cinq cents hoplites et de cent cinquante chevaux, et fit équiper cent vaisseaux.

Le troisième mois après son débarquement, il fit voile contre Andros, qui avait quitté le parti des Athéniens; on lui adjoignit Aristocratès et Adimantos, fils de Leucolophidès, comme généraux des troupes de terre. Alcibiade débarqua son armée à Gaurion sur le territoire d'Andros; il mit en fuite les Andriens qui s'étaient portés à sa rencontre, et les renferma dans leurs murs, après leur avoir tué quelques hommes et tous les Lacédémoniens qui se trouvaient avec eux. Il éleva ensuite un trophée, et après être resté là quelques jours, il fit voile vers Samos, où il commença les hostilités.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Quelque temps auparavant, les Lacédémoniens avaient envoyé Lysandre pour prendre le commandement de la flotte à la place de Cratésippidas dont les pouvoirs étaient expirés. Lysandre arrivé à Rhode, y recruta des vaisseaux, et fit voile pour Cos et Milet, et de là pour Éphèse, où il attendit avec soixante-dix vaisseaux que Cyrus arrivât à Sardes. Aussitôt après l'arrivée de ce prince, il se rendit auprès de lui avec les ambassadeurs de Lacédémone. Ils se plaignirent de Tissapherne et de sa manière d'agir, et ils prièrent Cyrus d'apporter toute l'ardeur possible dans la conduite de la guerre. Cyrus leur répondit que c'était précisément ce que son père lui avait recommandé ; que c'était tout à fait aussi son intention, et qu'il prendrait toutes les mesures nécessaires. Il ajouta qu'il avait apporté avec lui une somme de 500 talents, et que si elle ne suffisait pas, il prendrait sur les fonds particuliers dont son père lui avait fait présent ; et qu'enfin si ceux-là même venaient à manquer, il ferait mettre en pièces le trône sur lequel il était assis. Ce trône était d'or et d'argent.

Ils louèrent cette réponse et l'engagèrent à donner une drachme attique à chaque matelot, en lui représentant que cette augmentation de paie ferait déserter les matelots des Athéniens, et lui épargnerait ainsi de grandes dépenses pour la suite. Mais Cyrus

leur dit que tout en reconnaissant la justesse de leur conseil, il ne pouvait s'y conformer à cause des instructions qu'il avait reçues du roi; qu'aux termes du traité il devait donner trente mines par mois pour chaque vaisseau que les Lacédémoniens voudraient entretenir.

Lysandre ne répondit rien pour le moment; mais à la fin du repas, Cyrus lui porta une santé, et lui demanda ce qu'il pourrait faire qui lui fût le plus agréable; il répondit aussitôt que ce serait d'ajouter une obole à la paie de chaque soldat. Dès ce moment elle fut de quatre oboles, tandis qu'auparavant elle n'était que de trois. Cyrus paya en outre l'arriéré de la solde, et fit même distribuer un mois d'avance; de sorte que les soldats redoublèrent d'ardeur. Les Athéniens en apprenant ces nouvelles, tombèrent dans le découragement, et envoyèrent par l'entremise de Tissapherne des députés à Cyrus; mais il ne les reçut point, quoique Tissapherne l'en priât et l'engageât à travailler, comme il l'avait fait lui-même d'après les conseils d'Alcibiade, à ce qu'aucun peuple de la Grèce n'acquît de la puissance, mais à ce qu'ils s'affaiblissent tous par leurs dissensions intestines.

Lysandre, après avoir réuni sa flotte à Éphèse, fit tirer sur terre ses vaisseaux au nombre de quatre-vingt-dix, et se tint en repos, occupé à les radouber et à faire reposer les équipages. De son côté Alcibiade, apprenant que Thrasybule avait quitté l'Hellespont, et était venu fortifier la ville de Pho-

cée, fit voile vers lui, après avoir laissé le commandement de la flotte à son pilote Antiochus, avec l'ordre de ne pas s'approcher des vaisseaux de Lysandre. Malgré cela, Antiochus, avec son vaisseau et un autre, cingla de Notion vers le port d'Éphèse, et alla raser les proues de ceux de Lysandre. Ce général ne mit d'abord en mer qu'un petit nombre de vaisseaux, avec lesquels il lui donna la chasse; mais lorsqu'il vit les Athéniens venir au secours d'Antiochus avec un plus grand nombre de galères, alors il fondit sur eux avec toute sa flotte rangée en bataille. Sur quoi les Athéniens restés à Notion tirèrent à la mer tous leurs vaisseaux, et prirent le large chacun devant soi. Ils engagèrent ainsi une bataille navale, les Lacédémoniens en bon ordre, les Athéniens avec leurs vaisseaux dispersés. A la fin ces derniers s'enfuirent après avoir perdu quinze galères; la plupart de ceux qui les montaient s'échappèrent; quelques-uns furent faits prisonniers. Lysandre emmena avec lui les vaisseaux capturés, éleva un trophée sur le Notion, et cingla de là vers Éphèse. Les Athéniens se retirèrent à Samos.

Après ce combat, Alcibiade étant venu à Samos, prit toute la flotte, et la conduisit vers Éphèse, où il se rangea en bataille à l'entrée du port pour voir si Lysandre accepterait le combat; mais comme celui-ci, qui avait beaucoup moins de navires, ne bougeait pas, Alcibiade retourna à Samos. Peu de temps après, les Lacédémoniens s'emparèrent de Delphinion et d'Éion.

Lorsqu'on reçut à Athènes la nouvelle de ce combat naval, on s'indigna contre Alcibiade, car on attribuait la perte des vaisseaux à sa négligence et à ses déréglements. On nomma dix nouveaux généraux, Conon, Diomédon, Léon, Périclès, Érasinidès, Aristocratès, Archestratos, Protomachos, Thrasylos et Aristogénès. Alcibiade qui voyait aussi l'armée mal disposée envers lui, se retira avec une seule galère dans son château fort en Chersonèse.

Conon partit aussitôt d'Andros avec ses vingt galères, et alla, d'après le décret des Athéniens, prendre le commandement de la flotte à Samos. Il fut remplacé à Andros par Phanosthénès qu'on y envoya avec quatre vaisseaux. Celui-ci ayant rencontré deux galères thuriennes les prit avec leurs équipages. Les Athéniens retinrent dans les fers tous les prisonniers, excepté Doriéus leur chef, Rhodien de naissance, qui s'était vu précédemment obligé de fuir Rhode et Athènes, pour échapper à la peine de mort prononcée par les Athéniens contre lui et contre ses parents. Il jouissait du droit de cité chez les Thuriens. On eut pitié de lui, et on le relâcha sans même exiger de rançon.

A son arrivée à Samos, Conon trouva la flotte dans le découragement; il réduisit le nombre des galères qui était de plus de cent, et compléta l'équipage de soixante-dix, avec lesquelles il mit à la voile suivi des autres généraux; il fit çà et là des descentes sur le territoire des ennemis et le dévasta.

Ainsi finit cette année, dans laquelle les Carthaginois envahirent la Sicile avec une flotte de cent vingt galères et une armée de terre de cent vingt mille hommes; vaincus d'abord en bataille rangée, ils finirent par prendre Agrigente par la famine, après un siége de sept mois.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'année suivante, remarquable par une éclipse de lune arrivée le soir, et par l'incendie du vieux temple de Minerve à Athènes, sous l'éphorat de Pitias, et sous l'archontat de Callias à Athènes, les *Lacédémoniens* envoyèrent Callicratidas à la flotte pour remplacer Lysandre, dont les fonctions venaient d'expirer avec la vingt-quatrième année de la guerre. Lysandre, en remettant le commandement de la flotte à Callicratidas, lui dit qu'il le lui remettait comme maître de la mer et vainqueur dans un combat naval; mais celui-ci lui répliqua qu'il devait auparavant partir d'Éphèse, côtoyer à gauche l'île de Samos où stationnaient les vaisseaux athéniens, et lui remettre la flotte à Milet; et qu'alors seulement il le reconnaîtrait pour maître de la mer. Lysandre répondit qu'il se souciait peu de s'embarrasser de telles affaires, une fois qu'un autre avait le commandement. Alors Callicratidas ajouta aux vaisseaux qu'il avait reçus de Lysandre cinquante autres fournis par Chios, Rhode et d'autres pays alliés; et lorsqu'il eut réuni toute sa flotte,

forte ainsi de cent quarante navires, il se prépara à cingler à la rencontre de l'ennemi ; mais il apprend que les amis de Lysandre excitent à la révolte contre lui ; que non-seulement ils n'apportent plus de zèle à leur service, mais qu'ils répandent dans les villes des propos séditieux. Les Lacédémoniens, répètent-ils partout, commettent la plus grande faute en changeant ainsi les commandants de la flotte, parce que souvent il arrive des gens sans talent, presque sans aucune connaissance de la marine et de la manière de traiter les hommes ; ils risquent de s'attirer de grands malheurs en envoyant des généraux sans expérience de la mer et inconnus dans ces contrées.

Là-dessus Callicratidas rassemble les Lacédémoniens qui se trouvaient présents, et leur parle en ces termes :

« Il m'est indifférent de rester à Lacédémone ; et si Lysandre, ou tel autre que ce soit, prétend être plus expérimenté que moi dans la marine, je n'ai pour ma part rien à opposer; mais ayant reçu de l'État le commandement de la flotte, je ne puis faire autrement que d'exécuter de mon mieux les ordres qui m'ont été donnés. Quant à vous, sans perdre de vue l'objet de mon ambition et les reproches qu'on adresse à notre patrie, et que vous connaissez aussi bien que moi, dites-moi ce qui vous paraît être le meilleur parti à prendre, de rester ici, ou de m'en retourner à Sparte annoncer ce qui se passe à l'armée. »

Comme personne n'osa lui dire autre chose, sinon qu'il devait obéir aux ordres de Sparte et s'acquitter de sa mission, il se rendit vers Cyrus, et lui demanda de l'argent pour payer les troupes. Ce prince lui dit d'attendre deux jours; mais Callicratidas, piqué de ce renvoi, et outré d'aller sans cesse à sa porte, s'écria que les Grecs étaient bien malheureux de courtiser des barbares pour de l'argent; et il ajouta que, si jamais il revoyait sa patrie, il ferait tous ses efforts pour réconcilier les Athéniens et les Lacédémoniens. Après quoi il s'en retourna à Milet, d'où il envoya des galères à Lacédémone pour chercher de l'argent; puis il convoqua l'assemblée des Milésiens, et leur dit :

« Milésiens, je dois pour ma part obéir nécessairement aux magistrats de ma patrie, et j'espère que vous montrerez de votre côté la plus grande ardeur à soutenir cette guerre, parce que, habitant au milieu des barbares, vous avez déjà eu le plus à souffrir de leur part; il faut que vous donniez l'exemple aux autres alliés, afin que nous portions le plus tôt possible un coup fatal à l'ennemi, en attendant le retour de ceux que j'ai envoyés à Lacédémone chercher de l'argent; car ce qui restait encore ici, Lysandre à son départ l'a remis à Cyrus comme superflu; et lorsque je me suis rendu auprès de ce prince, il a toujours différé de m'accorder audience, et je n'ai pas pu me résoudre à être continuellement à sa porte. Je vous promets de vous donner des marques de reconnaissance, proportionnées aux

avantages que nous remporterons pendant que nous serons à attendre les fonds de Lacédémone. Mais, avec l'aide des dieux, montrons aux barbares que nous n'avons pas besoin de nous prosterner devant eux pour nous venger de nos ennemis. »

Lorsqu'il eut achevé de parler, plusieurs se levèrent, et surtout ceux qu'on accusait d'être au nombre de ses adversaires. Poussés par la crainte, ils fournirent les moyens de se procurer de l'argent, et s'engagèrent eux-mêmes en particulier pour une certaine somme. Après avoir, au moyen de ces subventions et de celles de Chios, donné à chaque matelot cinq drachmes pour la route, Callicratidas partit et cingla contre Méthymne, ville ennemie dans l'île de Lesbos. Comme les Méthymniens refusaient de se rendre, parce qu'ils avaient une garnison athénienne, et que le gouvernement tenait le parti d'Athènes, il assiégea la ville et s'en empara par la force. Les soldats pillèrent toutes les richesses qu'elle contenait; mais Callicratidas fit rassembler sur la place publique tous les esclaves, et malgré les instances des alliés qui voulaient faire vendre aussi les citoyens de Méthymne, il déclara que, tant qu'il aurait le commandement, il s'opposerait de tout son pouvoir à ce qu'aucun Grec fût réduit en esclavage. Le lendemain il relâcha la garnison athénienne et tous les citoyens libres, et fit vendre à l'enchère tous les esclaves qu'on avait pris. Il fit dire à Conon qu'il n'avait plus longtemps à jouir des faveurs de la mer; et l'ayant aperçu mettre à la

voile au point du jour, il se mit à sa poursuite en lui coupant le chemin de Samos, afin qu'il ne pût s'y réfugier. Mais Conon échappa avec ses vaisseaux qui étaient d'excellents voiliers, car il avait choisi dans ses nombreux équipages les meilleurs rameurs, dont il avait garni un petit nombre de navires. Il se réfugia à Mitylène, dans l'île de Lesbos, avec deux de ses dix collègues, Érasinidès et Léon. Callicratidas qui le poursuivait avec cent soixante-dix vaisseaux, entra en même temps que lui dans le port. Conon, prévenu dans son plan par les ennemis, se vit obligé de risquer devant le port un combat naval, dans lequel il perdit trente vaisseaux; ceux qui les montaient se sauvèrent à terre. Les Athéniens tirèrent ensuite à sec, sous les murs de la ville, les quarante vaisseaux qui leur restaient. Alors Callicratidas jette l'ancre dans le port, en occupe l'entrée, et tient ainsi l'ennemi assiégé; de plus il fait venir par terre les Méthymniens en masse, et amener par mer des troupes de Chios; en même temps il lui arriva de l'argent de la part de Cyrus.

Conon assiégé par terre et par mer, ne pouvant se procurer nulle part des vivres, à cause de la quantité d'hommes renfermés dans la ville, n'ayant d'ailleurs aucun secours à espérer d'Athènes, qui ne savait rien de ces événements, mit à la mer ses deux meilleurs navires; il les équipa avant le jour, en choisissant les plus forts rameurs de toute sa flotte; il fit descendre les soldats de marine dans l'intérieur des bâtiments, et tendit, pour les masquer, des

peaux et des couvertures. Le jour se passait ainsi; le soir, dès que l'obscurité régnait, il les faisait descendre à terre, afin que les ennemis ne remarquassent pas sa manœuvre. Le cinquième jour, après avoir pourvu les galères de provisions suffisantes, ils attendent jusque vers le midi; et voyant alors les soldats lacédémoniens faire négligemment la garde, et quelques-uns se livrer au sommeil, ils voguent hors du port; l'une des galères se dirige vers l'Hellespont, l'autre gagne le large. Aussitôt les soldats de garde se précipitent à leur poursuite; chacun prend la première place qu'il trouve; on coupe les ancres; on se réveille; on court aux armes en désordre sur le rivage où l'on venait de dîner; on s'embarque; on se met à la poursuite de la galère qui a gagné la haute mer, et on l'atteint au soleil couchant; on s'en empare après quelque résistance, et on la ramène à la remorque avec son équipage vers le reste de l'armée. Mais la galère qui s'était dirigée vers l'Hellespont, échappa et parvint à Athènes, où elle donna la nouvelle du blocus de la flotte. Cependant Diomédon arriva avec douze vaisseaux au secours de Conon, et vint mouiller dans le canal de Mitylène. Mais Callicratidas, fondant sur lui à l'improviste, lui prend dix de ses vaisseaux. Diomédon s'échappa avec les deux autres.

A ce nouvel échec ajouté au blocus de la flotte, les Athéniens décrétèrent un secours de cent dix vaisseaux, où ils embarquèrent tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, tant esclaves qu'hommes

libres. Cette flotte fut équipée en trente jours, au bout desquels elle mit à la voile; elle portait aussi une nombreuse cavalerie. Ils abordèrent premièrement à Samos, où ils s'adjoignirent dix galères; ils rassemblèrent encore plus de trente vaisseaux des autres pays alliés, dont ils forcèrent les habitants à s'embarquer en masse pour l'expédition; ils réunirent pareillement tous les vaisseaux qu'ils avaient dans d'autres parages; de sorte que le nombre total s'éleva à plus de cent cinquante. Callicratidas apprenant que la flotte ennemie était déjà à Samos, laisse à Mitylène cinquante vaisseaux sous le commandement d'Étéonicos, met à la voile avec les cent vingt autres, et va souper dans l'île de Lesbos sur le cap Malée, vis-à-vis de Mitylène. Il se trouvait que le même jour les Athéniens de leur côté soupaient aux Arginuses, îles situées vis-à-vis de Lesbos, non loin du cap Malée et en vue de Mitylène. Apercevant des feux pendant la nuit, et apprenant que c'étaient les Athéniens, Callicratidas leva l'ancre vers minuit pour tomber sur eux à l'improviste; mais il survint une forte pluie et des tonnerres qui l'empêchèrent de tenir la mer. A la pointe du jour, dès que l'orage eut cessé, il se dirigea sur les Arginuses. Aussitôt les Athéniens s'avancèrent à sa rencontre, l'aile gauche en tête, dans l'ordre suivant. Aristocratès était à l'extrême gauche avec quinze vaisseaux; puis venait Diomédon avec quinze autres; Périclès était posté derrière Aristocratès, Érasinidès derrière Diomédon. Après Diomédon

venaient les Samiens avec dix vaisseaux rangés sur une seule ligne; ils étaient commandés par un citoyen de Samos, nommé Hippéus, et suivis immédiatement par les dix vaisseaux des taxiarques, rangés aussi sur une seule ligne; puis venaient les trois galères des navarques alliés et le reste de la flotte alliée. A la tête de l'aile droite était Protomachos avec quinze vaisseaux; après lui venait Thrasylos avec quinze autres; Protomachos avait derrière lui Lysias avec le même nombre de vaisseaux; Thrasylos était soutenu par Aristogénès. Ils avaient choisi cet ordre de bataille, afin d'empêcher l'ennemi de forcer leur ligne: leurs vaisseaux en effet étaient moins bons voiliers que ceux des Lacédémoniens.

Les galères lacédémoniennes, plus légères à la course, étaient disposées en face toutes sur un seul rang, et se préparaient à forcer la ligne ennemie pour la prendre ensuite à revers; Callicratidas commandait l'aide droite. Hermon de Mégare, son pilote, lui dit qu'il serait bien de se retirer, attendu que les Athéniens avaient la supériorité du nombre. Callicratidas lui répondit que ce ne serait pas un grand malheur pour Sparte s'il venait à perdre la vie; mais que ce serait une honte de prendre la fuite. Bientôt le combat s'engagea; il dura longtemps: les vaisseaux d'abord réunis se dispersèrent ensuite. Callicratidas, précipité dans la mer par un choc de son vaisseau, disparut dans les flots. Protomachos et les siens à l'aile droite, enfoncent l'aile gauche lacédémonienne; dès lors les Péloponésiens

en déroute s'enfuient, quelques-uns à Chios, la plupart à Phocée. Les Athéniens retournent aux Arginuses; ils avaient perdu vingt-cinq vaisseaux avec tous leurs équipages, à l'exception d'un petit nombre d'hommes qui parvinrent à gagner la terre; la flotte péloponésienne perdit neuf vaisseaux lacédémoniens (il n'y en avait que dix en tout), et plus de soixante autres appartenant aux alliés.

Les généraux athéniens arrêtèrent de charger les triérarques Théramène et Thrasybule, et quelques taxiarques, d'aller avec quarante-sept galères à la recherche des vaisseaux naufragés et des hommes qui se trouvaient à bord; tandis qu'eux-mêmes, avec le reste de la flotte, cingleraient contre l'escadre qui était à l'ancre à Mitylène sous les ordres d'Étéonicos. Mais il survint un vent et une tempête d'une extrême violence, qui les empêchèrent d'exécuter leur dessein. Ils restèrent donc la nuit aux Arginuses, où ils élevèrent un trophée. Étéonicos reçut les nouvelles du combat par un bateau de service; il le renvoya aussitôt en commandant à ceux qui le montaient de retourner sans bruit en arrière, de ne communiquer avec personne, et de revenir soudain vers la flotte couronnés de fleurs, en criant que Callicratidas avait gagné la bataille, et que tous les vaisseaux athéniens avaient péri. Ils exécutèrent cet ordre; lui-même, aussitôt après leur retour, offrit des sacrifices pour l'heureuse nouvelle, et ordonna en même temps aux soldats de prendre leur repas, et aux marchands d'embarquer

sans bruit leurs marchandises, et de s'en aller par mer à Chios, pour profiter du vent favorable; les galères devaient les suivre le plus promptement possible. Il emmena de son côté l'armée de terre à Méthymne, après avoir mis le feu au camp. Conon voyant les ennemis en fuite et le vent favorable, tire ses vaisseaux à la mer, et vogue à la rencontre des Athéniens, qui avaient déjà quitté les Arginuses; il leur apprend la ruse d'Étéonicos. Les Athéniens poursuivirent leur route jusqu'à Mitylène, d'où ils se rendirent à Chios; puis ils retournèrent à Samos sans avoir rien fait de remarquable.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le peuple d'Athènes déposa tous les généraux, excepté Conon, auquel on donna pour collègues Adimantos et Philoclès. Deux des généraux qui avaient assisté au combat naval, Protomachos et Aristogénès, ne retournèrent point à Athènes. Dès que les six autres, savoir Périclès, Diomédon, Lysias, Aristocratès, Thrasylos et Érasinidès y furent arrivés, Archédémos alors à la tête du peuple, et démarque de Décélie, proposa une amende contre Érasinidès, qu'il accusa dans le tribunal de s'être emparé dans l'Hellespont de sommes appartenant au peuple. Il l'attaqua aussi pour la manière dont il avait exercé ses fonctions de général. Le tribunal décréta l'arrestation d'Érasinidès.

Ensuite les généraux donnèrent des explications

devant le sénat, au sujet de la bataille navale, et de la violence de la tempête. Sur l'avis de Timocratès, qu'il fallait les jeter en prison et les traduire devant le peuple, le sénat les fit aussi emprisonner. Bientôt après il y eut une assemblée du peuple, dans laquelle Théramène entre autres accusa vivement les généraux, et déclara qu'il était juste qu'ils expliquassent pourquoi ils n'avaient pas relevé les corps des naufragés; et pour prouver que ces généraux n'alléguaient aucune autre excuse, il lut une lettre qu'ils avaient adressée au sénat et au peuple, et dans laquelle ils rejetaient la faute sur la tempête seulement. Chacun des généraux parla ensuite en peu de mots pour sa défense; car on ne leur laissa point le temps accordé par la loi. Ils racontèrent ce qui s'était passé; comment tandis qu'eux-mêmes cinglaient contre l'ennemi, ils avaient confié le soin de relever les naufragés à des triérarques capables, qui avaient déjà rempli les fonctions de généraux, à Théramène, à Thrasybule et à d'autres officiers de ce rang; et ils ajoutèrent que s'il fallait accuser quelqu'un de cette négligence, on ne pouvait s'en prendre qu'à ceux qui avaient été chargés de ce soin; et cependant, continuèrent-ils, l'accusation qu'ils nous intentent, ne nous fera point mentir et prétendre que c'est eux qui sont coupables; mais nous déclarons que la violence de la tempête a seule empêché de relever les naufragés. A l'appui de cette déclaration, ils produisirent comme témoins les pilotes et un grand nombre d'autres per-

sonnes qui avaient fait partie de l'expédition. Ils persuadèrent le peuple par leurs paroles, et plusieurs particuliers se levèrent et s'offrirent pour cautions. On décréta de remettre l'affaire à la prochaine assemblée; car il était déjà tard, de sorte qu'on ne pouvait plus distinguer le nombre des mains. Le sénat devait, en attendant, délibérer sur la question, et proposer au peuple la marche à suivre dans le jugement des prévenus.

Sur ces entrefaites survint la fête des Apaturies, dans laquelle les pères et les parents se rassemblent entre eux. Théramène et ses adhérents préparèrent pour cette occasion un grand nombre de gens vêtus de noir, avec la tête complétement rasée, afin qu'ils vinssent dans l'assemblée comme s'ils étaient les parents de ceux qui avaient péri, et ils persuadèrent Callixénos d'accuser les généraux dans le sénat. Ensuite on convoqua une assemblée du peuple, dans laquelle le sénat, par la bouche de Callixénos, fit connaître son avis en ces termes : « Comme les accusations contre les généraux et la défense de ces derniers ont été entendues dans l'assemblée précédente, les Athéniens devront maintenant voter tous par tribus. Pour chaque tribu seront déposées deux urnes; un héraut publiera dans chaque tribu que ceux qui regardent les généraux comme coupables de n'avoir pas relevé les corps des vainqueurs de la bataille navale, doivent déposer leur vote dans la première urne; et que ceux qui sont d'un avis contraire, doivent déposer

le leur dans la seconde. S'ils sont déclarés coupables, ils seront punis de mort et livrés aux Onze; leurs biens seront confisqués, et la dixième partie en sera consacrée à la déesse. »

Alors un homme monta à la tribune, et dit qu'il s'était sauvé sur un tonneau de farine; et que ceux qui avaient péri l'avaient chargé d'annoncer au peuple, s'il échappait, que les généraux n'avaient point recueilli ceux qui avaient combattu si vaillamment pour la patrie.

Cependant Euryptolémos, fils de Pisianax, et quelques autres avec lui accusent Callixénos d'avoir présenté un décret contraire aux lois. Un certain nombre de voix s'élèvent parmi le peuple pour appuyer l'accusation; mais la masse s'écrie qu'il serait bien étrange de vouloir empêcher le peuple d'agir comme bon lui semble. Là-dessus Lyciscos prend la parole et dit qu'il faut envelopper ces gens dans le même jugement que les généraux, s'ils ne laissent pas pleine liberté à l'assemblée. Le tumulte recommence aussitôt dans la foule. Euryptolémos se voit forcé de retirer l'accusation. Mais quelques-uns des prytanes ayant déclaré qu'ils ne feraient point procéder à la votation d'une manière illégale, Callixénos monte de nouveau à la tribune, et répète l'accusation contre les généraux. Le peuple s'écrie qu'il faut aussi mettre en cause les opposants; alors les prytanes effrayés consentent tous à faire voter, à l'exception de Socrate, fils de Sophronisque. Celui-ci déclara qu'il ne ferait rien que de conforme aux lois.

Alors Euryptolémos monte à la tribune et prononce le discours suivant en faveur des généraux :

« Je parais à cette tribune, Athéniens, pour condamner sur certains points mon parent Périclès et mon ami Diomédon, pour les défendre sur d'autres, et pour vous donner les conseils qui me paraissent les plus salutaires à tous les citoyens. Je condamne ces généraux parce qu'ils se sont opposés à leurs collègues, lorsque ceux-ci voulaient annoncer par une dépêche au sénat et au peuple qu'ils avaient chargé Théramène et Thrasybule du soin de recueillir les naufragés avec quarante-sept galères, et que ceux-ci ne s'en étaient point acquittés. Maintenant ils portent tous en commun le poids de la faute que deux seulement ont commise; et en retour de la douceur qu'ils ont montrée alors envers les coupables, ils courent aujourd'hui le risque de succomber à leurs intrigues et à celles de quelques autres de leurs ennemis. Mais non, ils ne succomberont point, si je parviens à vous persuader d'écouter la voix de la justice et de la religion. Cherchez avant tout à connaître la vérité, afin que vous n'ayez pas plus tard à vous repentir, et à reconnaître que vous avez péché grandement contre les dieux et contre vous-mêmes. Je vous donne un conseil, avec lequel vous ne sauriez être trompés ni par moi ni par personne. Réunissez ceux que vous aurez trouvés coupables, punissez-les de la manière que vous voudrez, tous ensemble ou un à un; mais accordez-leur, si ce n'est plus, du moins un jour pour

leur défense, et ne vous fiez pas à d'autres plus qu'à vous-mêmes.

« Vous le savez tous, Athéniens, le décret de Conon est le plus rigide de ceux que nous avons ; il porte que celui qui a lésé le peuple athénien, devra se défendre chargé de fers en présence du peuple ; et que s'il est déclaré coupable, il sera puni de mort et précipité dans le gouffre ; que ses biens seront confisqués, et que la dixième partie en sera consacrée à la déesse. Je demande que les généraux soient jugés d'après ce décret ; et par Jupiter, mon parent Périclès le premier, si vous le jugez bon ; car il serait honteux pour moi de m'intéresser plus à lui qu'à l'État. Ou bien, si vous le préférez, jugez-les d'après la loi qui existe contre les sacriléges et les traîtres, et qui prononce que celui qui trahira l'État ou qui dérobera des objets sacrés, sera jugé par un tribunal, et que, s'il est condamné, il sera inhumé hors de l'Attique, et ses biens confisqués. Que l'on juge donc les prévenus séparément, d'après celle des lois que vous préférerez, ô Athéniens, et qu'on divise la journée en trois parties ; dans la première, vous vous rassemblerez et vous déclarerez s'ils vous paraissent coupables ou non ; la seconde sera consacrée à l'accusation, la troisième à la défense. Grâce à ces mesures, les coupables subiront les plus grands châtiments; mais les innocents seront libérés par vous, Athéniens, et ne seront pas confondus avec les criminels.

« Quant à vous, jugez selon la loi, respectant les

dieux et vos serments; redoutez de servir les Lacédémoniens, en condamnant d'une manière illégale, sans forme de procès, des généraux qui viennent de battre vos ennemis et de leur enlever soixante-dix navires. Que craignez-vous donc, qui vous fasse tellement vous hâter? Ne pourrez-vous pas faire périr ou libérer qui vous voudrez, si vous jugez selon les lois, et non contre les lois, comme le voudrait Callixénos, qui a persuadé le sénat de proposer au peuple une seule votation sur tous les prévenus? Mais s'il vous arrive de faire périr un innocent, et que vous veniez plus tard à vous en repentir, réfléchissez combien alors ce sentiment sera douloureux et inutile, surtout si c'est la vie que vous avez ravi à des infortunés. Il serait vraiment étrange qu'Aristarchos, après avoir d'abord aboli la démocratie et livré ensuite Œnoé aux Thébains vos ennemis, ait obtenu de vous un jour pour se défendre comme il l'entendait, et qu'alors tout se soit passé selon les lois, tandis que ces généraux qui ont tout fait à votre gré, qui ont vaincu vos ennemis, seraient privés de ces mêmes droits. Mais non, Athéniens, il n'en sera pas ainsi; respectez plutôt ces lois, que les premiers vous avez établies, et par lesquelles surtout vous vous êtes élevés si haut; et n'essayez jamais de rien faire sans les observer.

« Reportez-vous vers les circonstances mêmes où vos généraux paraissent avoir manqué à leur devoir. Lorsque après leur victoire navale ils furent de

retour au rivage, Diomédon voulait que tous les vaisseaux allassent à la file les uns des autres recueillir les naufragés et les débris des galères submergées, tandis qu'Érasinidès prétendait que la flotte entière se portât le plus vite possible contre l'ennemi à Mitylène. Thrasylos dit que les deux opinions pouvaient se concilier, si on laissait une partie des vaisseaux sur la place du combat, et qu'on voguât avec les autres contre les ennemis. Cet avis ayant prévalu, il fut décidé que chacun des huit généraux laisserait trois vaisseaux de sa division, auxquels on ajouterait les dix vaisseaux des taxiarques, les dix des Samiens, et les trois des navarques. Cela faisait ensemble quarante-sept vaisseaux; quatre pour chacune des douze galères submergées. Au nombre des taxiarques laissés à la tête de cette division étaient Thrasybule et Théramène; ce même Théramène qui, dans l'assemblée précédente, accusait les généraux; le reste de la flotte cingla contre l'ennemi.

« Qu'y avait-il dans toutes ces mesures qui n'eût été bien et sagement concerté? N'est-il donc pas juste que, si dans l'expédition il y a eu des fautes commises, ce soient les généraux qui la commandaient qui en rendent compte, et que, si les officiers qui avaient été chargés de recueillir les naufragés n'ont pas exécuté les ordres des généraux, ils soient mis eux-mêmes en jugement pour n'avoir pas rempli leur mission? Mais je puis dire en faveur des uns et des autres que la tempête les a empêchés

de faire rien de ce que les généraux leur avaient ordonné. Vous en avez pour témoins ceux qui sont parvenus à se sauver d'eux-mêmes; dans leur nombre se trouve un de vos généraux qui a échappé au naufrage de son vaisseau, et qu'on voudrait maintenant envelopper dans un même jugement avec ceux qui ont manqué à l'accomplissement de leur devoir, quoique lui-même eût eu besoin de leur secours. Athéniens, ne vous conduisez pas au milieu de la victoire et du bonheur comme font les vaincus et les infortunés; n'imputez pas à des hommes un malheur inévitable envoyé par un dieu; ne confondez pas l'impuissance avec la trahison, et ne condamnez pas ceux que la tempête a mis dans l'impossibilité d'obéir. Il est beaucoup plus juste de récompenser avec des couronnes les vainqueurs, que de les condamner à mort en écoutant les conseils des méchants. »

Après avoir achevé ce discours, Euryptolémos proposa que les prévenus fussent jugés suivant le décret de Conon, chacun séparément; l'avis du sénat était qu'on prononçât sur tous un seul et unique arrêt. Lorsqu'on en vint aux voix, la proposition d'Euryptolémos prévalut d'abord; mais sur les protestations solennelles de Ménéclès on procéda à une seconde votation, dans laquelle la proposition du sénat fut adoptée; et aussitôt après on condamna à la peine de mort les huit généraux qui avaient livré la bataille navale. Les six qui étaient présents subirent la sentence.

Peu de temps après les Athéniens s'en repentirent,

et décrétèrent que ceux qui avaient trompé le peuple seraient cités devant l'assemblée comme coupables envers l'État, et devraient fournir des cautions en attendant le jugement. Dans leur nombre se trouvait Callixénos, avec lequel quatre autres furent mis en cause et emprisonnés par ceux qui leur servaient de cautions; mais plus tard ils s'évadèrent avant le jugement, à la faveur d'une sédition dans laquelle périt Cléophon. Callixénos revint à Athènes avec les exilés du Pirée; il y mourut de faim, objet de la haine universelle.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE

DU SECOND LIVRE.

Ch. 1. *L'armée lacédémonienne est près de se mutiner à Chios pour sa solde. — Lysandre renvoyé à la flotte obtient de l'argent de Cyrus, se rend dans l'Hellespont, prend et pille Lampsaque. — Les Athéniens le suivent, et vont camper à Ægos Potamos; leur flotte est complétement détruite par la ruse de Lysandre. Conon se sauve en Cypre auprès d'Évagoras.* Ch. 2. *Consternation d'Athènes. — Lysandre et Pausanias l'assiégent par mer et par terre. — La famine force les Athéniens à capituler. — Lysandre fait démolir les longs murs.* Ch. 3. *Gouvernement des trente tyrans. Leurs cruautés envers les citoyens attachés à la démocratie. Critias fait condamner à mort Théramène.* Ch. 4. *Thrasybule avec quelques bannis s'empare de Phylé, puis du Pirée, où il défait l'armée des tyrans. Négociations avec les Lacédémoniens. Fin du gouvernement des trente. Retour des exilés. Décret d'amnistie.*

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Les soldats d'Étéonicos, qui étaient à Chios, subsistèrent, tant que dura l'été, des fruits de la saison, et du produit de leurs travaux dans la campagne. Mais lorsque l'hiver arriva, comme ils n'avaient plus de vivres, et qu'ils étaient sans vêtements et sans chaussures, ils se concertèrent et résolurent de s'emparer par surprise de la ville de Chios. Il fut convenu que ceux à qui ce projet souriait, porteraient une canne, afin de s'assurer les uns les autres du nombre des conjurés. Étéonicos ayant appris ce complot, ne savait quel parti prendre dans cette circonstance, à cause du grand nombre des porte-cannes. Car en les attaquant ouvertement, il paraissait à craindre qu'ils ne courussent aux armes, et qu'une fois maîtres de la ville et devenus ennemis, ils ne perdissent toutes les affaires, s'ils avaient le dessus. D'un autre côté, mettre à mort un si grand nombre d'alliés, c'était évidemment courir le risque de s'attirer l'inimitié des autres Grecs, et de s'aliéner l'esprit des soldats. Il prend donc avec lui quinze hommes armés de poignards,

puis se met à parcourir la ville; il rencontre un homme qui, atteint d'un mal d'yeux, sortait avec une canne de chez un médecin; il le tue. Là-dessus grand tumulte; on demande pourquoi cet homme a été mis à mort. Étéonicos fait publier que c'est parce qu'il portait une canne. Aussitôt tous ceux qui avaient des cannes les jettent, et chacun en entendant cette publication, craint d'être aperçu avec une canne. Étéonicos rassemble ensuite les citoyens de Chios, et les engage à lui fournir de l'argent, afin que les soldats puissent recevoir leur paie, et n'entreprennent aucun mouvement. On lui remet l'argent qu'il demandait. Aussitôt Étéonicos donne le signal de l'embarquement; il s'approche ensuite de chaque vaisseau en particulier, et prodigue les encouragements et les exhortations, comme s'il ignorait totalement ce qui s'était passé; puis il donne à chacun la paie d'un mois.

A la suite de ces événements, les habitants de Chios et les autres alliés se rassemblèrent à Éphèse, et arrêtèrent d'envoyer des députés aux Lacédémoniens, afin de les informer de ce qui s'était passé et de demander pour chef de la flotte Lysandre, qui avait obtenu la considération des alliés par la manière dont il avait déjà rempli les fonctions d'amiral, et en particulier par sa victoire navale à Notion. On fit partir ces députés, auxquels se joignirent d'autres chargés par Cyrus de la même mission. Les Lacédémoniens accordèrent Lysandre comme sous-amiral; mais le grade d'amiral fut con-

féré à Aracos, parce que la loi de Sparte s'oppose à ce que la même personne soit revêtue deux fois de cette charge. Cependant on confia la flotte à Lysandre, au moment où la vingt-cinquième année de la guerre venait de s'écouler.

Dans cette même année Cyrus fit périr Autobœsacès et Mitréos, (tous deux fils de la sœur de Dariéos, fille de cet Artaxerxès qui fut père de Darius), parce que, se trouvant un jour sur son passage, ils n'avaient pas caché leurs mains dans les manches de leurs robes, hommage qui ne se rend qu'au roi. Les manches des Perses sont plus longues que la main, et quand elles la recouvrent, on ne peut s'en servir. Hiéraménès et sa femme représentèrent à Darius qu'il était dangereux de souffrir une telle injure de la part de Cyrus. Alors le roi, prétextant une maladie, lui envoya des courriers pour le faire revenir.

L'année suivante, sous l'éphorat d'Archytas et sous l'archontat d'Alexios à Athènes, Lysandre arrivé à Éphèse fit venir de Chios Étéonicos avec ses vaisseaux; il rassembla tous les autres navires de partout où ils pouvaient se trouver, les mit en état, et en fit construire d'autres à Antandros. Il se rendit ensuite auprès de Cyrus pour lui demander de l'argent. Celui-ci lui répondit que les sommes qu'il avait reçues du roi étaient déjà employées, et même dépassées de beaucoup; puis il lui montra ce qu'il avait remis à chacun des navarques. Toutefois il lui donna ce qu'il demandait. Lysandre ayant reçu l'argent, établit des triérarques sur les galères et

paya aux soldats ce qui leur était dû de solde. De leur côté les généraux athéniens équipaient leur flotte à Samos.

Sur ces entrefaites, Cyrus envoya chercher Lysandre, parce qu'un courrier était venu lui annoncer que son père malade le faisait appeler; Darius était alors à Thamnéries, en Médie, dans le voisinage des Cadusiens révoltés, contre lesquels il faisait une expédition. Dès que Lysandre fut arrivé, Cyrus lui défendit d'en venir aux mains sur mer avec les Athéniens, sans avoir un plus grand nombre de vaisseaux; il ajouta que le roi et lui avaient assez d'argent pour pouvoir armer dans ce but une nombreuse flotte. Il lui montra en même temps la liste de tous les tributs payés par les villes, et qui lui appartenaient en propre, puis il lui donna tout l'argent dont il n'avait pas lui-même besoin. Enfin après lui avoir rappelé son attachement pour Lacédémone, et pour lui Lysandre en particulier, il partit pour rejoindre son père.

Lorsque Lysandre eut reçu tout l'argent de Cyrus, qui se rendit, comme il en avait reçu l'ordre, auprès de son père malade, il paya l'armée, et cingla vers le golfe Céramique en Carie. Il attaqua Cédrées, ville alliée des Athéniens, la prit d'assaut le lendemain, et réduisit en esclavage ses habitants qui étaient en partie barbares. De là il fit voile vers Rhode. Les Athéniens partis de Samos ravagèrent le pays du roi, cinglèrent ensuite vers Chios et vers Éphèse, et se préparèrent au combat.

Ils adjoignirent aux généraux déjà en charge, Ménandros, Tydéus et Céphisodotos. Lysandre se rendit de Rhode vers l'Hellespont en suivant les côtes d'Ionie, tant pour rétablir le libre passage des vaisseaux, que pour ramener à l'obéissance les villes révoltées. De leur côté, les Athéniens quittent Chios et gagnent le large, parce que les côtes d'Asie leur étaient ennemies. D'Abydos Lysandre gagne Lampsaque, alliée d'Athènes.

Les Abydéniens et les autres alliés le suivaient par terre, sous le commandement du Lacédémonien Thorax. Ils assiégent la ville et l'emportent d'assaut. Ses nombreuses richesses, le vin, le blé et les autres provisions qu'elle contenait en abondance furent livrés au pillage; mais Lysandre relâcha toutes les personnes de condition libre. Les Athéniens qui suivaient ses traces, mouillèrent à Éléonte dans la Chersonèse avec cent quatre-vingts vaisseaux. Pendant qu'ils prenaient leur repas, ils apprennent le sort de Lampsaque; aussitôt ils se rendirent à Sestos, où ils s'approvisionnèrent, et d'où ils firent voile directement vers l'embouchure de l'Ægos Potamos, située vis-à-vis de Lampsaque. L'Hellespont a dans cet endroit environ quinze stades de largeur. Ce fut là qu'ils soupèrent.

La nuit suivante, dès que commença le crépuscule du matin, Lysandre donna le signal de l'embarquement aux troupes qui venaient de prendre leur repas. Il disposa tout pour le combat, arma de mantelets les flancs de ses vaisseaux, et défendit à

chacun de bouger de son poste et de gagner le large. Les Athéniens, au lever du soleil, se rangèrent devant le port en ordre de bataille, présentant le front à l'ennemi. Mais comme Lysandre ne s'avançait point contre eux, et qu'il se faisait tard, ils retournèrent à Ægos Potamos. Lysandre fit suivre les Athéniens par ses galères les plus rapides, avec l'ordre d'observer ce qu'ils feraient une fois débarqués, et de revenir aussitôt lui en rendre compte. Il ne permit pas à ses troupes de quitter les vaisseaux avant le retour des galères. Il répéta cette manœuvre quatre jours de suite, pendant lesquels les Athéniens venaient toujours offrir le combat.

Cependant Alcibiade, apercevant de son château fort les Athéniens à l'ancre sur une plage, éloignés de toute ville, et obligés de faire venir par mer leurs approvisionnements de Sestos, distante de quinze stades, tandis que l'ennemi était établi dans un port, et tout près d'une ville où il ne manquait de rien, représenta aux Athéniens qu'ils avaient choisi un mauvais mouillage; il les exhorta à s'aller placer devant Sestos, dans le voisinage d'un port et d'une ville. « Postés dans cet endroit, leur dit-il, vous pourrez livrer bataille quand vous voudrez. » Mais les généraux, et surtout Tydéus et Ménandros, lui intimèrent l'ordre de partir, en lui déclarant que pour l'heure c'était eux et non pas lui qui commandaient. Il se retira. Le cinquième jour de ces excursions de la flotte athénienne, Lysandre commande aux navires qui la suivaient par son ordre de revenir

vers lui, dès qu'ils auraient vu les Athéniens à terre et dispersés dans la Chersonèse, ce qu'ils faisaient chaque jour davantage, tant pour aller acheter au loin des vivres, que par mépris pour l'inaction de Lysandre, et d'élever en l'air un bouclier en revenant vers lui. Ils exécutèrent fidèlement ces ordres. Lysandre donne aussitôt le signal de faire force de rames; il est suivi de Thorax avec l'infanterie. Conon voyant l'ennemi approcher, fait donner le signal d'alarme, pour qu'on se porte en toute hâte sur les vaisseaux. Mais ses gens étaient dispersés; aussi sur une partie des bâtiments il n'y avait d'occupés que deux bancs de rameurs, sur d'autres un seul; quelques-uns étaient même tout à fait vides. Le vaisseau de Conon, sept navires qui se trouvaient avec lui, et la *Paralos* gagnèrent le large; Lysandre s'empara près du rivage du reste de la flotte. Il fit prisonniers la plupart des soldats athéniens et les rassembla sur terre; quelques-uns s'enfuirent dans des bourgs fortifiés. Conon qui s'était échappé avec les neuf vaisseaux, voyant la cause d'Athènes perdue, s'arrêta à l'Abarnide, promontoire de Lampsaque, où il prit les grandes voiles des vaisseaux de Lysandre. Lui-même se rendit de là auprès d'Évagoras en Cypre avec huit vaisseaux. La *Paralos* fit voile vers Athènes pour porter la nouvelle de ces événements.

Lysandre emmena à Lampsaque les vaisseaux, les prisonniers et tout le butin. Parmi les généraux captifs se trouvaient Philoclès et Adimantos. Le même

jour il envoya à Lacédémone pour porter ces nouvelles à Théopompe, corsaire milésien, qui s'y rendit en trois jours. Lysandre rassembla ensuite les alliés et les engagea à délibérer sur le sort des prisonniers; dans cette assemblée de nombreuses accusations s'élevèrent contre les Athéniens. On leur reprocha tous les crimes qu'ils avaient déjà commis, et en particulier le décret qu'ils avaient porté de faire couper la main droite à tous ceux qu'ils prendraient vivants, s'ils étaient vainqueurs dans le combat naval. On rappela aussi qu'après s'être emparés de deux galères, l'une de Corinthe et l'autre d'Andros, ils avaient précipité dans la mer tous ceux qui s'y trouvaient; c'était le général athénien Philoclès qui avait commis cet acte de cruauté. On énuméra encore plusieurs autres griefs, après quoi il fut résolu de punir de mort tous ceux des prisonniers qui étaient athéniens, excepté Adimantos, parce que seul dans l'assemblée, il avait combattu le décret qui ordonnait de couper la main aux prisonniers. Au reste il fut accusé par quelques personnes d'avoir livré la flotte. Lysandre, avant de mettre à mort Philoclès lui demanda quel supplice méritait celui qui avait précipité dans la mer les Andriens et les Corinthiens, et violé le premier les lois sacrées qui unissaient les Grecs.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Après avoir réglé les affaires de Lampsaque, Lysandre fit voile vers Byzance et Chalcédon. Les habitants de ces villes lui en ouvrirent les portes, après avoir laissé partir la garnison athénienne sous la foi d'une convention. Ceux qui avaient livré Byzance à Alcibiade s'enfuirent alors vers le Pont-Euxin; plus tard ils se rendirent à Athènes, où ils reçurent le droit de bourgeoisie. Lysandre renvoyait à Athènes toutes les garnisons athéniennes, ainsi que tous les Athéniens qu'il rencontrait, auxquels il n'accordait de sauf-conduits que pour cette ville, et non pour d'autres lieux; sachant bien que plus le nombre de ceux qui s'accumuleraient à Athènes et au Pirée serait grand, plus le manque de vivres se ferait promptement sentir. Il laissa comme harmoste à Byzance et à Chalcédon Sthénélaos de Lacédémone; puis il retourna lui-même à Lampsaque, où il radouba ses vaisseaux.

Cependant la *Paralos* arriva de nuit à Athènes, et le bruit de la catastrophe se répandit aussitôt. Les gémissements causés par cette nouvelle qui passait de bouche en bouche, parvinrent du Pirée à Athènes en suivant les longs murs; cette nuit personne ne dormit, tous pleuraient non-seulement sur ceux qu'ils avaient perdus, mais bien davantage encore sur leur propre sort, persuadés qu'ils devaient s'attendre aux mêmes traitements qu'ils avaient fait su-

bir aux Méliens, colons de Lacédémone, après avoir emporté leur ville d'assaut, ainsi qu'aux Histiéens, aux Scionéens, aux Toronéens, aux Éginètes, et à beaucoup d'autres Grecs. Le lendemain ils tinrent une assemblée dans laquelle il fut résolu d'obstruer les ports, un seul excepté, de réparer les murs et d'établir des gardes, enfin de prendre toutes les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de soutenir un siège.

Telle était la position d'Athènes, lorsque Lysandre partit de l'Hellespont avec deux cents vaisseaux et arriva à Lesbos, où il régla le gouvernement de Mitylène et des autres villes. Il envoya dans les places du littoral de la Thrace dix galères commandées par Étéonicos, qui soumit tous le pays aux Lacédémoniens. Immédiatement après le combat naval, le parti d'Athènes fut abandonné par tous les Grecs, sauf les Samiens qui égorgèrent les nobles et se maintinrent maîtres de la ville. Sur ces entrefaites Lysandre envoie des messagers soit à Décélie où se trouvait Agis, soit à Sparte pour annoncer qu'il s'avance avec deux cents vaisseaux.

Les Lacédémoniens et les autres Péloponésiens, à l'exception des Argiens, se levèrent en masse d'après l'ordre de Pausanias, l'autre roi de Sparte. Lorsque toutes les troupes furent réunies, Pausanias se mit à leur tête et alla camper près d'Athènes, dans le gymnase nommé Académie. Lysandre cependant arrivé à Égine, rend la ville aux Éginètes dont il avait rassemblé le plus grand nom-

bre possible; il en agit de même avec les Méliens et avec tous les peuples qui avaient été dépossédés. Après quoi il ravagea Salamine, jeta l'ancre près du Pirée avec cent cinquante vaisseaux, et ferma l'entrée de ce port à tous les bâtiments.

Les Athéniens assiégés par terre et par mer ne savaient quel parti prendre, car ils manquaient de vaisseaux, d'alliés et de vivres. Ils pensaient n'avoir à attendre d'autre chance de salut que le sort inique qu'eux-mêmes avaient fait subir aux citoyens de petits États, non pour venger des injures, mais uniquement par arrogance, et sans avoir à leur reprocher d'autre tort que leur alliance avec Lacédémone. Aussi ils rétablirent dans leurs droits les citoyens flétris par la loi et persistèrent à se défendre, et quoique la famine fît périr beaucoup de monde dans la ville, il n'était pas question de capituler. Cependant lorsque le blé commença à manquer complétement, ils envoyèrent des députés à Agis, pour traiter une alliance avec les Lacédémoniens et signer une trève à condition qu'ils conserveraient les murs et le Pirée. Mais Agis les invita à se rendre à Lacédémone, disant qu'il n'avait point les pouvoirs nécessaires pour traiter. Dès que les députés eurent rapporté cette réponse à Athènes, on les envoya à Lacédémone. Mais lorsqu'ils furent arrivés à Sellasia, près des frontières de la Laconie, et que les Éphores eurent appris qu'il s'agissait des mêmes propositions faites à Agis, il leur fut enjoint de se retirer et de ne revenir, s'ils désiraient la paix,

qu'après une plus sage délibération. Les députés de retour à Athènes, annoncèrent au peuple ce qui s'était passé; toute la ville alors tomba dans le découragement; on se voyait déjà vendu en esclavage, et on sentait qu'un grand nombre devrait périr de faim, en attendant l'envoi de nouveaux députés. Personne cependant ne voulait ouvrir la discussion sur le renversement des murs; car Archestratos avait été jeté dans les fers pour avoir dit que ce qu'il y avait de mieux à faire, était de traiter avec les Lacédémoniens aux conditions qu'ils exigeaient et qui étaient de démolir chacun des longs murs sur une étendue de dix stades. On avait même décrété qu'il n'était pas permis de mettre ce sujet en délibération. Tel était l'état des choses lorsque Théramène dit dans l'assemblée que si on voulait l'envoyer vers Lysandre, il saurait des Lacédémoniens si c'était dans le but d'asservir Athènes ou simplement pour avoir une garantie qu'ils insistaient sur le renversement des murs. On l'envoya, mais il resta plus de trois mois auprès de Lysandre, épiant le moment où le manque de vivres forcerait les Athéniens à adhérer à toute proposition. Lorsqu'il revint au quatrième mois, il annonça dans l'assemblée que Lysandre l'avait retenu tout ce temps, et l'avait ensuite invité à se rendre à Lacédémone sous prétexte qu'il ne pouvait lui-même répondre à ses demandes, et que cela dépendait des Éphores. Là-dessus Théramène fut envoyé lui dixième à Lacédémone avec pleins pouvoirs. Lysandre de son côté

fit partir quelques Lacédémoniens, et avec eux Aristote, Athénien exilé, pour annoncer aux Éphores qu'il avait répondu à Théramène qu'eux seuls étaient maîtres de la paix et de la guerre.

Théramène et les autres députés arrivés à Sellasia, furent interrogés sur le but de leur mission, ils répondirent qu'ils avaient pleins pouvoirs pour la conclusion de la paix; alors les Éphores les firent appeler, et lorsqu'ils furent arrivés, ils convoquèrent une assemblée dans laquelle un grand nombre de Grecs, mais surtout les Corinthiens et les Thébains s'élevèrent contre tout traité avec les Athéniens, et insistèrent pour qu'on rasât leur ville. Mais les Lacédémoniens déclarèrent qu'ils ne souffriraient pas qu'on réduisît en esclavage une ville grecque qui dans les plus grands dangers avait si bien mérité de la Grèce. On conclut donc la paix à condition que les Athéniens abattraient les longs murs et les fortifications du Pirée, livreraient tous leurs vaisseaux à l'exception de douze, rappelleraient leurs exilés, auraient les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Lacédémoniens, et suivraient ces derniers sur terre et sur mer, partout où ils l'exigeraient. Théramène et les autres députés rapportèrent ces conditions à Athènes; à leur entrée dans la ville ils furent entourés d'une foule immense qui craignait qu'ils ne revinssent sans avoir rien conclu, car il n'était pas possible de tenir plus longtemps, à cause de la multitude des victimes que faisait la famine. Le lendemain les députés firent connaître

les conditions de la paix avec Lacédémone; Théramène porta la parole, et déclara qu'il fallait se soumettre aux Lacédémoniens et abattre les murs; quelques citoyens s'opposèrent à cette résolution, mais comme elle était appuyée par une très-forte majorité, on décréta d'accepter la paix. Aussitôt Lysandre aborda au Pirée; les exilés rentrèrent dans leur patrie, et les murs furent abattus au son des flûtes avec une grande ardeur; on regardait ce jour comme l'aurore de la liberté pour la Grèce.

Ainsi finit l'année, vers le milieu de laquelle le Syracusain Denys fils d'Hermocrate parvint à la tyrannie, après que les Carthaginois vaincus d'abord en bataille rangée par les Syracusains, eurent plus tard réduit par la famine Agrigente que les Siciliens durent abandonner.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'année suivante qui fut celle où dans les jeux olympiques le Thessalien Crocinas remporta le prix de la course, sous l'éphorat d'Eudicos à Sparte, et sous l'archontat de Pythodoros que les Athéniens ne comptent pas, parce qu'il fut élu sous le gouvernement des oligarques, et qu'ils appellent cette année l'année de l'anarchie, l'oligarchie s'établit de la manière suivante. Le peuple décréta de nommer trente magistrats pour rédiger les lois d'après lesquelles ils gouverneraient Athènes à l'avenir. On élut Polyarchès, Critias, Mélobios,

Hippolochos, Euclide, Hiéron, Mnésilochos, Chrémon, Théramène, Arésias, Dioclès, Phédrias, Chérélée, Anétios, Pison, Sophocle, Ératosthène, Chariclès, Onomaclès, Théognis, Eschine, Théogène, Cléomède, Érasistratos, Phidon, Dracontide, Eumathès, Aristote, Hippomachos et Mnésithidès. — Cela fait, Lysandre s'en retourna à Samos avec la flotte, et Agis quitta Décélie avec l'armée de terre, dont il renvoya les différents corps chacun dans son pays.

A la même époque, remarquable par une éclipse de soleil, Lycophron de Phères qui aspirait à dominer sur toute la Thessalie, défit dans une bataille les Larisséens et les autres Thessaliens qui s'opposaient à ses projets, et leur tua beaucoup de monde.

Ce fut aussi dans le même temps que Denys, tyran de Syracuse, perdit une bataille contre les Carthaginois, qui lui prirent Géla et Camarine. Peu de temps après, des Léontins qui habitaient avec les Syracusains quittèrent le parti de Denys et de Syracuse et se retirèrent dans leur propre ville. Aussitôt la cavalerie syracusaine fut envoyée à Catane par Denys.

Les Samiens assiégés de tous côtés par Lysandre songeaient enfin à capituler, lorsque voyant ce général prêt à livrer assaut, ils résolurent de se rendre à condition que chaque homme libre se retirerait avec un habillement et que tout le reste de la ville serait livré au vainqueur; ce fut ainsi qu'ils sortirent de la place. Lysandre rendit la ville et

tout ce qu'elle contenait aux anciens habitants, et établit dix archontes pour la garder; après quoi il renvoya les vaisseaux des alliés chacun dans sa patrie. Il retourna à Lacédémone avec les navires lacédémoniens, emmenant avec lui les éperons des vaisseaux conquis, les galères du Pirée, à l'exception de douze, les couronnes dont les États lui avaient fait don, quatre cent soixante et dix talents d'argent qui restaient des tributs que Cyrus lui avait fournis pour la guerre, et en outre tout ce qu'il avait conquis dans cette campagne. Il livra le tout aux Lacédémoniens vers la fin de l'été où se termina la guerre, commencée depuis vingt-huit ans et six mois. Voici l'énumération des Éphores qui furent en charge pendant ce temps.

Le premier fut Énésias sous lequel commença la guerre, la quinzième année de la trève de trente ans conclue après la prise de l'Eubée. Ses successeurs furent : Brasidas, Isanor, Sostratidas, Hexarchos, Agésistratos, Aggénidas, Onomaclès, Zeuxippos, Pityas, Plistolas, Clinomachos, Ilarchos, Léon, Chéridas, Patésiadas, Cléosthènes, Lycarios, Épératos, Onomantios, Alexippidas, Misgolaïdas, Isias, Aracos, Évarchippos, Pantaclès, Pityas, Archytas, et Eudicos sous lequel Lysandre, après avoir accompli ce qui vient d'être raconté, retourna à Sparte.

Les Trente furent donc nommés, aussitôt que les longs murs et les fortifications du Pirée eurent été abattus, ce qui se fit avec la plus grande rapidité.

Élus pour rédiger des lois qui devaient servir de base au gouvernement, ils tardaient toujours à les composer et à les publier; en attendant ils organisaient le sénat et les autres magistratures comme ils l'entendaient. Ils se mirent ensuite à emprisonner et à faire mourir tous ceux qui sous la démocratie étaient universellement connus pour vivre de dénonciations et pour être à charge aux gens de bien. Le sénat prononçait avec joie la sentence de mort contre de tels hommes, et toutes les personnes auxquelles leur conscience n'avait rien de pareil à reprocher n'étaient nullement fâchées de ces exécutions. Ils entrèrent ensuite en délibération sur les moyens de gouverner Athènes à leur gré; à cet effet ils envoyèrent Eschine et Aristote à Lacédémone et persuadèrent Lysandre de travailler à leur obtenir une garnison, jusqu'à ce qu'ils se fussent débarrassés des mauvais citoyens et qu'ils eussent affermi le gouvernement. Ils s'engagèrent à nourrir les soldats. Lysandre se laissa persuader, et parvint à leur faire envoyer les troupes qu'ils demandaient avec l'harmoste Callibios.

Dès que les Trente eurent reçu la garnison, ils témoignèrent à Callibios toutes les attentions possibles, afin qu'il approuvât tout ce qu'ils feraient; et comme celui-ci mettait à leur disposition autant de troupes qu'ils souhaitaient, ils ne se contentèrent plus de saisir les scélérats et les gens de néant, mais ils jetèrent en prison ceux qu'ils regardaient comme les moins disposés à supporter des injustices.

et les plus capables de rassembler un grand nombre de partisans, en cas de résistance.

Dans les premiers temps Critias et Théramène vécurent ensemble en bonne intelligence et en bonne amitié; mais comme Critias montrait une grande ardeur à faire périr beaucoup de citoyens, parce qu'il avait été précédemment exilé par le peuple, Théramène s'opposa à ses vengeances, et lui représenta qu'il n'était pas juste de mettre à mort des hommes honorés du peuple, et qui ne s'étaient rendus coupables d'aucun crime envers les gens de bien. « Car nous deux aussi, ajouta-t-il, nous avons dit et fait bien des choses dans le but de plaire au peuple. » Critias, qui était encore avec Théramène sur un pied d'intimité, lui objecta qu'il n'était pas possible, si l'on voulait arriver à la domination, de ne pas se débarrasser de ceux qui étaient les plus capables de s'y opposer. « Tu es bien simple, lui dit-il, si tu crois que, parce que nous sommes trente et non pas un seulement, nous n'avons pas à prendre autant de précautions qu'un tyran. »

Cependant la mort injuste de plusieurs citoyens en ayant engagé un grand nombre à se concerter ouvertement et à se demander ce que deviendrait le gouvernement, Théramène représenta de nouveau que l'oligarchie ne pourrait subsister si l'on n'associait au gouvernement un plus grand nombre d'hommes capables. Là-dessus Critias et les autres Trente, commençant à redouter fortement l'ascen-

dant de Théramène et à craindre que les citoyens ne se réunissent autour de lui, choisirent trois mille hommes qu'ils associèrent au gouvernement.

Théramène déclara de nouveau à ce sujet qu'avant tout il lui paraissait absurde, puisqu'ils voulaient s'associer les meilleurs citoyens, d'en avoir élu trois mille, comme si ce nombre devait nécessairement contenir des gens de bien, comme s'il n'y avait pas encore des hommes pleins de zèle en dehors de ces trois mille, comme s'il ne pouvait pas y avoir des scélérats dans leur nombre : « Ensuite, ajouta-t-il, je vous vois faire deux choses parfaitement opposées, en établissant un gouvernement qui, fondé sur la violence, est cependant plus faible que les gouvernés. » Voilà ce qu'il leur dit. Mais les Trente firent une revue des trois mille dans la place publique, celle des citoyens non compris dans le rôle se passa dans différents endroits. Ensuite ils ordonnèrent à ces derniers d'aller chercher leurs armes, et lorsqu'ils furent partis, les Trente envoyèrent leurs gardes et les citoyens de leur parti, pour saisir toutes les armes excepté celles des trois mille. Puis ils les firent transporter dans l'acropole et déposer dans le temple. Après cette mesure, se voyant maîtres d'agir comme bon leur semblait, ils mirent à mort un grand nombre de citoyens pour assouvir leur haine, et un aussi grand nombre dont ils saisirent les richesses. Il fut résolu, afin d'avoir de quoi payer les troupes, que chacun des Trente s'emparerait d'un métèque, le mettrait à mort et

confisquerait ses biens. Ils engagèrent également Théramène à saisir celui des métèques qu'il voudrait. Mais Théramène répondit : « Il me semble peu honorable, tout en se donnant pour les plus excellents citoyens, d'agir plus injustement encore que les délateurs ; car ces derniers laissent la vie à ceux dont ils ont accaparé les biens, et nous ferions périr des innocents afin de nous emparer de leur fortune ? Cette conduite ne serait-elle pas en tout point plus injuste que la leur ? »

Les collègues de Théramène, sentant qu'il était un obstacle à l'exécution de leurs projets, lui dressèrent des embûches et ils travaillèrent tous à le calomnier auprès de chaque sénateur en particulier et à le représenter comme voulant renverser le gouvernement. Puis après avoir engagé les jeunes gens qui leur parurent les plus audacieux à se rendre auprès d'eux avec des poignards cachés sous leur aisselle, ils convoquèrent le sénat. Dès que Théramène fut arrivé, Critias se leva et parla en ces termes.

« Sénateurs, s'il est quelqu'un parmi vous, qui ait trouvé les exécutions plus nombreuses que les circonstances ne l'exigeaient, qu'il réfléchisse que partout dans les révolutions la même chose se représente ; et que ceux qui ont établi l'oligarchie doivent avoir nécessairement un grand nombre d'ennemis dans une ville qui non-seulement est la plus peuplée de toutes les cités de la Grèce, mais encore dans laquelle le peuple a vécu depuis si

longtemps au sein de la liberté. Pour nous qui connaissons tous les dangers que le gouvernement démocratique fait courir à des gens comme nous, et qui savons également que le peuple n'aurait jamais pu se montrer favorable aux Lacédémoniens nos libérateurs, tandis qu'ils peuvent compter sur les meilleurs citoyens, nous avons, de concert avec eux, établi la forme du gouvernement qui nous régit maintenant, et si nous découvrons une personne ennemie de l'oligarchie, autant qu'il est possible, nous nous en débarrassons. Mais il nous paraît plus juste encore de punir celui d'entre nous-mêmes qui porterait quelque atteinte à l'état de choses actuel. Maintenant donc, nous nous sommes aperçus que Théramène, que voici, cherche à nous perdre, vous et nous, par tous les moyens en son pouvoir. Vous reconnaîtrez la vérité de ce que j'avance, si vous y réfléchissez; vous trouverez qu'il n'est personne qui plus que lui blâme l'état actuel des affaires, et s'oppose à nos plans lorsque nous voulons nous débarrasser de quelque démagogue. S'il avait été dès le principe animé de ces sentiments, il serait notre ennemi, mais on ne pourrait pas le regarder, du moins avec justice, comme un homme pervers. Cependant tout le contraire est arrivé; c'est lui qui le premier a traité l'alliance avec Lacédémone, et a voulu renverser la démocratie; c'est lui qui nous a le plus vivement engagés à punir les premiers accusés amenés devant nous, et maintenant que nous sommes, vous et nous, devenus ennemis déclarés

du peuple, il n'approuve plus ce qui se fait, afin sans doute de se mettre lui-même en sûreté, et de nous laisser porter seuls la peine de ce qui s'est passé. »

« Aussi n'est-ce pas seulement comme un ennemi qu'il faut le punir, c'est comme un traître envers vous et envers nous. Et certes la trahison est bien plus redoutable qu'une guerre ouverte, car il est plus difficile de se garantir des coups invisibles que d'une attaque ouverte. Elle est aussi infiniment plus odieuse, car on peut traiter avec des ennemis et renouveller alliance; mais on n'a jamais vu et l'on ne verra jamais personne lier amitié avec un homme reconnu pour traître. Et afin que vous sachiez que sa manière d'agir actuelle n'est point nouvelle pour lui, mais qu'il est traître par nature, je vais vous rappeler sa conduite passée.

« Quoique honoré dès sa jeunesse par le peuple à cause de son père Hagnon, il se montra le plus ardent à livrer la démocratie aux mains des quatre cents parmi lesquels il occupa le premier rang. Puis lorsqu'il se fut aperçu qu'un parti d'opposition s'était constitué contre l'oligarchie, il fut encore le premier à se mettre à la tête du peuple contre ses anciens collègues. C'est de là qu'il a reçu le surnom de *cathurne* (car cette chaussure s'ajuste également aux deux pieds et va aussi bien à l'un qu'à l'autre). Il faut, Théramène, que l'homme qui est digne de vivre ne mette pas son habileté à engager ses partisans dans des entreprises qu'il abandonne lui-même dès qu'un obstacle se présente; il doit, comme

s'il était sur un navire, travailler sans relâche jusqu'à ce que survienne un vent favorable; sans cela comment arriverait-on jamais au terme du voyage, si à chaque obstacle on retournait en arrière?

« Certainement toutes les révolutions sont meurtrières, et toi-même, par ton extrême facilité à changer de parti, tu t'es rendu complice de la mort de la plupart des oligarques tombés sous les coups du peuple, et de celle du plus grand nombre des démocrates condamnés par l'aristocratie.

« C'est ce même Théramène, qui n'exécuta point les ordres que lui donnèrent les généraux de relever les Athéniens naufragés dans le combat naval de Lesbos, et qui pour se sauver lui-même, accusa ces mêmes généraux et les fit condamner à mort. Comment pourrions-nous épargner un homme que nous voyons uniquement occupé à assouvir son ambition, sans tenir aucun compte de l'honneur et de l'amitié? Comment, puisque nous connaissons son inconstance, ne pas chercher à en prévenir pour nous les fâcheux effets? Nous l'accusons donc comme cherchant à nous perdre et à nous trahir vous et nous. Vous verrez, si vous y réfléchissez, que nous agissons justement. En effet la constitution de Sparte passe à bon droit pour la meilleure; or si à Sparte un des Éphores essayait au lieu d'obéir à la majorité, de blâmer le gouvernement et de s'opposer à ses actes, ne pensez-vous pas qu'il serait regardé par les Éphores eux-mêmes et par tout le reste de la ville, comme digne du plus grand châ-

timent? Et vous, si vous êtes sages, vous vous ménagerez vous-mêmes, et vous n'épargnerez pas cet homme. Car s'il échappe, il augmentera le nombre et l'arrogance de nos adversaires, tandis que sa mort tranchera les espérances de tous les factieux, soit au dedans, soit au dehors d'Athènes. » Après avoir prononcé ces paroles, il s'assit; Théramène alors se leva et s'exprima en ces termes:

« Athéniens, avant tout je veux relever l'accusation qu'on vient de m'adresser en terminant. On a dit que c'est moi qui en les accusant avais fait périr les généraux. Certes ce n'est point moi qui ai commencé les attaques; ce sont eux qui ont soutenu que malgré leurs ordres, je n'avais pas recueilli les malheureux naufragés du combat naval de Lesbos. Je me défendis en disant qu'il était impossible, à cause de la tempête, de tenir la mer, et à plus forte raison de recueillir les victimes. La ville accueillit ma justification, et les généraux parurent s'être accusés eux-mêmes, car ils affirmaient qu'il était possible de sauver les soldats, et cependant ils avaient préféré les laisser périr, et étaient partis avec la flotte.

« Au reste je ne suis pas surpris que Critias m'accuse injustement; car lorsque ces événements se passèrent il n'était pas ici, mais il se trouvait en Thessalie où il s'efforçait avec Prométhée d'établir la démocratie, et où il armait les pénestes contre leurs maîtres. Espérons que rien de ce qu'il a fait là-bas ne se reproduira chez nous. Je suis d'accord

avec lui sur ce point, c'est que quiconque désire votre renversement ou protége ceux qui vous tendent des embûches, mérite les plus grands châtiments. Mais il vous sera facile de décider quel est celui qui se conduit ainsi, si vous réfléchissez aux actions précédentes et à la conduite actuelle de chacun de nous. Tant qu'on vous constituait en sénat, qu'on élisait des magistrats, qu'on citait en justice les véritables délateurs, n'étions-nous pas tous du même sentiment? Mais lorsqu'on a commencé à arrêter des gens de bien, alors aussi j'ai commencé à penser autrement que mes collègues; car je savais que si l'on faisait mourir, quoiqu'il n'eût pas commis le moindre crime, Léon de Salamine, regardé à juste titre pour un homme de mérite, les gens qui lui ressemblaient en viendraient à craindre pour eux-mêmes et que cette crainte les rendrait ennemis du gouvernement actuel. J'étais également persuadé que si l'on arrêtait Nicératos, fils de Nicias, riche citoyen qui n'avait jamais, ni lui ni son père, rien fait pour plaire au peuple, les gens qui lui ressemblaient deviendraient vos ennemis. Et lorsque Antiphon, qui pendant la guerre avait fourni deux vaisseaux bons voiliers, tomba sous vos coups, je savais bien que tous ceux qui avaient montré du zèle pour l'État, seraient remplis de défiance envers vous. Je m'opposai encore à mes collègues lorsqu'ils décidèrent que chacun devait se saisir d'un métèque; car il était évident qu'après cette mesure sanglante tous les métèques

deviendraient ennemis du gouvernement. Je m'opposai à eux lorsqu'ils firent enlever les armes du peuple, parce que je ne pensais pas qu'il fallût affaiblir la ville; car j'estimais que si les Lacédémoniens avaient conservé notre ville, ce n'était point dans le but de nous voir réduits à un petit nombre, de sorte que nous ne pussions leur être d'aucun secours; si tel avait été leur dessein, ils étaient maîtres de ne laisser survivre personne, en nous pressant encore quelque temps par la famine. Je n'approuvai point non plus que l'on prît une garnison soldée, tandis que nous étions libres de nous adjoindre un assez grand nombre de citoyens pour pouvoir conserver facilement au gouvernement la prééminence sur ses ressortissants. Et comme je voyais dans la ville plusieurs personnes mal disposées envers les chefs et en outre bon nombre d'exilés, il ne me paraisait pas non plus convenable de bannir Thrasybule, Anytos, Alcibiade; car j'étais persuadé que l'opposition acquerrait une grande force, si des chefs habiles s'adjoignaient à la multitude, et si ceux qui convoitaient le pouvoir entrevoyaient une foule d'alliés.

« Or donc celui qui donne ouvertement de tels avis doit-il à bon droit être regardé comme un ami ou comme un traître? Critias, ce n'est pas ceux qui préviennent l'accroissement des adversaires, et ceux qui enseignent les moyens d'acquérir le plus grand nombre d'alliés, qui augmentent les forces de l'ennemi; ce sont au contraire les hommes qui

ravissent injustement les richesses, qui mettent à mort les innocents. Voilà les gens qui rendent leurs adversaires plus nombreux, et qui, poussés par le vil appât du gain, ne trahissent pas seulement leurs amis, mais se trahissent aussi eux-mêmes.

« Si je n'ai pas encore réussi à vous prouver la vérité de mes paroles, réfléchissez encore à ceci : Que croyez vous que Thrasybule, Anytos et les autres exilés préférassent voir se passer ici, ce que je vous conseille ou ce que font mes collègues ? Ils sont maintenant convaincus, je pense, que partout ils trouveront de nombreux alliés ; mais si la partie la plus puissante des citoyens nous était favorable, ils jugeraient qu'il est difficile d'entamer même un coin de notre territoire.

« Quant à ce que Critias a mis en avant au sujet de mon inconstance, n'oubliez pas que le peuple avait voté lui-même le gouvernement des Quatre cents, parce qu'on savait que les Lacédémoniens accorderaient plus de confiance à tout autre gouvernement qu'à la démocratie. Cependant comme ceux-ci ne nous laissaient aucun relâche et que les généraux Aristote, Mélanthios, Aristarchos et leur parti construisaient sur le Môle, au su de tout le monde, une redoute dans laquelle ils voulaient introduire l'ennemi, pour réduire la ville sous leur domination et sous celle de leurs amis, était-ce alors être traître à mon parti que d'empêcher ces manœuvres dont j'avais connaissance ?

« Il m'appelle *cothurne*, comme si je cherchais à

m'attacher aux deux partis. Mais au nom des dieux, comment appeler celui qui n'a l'approbation ni de l'un ni de l'autre? Car pendant la démocratie on te regardait, Critias, comme le plus grand ennemi du peuple, et sous l'aristocratie tu es devenu l'adversaire le plus terrible de tous les honnêtes gens. Pour moi, Critias, je m'oppose continuellement à ceux qui croient que la démocratie n'est véritablement bonne que lorsque les esclaves et ceux qui dans leur pauvreté sont prêts à vendre l'État pour une drachme, prennent part à l'administration; et je combats sans relâche ceux qui pensent qu'il ne peut y avoir d'oligarchie véritablement bonne que lorsqu'ils ont soumis la ville à la tyrannie d'un petit nombre de citoyens. J'ai toujours cru que ce qui valait le mieux était de s'unir aux hommes puissants et de les renforcer de chevaux et d'armes, pour appuyer dans ce sens la chose publique; et je n'ai pas changé d'opinion. Réponds, Critias, si tu le peux : quand m'as-tu vu, réuni au peuple ou aux partisans de la tyrannie, chercher à enlever le gouvernement aux gens de bien? Dis-le; car si l'on peut me convaincre d'avoir jamais commis ce crime ou de le méditer à présent j'avoue que je mérite de perdre la vie dans les derniers supplices. »

Lorsqu'il eut cessé de parler, le sénat fit clairement entendre un murmure approbateur; aussi Critias comprit que s'il permettait à l'assemblée de prononcer sur le sort de Théramène, celui-ci serait sûrement absous, ce qui lui aurait été odieux. Alors

il s'approcha des Trente et conféra un instant avec eux; puis il sortit et ordonna à ses gens armés de poignards de venir se placer près des barreaux en face du sénat. Après quoi il rentre, et prenant la parole :

« Sénateurs, dit-il, je crois que c'est le devoir d'un bon président de ne pas permettre, s'il s'en aperçoit, que ses amis soient trompés; c'est ce que je vais faire. En effet ces gens que vous voyez devant vous déclarent qu'ils ne souffriront pas que nous relâchions un homme qui travaille ouvertement à renverser l'oligarchie. Les nouvelles lois portent qu'aucun citoyen du nombre des trois mille ne pourra subir la peine de mort sans votre approbation, mais que les Trente sont maîtres de condamner ceux qui ne sont pas sur le rôle. D'accord avec tous mes collègues, je raie donc Théramène du rôle, et, ajouta-t-il, nous le condamnons à mort. »

En entendant ces paroles, Théramène s'élança vers l'autel de Vesta et s'écria : « Sénateurs, je vous supplie de m'accorder la plus légitime demande, c'est qu'il ne soit pas au pouvoir de Critias de rayer du rôle ni moi, ni aucun de vous à son gré; mais qu'on nous juge, vous et moi, d'après la loi qui se rapporte aux gens compris dans le rôle. Je n'ignore point, j'en atteste les dieux, que cet autel ne me servira de rien; mais je veux dévoiler, non-seulement la monstrueuse iniquité de ces gens-là envers les hommes, mais encore leur impiété sans bornes envers les dieux. Cependant, braves sénateurs, je

m'étonnerais que vous ne vous secourussiez pas vous-mêmes, puisque vous devez savoir que mon nom n'est pas plus difficile à effacer que celui de chacun de vous. »

Aussitôt le héraut des Trente ordonna aux Onze de saisir Théramène. Lorsque ceux-ci furent entrés avec leurs valets, ayant à leur tête Satyros le plus audacieux et le plus impudent d'entre eux, Critias leur dit :

« Nous vous livrons Théramène que voici, condamné selon les lois. Saisissez-le donc, et après l'avoir conduit où il faut, faites ce que vous avez à faire. » Dès qu'il eut cessé de parler, Satyros arracha Théramène de l'autel, avec l'aide de ses valets. Théramène naturellement prenait les dieux et les hommes à témoin de ce qui se passait. Mais le sénat gardait le silence, parce qu'il voyait les gens placés auprès des barreaux dans les mêmes dispositions que Satyros, et tout le devant du tribunal rempli de gardes. Il savait aussi qu'il ne manquait pas dans la salle de gens armés de poignards.

Les Onze emmenèrent Théramène à travers la place, où il publiait à haute voix la manière indigne dont il était traité. On raconte de lui la repartie suivante : Satyros lui ayant dit que s'il ne se taisait pas il s'en trouverait mal; il répliqua : « Et si je me tais m'en trouverai-je mieux? » Ensuite, lorsque, forcé de subir la peine de mort, il but la ciguë, on prétend qu'il versa avec bruit les dernières gouttes sur le

carreau, et s'écria : « A la santé du beau Critias. »

Je n'ignore pas que ces sortes de propos n'ont rien de remarquable; mais j'admire cet homme qui, en face de la mort, ne perd ni sa présence d'esprit ni son enjouement.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Telle fut la fin de Théramène; les Trente qui pouvaient maintenant exercer sans crainte leur tyrannie, interdirent à ceux dont les noms n'étaient pas sur le rôle, d'entrer dans la ville; et cependant ils les faisaient arracher des campagnes afin de s'emparer de leurs terres pour eux et pour leurs amis. Les persécutés s'enfuirent au Pirée; mais comme là aussi les Trente en firent saisir plusieurs, Mégare et Thèbes se remplirent d'émigrants. Sur ces entrefaites Thrasybule partit de Thèbes avec environ cinquante compagnons d'armes et s'empara de la place forte de Phylé. Les Trente s'avancèrent contre lui depuis Athènes avec les Trois mille et la cavalerie par un très-beau temps. Lorsqu'ils furent devant la place, quelques jeunes gens, pour montrer leur audace, montèrent à l'assaut; mais cela n'aboutit à rien, et ils durent se retirer après avoir été blessés. Cependant les Trente voulaient entourer la place de retranchements, afin d'intercepter le transport des vivres et de forcer ainsi les assiégés à se rendre; mais il survint dans la nuit une grande quantité de neige qui leur fit reprendre, le

lendemain, la route d'Athènes; un grand nombre de gens chargés de bagages tombèrent sous les coups des troupes de Phylé. Les Trente prévoyant que les compagnons de Thrasybule pilleraient les campagnes si l'on n'y plaçait des gardes, envoyèrent vers les frontières, à environ quinze stades de Phylé, toute la garnison lacédémonienne à l'exception d'un petit nombre de soldats, avec deux escadrons de cavalerie. Ces troupes se campèrent, pour faire la garde, dans un lieu couvert de bois.

Thrasybule qui avait déjà réuni à Phylé près de sept cents hommes, les prit avec lui et quitta la ville pendant la nuit. Il alla se poster avec ses gens en armes à environ trois ou quatre stades des ennemis, et se tint en repos. Lorsque le matin arriva, chacun se leva dans le camp athénien et laissa ses armes pour aller où il avait à faire; les palfreniers étrillaient avec bruit les chevaux. Alors Thrasybule et les siens, saisissant leurs armes, fondirent sur eux au pas de course, ils firent quelques prisonniers, mirent tout le camp en déroute et poursuivirent les fuyards l'espace de six ou sept stades; ils tuèrent plus de cent vingt hoplites, et trois cavaliers, savoir : Nicostrate surnommé le Beau, et deux autres qu'ils surprirent encore dans leurs lits. Après qu'ils eurent cessé la poursuite, ils dressèrent un trophée et recueillirent les armes et le reste du butin qu'ils avaient fait, puis ils s'en retournèrent à Phylé. La cavalerie, qui d'Athènes était venue au secours des vaincus, ne trouva plus aucun ennemi; elle atten-

dit cependant que les morts eussent été relevés par leurs parents, puis elle regagna la ville.

Là-dessus les Trente ne se croyant plus à l'abri voulurent s'assurer d'Éleusis, afin d'y trouver un refuge en cas de malheur. Après avoir donné leurs ordres à la cavalerie, Critias et ses collègues se rendirent à Éleusis, où ils en passèrent la revue; ensuite, sous prétexte de s'assurer du nombre des habitants et de la force de la garnison qui serait nécessaire, ils ordonnèrent à tout le monde de s'inscrire. Chacun, après s'être inscrit, devait sortir par la petite porte qui conduit à la mer. Des deux côtés sur le rivage étaient rangés des cavaliers; et tous ceux qui sortaient étaient chargés de liens par des valets de justice. Lorsque tous furent réunis dans cet endroit, les Trente ordonnèrent à l'hipparque Lysimachos de les emmener et de les livrer aux Onze.

Le lendemain ils convoquèrent dans l'Odéon les hoplites dont les noms étaient sur le rôle et les autres cavaliers. Critias se leva et dit: « Citoyens, c'est dans votre intérêt non moins que dans le nôtre que nous cherchons à affermir le gouvernement; il faut donc que, comme vous avez part à nos honneurs, vous partagiez aussi nos dangers; vous devez donc prononcer la condamnation des Éleusiniens ici rassemblés, afin que vous ayez les mêmes craintes et les mêmes espérances que nous. » Il leur montra alors une place, où il leur ordonna de déposer leurs suffrages publiquement. Au milieu de l'O-

déon étaient les gardes lacédémoniennes armées de pied en cap. Ces actes mêmes ne déplaisaient pas à tous ceux des citoyens qui ne cherchaient que leur intérêt particulier.

Cependant Thrasybule prenant avec lui les gens de Phylé dont le nombre se montait déjà à près de mille, arrive de nuit au Pirée. Dès que les Trente en eurent reçu la nouvelle, ils firent de suite prendre les armes aux troupes lacédémoniennes, à la cavalerie et aux hoplites, et se postèrent sur la grande route par où les chars se rendent au Pirée.

Ceux de Phylé essayèrent d'abord de les repousser; mais comme la grandeur de l'enceinte paraissait exiger des gardes nombreuses, et qu'ils étaient encore en petit nombre, ils se retirèrent tous à Munychie. Ceux de la ville vinrent sur la place de l'Hippodamée et s'y rangèrent en bataille, de manière à remplir la route qui conduit au temple de Diane Munychienne et à celui de Diane Bendis; ils n'avaient pas moins de cinquante boucliers de hauteur. Ainsi rangés ils se dirigèrent contre Munychie; mais ceux de Phylé remplirent aussi la route de leur côté et se mirent sur dix hoplites de hauteur seulement; derrière venaient les peltastes et les archers, armés à la légère, puis les frondeurs. Leur nombre s'était beaucoup augmenté, car il s'était joint à eux des gens de l'endroit même. Pendant que l'ennemi approchait, Thrasybule ordonna aux siens de déposer leurs boucliers; lui-même déposa le sien tout en conservant ses autres armes, puis il

se plaça au milieu de ses troupes et leur adressa ces paroles :

« Je veux, concitoyens, soit vous apprendre, soit vous rappeler que l'aile droite des assaillants se compose des troupes que vous avez mises en déroute et poursuivies il y a cinq jours. Quant à l'extrémité de l'aile gauche, elle renferme ces Trente qui malgré notre innocence nous ont ravi notre patrie, nous ont chassés de nos demeures, et ont proscrit nos amis les plus chers. Ils se trouvent maintenant dans une position qu'ils n'avaient pas prévue, mais que nous avons toujours appelée de nos prières, car d'un côté nous sommes en armes en face d'eux, et de l'autre nous pouvons évidemment compter sur l'assistance des dieux qui les ont vus se saisir de nous pendant nos repas, pendant notre sommeil, au milieu de nos occupations publiques, qui les ont vus exiler non-seulement des innocents, mais encore des gens qui n'habitaient pas même Athènes. Souvent les dieux, pour nous être utiles, font éclater la tempête dans le ciel le plus serein, et malgré notre petit nombre, ils nous accordent dans les combats de remporter la victoire sur de nombreux ennemis; maintenant ils nous ont amenés sur un terrain où nos adversaires, forcés de monter, ne peuvent nous envoyer ni javelots ni flèches, si ce n'est des premiers rangs, tandis que nous-mêmes en lançant du haut en bas des piques, des javelots et des pierres, nous sommes sûrs de les atteindre et d'en blesser un grand nombre. Et que personne ne croie que les

premiers rangs du moins devront combattre avec un avantage égal. Car si vous lancez vos traits sans relâche comme il convient, chacun d'eux devra nécessairement atteindre un des guerriers dont la route est pleine, et ces derniers pour se garantir se couvriront toujours de leurs boucliers; de sorte que nous pourrons frapper où bon nous semblera comme sur des aveugles et les disperser en les chargeant. Mais, soldats, il faut que chacun de vous combatte de manière à se rendre le témoignage d'avoir eu la plus grande part à la victoire, à cette victoire qui avec l'aide des dieux, nous rendra notre patrie, nos demeures, notre liberté, nos honneurs, nos femmes, et pour ceux qui en ont, nos enfants. O bienheureux sont ceux qui après avoir vaincu verront cette glorieuse journée; bienheureux même celui qui sera tombé en combattant, car jamais aussi riche que lui n'aura obtenu un plus magnifique tombeau. J'entonnerai le Péan lorsqu'il en sera temps, et après avoir invoqué le dieu Mars, nous nous élancerons d'un commun accord pour aller tirer vengeance des insultes qu'il nous a fallu souffrir. »

Après ce discours, il se tourna du côté des ennemis, et se tint en repos. En effet le devin leur avait recommandé de ne pas commencer l'attaque avant qu'un des leurs eût été tué ou blessé. « Alors, avait-il ajouté, nous vous conduirons au combat, et la victoire suivra vos traces, mais pour moi je trouverai, je le prévois, la mort dans la bataille. » Et il

avait dit la vérité. En effet, lorsque les troupes eurent repris leurs armes, comme poussé par la destinée, il s'élança le premier sur les ennemis, et tomba sous leurs coups; il fut enterré au passage du Céphise. Le reste vainquit et poursuivit l'ennemi jusque dans la plaine. Deux des Trente, Critias et Hippomachos restèrent sur la place, ainsi que Charmidès, fils de Glaucon, un des dix commandants du Pirée, et environ soixante et dix du reste de leurs troupes. Les vainqueurs s'emparèrent des armes, mais ne dépouillèrent aucun de leurs concitoyens de ses vêtements. Ensuite ils rendirent les morts en vertu d'une trêve, et plusieurs guerriers des deux partis entrèrent en pourparlers. Cléocritos, héraut des initiés, doué d'une voix très-forte, fit faire silence: « Citoyens, dit-il, pourquoi nous poursuivez-vous? pourquoi voulez-vous nous ôter la vie? Nous ne vous avons jamais fait aucun mal. Nous avons pris part avec vous aux services divins les plus solennels, aux sacrifices, aux fêtes les plus magnifiques; nous avons été ensemble des mêmes chœurs, des mêmes écoles; nous sommes des compagnons d'armes, qui avons couru ensemble bien des dangers et sur terre et sur mer pour le salut commun et la liberté de tous. Au nom de nos dieux paternels et maternels, au nom de nos parents, de nos proches et de nos amis, qui tous sont les mêmes pour un grand nombre d'entre nous, je vous en conjure, respectez les dieux et les hommes, cessez de pécher envers la patrie, cessez d'obéir aux plus im-

pies des tyrans qui, ne consultant que leur intérêt particulier, ont fait périr en huit mois presque plus d'Athéniens que tous les Péloponésiens dans dix années de guerre; qui, lorsque nous pouvions vivre en paix sous notre gouvernement, ont allumé entre nous la guerre la plus déshonorante, la plus terrible, la plus impie, la plus odieuse aux dieux et aux hommes. Sachez-le bien cependant, nous aussi nous avons comme vous versé plus d'une larme sur plusieurs de ceux que nos coups ont atteints aujourd'hui. »

Tel fut son discours. Le reste des magistrats, qui entendaient répéter des propos semblables, ramenèrent les leurs dans la ville. Le lendemain les Trente totalement humiliés et abandonnés siégèrent dans le conseil. Les Trois mille de leur côté, quelque place qu'ils occupassent, se disputaient entre eux. Tous ceux qui avaient commis quelque acte de violence et qui craignaient pour eux-mêmes, soutenaient avec chaleur qu'il ne fallait pas céder lâchement aux gens du Pirée; tandis que ceux qui n'avaient aucune injustice à se reprocher, réfléchissaient eux-mêmes et faisaient comprendre aux autres, qu'il n'y avait aucune nécessité à supporter un état de choses si misérable. Ils soutenaient qu'il ne fallait plus obéir aux Trente, ni leur laisser mener la ville à sa perte.

A la fin on décréta de déposer les chefs actuels et d'élire de nouveaux magistrats. On en nomma dix, un par tribu. Les Trente se réfugièrent à Éleusis.

Les dix nouveaux magistrats travaillaient de concert avec les hipparques à calmer la ville qui était dans un grand trouble et où tous se défiaient mutuellement les uns des autres. Les cavaliers passaient la nuit dans l'Odéon, avec leurs boucliers et leurs chevaux; et dans leur défiance ils montaient la garde le long des murs, armés depuis le soir de leurs boucliers, et vers le matin, reprenant leurs chevaux. Ils étaient dans une crainte continuelle que quelques-uns de ceux du Pirée ne tombassent sur eux à l'improviste. Ces derniers dont le nombre s'était déjà considérablement accru de partout, se fabriquaient des boucliers, soit de bois soit d'osier, et les blanchissaient. Puis dix jours ne s'étaient pas écoulés qu'ils sortirent avec un grand nombre d'hoplites et de soldats armés à la légère, après avoir assuré l'immunité des impôts à tous ceux qui combattraient avec eux, même aux étrangers. Ils avaient en outre environ soixante et dix chevaux. Ils fourrageaient, ramassaient du bois et des fruits, et revenaient passer la nuit au Pirée. Personne ne sortait en armes de la ville, si ce n'est de temps en temps les cavaliers qui tombaient sur les pillards du Pirée et maltraitaient leur troupe. Ils rencontrèrent un jour quelques Exoniens qui se rendaient dans leurs terres pour chercher des provisions L'hipparque Lysimachos les égorgea malgré leurs supplications et la désapprobation de plusieurs des cavaliers. En représailles, ceux du Pirée mirent à mort le cavalier Callistratos de la tribu Léontide

qu'ils prirent dans la campagne; car ils avaient déjà une telle confiance dans leurs forces qu'ils s'avançaient jusqu'auprès des murs d'Athènes. Peut-être faut-il rapporter ici l'idée de l'ingénieur de la ville, qui ayant appris que les ennemis voulaient approcher leurs machines par le stade du Lycée employa toutes les bêtes de somme à transporter d'énormes pierres qu'il fit déposer sans ordre çà et là dans le stade, ce qui fit que chaque pierre causa beaucoup d'embarras à l'ennemi.

Les Trente et les citoyens inscrits sur le rôle envoyèrent, les premiers d'Éleusis, les autres d'Athènes, des députés à Lacédémone pour demander des secours, sous prétexte que le peuple s'était soulevé contre les Lacédémoniens. Lysandre réfléchissant qu'il était possible de forcer promptement les gens du Pirée en les assiégeant par terre et par mer, et en leur interceptant les vivres, obtint que l'on consacrerait cent talents à cette expédition, et qu'il serait envoyé comme harmoste par terre, et son frère Lybus comme chef de la flotte. Il partit lui-même pour Éleusis et réunit un grand nombre d'hoplites péloponésiens. L'amiral veillait sur mer à ce qu'aucune espèce de vivres ne parvînt de ce côté aux assiégés; de sorte que les gens du Pirée furent bientôt dans la détresse, tandis que ceux de la ville portaient de nouveau la tête haute à cause de la présence de Lysandre.

Voilà où ils en étaient lorsque le roi Pausanias, jaloux de Lysandre, et craignant que s'il réussis-

sait dans son entreprise, non-seulement il n'acquît de la considération, mais encore qu'il ne réduisît Athènes sous sa domination particulière, gagna trois des Éphores, et sortit avec la garnison, suivi de tous les alliés, excepté des Béotiens et des Corinthiens. Ces derniers dirent qu'ils estimeraient violer leurs serments en marchant contre les Athéniens qui n'avaient rien fait contre les traités. Mais dans le fond ils agissaient ainsi parce qu'ils savaient que les Lacédémoniens voulaient s'approprier et s'assujettir le territoire athénien. Pausanias plaça son camp près du Pirée, dans l'endroit nommé Halipède; il commandait l'aile droite, Lysandre occupait la gauche avec les mercenaires. Pausanias envoya des députés aux gens du Pirée pour leur ordonner de regagner leurs foyers. Mais comme ils n'obéissaient pas, il fit mine de les attaquer, afin qu'on ne vît pas qu'il leur était favorable. Il se retira ensuite sans même avoir donné l'attaque; le lendemain il prit deux bataillons lacédémoniens et trois escadrons de cavalerie athénienne et s'avança vers le port Muet, examinant la partie du Pirée où l'on pourrait le plus facilement établir les travaux de siége. Cependant quelques troupes étaient venues inquiéter sa retraite; il en fut irrité et ordonna à sa cavalerie de fondre sur elle à bride abattue, et il la fit suivre de tous les guerriers qui depuis plus de dix ans avaient passé le temps de l'adolescence. Lui-même s'avança ensuite à la tête du reste des troupes. Ils tuèrent environ trente soldats

armés à la légère, et poursuivirent les autres jusqu'au théâtre du Pirée, où tous les peltastes et tous les hoplites renfermés dans la place se trouvaient sous les armes. Alors les troupes légères font une sortie et envoient à l'ennemi des javelots, des lances, des flèches et des pierres; les Lacédémoniens ont un grand nombre de blessés, et se voyant serrés de très-près, ils se replient en arrière, ce qui permet à leurs adversaires de les charger avec d'autant plus d'ardeur. Dans cette action périrent Chéron et Thibrachos, tous deux polémarques, ainsi que Lacratès, vainqueur aux jeux olympiques, et les autres Lacédémoniens enterrés dans le Céramique devant les portes de la ville. Thrasybule voyant l'ennemi en retraite s'avança avec le reste de ses hoplites et les forma en bataille en avant des autres troupes, sur huit rangs de hauteur. Pausanias, vivement pressé, se retira l'espace d'environ quatre ou cinq stades jusque vers une colline où il ordonna aux Lacédémoniens et aux autres alliés de se rendre; puis il donna à sa phalange une hauteur considérable et la conduisit contre les Athéniens. Ceux-ci soutinrent le premier choc, mais ensuite les uns furent repoussés jusqu'au marais de Halé, les autres prirent la fuite. Ils perdirent environ cent cinquante hommes.

Pausanias se retira après avoir élevé un trophée; ce n'est pas qu'il eût la moindre animosité contre les gens du Pirée, au contraire il leur envoya secrètement des émissaires pour les inviter à lui dé-

pêcher une députation vers lui et vers les Éphores qui l'accompagnaient, et pour leur apprendre ce qu'ils devaient dire. Ceux du Pirée suivirent son conseil. Il sema aussi la division parmi les habitants de la ville, et les engagea à venir vers les Éphores en aussi grand nombre que possible, afin de leur déclarer qu'il n'y avait aucune nécessité pour eux à être en guerre avec ceux du Pirée, mais que les deux partis devaient se réconcilier et demeurer ensemble les alliés communs des Lacédémoniens. L'Éphore Nauclidas entendit cette protestation avec plaisir; car comme c'est l'usage à Sparte que deux Éphores accompagnent le roi dans ses expéditions, c'était alors Nauclidas et un autre qui avaient cette fonction; tous deux partageaient plutôt la manière de voir de Pausanias que celle de Lysandre. Ils envoyèrent donc sans tarder à Lacédémone la députation de ceux du Pirée, chargée du traité avec les Lacédémoniens, ainsi que les particuliers Céphisophon et Mélitos de la part de ceux de la ville. Pendant qu'ils étaient en route pour Lacédémone, ceux qui gouvernaient la ville firent déclarer aux Lacédémoniens qu'ils leur livraient à discrétion leurs personnes et les murs qu'ils possédaient encore; ils ajoutèrent qu'ils trouvaient juste que ceux du Pirée, s'ils étaient amis des Lacédémoniens, livrassent aussi le Pirée et Munychie. Les Éphores et l'assemblée après avoir entendu tous leurs discours envoyèrent quinze députés à Athènes, et les chargèrent d'arranger les affaires le

mieux possible, de concert avec Pausanias. Ces envoyés apaisèrent les troubles, en obtenant que les partis resteraient en paix entre eux, et que chacun retournerait à ses affaires, à l'exception des Trente, des Onze, et des dix magistrats du Pirée. Il fut décidé que ceux de la ville qui craindraient pour leurs personnes, se retireraient à Éleusis.

Lorsque tout cela fut en ordre, Pausanias licencia son armée. Ceux du Pirée montèrent en armes à l'acropole, et offrirent des sacrifices à Minerve. Ensuite les généraux redescendirent dans la ville, et Thrasybule prit alors la parole : « Citoyens du parti de la ville, dit-il, je vous conseillerai d'apprendre à vous connaître vous-mêmes, et la meilleure manière de vous connaître vous-mêmes serait d'examiner sur quoi sont fondées les hautes prétentions qui vous font aspirer à dominer sur nous. Seriez-vous les plus justes? Mais le peuple, quoique plus pauvre que vous, ne vous a jamais fait aucun tort dans vos richesses, et vous qui êtes les plus riches de tous, vous vous êtes livrés par l'appât du gain à une foule d'actions déshonorantes. Puis donc que la justice n'est pas de votre côté, examinez si vos prétentions s'appuient sur votre valeur. Et qu'est-ce qui peut le mieux décider cette question que la manière dont nous avons combattu les uns contre les autres? Prétendrez-vous peut-être l'emporter en intelligence, vous qui, avec vos murailles, vos armes, vos richesses, vos alliés du Pélo-

ponèse, avez dû céder à des gens qui n'avaient aucun de ces avantages? Pensez-vous devoir vous enorgueillir de l'appui des Lacédémoniens? Comment? Ne sont-ils pas partis après vous avoir livrés à ce peuple victime de vos injustices, comme on livre muselés des chiens qui mordent? Cependant, citoyens (ajouta-t-il en s'adressant à ceux de son parti), j'espère que vous ne violerez aucune de vos promesses, mais que vous ajouterez à vos autres vertus de vous montrer religieusement fidèles à vos serments.» Il fit encore entendre d'autres exhortations pareilles, pour montrer que tout devait se passer sans troubles, et qu'il fallait obéir aux lois antiques; puis il congédia l'assemblée. — On nomma ensuite aux différentes charges, et l'on jouit en paix de la constitution. Mais quelque temps après, on apprit que ceux qui s'étaient retirés à Éleusis, prenaient à leur solde des troupes étrangères; le peuple alors sortit en masse contre eux; on mit à mort leurs généraux qui étaient venus pour négocier, et l'on envoya vers le reste des mécontents leurs amis et leurs proches, qui leur persuadèrent d'en venir à une réconciliation. Ils jurèrent de ne garder aucune rancune, et ils vivent encore aujourd'hui sous le même régime, sans que le peuple ait enfreint ses serments.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Ch. 1. *Tissapherne menace la liberté des villes grecques de l'Asie mineure; des Lacédémoniens envoient à leur secours une armée commandée par Thimbron. — Thimbron est remplacé par Dercyllidas qui s'entend avec Tissapherne pour combattre Pharnabaze et s'empare de plusieurs villes.* Ch. 2. *Dercyllidas prend ses quartiers d'hiver dans la Thrace Bithynienne. — Il revient au printemps à Lampsaque, où il apprend la prolongation d'un an de son commandement. Il fortifie la Chersonèse, s'empare d'Atarné, marche contre la Carie, puis conclut une trève avec Tissapherne. — Guerre des Lacédémoniens contre les Éléens conduite par Agis. L'Élide finit par être soumise.* Ch. 3. *Mort d'Agis. Agésilas lui succède, non sans contestations. Conjuration de Cinadon déjouée à Sparte.* Ch. 4. *Sur la nouvelle des armements de Tissapherne, Agésilas est envoyé en Asie. Il conclut une trève avec le satrape. Jalousie d'Agésilas contre Lysandre. — Tissapherne rompt la trève. Agésilas fait une invasion subite en Phrygie. Escarmouche de cavalerie. Agésilas retourne à Éphèse, rassemble de la cavalerie et exerce son armée. — Il envahit la Sardie. Défaite des Perses. — Mort de Tissapherne, remplacé par Tithraustès.* Ch. 5. *Tithraustès soulève les États grecs contre Lacédémone. Les Thébains suscitent en Phocide un prétexte à la guerre, et demandent du secours aux Athéniens. — Lacédémone envoie Pausanias et Lysandre contre eux. Défaite et mort de Lysandre. Pausanias est condamné à mort.*

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Ainsi se terminèrent les troubles d'Athènes. Peu de temps après Cyrus envoya des ambassadeurs à Lacédémone, pour réclamer des Lacédémoniens réciprocité des services qu'il leur avait rendus dans leur guerre avec les Athéniens. Les Éphores reconnaissant la justice de sa demande firent dire à Samios, alors navarque, de se tenir à la disposition de Cyrus, pour le cas où ce prince aurait besoin de lui. Samios mit tous ses soins à s'acquitter de ce que Cyrus lui demanda; après avoir réuni sa flotte à celle du prince, il cingla en Cilicie et mit Syennésis qui gouvernait ce pays, dans l'impossibilité de s'opposer sur terre à l'expédition de Cyrus contre le roi. La manière dont Cyrus rassembla son armée, son expédition contre son frère, la bataille où il perdit la vie, et la retraite des Grecs jusqu'à la mer, sont des faits qui ont été racontés par Thémistogénès de Syracuse.

Tissapherne dont le roi croyait avoir reçu de grands services dans la guerre contre son frère, reçut, outre les pays qu'il gouvernait déjà, la satra-

pie qu'avait eue Cyrus; et il voulut que sur-le-champ toutes les villes ioniennes se soumissent à lui. Mais ces villes qui voulaient être libres et qui redoutaient les sentiments de Tissapherne, auquel elles avaient préféré Cyrus du vivant de ce prince, lui fermèrent leurs portes et envoyèrent des députés à Lacédémone; elles prièrent les Lacédémoniens de vouloir bien en leur qualité de présidents de toute la Grèce prendre à cœur les intérêts des Grecs d'Asie et ne pas permettre que leur pays fût ravagé et qu'ils perdissent leur liberté. Les Lacédémoniens en conséquence leur envoyèrent Thimbron comme harmoste, à la tête d'une armée de mille Néodamodes et de quatre mille autres Péloponésiens. Thimbron demanda en outre aux Athéniens trois cents cavaliers, qu'il promettait d'entretenir à ses frais; Athènes lui envoya une partie des cavaliers qui avaient servi sous les Trente, et dont on regardait l'éloignement et la destruction comme un bonheur pour le peuple. Dès que ce renfort l'eut rejoint en Asie, il leva encore des soldats dans les villes grecques du continent, car toutes alors étaient prêtes à exécuter les ordres d'un Lacédémonien. A la tête de cette armée Thimbron ne se hasardait pourtant point dans la plaine à cause de la cavaleria ennemie, mais il se contentait de préserver des ravages de l'ennemi le pays où il se trouvait. Mais lorsque les troupes grecques de Cyrus, revenues heureusement de leur expédition, se furent réunies à lui, il tint aussi tête à Tissapherne dans la plaine, et il

prit possession des villes de Pergame, de Teuthrania et d'Halisarna, qui lui ouvrirent leurs portes. Elles étaient gouvernées par Eurysthénès et Proclès, descendants du Lacédémonien Démaratos, qui avait reçu ce pays en cadeau de la part du roi, pour l'avoir accompagné dans son expédition contre la Grèce. Gorgion et Gongylos, deux frères, dont l'un possédait les villes de Gambrion et de Palægambrion, et l'autre celles de Myrina et de Grynion, se réunirent de même à Thimbron. Ces villes étaient aussi un présent du roi à Gongylos, qui seul à Érétrie avait pris le parti des Perses, et avait dû pour cela quitter sa patrie. Thimbron s'empara aussi par la force des armes de quelques villes faiblement fortifiées. Quant à Larissa, surnommée l'Égyptienne, n'ayant pu l'engager à se rendre, il assit son camp autour de ses murs et en fit le siége. Mais voyant qu'il ne pouvait la prendre autrement qu'en la privant d'eau, il fit creuser un puits et un canal; et pour repousser les assiégés qui faisaient alors de fréquentes sorties et remplissaient le canal de bois et de pierres, il fit construire une tortue de bois, qu'il dressa au-dessus du puits. Mais les habitants de Larissa, dans une sortie de nuit, la réduisirent en cendres. Les Éphores alors, trouvant que Thimbron perdait son temps, lui ordonnèrent de laisser Lari[illegible]e marcher contre la Carie.

Il était déjà à Éphèse et s'avançait c[illegible]a Carie, lorsque Dercyllidas vint prendre le comman-

dement de l'armée; c'était un homme qui passait pour très-fertile en expédients et en ruses, et qui avait reçu le surnom de Sisyphos. Thimbron s'en retourna à Sparte, où il fut condamné à l'exil, parce que les alliés l'accusaient d'avoir permis à ses troupes le pillage en pays ami. Lorsque Dercyllidas eut pris le commandement de l'armée, il vit bientôt que Tissapherne et Pharnabaze se défiaient réciproquement l'un de l'autre; il s'entendit en conséquence avec le premier, et conduisit ses troupes dans le pays de Pharnabaze, préférant avoir à faire avec un seul plutôt qu'avec tous les deux. Dercyllidas était en outre depuis longtemps l'ennemi de Pharnabaze; car lorsqu'il était harmoste à Abydos, dans le temps que Lysandre exerçait les fonctions de navarque, il avait été, sur les calomnies de Pharnabaze, condamné à se tenir debout avec son bouclier à la main, ce qui est une punition infamante pour les Lacédémoniens sensibles à l'honneur, parce que c'est le châtiment qu'on inflige à celui qui abandonne son poste. Ce ressentiment contre Pharnabaze faisait marcher Dercyllidas avec d'autant plus de plaisir contre lui.

Il montra de suite la grande différence qu'il y avait entre son commandement et celui de Thimbron, en conduisant son armée jusqu'à l'Éolide, province de Pharnabaze, sans faire le moindre mal aux pays alliés qu'il traversa. L'Éolide elle-même appartenait à Pharnabaze, sous les ordres duquel le Dardanien Zénis l'avait jusqu'à sa mort gouver-

née comme satrape. Zénis étant mort de maladie, sa femme Mania, comme lui de Dardanie, voyant que Pharnabaze se préparait à nommer un autre satrape, partit avec un cortége et se rendit auprès de Pharnabaze, après avoir eu soin de se munir de présents pour lui-même, et pour ses courtisanes et ses favoris dont elle voulait gagner la faveur. Lorsqu'elle fut en sa présence: Pharnabaze, lui dit-elle, mon mari t'était attaché et te payait régulièrement les tributs, de sorte que toi-même tu l'honorais de tes louanges; si je continue à te servir avec un zèle égal, pourquoi te faudrait-il nommer un autre satrape? Si j'ai le malheur d'encourir ta disgrâce, il sera toujours en ton pouvoir de me retirer le commandement et de le donner à un autre.

Pharnabaze après l'avoir entendue se décida donc à lui confier la satrapie. Mania, maîtresse du pays, s'appliqua à payer les tributs avec autant de régularité que son mari l'avait fait; toutes les fois qu'elle se rendait vers Pharnabaze elle lui apportait en outre des présents, et chaque fois que celui-ci visitait le pays elle lui faisait une réception beaucoup plus brillante et beaucoup plus flatteuse que les autres tributaires de ce satrape; elle lui conserva les villes qu'il avait soumises, et elle réduisit elle-même sous sa domination trois autres places situées sur les bords de la mer, Larissa, Hamaxitos et Colones, qu'elle prit d'assaut avec une armée de mercenaires grecs; elle-même, montée sur un char, suivait les opérations des siéges, elle honorait de ri-

ches présents ceux qu'elle distinguait, de sorte qu'elle se forma une armée de mercenaires des plus brillantes. Elle accompagnait Pharnabaze dans toutes ses expéditions contre les Mysiens et les Pisidiens, qui inquiètent sans cesse le pays du grand roi. Aussi Pharnabaze lui rendait-il les plus grands honneurs et l'appelait-il quelquefois à son conseil. Elle était déjà âgée de plus de quarante ans, lorsque Midias son gendre se laissa emporter par des discours tenus par quelques gens sur la honte qu'il y avait à laisser gouverner une femme et à vivre lui-même en simple particulier. Mania qui, comme il est naturel dans une monarchie absolue, se tenait en garde contre tous ses autres sujets, lui témoignait à lui la plus grande confiance et le recevait comme on reçoit un gendre. Midias, dit-on, étant entré chez elle l'étrangla et tua aussi son fils âgé de dix-sept ans et remarquable par sa beauté. Après ce double crime il s'empara des places fortes de Scepsis et de Gergithe qui renfermaient les principales richesses de Mania. Les autres villes lui fermèrent leurs portes, et les troupes qui y étaient en garnison les conservèrent au pouvoir de Pharnabaze. Ensuite Midias désirant gouverner le pays avec le même titre que Mania envoya des présents à Pharnabaze. Mais celui-ci lui répondit qu'il pouvait les garder en attendant qu'il vînt lui-même saisir ses dons et sa personne tout ensemble; et il ajouta qu'il ne pouvait vivre tant qu'il n'aurait pas vengé Mania.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva Dercyllidas. Il prit de suite en un seul jour les villes maritimes de Larissa, Hamaxitos et Colones, qui lui ouvrirent leurs portes. Il fit aussi solliciter les villes éoliennes de secouer leurs chaînes, de le recevoir dans leurs murs et de traiter alliance avec lui. Néandra, Ilion et Cocylis se déclarèrent pour lui, parce que les Grecs qui y étaient en garnison avaient été traités avec peu d'égards depuis la mort de Mania. Mais le gouverneur de Cébren, place extrêmement forte, espérant s'attirer la reconnaissance de Pharnabaze en lui conservant cette ville, ne se rendit point aux instances de Dercyllidas. Irrité de ce refus, le général lacédémonien se préparait à faire le siége de la place, mais les signes des sacrifices qu'il offrit auparavant lui furent défavorables; il les renouvela le lendemain avec aussi peu de succès; puis encore le surlendemain; il continua ainsi pendant quatre jours à consulter les victimes; ce retard lui causait un grand désappointement, parce qu'il aurait voulu s'emparer rapidement de toute l'Éolide avant l'arrivée de Pharnabaze.

Un capitaine sicyonien, nommé Athénadas, trouvant que Dercyllidas perdait ainsi son temps pour des riens, et se croyant lui-même en état de priver d'eau les Cébréniens s'avança avec sa troupe et tenta de combler la source; mais les assiégés faisant une sortie le blessèrent lui-même, lui tuèrent deux hommes et repoussèrent le reste de sa troupe en l'accablant de coups et de traits. Dercyllidas

fut très-fâché de cet incident, parce qu'il sentait que ses troupes monteraient maintenant avec moins d'ardeur à l'assaut; mais il arriva des hérauts de la part des Grecs renfermés dans la ville, pour déclarer à Dercyllidas qu'ils désapprouvaient complétement la conduite de leur chef, et qu'ils aimaient mieux servir avec les Grecs qu'avec les barbares. Ils étaient encore à parler sur ce sujet, lorsque arriva un envoyé de la part de leur chef, annonçant que ce qu'ils venaient de dire était aussi d'accord avec ses propres sentiments. Aussitôt Dercyllidas, auquel les victimes se trouvaient avoir été favorables ce jour-là, fit prendre les armes à ses troupes et les conduisit aux portes de la ville; on les leur ouvrit et on les admit dans la place. Après y avoir établi une garnison, Dercyllidas marcha de suite contre Scepsis et contre Gergithe.

Midias redoutant l'arrivée de Pharnabaze et se méfiant déjà des dispositions des citoyens de ces villes, fit dire à Dercyllidas qu'il était prêt à entrer en pourparlers avec lui pourvu qu'il lui donnât des otages. Dercyllidas lui envoya un citoyen de chacune des villes alliées, en l'invitant à en choisir le nombre qu'il voudrait; il en garda dix, sortit ensuite de la ville et eut une conférence avec le général lacédémonien, dans laquelle il lui demanda quelles conditions il mettait à son alliance. Dercyllidas répondit que c'était la liberté et l'indépendance des habitants; or tout en disant cela il s'avança vers Scepsis, et Midias sentant qu'il ne pourrait l'en em-

pêcher contre le vœu des citoyens le laissa entrer dans la ville. Dercyllidas, après avoir sacrifié à Minerve dans l'acropole de Scepsis, fit sortir la garnison de Midias et remit la ville entre les mains des citoyens, en les exhortant à se gouverner comme il convenait à des Grecs et à des hommes libres. Après quoi il marcha contre Gergithe, accompagné d'un grand nombre de Scepsiens, qui lui témoignaient par cet honneur leur satisfaction de ce qui s'était passé. Midias, qui le suivait, lui demanda de lui donner la ville de Gergithe, et Dercyllidas lui répondit qu'il ne lui refuserait aucune juste demande; et tout en disant cela il s'avançait avec lui vers les portes de la ville, suivi de ses troupes qui marchaient pacifiquement sur deux rangs. Les gens de la ville qui du haut des tours très-élevées reconnurent Midias avec lui ne lancèrent aucun trait. Alors Dercyllidas lui dit: Midias, fais ouvrir les portes, afin que tu me conduises et que je te suive au temple, et que j'y fasse un sacrifice à Minerve. Midias hésita un moment, mais craignant d'être arrêté sur-le-champ, il les fit ouvrir. Après être entré dans la ville, Dercyllidas toujours suivi de Midias marcha à l'acropole, et il commanda aux soldats de se tenir sous les armes le long des murs, pendant que lui-même offrirait avec sa suite un sacrifice à Minerve. Cette cérémonie accomplie, il ordonna aux gardes de Midias de se ranger en armes devant le front de l'armée; ils devaient être désormais à sa solde, puisque Midias n'avait plus

rien à craindre. Mais Midias embarrassé, et ne sachant que faire: « Je te quitte maintenant, lui dit-il, pour aller m'acquitter de mes devoirs d'hôte envers toi. — Par Jupiter, s'écria Dercyllidas, reste ici avec nous; je rougirais de recevoir de toi l'hospitalité, lorsque je viens de faire un sacrifice et que c'est à moi de te régaler. Mais pendant qu'on prépare le repas, examinons nos prétentions réciproques, afin de satisfaire celles que nous trouverons justes. »

Lorsqu'ils se furent assis, Dercyllidas l'interrogea et lui dit: « Or çà, Midias, c'est de ton père, n'est-ce pas, que tu as reçu tes possessions? — Certainement, répondit-il. — Et combien avais-tu donc de maisons, combien de fonds de terre, combien de pâturages? — Lorsque Midias les lui eut énumérés, les Scepsiens présents s'écrièrent: Cet homme te ment, Dercyllidas. — Et vous, repliqua-t-il, ne vous attachez pas trop à des minuties. — Après qu'il eut détaillé les biens qu'il avait reçus de son père: Dis-moi donc, lui demanda Dercyllidas, sous le commandement de qui était Mania? — Tous s'écrièrent: Sous celui de Pharnabaze. — Et par conséquent ce qu'elle possédait appartient à Pharnabaze. — Sans doute, dirent-ils. — Ce serait donc maintenant notre propriété, puisque nous sommes les vainqueurs et que Pharnabaze est notre ennemi. — Mais qu'on me conduise, ajouta-t-il, à l'endroit où sont cachés les biens de Mania et ceux de Pharnabaze. — On le conduisit donc à l'ha-

bitation de Mania, dont Midias avait pris possession; ce dernier y vint aussi avec Dercyllidas, qui dès qu'il fut entré fit venir les intendants et les fit saisir par ses serviteurs; après quoi il leur déclara que si l'on découvrait qu'ils eussent dérobé quelque chose des biens de Mania, ils seraient mis à mort à l'instant. Ils lui montrèrent tout ce qu'il y avait. Après l'avoir passé en revue, il fit fermer la maison, y apposa son sceau et mit des gardes à l'entrée. Lorsqu'il sortit, il dit aux taxiarques et aux capitaines qui étaient à la porte : Nous avons maintenant de quoi entretenir une armée de huit mille hommes près d'une année; si nous trouvons encore de nouvelles sommes, ce sera autant de plus. — Il savait bien en disant cela que ceux qui l'entendraient apporteraient d'autant plus de discipline et de zèle dans leur service. — Il répondit à Midias qui lui demandait où il devait demeurer maintenant : A l'endroit que te désigne la justice, dit-il, à Scepsis ta patrie, et dans la maison de ton père.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Après ces succès Dercyllidas, qui avait pris neuf villes en huit jours, songeait aux moyens de ne pas être comme Thimbron à charge aux alliés en hivernant en pays ami, et d'empêcher en même temps que Pharnabaze profitant de son absence n'inquiétât les villes grecques avec sa cavalerie. Il envoya donc des députés vers ce satrape pour lui faire

choisir entre la paix ou la guerre. Pharnabaze se déclara pour une trêve, parce qu'il sentait que l'Éolide était un avant-poste redoutable pour la Phrygie où il avait sa résidence.

La trêve conclue, Dercyllidas se rendit dans la Thrace Bithynienne pour y passer l'hiver; et Pharnabaze avec lequel les Bithyniens étaient souvent en guerre n'en fut pas du tout fâché. Dercyllidas butinait en toute sécurité et avait toujours des vivres en abondance. Cependant il lui vint de l'autre côté du détroit de la part du roi Seuthès un renfort d'environ deux cents cavaliers odryses et trois cents peltastes, ces troupes placèrent leur camp et se retranchèrent à environ vingt stades de l'armée grecque, et elles demandèrent à Dercyllidas des hoplites pour la garde du camp, puis elles entreprirent des excursions dans lesquelles elles firent de nombreux prisonniers et un riche butin. Leur camp était déjà rempli de prisonniers, lorsque les Bithyniens informés du nombre de ceux qui sortaient du camp et de celui des gardes grecques qu'on y laissait se réunirent en masse, tombèrent au point du jour peltastes et cavaliers sur les hoplites au nombre d'environ deux cents et les accablèrent de flèches et de javelots dès qu'ils furent à portée. Les hoplites voyant les leurs blessés et tués par des coups contre lesquels ils ne peuvent rien, renfermés qu'ils sont derrière une palissade de hauteur d'homme, arrachent les pieux et s'élancent sur l'ennemi qui cède partout où ils se portent, où il

est facile à ces troupes légères de se dérober aux coups des hoplites; elles ne cessent de lancer des traits de droite et de gauche, et à chaque sortie des gardes elles en abattent un grand nombre, jusqu'à ce qu'enfin ces derniers renfermés comme dans une étable succombent sous les traits qui les accablent. Il n'y eut environ que quinze hoplites qui parvinrent à se sauver vers l'armée grecque; dès qu'ils avaient remarqué l'état désespéré de leur position, ils s'étaient dérobés pendant le combat et avaient pu s'échapper sans être aperçus des Bithyniens. Ceux-ci restés maîtres du champ de bataille tuèrent les Odryses Thraces laissés pour la garde des tentes, et se retirèrent après avoir repris tous les prisonniers; de sorte que les Grecs qui étaient accourus, dès qu'ils avaient reçu la nouvelle du combat, ne trouvèrent plus dans le camp que des cadavres dépouillés. Les Odryses à leur retour enterrèrent leurs morts et à cette occasion firent de nombreuses libations de vin et célébrèrent des courses de chevaux. Ils campèrent dès lors avec les Grecs et mirent la Bithynie à feu et à sang.

Dercyllidas quitta la Bithynie au commencement du printemps et se rendit à Lampsaque. Il y était encore lorsque arrivèrent Aracos, Nauatès et Antisthénès, magistrats de Sparte qui venaient pour examiner en général l'état des affaires en Asie, et pour dire à Dercyllidas de garder encore le commandement pendant l'année suivante; ils devaient aussi de la part des Éphores convoquer les soldats,

les blâmer de leur conduite passée, mais les louer de ce que maintenant ils ne faisaient rien que de bien; ils devaient aussi déclarer qu'on ne souffrirait à l'avenir de leur part aucun acte de violence sur les alliés, et qu'on les louerait publiquement s'ils ne donnaient aucun sujet de plainte à ces derniers. Après donc qu'ils eurent rassemblé les soldats, ils leur dirent ce dont ils étaient chargés; mais le chef des anciennes troupes de Cyrus leur répondit : « Magistrats lacédémoniens, pour nous, nous sommes maintenant les mêmes que nous étions autrefois; mais nous avons maintenant un autre chef que précédemment; voilà, comme vous pouvez le reconnaître vous-mêmes, la raison de notre modération actuelle et de nos fautes passées. »

Pendant que les députés de Lacédémone et Dercyllidas demeuraient ensemble, quelqu'un de la suite d'Aracos raconta qu'ils avaient laissé à Lacédémone des ambassadeurs des habitants de la Chersonèse, chargés d'annoncer que l'on ne pouvait maintenant cultiver la Chersonèse à cause des ravages exercés par les Thraces, mais que si l'on élevait un mur d'une mer à l'autre les habitants gagneraient la jouissance d'une grande étendue de terre excellente, dont chaque Lacédémonien qui le désirerait pourrait avoir sa part. Les députés lacédémoniens ajoutaient qu'ils ne seraient point étonnés que Lacédémone envoyât un de ses citoyens avec la puissance nécessaire pour accomplir ce projet. Dercyllidas ne leur découvrit point le plan que ces

discours lui suggérèrent; mais il envoya d'Éphèse les députés parcourir les différentes villes grecques, enchanté qu'ils pussent être témoins de l'administration prospère et de la paix dont elles jouissaient.

Dès qu'ils furent partis, Dercyllidas voyant ses fonctions prorogées envoya de nouveau demander à Pharnabaze s'il voulait prolonger la trève de l'hiver, ou s'il préférait la guerre. Cette fois encore il préféra la trève, et Dercyllidas ayant ainsi assuré la paix aux villes alliées environnantes, traversa l'Hellespont avec son armée et passa en Europe; il marcha à travers la partie de la Thrace qui lui était dévouée, reçut l'hospitalité du roi Seuthès, et atteignit la Chersonèse. Il reconnut qu'elle renfermait onze ou douze villes, qu'elle possédait un sol excellent, favorable à toute espèce de culture, mais elle était, comme on l'avait dit, ravagée par les Thraces. Après avoir mesuré l'isthme et lui avoir trouvé une largeur de trente-sept stades il n'hésita plus, et après avoir offert des sacrifices aux dieux, il fit commencer le mur en ayant eu soin de partager entre ses soldats l'espace à bâtir; il promit des récompenses à ceux qui auraient les premiers achevé leur ouvrage, et à chacun selon qu'il s'en serait rendu digne; il acheva ainsi avant l'automne la muraille qu'il avait commencée au printemps, et derrière laquelle il mit en sûreté onze villes, bon nombre de ports, une grande étendue d'excellente terre cultivable et de champs

déjà cultivés, et quantité de magnifiques pâturages propres à toute sorte de bétail.

Après avoir achevé cette entreprise, il repassa en Asie. En examinant l'état des différentes villes, il vit qu'en général elles étaient prospères, à l'exception d'Atarné, qu'il trouva occupée par des exilés de Chios; ces gens partant de cette place forte mettaient l'Ionie à feu et à sang, et vivaient de leurs déprédations. Dercyllidas, bien qu'informé qu'ils étaient abondamment pourvus de vivres, assit son camp autour des murs d'Atarné et en fit le siége; il s'en rendit maître au bout de huit mois, et y établit Dracon de Pellène comme gouverneur. Après avoir rempli cette place de provisions de toute espèce, afin d'avoir un logement lorsqu'il viendrait dans ce pays, il se rendit à Éphèse qui est à trois journées de marche de Sardes.

Jusque-là Tissapherne et Dercyllidas, de même que les barbares et les Grecs de ces contrées, étaient restés en paix. Mais il vint sur ces entrefaites à Lacédémone des députés des villes grecques qui annonçaient qu'il était au pouvoir de Tissapherne de rendre, s'il le voulait, les Grecs d'Asie indépendants, et qu'à leur avis le moyen le plus prompt de l'amener à reconnaître leur indépendance, serait de ravager la Carie, où il avait sa résidence. Les Éphores d'après cet avis envoyèrent à Dercyllidas l'ordre de marcher contre la Carie à la tête de son armée, et commandèrent au navarque Pharax de le suivre le long des côtes avec sa flotte. Les deux

chefs exécutèrent ces ordres. Il se trouvait alors que Pharnabaze s'était rendu auprès de Tissapherne, tant parce que ce dernier avait été nommé généralissime de toutes les forces militaires, que dans le dessein de lui assurer qu'il était prêt à faire la guerre en commun, et à se réunir à lui pour chasser les Grecs du pays du roi. Du reste il était animé d'une secrète jalousie contre Tissapherne depuis son élévation, et il ne pouvait surtout prendre son parti de la perte de l'Éolide. Tissapherne après avoir entendu ses propositions lui dit : « Passons d'abord ensemble en Carie, et ensuite nous ferons nos plans. » Arrivés en Carie, ils se décidèrent à retourner en Ionie après avoir mis dans les forteresses des garnisons suffisantes. Dercyllidas apprenant qu'ils avaient passé de nouveau le Méandre, exprima à Pharax sa crainte que Pharnabaze et Tissapherne ne missent à feu et à sang le pays qu'ils pouvaient parcourir sans rencontrer de résistance, et il passa lui-même le fleuve. Les deux chefs grecs étaient en marche, suivis de l'armée en désordre, et sans rien redouter des ennemis qu'on croyait déjà près d'Éphèse, lorsque soudain ils voient vis-à-vis des sentinelles postées sur les hauteurs. Ils montèrent donc aussi sur les collines et sur les tours qui se trouvaient de leur côté, et aperçurent en bataille sur la route qu'ils devaient eux-mêmes suivre, des Cariens aux boucliers blancs, toute l'armée perse qui se trouvait dans ces contrées, les troupes grecques que les deux satrapes avaient à leur solde,

et une cavalerie extrêmement forte. Tissapherne et son armée étaient à l'aile droite, Pharnabaze à la gauche. A cette vue Dercyllidas commanda aussitôt à ses taxiarques et à ses lochages de disposer en toute hâte l'armée sur huit rangs, et de placer aux deux ailes de chaque côté tous les peltastes et tous les cavaliers en aussi grand nombre et aussi bien qu'il était possible. Lui-même pendant ce temps offrit un sacrifice. Toutes les troupes péloponésiennes restèrent tranquilles à leur poste et se préparèrent au combat; mais celles de Priène, d'Achilléion, des îles et des villes d'Ionie, s'enfuirent en partie, jetant leurs armes dans les blés extrêmement épais de la plaine du Méandre, et les troupes qui restaient laissaient voir clairement qu'elles n'avaient guère envie de tenir longtemps. On annonça que Pharnabaze donnait l'ordre de commencer la bataille; mais Tissapherne, se rappelant la bravoure avec laquelle l'armée de Cyrus s'était battue contre les Perses, et pensant que tous les Grecs ressemblaient à ces troupes, ne voulut pas risquer le combat. Il envoya donc dire à Dercyllidas qu'il désirait avoir une entrevue avec lui. Dercyllidas aussitôt s'entourant de l'élite des cavaliers et des fantassins de sa suite, s'avança vers les députés et leur dit : « Vous voyez que je m'étais disposé pour la bataille; mais puisque Tissapherne désire une entrevue, je ne la lui refuserai point; cependant il faut avant tout que lui et moi nous nous donnions réciproquement des otages. » Son

avis fut agréé et les précautions de sûreté furent prises; après quoi les deux armées se retirèrent, les Perses à Tralles en Phrygie, et les Grecs à Leucophrys, où se trouvent un temple de Diane, objet d'une grande vénération, et un lac de plus d'un stade de circuit, remarquable par son fond sablonneux et par son eau intarissable, bonne à boire et chaude.

Tels furent les événements de la journée; le lendemain on se réunit au lieu fixé et l'on décida que chacun énoncerait les conditions qu'il mettait à la paix. Dercyllidas exigea que le roi reconnût l'indépendance des villes grecques; Tissapherne et Pharnabaze dirent qu'il fallait que l'armée grecque évacuât le territoire du roi et que les Lacédémoniens retirassent leurs harmostes des différentes villes. Après avoir ainsi déclaré leurs conditions ils conclurent ensemble une trêve, pour donner le temps à Dercyllidas et à Tissapherne de les faire parvenir à Lacédémone et au roi.

Tandis que ces choses se passaient en Asie sous la conduite de Dercyllidas, les Lacédémoniens étaient aussi occupés au même moment en Élide. Ils avaient eu depuis longtemps de nombreux griefs contre les Éléens, soit à cause de leur alliance avec les Athéniens, les Argiens et les Mantinéens, soit à cause de leur refus d'admettre les Lacédémoniens à la course de chevaux et aux combats gymniques, sous prétexte qu'ils étaient sous le poids d'une condamnation de leur part. Et ce n'était pas

là tout : Lichas avait abandonné son char à des Thébains; mais lorsque ceux-ci eurent été proclamés vainqueurs, Lichas s'avança pour couronner son cocher, et alors ils le battirent et le chassèrent sans respect pour son grand âge. Plus tard Agis avait été envoyé d'après un oracle pour sacrifier à Jupiter, mais les Éléens l'en avaient empêché et n'avaient pas voulu qu'il cherchât à obtenir la victoire par ses vœux et ses prières; ils avaient prétendu que c'était une antique loi que les Grecs ne devaient pas avoir recours à l'oracle pour une guerre avec des Grecs; Agis en conséquence avait dû s'en retourner sans avoir pu sacrifier.

Irrités par tous ces griefs, les Éphores et l'assemblée résolurent de remettre les Éléens à la raison. Ils envoyèrent à cet effet des députés à Élis et firent déclarer qu'il avait paru juste aux magistrats de Lacédémone que les Éléens rendissent l'indépendance aux villes circonvoisines. Les Éléens ayant répondu qu'ils n'en feraient rien, parce que ces villes leur appartenaient par droit de conquête, les Éphores décrétèrent une expédition contre eux. Agis à la tête d'une armée traversa l'Achaïe et envahit l'Élide près du Larissos. Mais au moment où les troupes déjà sur terre ennemie ravageaient le pays, il survint un tremblement de terre; Agis le regardant comme un signe divin, ressortit de l'Élide et licencia son armée. Dès lors les Éléens redoublant d'audace envoyèrent des députés à toutes les villes qu'ils savaient mal disposées envers Lacédémone.

L'année suivante les Éphores décrètent une nouvelle expédition contre l'Élide; et à l'exeption des Béotiens et des Corinthiens, tous les alliés y compris les Athéniens y prennent part sous la conduite d'Agis. Cette fois-ci ce dernier pénètre en Élide par Aulon, et aussitôt les Lépréates abandonnant le parti des Éléens se réunissent à lui; les Macistiens et les Épitaliens leurs voisins en firent de suite autant. Dès qu'il eut passé le fleuve, les Létrins, les Amphidoles et les Marganiens se réunirent aussi à lui. Il se rendit ensuite à Olympie et sacrifia à Jupiter Olympien, sans que personne essayât d'y mettre obstacle. Le sacrifice accompli il marcha contre la ville d'Élis, mèttant le pays à feu et à sang sur son passage; il s'empara d'une immense quantité de bétail et d'esclaves; et le bruit qui s'en répandit attira une foule d'Arcadiens et d'Achéens qui vinrent d'eux-mêmes se ranger sous ses drapeaux et prendre leur part du butin, de sorte que cette expédition fut une espèce d'approvisionnement pour tout le Péloponèse. Arrivé près de la ville, Agis ravagea les faubourgs et les gymnases remarquables par leur beauté; quant à la ville qui était sans murailles, on sentit bien que s'il ne l'avait pas prise c'était parce qu'il ne l'avait pas voulu et non parce qu'il ne l'avait pas pu. Pendant qu'il ravageait le pays et que l'armée campait autour de Cyllène, Xénias qui passait pour avoir mesuré au boisseau l'argent qu'il avait hérité de son père, voulut avec son parti livrer la ville aux Lacédémoniens; ils s'élancent

dans les rues l'épée à la main, égorgent quelques citoyens et entre autres un homme ressemblant à Thrasydéos chef du parti populaire, et qu'ils prirent pour Thrasydéos lui-même. Le peuple perdant toute espérance se tint tranquille; les meurtriers se croyaient déjà au bout de leur entreprise, et leurs complices transportaient les armes sur la place publique. Mais Thrasydéos dormait encore où l'ivresse l'avait pris, et dès que le peuple sut qu'il n'était pas mort il se rassembla de toutes parts autour de sa maison comme un essaim d'abeilles autour de sa reine. Thrasydéos aussitôt relève les courages abattus, conduit le peuple au combat, remporte avec lui la victoire, et force les auteurs du massacre à se réfugier auprès des Lacédémoniens. Lorsque Agis en s'en allant eut repassé l'Alphée, il laissa à Épitalion, place voisine du fleuve, les réfugiés d'Élis et une garnison avec l'harmoste Lysippos; il licencia ensuite son armée et s'en retourna lui-même à Sparte. Pendant le reste de l'été et tout l'hiver suivant le pays des Éléens fut saccagé par Lysippos et ses troupes. L'été suivant Thrasydéos envoya à Lacédémone dire qu'il consentait à abattre les murailles de Phéa et à abandonner Cyllène et les villes de Triphylie, Phryxa, Épitalion, Létrina, Amphidole, Margane, Acrore et Lasion, sur laquelle les Arcadiens faisaient valoir des prétentions. Toutefois les Éléens demandaient à conserver Épéon, ville située entre Héréa et Maciste, parce que, disaient-ils, ils avaient acheté tout ce

pays pour trente talents qu'ils avaient payés à ceux qui possédaient alors la ville. Mais les Lacédémoniens sentant qu'il est tout aussi injuste d'acheter de force que de prendre de force, puisqu'on dépouille toujours de plus faibles, les contraignirent à renoncer aussi à cette ville. Quant à la présidence sur le temple de Jupiter Olympien, ils la laissèrent aux Éléens, quoiqu'ils ne fussent pas depuis bien longtemps en possession de ce privilége; mais ils voyaient que les autres prétendants étaient de simples campagnards incapables de soutenir cette charge. Ces concessions faites, les Lacédémoniens et les Éléens conclurent la paix, signèrent une alliance, et terminèrent ainsi la guerre.

CHAPITRE TROISIÈME.

Agis ensuite se rendit à Delphes et y offrit la dîme du butin; mais à son retour il tomba malade à Héréa, car il était déjà vieux; et il se fit transporter à Lacédémone, où il arriva encore vivant, mais où il mourut bientôt après. On lui fit des funérailles d'une magnificence surhumaine.

Lorsque les jours prescrits se furent écoulés et qu'il fallut nommer un roi, Agésilas, frère d'Agis, et Léotychidès qui prétendait en être le fils, se disputèrent le trône. Léotychidès disait: « Tu sais, Agésilas, que la loi appelle au trône le fils et non pas le frère du roi; ce n'est que lorsqu'il n'y a pas de fils que le frère succède. — C'est donc à moi à

régner, repartit Agésilas. — Comment donc, tant que je vis? — Parce que celui que tu appelles ton père, a refusé de te reconnaître pour son fils. — Mais ma mère, qui doit le savoir bien mieux que lui, soutient encore à présent qu'il est véritablement mon père. — Neptune lui-même a déposé contre la vérité de ton assertion, en chassant par un tremblement de terre ton père hors de sa chambre à la vue de tout le monde. Et le temps qu'on dit être le témoin le plus véridique n'a-t-il pas confirmé ces soupçons? Tu es né dix mois après la fuite d'Agis, qui dès lors n'était pas rentré dans la chambre nuptiale. »

Telles étaient leurs contestations. Diopithès qui avait une profonde connaissance des oracles rappela à l'appui de Léotychidès un oracle d'Apollon qui recommandait de se garder d'une royauté boiteuse. Mais Lysandre lui répliqua en faveur d'Agésilas qu'il ne pensait pas que le dieu ordonnât de se garder d'un véritable boiteux, mais bien d'un roi qui ne serait pas de sang royal; car c'est bien alors que la royauté serait boiteuse, si les chefs de l'État n'étaient pas descendants d'Hercule. Les citoyens après avoir entendu les deux partis choisirent Agésilas pour roi.

Il n'y avait pas encore un an qu'Agésilas était monté sur le trône, lorsqu'un jour qu'il offrait pour l'État un des sacrifices prescrits, le devin s'écria que les dieux indiquaient une conjuration des plus terribles. A un second sacrifice les signes se déclarè-

rent encore plus funestes, et comme le roi sacrifiait pour la troisième fois : Agésilas, dit le devin, à voir les victimes, nous devons être déjà entourés par les ennemis. Aussitôt on sacrifia aux dieux protecteurs et aux dieux sauveurs, et l'on s'arrêta dès qu'on fut parvenu à obtenir des signes favorables. Cinq jours après ces sacrifices un homme vint dénoncer aux Éphores une conjuration dont, disait-il, Cinadon était le chef. Ce Cinadon était un jeune homme d'un extérieur et d'une âme également distingués par la vigueur et l'énergie ; mais il n'appartenait pas à la première classe des citoyens. Lorsque les Éphores demandèrent au dénonciateur des détails sur la conjuration, il raconta que Cinadon l'avait conduit à l'extrémité de la place publique et lui avait dit de compter les Spartiates qui s'y trouvaient. Et moi, continua-t-il, après avoir compté le roi, les Éphores, les sénateurs et quelques autres, en tout quarante personnes, je lui demandai : Pourquoi donc, Cinadon, m'as-tu fait compter ces gens-ci? — Pour que tu les regardes comme des ennemis, répondit-il, tandis que tous les autres au nombre de plus de quatre mille qui sont sur la place sont des amis. — Il ajouta que Cinadon lui avait montré dans les rues ici un homme, là deux qu'il appelait ennemis, tandis que tout le reste de ceux qu'ils rencontraient étaient des alliés ; et de même au dire de Cinadon parmi tous les Spartiates qui se trouvaient dans les campagnes s'il y avait un ennemi dans le maître, on pouvait compter dans

chaque endroit une foule d'amis. Lorsque les Éphores lui demandèrent quel pouvait être le nombre des conjurés, il dit que sur ce point aussi Cinadon avait énoncé que les chefs n'avaient qu'un petit nombre de complices, mais des gens dont ils étaient sûrs et qu'ils pouvaient compter sur les Hilotes, les Néodamodes, les Périèques, et les classes non privilégiées; car chaque fois que parmi ces gens la conversation tombait sur des Spartiates, il n'en était aucun qui pût cacher le plaisir qu'il aurait à les manger tout vifs. Questionné encore sur la manière dont ils comptaient se procurer des armes, le dénonciateur de la conspiration répondit que les conjurés en possédaient eux-mêmes tous; et quant à celles de la multitude, Cinadon l'avait mené dans le quartier des marchands de fer et lui avait montré une quantité de glaives, d'épées, de broches, de cognées, de haches et de faux, et lui avait dit que tous les instruments dont les hommes se servent pour travailler la terre, le bois et la pierre, étaient tout autant d'armes; et que la plupart des autres métiers avaient dans leurs outils des armes suffisantes, surtout contre des gens désarmés. Interrogé enfin sur le temps de l'exécution il dit qu'on lui avait recommandé de ne pas s'éloigner de la ville. Lorsque les Éphores eurent entendu ces réponses, ils comprirent que c'était un plan bien combiné et ils furent consternés. Aussi sans même convoquer ce qu'ils appellent la petite assemblée, ils réunirent à la hâte quelques-uns des sénateurs, et résolurent

d'envoyer Cinadon à Aulon avec d'autres jeunes gens et de les charger de ramener quelques Aulonites et quelques Hilotes dont les noms étaient inscrits dans la scytale; ils lui donnèrent aussi l'ordre d'amener une femme qu'on disait dans cette ville d'une beauté remarquable, mais qui paraissait avoir débauché tous les Lacédémoniens jeunes et vieux qui étaient venus à Aulon. Les Éphores avaient déjà employé Cinadon plusieurs fois pour de semblables commissions. Cette fois ils lui donnèrent la scytale dans laquelle étaient désignés ceux dont il devait se saisir. Lorsqu'il demanda quels jeunes gens il devait prendre avec lui, ils lui dirent : « Va vers le plus ancien hippagrète et dis-lui de te donner six ou sept de ceux qui se trouveront présents. » Ils avaient eu soin de faire savoir à l'hippagrète ceux qu'il devait lui donner, et ceux-ci avaient reçu des instructions pour se saisir de Cinadon. Ils dirent aussi à Cinadon qu'ils envoyaient avec lui trois chars afin que les prisonniers ne revinssent pas à pied; ils cherchaient ainsi à cacher le plus possible quel était l'unique but de l'expédition. Ils ne se saisirent point de lui dans la ville parce qu'ils ne connaissaient point l'étendue de la conjuration et parce qu'ils voulaient apprendre de Cinadon quels étaient ses complices avant que ceux-ci sussent qu'ils étaient dénoncés, et qu'ils en profitassent pour s'échapper. Ceux qui étaient chargés de l'arrêter devaient le garder, s'informer de lui des noms de ses complices et les envoyer à l'instant par écrit aux Éphores.

Ceux-ci tenaient tellement à la réussite de leur plan qu'ils avaient envoyé encore un escadron de cavalerie à ceux qui se rendaient à Aulon. Aussitôt après l'arrestation de Cinadon il arriva un cavalier qui apportait les noms livrés par le prisonnier lui-même, et à l'instant on se saisit du devin Tisaménos et des conjurés les plus marquants. Ensuite Cinadon fut amené; et convaincu il avoua tout, nomma ses complices et lorsqu'on lui demanda quel but il avait en tramant ce complot: « C'était, dit-il, de n'être plus à Lacédémone dans une classe inférieure. » Après cela ses compagnons et lui eurent les mains liées et le cou passé dans une pièce de bois; on les conduisit ainsi par la ville avec des coups de fouet et d'aiguillon, et ils reçurent ainsi la punition de leur crime.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Un Syracusain nommé Hérodas qui se trouvait à cette époque en Phénicie avec un propriétaire de vaisseau vit un grand mouvement parmi les galères phéniciennes; on en rassemblait de toutes parts, on en équipait à l'endroit même, et l'on en construisait encore de nouvelles. Ayant appris qu'elles devaient former une flotte de trois cents vaisseaux, il monta sur le premier bâtiment qui mit à la voile pour la Grèce, et alla annoncer aux Lacédémoniens que le roi et Tissapherne préparaient une expédition, ajoutant qu'il ne savait pourtant pas contre qui. Les Lacédémoniens consternés par cette nouvelle ras-

semblèrent les alliés et délibérèrent sur le parti à prendre. Lysandre qui connaissait la supériorité de la marine grecque et se rappelait la manière brillante dont l'armée de terre de l'expédition de Cyrus avait opéré sa retraite, persuada Agésilas de se charger d'une expédition en Asie, à condition qu'on lui adjoindrait trente Spartiates, qu'on lui donnerait deux mille Néodamodes et six mille hommes du contingent des alliés. Lysandre avait en outre le projet d'accompagner Agésilas afin de réinstaller avec son aide le gouvernement des Décemvirs dans les villes où il l'avait établi précédemment, mais où ce gouvernement avait été aboli depuis par les Éphores qui avaient permis aux villes de reprendre leurs anciennes constitutions. Agésilas s'étant chargé du commandement de cette expédition, les Lacédémoniens lui accordèrent tout ce qu'il demandait et lui donnèrent en outre des vivres pour six mois.

Après avoir offert les sacrifices prescrits et en particulier ceux d'usage sur les frontières, Agésilas quitta la Laconie et envoya des députés aux différents États pour fixer le nombre des troupes que chacun devait envoyer et le lieu où elles devaient se trouver; il voulut lui-même aller sacrifier à Aulis à l'exemple d'Agamemnon à son départ pour Troie; mais lorsqu'il y fut arrivé, les Béotarques informés qu'il sacrifiait, envoyèrent des cavaliers qui lui ordonnèrent de cesser à l'instant tout sacrifice, et en même temps ils enlevèrent et dispersèrent les victimes immolées qu'ils trouvèrent sur l'autel. Agésilas

irrité monta dans une galère et s'éloigna en prenant les dieux à témoin de ce sacrilége. Arrivé à Géræstos il y réunit le plus grand nombre possible de ses troupes et partit ensuite pour Éphèse à la tête de l'expédition.

Dès qu'il eut atteint cette ville, il reçut un message de Tissapherne qui lui demandait dans quel but il venait; il répondit : « C'est pour assurer aux villes d'Asie la même indépendance dont jouissent celles de notre Grèce. » A cela Tissapherne repartit : « Si tu veux conclure une trève pour que j'aie le temps d'envoyer un message au roi, je crois que tu pourras si bon te semble t'en retourner avec les garanties que tu demandes. — Je le ferais volontiers répliqua Agésilas, si je ne craignais d'être trompé par toi; cependant si tu agis maintenant sans arrière-pensée, tu peux recevoir de nous la garantie que pendant toute la trève nous respecterons les provinces sous ton commandement. » Après ces négociations Tissapherne jura devant Hérippidas, Dercyllidas et Mégialos, députés auprès de lui, qu'il faisait la paix de bonne foi; et ces députés s'engagèrent par serment devant Tissapherne, au nom d'Agésilas, à respecter la trève tant qu'il resterait fidèle à sa parole. Mais Tissapherne ne tarda pas à violer son serment; car au lieu de rester en paix il fit demander au roi une nombreuse armée pour renforcer celle qu'il avait déjà. Agésilas cependant bien qu'informé de cette perfidie n'en observait pas moins la trève.

Tandis qu'il demeurait tranquille et inactif à Éphèse, les villes se trouvaient en pleine anarchie, car la démocratie qui existait sous les Athéniens avait été renversée, et le décemvirat précédemment constitué par Lysandre n'avait pas encore été rétabli. Cependant les Grecs de l'Asie connaissant tous Lysandre, l'accablaient de prières parce qu'ils pensaient obtenir d'Agésilas par son entremise les concessions qu'ils désiraient; cela faisait qu'il était constamment entouré d'une foule immense de courtisans, de sorte qu'Agésilas avait plutôt l'air d'un particulier et Lysandre d'un roi. La suite cependant montra que cela portait ombrage à Agésilas. D'ailleurs les Trente ne purent cacher leur jalousie et représentèrent à Agésilas ce qu'il y avait de coupable dans la conduite de Lysandre qui s'entourait de plus de faste que la royauté elle-même. Aussi lorsque Lysandre voulut présenter quelques personnes à Agésilas, ce dernier rejeta toutes les demandes de ceux auxquels il le voyait s'intéresser, et Lysandre s'apercevant que tout réussissait contre son gré, comprit ce qui en était; dès lors il ne souffrit plus aucun cortége et il annonça nettement à ceux qui réclamaient son assistance que leurs affaires n'en iraient que plus mal, s'il s'en mêlait. Ne pouvant plus cependant supporter sa disgrâce il se rendit vers Agésilas et lui dit : « Certes, Agésilas, tu t'entends à humilier tes amis. — Ceux du moins, répondit-il, qui veulent s'élever au-dessus de moi; mais aussi je regarderais comme une honte pour

moi de ne pas savoir récompenser ceux qui travaillent à ma puissance. — Il est possible, repartit Lysandre, que tu agisses en ceci plus justement que je n'ai agi moi-même; mais accorde-moi encore une grâce, afin que je n'aie pas la honte de n'avoir aucun crédit auprès de toi, et qu'en même temps je cesse d'être un obstacle à tes plans; envoie-moi quelque part, et où que ce soit je tâcherai de t'y être utile. » Agésilas jugea convenable d'accéder à sa demande, et l'envoya à l'Hellespont. Lysandre lorsqu'il y fut arrivé ayant remarqué que le Perse Spithridatès avait été humilié par Pharnabaze, entra en relation avec lui, et lui persuada de se réunir aux Grecs avec ses enfants, ses richesses et deux cents cavaliers. Laissant à Cyzique tout ce que Spithridatès possédait, il s'embarque avec lui et son fils et les emmène auprès d'Agésilas. Celui-ci, en les voyant, fut enchanté de cette action de Lysandre et prit de suite des informations sur le pays et le gouvernement de Pharnabaze.

Tissapherne cependant, croyant n'avoir plus besoin d'aucun ménagement depuis qu'il avait reçu du roi une nouvelle armée, déclara la guerre à Agésilas, s'il ne quittait l'Asie. Les alliés et les Lacédémoniens présents laissaient voir clairement leur chagrin de cette nouvelle, parce qu'ils sentaient l'infériorité des forces d'Agésilas vis-à-vis des formidables préparatifs du roi; mais Agésilas le visage tout à fait serein, commande aux députés de remercier beaucoup Tissapherne de sa part pour s'être

rendu les dieux ennemis par son parjure, et en avoir fait ainsi les alliés des Grecs. Après quoi il fit à l'instant donner l'ordre aux soldats de faire leur préparatifs de marche, et fit dire aux villes par lesquelles il fallait nécessairement passer en se rendant en Carie, qu'elles devaient approvisionner leurs marchés. Il expédia aussi aux Ioniens, aux Éoliens et aux Hellespontins, l'ordre de lui envoyer à Éphèse les troupes que ces peuples devaient fournir pour cette expédition. Tissapherne sachant qu'Agésilas n'avait point de cavalerie et que la Carie était défavorable à la cavalerie, et croyant qu'il lui gardait rancune pour sa perfidie, pensa qu'il marcherait droit contre la Carie sa résidence, il fit donc passer toute son infanterie dans cette province, et occupa avec toute sa cavalerie la plaine du Méandre, espérant pouvoir écraser avec elle les Grecs avant qu'ils pussent atteindre les contrées défavorables aux chevaux. Mais Agésilas, au lieu de marcher en Carie, changea subitement de direction et s'avança contre la Phrygie; il subjugua toutes les villes sur son passage, et recueillit des sommes immenses par cette invasion soudaine. Il ne fut nullement inquiété dans sa marche jusqu'aux environs de Dascylion. Mais un jour les cavaliers qui formaient l'avant-garde montèrent sur une colline afin de reconnaître le pays devant eux; or il se trouva par hasard que les cavaliers de Pharnabaze en pareil nombre et commandés par Rathinès et par Bagéos frère naturel du satrape, galopaient eux-mêmes d'après l'or-

dre de Pharnabaze vers cette même colline. Ils n'étaient plus même à quatre plèthres de distance lorsqu'ils s'aperçurent les uns les autres. Aussitôt on fit halte de part et d'autre, et les Grecs se rangèrent en phalange sur quatre rangs; les barbares formant une ligne de douze hommes de front seulement, mais d'autant plus profonde. Ils attaquent les premiers, et l'on en vient aux mains. A chaque coup que les Grecs portaient, ils brisaient leurs lances; mais les Perses qui avaient des lances de cornouiller tuèrent en peu de temps douze cavaliers et deux chevaux. Là-dessus la cavalerie grecque prit la fuite, mais Agésilas arriva à son secours avec les hoplites et força les barbares à opérer leur retraite, en laissant un des leurs sur le champ de bataille.

Le lendemain de cette escarmouche, Agésilas offrit un sacrifice pour savoir s'il devait pousser en avant; mais les entrailles ayant été défavorables, il reprit le chemin de la mer. Comprenant que tant qu'il n'aurait pas une cavalerie assez forte il ne pourrait pas s'avancer dans la plaine, il sentit qu'il devait s'en procurer une, afin de ne pas être obligé de faire la guerre en fuyant; il commanda en conséquence aux plus riches habitants des villes de ces contrées d'entretenir des chevaux, et en publiant que quiconque fournirait un cheval, un équipement et un homme valide, serait dispensé du service, il leur fit exécuter ses ordres avec promptitude et avec le même zèle que s'ils eussent cherché quelqu'un pour mourir à leur place. Lorsque ensuite le

printemps arriva, il rassembla toute son armée à Éphèse, et afin de l'exercer il proposa des prix à la compagnie des hoplites qui se distinguerait par la force corporelle, et à celle de cavaliers, qui monterait le mieux à cheval; il promit également des prix aux peltastès et aux archers qui excelleraient dans leurs différents exercices. Dès lors on put voir tous les gymnases remplis de soldats qui s'y exerçaient, l'hippodrome couvert de cavaliers qui s'appliquaient à l'équitation, et les autres troupes s'étudiant de leur côté à lancer le javelot et à tirer de l'arc.

La ville dans laquelle il se trouvait n'offrait pas un coup d'œil moins remarquable; la place publique en effet était couverte de toute espèce d'armes et de chevaux à vendre; maréchaux, charpentiers, forgerons, cordonniers et peintres, tous fabriquaient des instruments de guerre; de sorte que dans le fait la ville avait tout à fait l'air d'une fabrique militaire. Mais un spectacle bien fait pour remplir d'une noble confiance l'âme de quiconque y aurait assisté, était de voir Agésilas suivi de tous ses soldats ornés de couronnes qu'ils venaient consacrer à Diane, à leur retour des gymnases. Comment en effet serait-il possible que dans une armée où règnent le respect envers les dieux, la pratique des vertus militaires, l'application à l'obéissance, on ne se sentît pas animé de brillantes espérances.

Agésilas, pensant que le mépris envers ses ennemis donne une nouvelle force pour les combattre, prescrivit aux hérauts de vendre nus les barbares

qui avaient été pris par les pirates; et les soldats voyant la blancheur de leur peau qui n'était jamais exposée aux intempéries de l'air, et la délicatesse et la faiblesse de leurs personnes qui se servaient habituellement de chars, se persuadaient n'avoir dans cette guerre à combattre que des femmes.

Au milieu de ces préparatifs une année s'était déjà écoulée depuis le départ d'Agésilas; de sorte que Lysandre et le reste des Trente s'en retournèrent à Sparte, et furent remplacés par leurs successeurs sous la conduite d'Hérippidas. Agésilas confia à Xénoclès et à un autre le commandement de la cavalerie, à Scythès celui des hoplites néodamodes, à Hérippidas celui des troupes de Cyrus, et à Migdon celui des troupes fournies par les villes; il annonça ensuite, qu'il ne tarderait pas à conduire l'armée par le plus court chemin dans la plus forte partie du pays, et qu'ils devaient tous en conséquence préparer leurs corps et leurs esprits au combat. Tissapherne s'imaginant qu'il publiait cela pour le tromper une seconde fois et que dans le fait il voulait envahir la Carie, fit passer comme auparavant son infanterie dans cette province, et établit sa cavalerie dans la plaine du Méandre. Cependant Agésilas n'avait point déguisé ses intentions, mais comme il l'avait annoncé, il fit une irruption dans le territoire de Sardes. Pendant trois jours il marcha à travers un pays complétement dégarni de troupes ennemies, et pourvut son armée de provisions abondantes; mais le quatrième jour arrivèrent les cavaliers enne-

mis. Leur général donna l'ordre au commandant des équipages de passer le Pactole, et de dresser un camp; puis voyant les valets de l'armée grecque dispersés à la recherche du butin, il en tua un grand nombre. Agésilas qui s'en aperçut envoya ses cavaliers au secours de ses gens; mais lorsque les Perses virent ce renfort, ils se rassemblèrent, et se rangèrent en bataille de leur côté avec tous leurs escadrons; aussitôt Agésilas qui voyait que les ennemis n'avaient encore point d'infanterie, et qui savait toutes ses forces au complet, sentit que c'était l'occasion ou jamais d'engager le combat s'il le pouvait. Après avoir sacrifié, il conduit donc sa phalange droit sur la ligne de cavalerie ennemie, et il ordonne aux hoplites qui avaient déjà depuis dix ans passé l'adolescence, de fondre sur l'ennemi, et aux peltastes de charger les premiers au pas de course; puis il commande à la cavalerie de pousser en avant; lui-même voulait s'avancer derrière eux et les soutenir avec tout le gros de l'armée. Les Perses soutiennent bien le choc de la cavalerie; mais lorsqu'ils voient à quelles forces formidables ils ont affaire, ils plient; une partie tombe de suite dans le fleuve, le reste prend la fuite. Les Grecs s'élancent à leur poursuite et s'emparent de leur camp, que les peltastes pillent comme d'ordinaire; Agésilas déploie sa ligne et entoure amis et ennemis d'un cercle de troupes. On fit un butin immense, qui rapporta plus de soixante-dix talents; et l'on prit en outre les chameaux qu'Agésilas ramena en Grèce.

Tissapherne se trouvait à Sardes pendant ce combat; aussi les Perses l'accusèrent-ils de les avoir trahis, et le roi de Perse persuadé lui-même que Tissapherne était la cause de tous ses revers envoya Tithraustès pour lui couper la tête. Tithraustès après avoir exécuté cet ordre fit dire à Agésilas par des députés : « Agésilas, l'auteur de tous les embarras entre vous et nous a subi la juste punition de ses crimes; le roi demande maintenant que tu t'en retournes dans ton pays, et que les villes d'Asie désormais indépendantes lui paient l'ancien tribut. » Agésilas ayant répondu qu'il ne pouvait adhérer à cette demande sans le consentement des magistrats de Sparte; « Eh bien, dit Tithraustès, en attendant que tu reçoives les ordres de cette ville, retire-toi sur les terres de Pharnabaze, puisque c'est à moi que tu dois d'avoir été vengé de ton ennemi. — Oui, répliqua Agésilas, mais à condition cependant que tu fourniras à mon armée les provisions nécessaires pour atteindre cette province. » Tithraustès lui donna donc trente talents, avec lesquels il marcha contre la Phrygie qui appartenait à Pharnabaze. Comme il était dans la plaine au delà de Cymé, arriva un député des magistrats de Sparte pour lui dire de prendre aussi le commandement de la flotte, et de chosir celui qu'il voudrait pour navarque. Les Lacédémoniens avaient réfléchi que si le même chef commandait les deux armées, celle de terre gagnerait beaucoup en puissance par cette concentration de toutes les forces vers un même but, et

que la flotte pourrait être soutenue partout où cela serait nécessaire par la présence de l'armée de terre. Dès qu'Agésilas eut reçu ce nouveau commandement, il engagea les villes situées sur les îles ou au bord de la mer à construire chacune autant de galères qu'elle voudrait ; il obtint ainsi un renfort de cent vingt vaisseaux provenant tant des villes auxquelles il l'avait commandé, que des particuliers qui voulaient s'attirer sa faveur. Il choisit pour navarque Pisandros, frère de sa femme, homme plein d'honneur et de vigueur d'âme, mais à qui il manquait le talent de prendre les dispositions convenables. Pisandros partit donc pour aller remplir ses fonctions, et Agésilas continua sa marche contre la Phrygie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Cependant Tithraustès croyait s'apercevoir qu'Agésilas méprisait la puissance du roi et ne pensait nullement à évacuer l'Asie, mais qu'il nourrissait plutôt de fortes espérances de soumettre la monarchie persane. Incertain du parti à prendre dans cette conjoncture, il envoie en Grèce le Rhodien Timocratès en lui remettant en or une somme d'environ cinquante talents d'argent, et lui commande de tâcher de gagner les magistrats des différentes villes, et en exigeant d'eux les gages de fidélité les plus forts, de les engager à déclarer la guerre aux Lacédémoniens. Timocratès partit donc et fit ac-

cepter ses dons à Androclidas, Isménias et Galaxidoros dans la ville de Thèbes, à Timolaos et à Polyanthès dans celle de Corinthe, à Cylon et à ses amis dans celle d'Argos. Les Athéniens bien qu'ils n'eussent rien reçu de cet or désiraient cependant la guerre, parce qu'ils se croyaient sous le joug de Sparte. Ceux qui avaient accepté l'argent perse commencèrent par déclamer contre les Lacédémoniens dans leurs propres villes; et lorsqu'ils eurent excité leur haine contre eux, ils liguèrent les États les plus considérables les uns avec les autres.

Le gouvernement de Thèbes sentant que si l'on ne commençait la guerre les Lacédémoniens ne voudraient pas rompre avec leurs alliés, persuadèrent aux Locriens Opontiens de lever de l'argent sur le territoire qu'ils disputaient aux Phocéens; ils espéraient que les Phocéens aussitôt après feraient une invasion en Locride. Ils ne se trompèrent point; car les Phocéens entrant aussitôt en Locride enlevèrent des richesses considérables; et alors le parti d'Androclidas eut bientôt persuadé aux Thébains de secourir les Locriens puisque les Phocéens avaient envahi non pas un pays en litige, mais la Locride reconnue comme amie et alliée. Lors donc que les Thébains faisant une nouvelle irruption en Phocide ravagèrent le pays, les Phocéens envoyèrent à l'instant des députés à Lacédémone pour réclamer un secours dont ils pensaient être dignes puisqu'ils n'avaient point commencé la guerre, mais avaient seulement marché contre les Locriens pour repousser

leurs attaques. Les Lacédémoniens saisirent avec joie ce prétexte de faire la guerre aux Thébains, qui avaient depuis longtemps excité leur courroux par leur réclamation, en faveur d'Apollon, de la dîme du butin fait à Décélie, et par leur refus de les accompagner à l'attaque du Pirée; ils leur reprochaient aussi d'avoir empêché les Corinthiens de prendre part à cette expédition; ils se rappelaient encore la manière dont ils avaient arrêté les sacrifices d'Agésilas à Aulis et arraché les victimes de l'autel, et leur refus de suivre Agésilas en Asie. Ils réfléchirent que c'était une belle occasion de conduire une armée contre eux et de faire cesser leur insolence envers Lacédémone, puisque leurs affaires en Asie étaient dans un état si prospère par les victoires d'Agésilas, et qu'ils n'avaient en Grèce aucune autre guerre sur les bras. D'après ces dispositions de Lacédémone, les Éphores levèrent des troupes, envoyèrent Lysandre auprès des Phocéens et lui ordonnèrent de se rendre à Haliartos avec une armée composée des Phocéens eux-mêmes, d'Œtéens, d'Héracléotes, de Méliens et d'Ænianes. Pausanias chargé de commander l'expédition devait le rejoindre à un jour fixé dans cette ville et lui amener les Lacédémoniens et les alliés du Péloponèse. Lysandre exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait reçus, et parvint en outre à détacher les Orchoméniens du parti des Thébains. Pausanias de son côté après avoir accompli les sacrifices de départ s'établit à Tégée, d'où il envoya les chefs de

mercenaires enrôler des soldats et où il attendit les troupes des villes circonvoisines.

Dès que les Thébains eurent la certitude que les Lacédémoniens allaient envahir leur pays, ils envoyèrent à Athènes des députés qui parlèrent comme suit :

« Athéniens, les reproches que vous nous faites d'avoir, lors de la fin de la guerre, prononcé contre vous un décret terrible, ne sont pas des reproches fondés; car ce n'est point notre ville qui le proposa, mais un seul homme qui se trouvait alors siéger dans le conseil des alliés; mais lorsque les Lacédémoniens nous demandèrent de marcher contre le Pirée, l'État entier alors vota de ne point se réunir à eux pour cette expédition. Comme c'est donc vous qui êtes une des principales causes du courroux des Lacédémoniens contre nous, il est juste, nous le pensons, que vous secouriez notre pays attaqué; mais nous comptons encore avec bien plus de confiance sur les souvenirs de ceux de vous qui étaient alors dans cette ville pour vous faire marcher avec empressement contre les Lacédémoniens. Car ce sont ces derniers qui après vous avoir imposé une oligarchie, gouvernement odieux au peuple, arrivèrent ensuite avec une puissante armée et tout en se disant vos alliés, vous livrèrent au pouvoir de la multitude, de sorte qu'il n'a pas dépendu d'eux que vous ne fussiez perdus. Mais ce peuple vous a sauvés.

« Certes nous savons tous, Athéniens, que vous

nourrissez le désir de reconquérir votre ancienne puissance. Quel moyen plus naturel peut-il y avoir pour arriver à ce but que de secourir vous-mêmes les victimes des injustices de Lacédémone? Ne vous laissez point effrayer par le nombre de ceux auxquels ils commandent; n'en soyez au contraire que plus audacieux, en réfléchissant que c'est lorsque vous possédiez le plus de sujets, que vous aviez le plus grand nombre d'ennemis. Tant que ceux-ci n'avaient personne pour protéger leur défection, ils cachaient la haine qu'ils vous portaient; mais dès que les Lacédémoniens se furent mis à leur tête, ils montrèrent leurs véritables sentiments à votre égard. Il en est de même aujourd'hui : dès que l'on nous verra les uns et les autres réunir nos armes contre les Lacédémoniens, le nombre de ceux qui les haïssent se trouvera, croyez-nous, bien considérable. Une simple réflexion vous prouvera à l'instant la vérité de nos assertions. En effet, quel peuple leur reste-t-il encore qui leur soit attaché? Ce ne sont pas les Argiens, qui de tout temps ont été leurs ennemis; ni les Éléens, qu'ils viennent de s'aliéner en leur enlevant des villes et une portion considérable de territoire. Que dirons-nous des Corinthiens, des Arcadiens et des Achéens? Ces peuples cédant à leurs instances ont partagé, dans la guerre qu'ils vous faisaient, leurs travaux, leurs dangers et leurs dépenses; mais dès qu'ils eurent accompli les desseins des Lacédémoniens, quelle part ont-ils eue à la puissance,

aux honneurs et aux richesses qu'ils avaient aidé à conquérir? Lacédémone au contraire trouva bon de leur envoyer des Hilotes pour harmostes; quant aux alliés indépendants elle se déclara leur souveraine, du moment où elle fut en possession de la victoire. Pour ceux qu'ils ont détachés de vous, ils les ont ouvertement trompés; car au lieu de les rendre à la liberté, ils les ont mis dans une double servitude, en les soumettant à la tyrannie des harmostes et à celle des dix magistrats que Lysandre a constitués dans chaque ville. Le roi de Perse, d'un autre côté, qui leur avait fourni les secours les plus considérables afin d'abattre votre puissance, n'en est maintenant pas plus avancé que s'il s'était uni à vous pour les combattre.

« Si donc aujourd'hui vous vous mettiez à votre tour à la tête de ces peuples si évidemment blessés par les injustices de Sparte, comment serait-il possible que vous n'acquissiez pas une puissance plus grande que jamais? En effet lorsque vous aviez la suprématie, vous ne possédiez pourtant que l'empire de la mer; mais maintenant vous commanderez à tous : à nous, aux Péloponésiens, à vos anciens sujets, au roi lui-même dont la puissance est si considérable. Nous étions, comme vous le savez, des alliés d'une assez grande importance pour les Lacédémoniens; mais maintenant vous devez comprendre que nous combattrons à vos côtés avec une tout autre énergie que nous ne le faisions naguère dans les rangs des Lacédémoniens; car

maintenant ce ne sera plus comme alors pour quelques îles, pour des Syracusains ou pour quelques autres étrangers que nous nous battrons, mais pour nous-mêmes qui sommes attaqués dans nos droits.

« Il ne faut pas non plus que vous ignoriez que la domination ambitieuse des Lacédémoniens est bien plus facile à abattre que ne l'était votre puissance passée. Vous aviez en effet des forces maritimes, et vous commandiez à des gens qui n'en avaient point; tandis que les Lacédémoniens peu nombreux font peser leur tyrannie sur une quantité d'États, qui ne leur cèdent en rien pour la force militaire.

« Voilà ce que nous avions à vous dire. Soyez cependant bien persuadés, Athéniens, que nous croyons vous engager à une alliance encore plus avantageuse pour votre ville que pour la nôtre. »

Après avoir prononcé ce discours, le député thébain se tut. Une foule d'orateurs athéniens appuyèrent sa demande; et il fut résolu à l'unanimité de secourir les Thébains. Thrasybule, après avoir lu le décret aux députés, leur déclara que bien que le Pirée fût sans murailles, Athènes ne reculait cependant devant aucune chance pour rendre aux Thébains encore plus qu'elle n'avait reçu d'eux. « Car, » dit-il, « vous vous êtes contentés de ne point marcher avec nos ennemis contre nous, tandis que nous, nous vous aiderons à combattre les vôtres, s'ils vous attaquent. »

Les Thébains partirent aussitôt et firent leurs

préparatifs de défense, tandis que les Athéniens se disposaient à les secourir. Les Lacédémoniens de leur côté ne différèrent pas davantage; le roi Pausanias s'avança vers la Béotie, à la tête des troupes de Sparte et de celles du Péloponèse, à l'exception des Corinthiens qui ne prirent point part à cette expédition. Lysandre qui commandait la division composée de Phocéens, d'Orchoméniens et de peuples de ces contrées, arriva avant Pausanias sous les murs d'Haliarte. Il ne resta point dans l'inaction à attendre l'armée de Lacédémone, mais il s'avança contre la ville avec ce qu'il avait de troupes. Il parvint d'abord à persuader à ses habitants de quitter le parti de Thèbes et de se déclarer indépendants; mais quelques Thébains qui étaient dans la ville s'y étant opposés, il fit le siége de la place. A cette nouvelle les Thébains arrivèrent à la hâte, hoplites et cavaliers; surprirent-ils Lysandre à l'improviste, ou ce dernier crut-il pouvoir soutenir leur choc dans l'espoir de les vaincre? c'est ce qu'on ne sait pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le combat fut livré au pied des murs, et qu'on dressa un trophée près des portes d'Haliarte. Mais Lysandre fut tué, et ses troupes s'enfuirent alors vers la montagne, poursuivies vigoureusement par les Thébains. Ces derniers dans leur poursuite allaient déjà atteindre le haut de la montagne, lorsque les hoplites ennemis, les voyant engagés dans des passages étroits et difficiles, firent volte-face et leur lancèrent des

javelots et des flèches; deux ou trois des Thébains les plus avancés furent tués. Des pierres roulées d'en haut arrivèrent sur les autres; alors les fuyards retournèrent avec ardeur au combat, et parvinrent à repousser de la montagne les Thébains, qui perdirent plus de deux cents hommes.

Cette journée abattit le courage des Thébains, qui pensaient avoir souffert tout autant de mal qu'ils en avaient fait. Mais lorsqu'ils s'aperçurent le lendemain que les Phocéens et le reste des ennemis avaient tous regagné leurs foyers, ils commencèrent à s'enorgueillir davantage de ce qui s'était passé. Là-dessus Pausanias étant arrivé à la tête des troupes de Lacédémone, ils se crurent de nouveau en grand danger; le silence et la consternation régnaient, dit-on, dans leur armée. Mais lorsque les Athéniens vinrent le lendemain se réunir à eux, et qu'on vit que Pausanias ne voulait ni d'un engagement ni d'un combat, leur confiance s'accrut considérablement. Pausanias convoqua les polémarques et les pentécostères, et délibéra s'il engagerait la bataille, ou s'il ferait une trève pour relever Lysandre et ceux qui étaient tombés avec lui. Considérant que Lysandre était mort, que son armée avait été vaincue et dispersée, que les Corinthiens avaient refusé de prendre aucune part à cette campagne, et que les troupes présentes n'étaient pas très-bien disposées, Pausanias et les autres magistrats lacédémoniens résolurent de conclure une trève pour relever les morts. Cette déci-

sion fut aussi dictée par le sentiment de la faiblesse de leur cavalerie comparée à celle de l'ennemi, et par la circonstance que les morts étaient au pied des murailles, de sorte qu'en cas même d'une victoire, on n'aurait pas facilement pu les relever à cause des soldats postés dans les tours. Les Thébains cependant déclarèrent qu'ils n'accorderaient la trêve qu'à condition que les Lacédémoniens évacueraient le pays; ceux-ci accédèrent avec joie, et quittèrent la Béotie dès qu'ils eurent relevé leurs morts. Après ces événements les Lacédémoniens et les Thébains se retirèrent chez eux, les premiers tout à fait découragés, les seconds au comble de l'arrogance; si quelque ennemi s'avisait de mettre le pied dans les campagnes, les Thébains le ramenaient sur la route en le frappant. Telle fut l'issue de cette expédition des Lacédémoniens.

Cependant Pausanias à son arrivée à Sparte fut mis en jugement pour crime capital. Il était accusé d'être arrivé à Haliarte plus tard que Lysandre, tandis qu'il était convenu qu'il y arriverait le même jour, d'avoir relevé les morts à la faveur d'une trêve et non par la force des armes, enfin d'avoir relâché le peuple d'Athènes qu'il tenait au Pirée. Comme il ajouta à ces griefs celui de ne point paraître en justice, il fut condamné à mort; il s'enfuit à Tégée, où il mourut de maladie. — Tels furent les événements qui se passèrent en Grèce.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE

DU QUATRIÈME LIVRE.

Ch. 1. *Agésilas ravage la province de Pharnabaze, et s'allie avec Otys. — Hérippidas s'empare du camp de Pharnabaze, mais devient la cause de la défection d'Otys. — Alliance d'Agésilas avec Pharnabaze.* Ch. 2. *Rappel d'Agésilas. Guerre des Corinthiens contre les Lacédémoniens; bataille de Corinthe.* Ch. 3. *Agésilas défait la cavalerie thessalienne. — Combat naval de Cnide. — Bataille de Coronée; victoire d'Agésilas. — Expédition malheureuse de Gylis en Locride.* Ch. 4. *Retour d'Agésilas à Sparte. Massacre des aristocrates à Corinthe; les Lacédémoniens interviennent, battent les Corinthiens, et renversent leurs longs murs. — Guerre des mercenaires. Iphicrate attaque Phlionte. Les Athéniens relèvent les longs murs de Corinthe; Agésilas les abat de nouveau.* Ch. 5. *Nouvelle expédition d'Agésilas contre Corinthe; prise de Piréon. Iphicrate détruit un bataillon lacédémonien.* Ch. 6. *Agésilas aide les Achéens en guerre avec les Acarnaniens.* Ch. 7. *Les Acarnaniens font une alliance avec Sparte, et la paix avec les Achéens. Expédition d'Agésilas en Argolide.* Ch. 8. *Succès de Pharnabaze et de Conon dans les îles et les villes maritimes. Conon rétablit les murs d'Athènes. — Ambassade d'Antalcidas auprès du roi de Perse. — Conon est arrêté par Tiribaze. — Expédition malheureuse de Thimbron en Asie. — Succès de Thrasybule; sa mort. Iphicrate le remplace, et bat Anaxibios à Antandre.*

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Cependant Agésilas atteignit la Phrygie au commencement de l'automne, il brûla et saccagea cette province de Pharnabaze et s'empara des villes, soit de gré soit de force. Spithridatès l'ayant assuré que s'il voulait le suivre en Paphlagonie, il pourrait avoir facilement une entrevue avec le roi des Paphlagoniens et s'en faire un allié, il partit en toute hâte, désireux qu'il était depuis longtemps de détacher cette nation du parti du roi.

Dès qu'il fut arrivé en Paphlagonie, Otys vint traiter alliance avec lui. Ce prince, en effet, ne s'était point rendu auprès du grand roi qui l'avait fait mander. Spithridatès persuada à Otys d'envoyer à Agésilas mille cavaliers et deux mille peltastes. Agésilas, reconnaissant de ce service, dit à Spithridatès : « Ah çà, Spithridatès, serais-tu disposé à donner ta fille en mariage à Otys? » « Bien plus, » répondit-il, « que ce roi, dont le pays et la puissance sont considérables, ne le serait à prendre la fille d'un proscrit. » Il ne fut pas alors davantage question de cet hymen; mais lors-

que Otys fut près de son départ, il vint prendre congé d'Agésilas, qui, après avoir fait retirer Spithridatès aborda ce sujet en présence des Trente. « Pourrais-tu me dire, Otys, » dit-il, « de quelle naissance est Spithridatès? » Otys répondit qu'il ne le cédait sous ce rapport à aucun Perse. « Tu as vu son fils, » continue Agésilas, « et tu connais sa beauté. » « Oui certes, car j'ai soupé hier au soir avec lui. » « On dit que sa fille est pourtant encore plus belle. » « Par Jupiter, c'est vrai, » dit Otys, « elle est belle. » « Eh bien, » dit Agésilas, « maintenant que tu es notre ami, je te conseillerais de prendre sa fille pour femme, puisqu'elle est si belle. N'est-ce rien que la beauté pour un mari? D'ailleurs elle est fille d'un père du plus haut rang et qui possède une puissance assez grande pour avoir pu se venger des injustices de Pharnabaze, en l'exilant, comme tu le vois, de toute cette contrée; et tu dois comprendre que, comme il a pu se venger de cet ennemi, il pourra aussi faire du bien à un ami. Pense encore que par ce mariage tu ne deviendras pas le parent de Spithridatès seulement, mais aussi le mien et celui de tous les Lacédémoniens, et puisque nous commandons à la Grèce, celui de tout le reste des Grecs. Si tu suis mes conseils, qui aura jamais célébré des noces plus magnifiques que les tiennes? Quelle épouse a jamais eu un cortége de cavaliers, de peltastes et d'hoplites pareil à celui qui accompagnera ta femme jusqu'à ta demeure? » Otys alors lui de-

manda : « Ce que tu me proposes là, Agésilas, est-il aussi approuvé par Spithridatès ? » « Par Jupiter, » répondit Agésilas, « il ne m'a pas chargé de t'en parler ; mais moi, quoique fort content lorsque je peux me venger d'un ennemi, je crois cependant ressentir un bien plus vif plaisir lorsque je parviens à procurer quelque sujet de bonheur à mes amis. » « Pourquoi donc, » dit Otys, « ne t'informes-tu pas si cela lui agrée aussi ? » Aussitôt Agésilas dit à Hérippidas et aux autres : « Allez, vous autres, tâcher de l'amener à nos désirs. » Ils se levèrent et l'instruisirent de la chose. Mais comme ils restaient longtemps : « Veux-tu, Otys, » dit Agésilas, « que nous le fassions venir lui-même ici ? car il sera, je crois, bien plus vite persuadé par toi que par tous les autres ensemble. » Alors Agésilas appela Spithridatès et le reste de l'assemblée. Au moment où ils s'approchèrent, Hérippidas s'écria : « Il serait inutile, Agésilas, de te rapporter en détail tout ce qui s'est dit ; sache en un mot que Spithridatès déclare faire avec joie tout ce qui te semblera convenable. » « Il me semble donc convenable, Spithridatès, » dit Agésilas, « que tu donnes ta fille à Otys, et que toi, Otys, tu la prennes pour femme, à la garde des dieux. Cependant nous ne pourrions avant le printemps amener la jeune fille par terre. » « Mais, par Jupiter, » dit Otys, « on pourrait, si tu voulais, l'amener de suite par mer. » Là-dessus on se tendit la main de part et d'autre, et Otys partit.

Voyant l'impatience d'Otys, Agésilas fit aussitôt

équiper une galère et ordonna au lacédémonien Callias d'aller chercher la jeune fille; lui-même marcha contre Dascylion où se trouvaient les palais de Pharnabaze, entourés de plusieurs grands villages qui renfermaient des provisions en abondance; il y avait aussi là des chasses superbes, tant dans des parcs fermés que dans des lieux ouverts. Tout autour coulait un fleuve rempli de poissons de toute espèce; et la chasse aux oiseaux fournissait à ceux qui la connaissaient un gibier abondant. Ce fut dans cet endroit qu'Agésilas prit ses quartiers d'hiver, et c'est là que, par des expéditions de fourrageurs, il alimentait son armée. Les soldats accoutumés à ne point rencontrer de résistance s'emparaient des vivres avec insouciance et sans se tenir sur leurs gardes, lorsqu'un jour Pharnabaze les surprit éparpillés dans la plaine; il avait avec lui deux chars armés de faux et quatre cents cavaliers. Les Grecs le voyant s'approcher, se réunirent au nombre de sept cents environ. Cela ne l'arrêta point; il fit mettre les chars en avant, et se plaçant lui-même derrière avec ses cavaliers, il donna l'ordre de marcher contre les ennemis. Les chars, une fois lancés, dispersèrent le gros de la troupe, et les cavaliers eurent bientôt abattu une centaine de soldats; le reste s'enfuit auprès d'Agésilas qui se trouvait à proximité avec les hoplites.

Trois ou quatre jours après, Spithridatès fut informé que Pharnabaze était campé à Cavé, grand bourg distant de cent soixante stades; il le commu-

niqua aussitôt à Hérippidas qui, désireux de se distinguer par quelque exploit, demanda à Agésilas, deux mille hoplites, autant de peltastes, les cavaliers de Spithridatès, les Paphlagoniens et ceux des Grecs auxquels il persuaderait de le suivre. Lorsqu'il eut reçu la promesse qu'on lui accorderait sa demande, il offrit un sacrifice qu'il interrompit le soir dès que les signes lui furent favorables. Il ordonna alors aux soldats de venir se placer devant le camp dès qu'ils auraient pris leur repas; mais à la faveur de l'obscurité qui était survenue, il en sortit à peine la moitié de chaque troupe. Cependant Hérippidas redoutant, s'il se laissait effrayer, les moqueries des autres Trente, se mit en route avec ce qu'il avait de soldats, et au point du jour il fondit sur le camp de Pharnabaze : un grand nombre de Mysiens qui formaient la garde avancée, périrent sous ses coups; tout le reste s'enfuit, et le camp, avec un grand nombre de coupes et plusieurs autres objets appartenant à Pharnabaze, tomba au pouvoir d'Hérippidas; on prit en outre beaucoup de bagages et les bêtes de somme qui les portaient. En effet Pharnabaze, craignant que s'il s'établissait quelque part il ne fût entouré et assiégé, parcourait le pays en tous sens à la manière des nomades, et tenait toujours ses campements cachés. Comme les Paphlagoniens et Spithridatès emmenaient les richesses qu'ils avaient prises, Hérippidas les fit dépouiller par des taxiarques et des lochages qu'il avait postés là, afin de pouvoir lui-

même livrer beaucoup de butin à ceux qui en faisaient le commerce. Spithridatès et les Paphlagoniens ne purent supporter cette conduite qu'ils regardèrent comme un outrage et un affront, ils plièrent bagage de nuit et se rendirent à Sardes auprès d'Ariæus, se fiant à ce chef qui avait lui-même abandonné le roi et lui faisait la guerre. Cette défection de Spithridatès, de Mégabatès et des Paphlagoniens fut pour Agésilas le coup le plus pénible qu'il eût reçu dans cette campagne.

Un homme de Cyzique nommé Apollophanès, qui se trouvait être depuis longtemps l'hôte de Pharnabaze, se lia aussi vers cette époque à Agésilas par les liens de l'hospitalité; il dit à ce dernier qu'il pensait pouvoir amener Pharnabaze à une conférence pour traiter d'une alliance. Agésilas aussitôt fit une trève et donna sa parole à Apollophanès qui revint à l'endroit convenu, amenant avec lui Pharnabaze. Agésilas et les Trente avec lui les attendaient là, assis par terre sur le gazon; Pharnabaze arriva avec une robe couverte de riches ornements d'or. Mais lorsque ses serviteurs voulurent placer sous lui des coussins sur lesquels les Perses ont coutume de s'asseoir mollement, il eut honte de cette délicatesse en voyant la simplicité d'Agésilas; il se coucha donc tout simplement par terre. Ils commencèrent par se saluer réciproquement, puis Pharnabaze tendit le premier la main à Agésilas qui lui offrit aussitôt la sienne. Ensuite Pharnabaze prit le premier la parole, car il était le plus âgé : « Agé-

alliés, » dit-il, « et vous tous Lacédémoniens ici présents, j'ai été votre ami et allié lorsque vous faisiez la guerre aux Athéniens; j'ai fortifié votre flotte en vous fournissant de l'argent, sur terre j'ai combattu moi-même à cheval avec vous et j'ai poursuivi les ennemis jusqu'à la mer; et vous ne sauriez me reprocher comme à Tissapherne de vous avoir jamais parlé ou d'avoir agi avec duplicité. Quoique je me sois montré tel envers vous, vous m'avez cependant réduit à ne pouvoir trouver des subsistances sur mon propre territoire qu'en recueillant comme les bêtes sauvages ce que vous pouvez avoir laissé. Quant aux palais et aux parcs remplis d'arbres et de gibier, que mon père m'avait légués et dans lesquels je trouvais ma joie, je vois tout cela brûlé ou sur le point de l'être. Si donc j'ignore ce qui est juste devant les dieux et les hommes, apprenez-moi comment une telle conduite est celle de gens qui savent reconnaître des bienfaits. »

Tel fut le discours de Pharnabaze; les Trente étaient mornes et confus; mais Agésilas après un moment de silence lui répondit : « Je crois, Pharnabaze, que tu sais que dans les États grecs les hommes s'unissent entre eux par l'hospitalité; or ces hommes lorsque les États sont en guerre, combattent avec leur patrie ceux mêmes auxquels ils sont liés par l'hospitalité et quelquefois même il peut arriver qu'ils les tuent. Il en est maintenant de même pour nous qui, faisant la guerre à votre roi, avons été forcés de regarder comme ennemi tout ce qui

lui appartenait; et cependant nous donnerions tout au monde pour devenir tes amis. S'il te fallait échanger la tyrannie du roi contre la nôtre, moi-même je ne te le conseillerais point; mais maintenant il est en ton pouvoir, si tu veux te joindre à nous, de n'avoir plus d'hommages à rendre à personne, et de n'avoir plus aucun maître qui t'inquiète dans la jouissance de tes biens. Je regarde, il est vrai, la liberté comme valant bien toutes les richesses du monde; et pourtant nous ne t'engageons point à devenir pauvre et libre, mais à te servir de nous comme d'alliés pour augmenter, non la puissance du roi, mais la tienne propre, à subjuguer tes compagnons d'esclavage et à en faire tes sujets. Si donc tu devenais à la fois libre et riche, que te manquerait-il pour être complétement heureux? » Faut-il vous dire franchement ce que je ferai? » répondit Pharnabaze. « C'est convenable de ta part. » « Eh bien, » dit-il, « si le roi nomme un autre général sous les ordres duquel il me place, je veux alors être votre ami et votre allié; mais si c'est à moi qu'il donne le commandement, sachez bien alors que, revêtu d'une telle charge si propre à enflammer le sentiment de l'honneur, j'emploierai pour vous combattre tous les moyens en mon pouvoir. » En entendant ces paroles, Agésilas lui saisit la main et lui dit: « Plût aux dieux, mon très-cher, qu'avec de tels sentiments tu devinsses notre ami; mais n'oublie pas une chose, c'est que maintenant je vais évacuer ton territoire, aussi vite que je

pourrai, et qu'à l'avenir la guerre, durât-elle encore, nous ne toucherons ni à toi ni aux tiens, tant que nous aurons quelqu'un d'autre contre qui marcher. »

Après ces discours, ils terminèrent la conférence; Pharnabaze remonta à cheval et s'éloigna; mais son fils qu'il avait eu de Parapita, et qui était encore un beau jeune homme, resta en arrière, et courant vers Agésilas: « Agésilas, » lui dit-il, « tu seras désormais mon hôte. » « Volontiers », répondit-il. « Souviens-t'en », reprit le jeune homme. Et aussitôt il prit son javelot qui était très-beau et le donna à Agésilas. Celui-ci après l'avoir pris, ôta les magnifiques ornements du cheval de son secrétaire Idéos et les donna à son tour au jeune homme qui, sautant sur son cheval, courut après son père. Dans la suite un autre fils de Pharnabaze, profitant de l'absence de son père, s'empara du pouvoir et exila le fils de Parapita; Agésilas alors l'entoura de soins, et en particulier il fit tout au monde pour que le fils de l'Athénien Eualcès, dont il était épris, fût admis au combat de la course à Olympie, bien qu'il fût le plus grand des enfants.

Comme il l'avait dit à Pharnabaze, Agésilas quitta de suite le pays. Le printemps allait commencer lorsqu'il arriva à la plaine de Thèbes, dans laquelle il plaça son camp autour du temple de Diane Astyréné. Là il s'occupa à rassembler de toutes parts de nombreuses troupes pour les ajouter à celles qu'il avait déjà. Il se préparait en effet

à pénétrer aussi avant qu'il pourrait dans l'intérieur de l'Asie, espérant que tous les peuples qu'il laisserait derrière lui, se révolteraient contre le roi.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Pendant qu'Agésilas faisait ces préparatifs, les Lacédémoniens apprirent positivement que des sommes d'argent avaient été répandues dans la Grèce, et que les villes les plus considérables s'étaient coalisées pour leur déclarer la guerre; ils jugèrent alors l'État en danger, et crurent une expédition nécessaire. Tout en la préparant, ils envoyèrent vers Agésilas Épicydidas qui, arrivé auprès de lui, lui exposa en général l'état des affaires, et lui transmit l'ordre de la ville de marcher en toute hâte au secours de sa patrie. Agésilas fut vivement contrarié, en pensant à la grandeur des espérances de gloire que cet ordre anéantissait; mais il n'en rassembla pas moins les alliés, et leur montrant les ordres de Lacédémone, il leur dit qu'il était obligé d'aller au secours de sa patrie. « Cependant, » dit-il, « ce devoir une fois heureusement rempli, soyez sûrs, alliés, que je ne vous oublierai point, mais que je reviendrai au milieu de vous réaliser vos désirs. » En entendant ces paroles plusieurs versèrent des larmes, et tous résolurent d'aller avec Agésilas au secours de Lacédémone, pour repasser ensuite en Asie sous son com-

mandement, si le succès répondait à leur attente. Ils se préparèrent donc à l'accompagner; Agésilas laissa en Asie l'harmoste Euxénos à la tête de garnisons fortes d'au moins quatre mille hommes, afin qu'il pût garder les villes. Mais s'apercevant lui-même que la plupart des soldats avaient plus envie de rester que de marcher contre des Grecs, et comme il voulait cependant en emmener avec lui le plus grand nombre et les meilleurs possible, il promit des prix à la ville qui enverrait la plus belle armée, et au capitaine de mercenaires qui lui amènerait la compagnie la mieux armée, tant d'hoplites que d'archers et de peltastes; il annonça aussi aux hipparques que celui qui présenterait l'escadron le mieux monté et le mieux armé, recevrait de même un prix de distinction. Il dit que la distribution aurait lieu en Chersonèse, après qu'on aurait passé d'Asie en Europe, afin de bien leur faire comprendre qu'il voulait distinguer ceux qui devaient marcher avec lui. Les prix étaient pour la plupart des armes travaillées avec luxe, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie; il y avait aussi des couronnes d'or. La valeur de tous ces prix n'était pas de moins de quatre talents. Malgré cette dépense considérable, on consacra encore beaucoup d'argent à acheter des armes pour l'armée. Après avoir traversé l'Hellespont, il établit pour juges les Lacédémoniens Ménascos, Hérippidas et Orsippos, et un homme de chacune des villes des alliés; puis après la distribution des prix, il s'a-

vança à la tête de son armée par la même route qu'avait prise le grand roi, lorsqu'il marcha contre la Grèce.

A cette même époque les éphores décrétèrent une expédition. La ville, vu la jeunesse d'Agésipolis, choisit Aristodémos parent et tuteur de l'enfant pour la commander. Lorsque les Lacédémoniens eurent passé les frontières, les ennemis rassemblés se réunirent pour délibérer sur la manière la plus favorable de livrer la bataille. Le Corinthien Timolaos prit la parole : « Alliés, » dit-il, « il me semble que les Lacédémoniens sont comme les fleuves qui, près de leur source, sont peu considérables et faciles à passer, mais qui, à mesure qu'ils avancent acquièrent un cours toujours plus violent, par la réunion des eaux des autres fleuves qu'ils reçoivent. Les Lacédémoniens pareillement sont à leur point de départ seuls et abandonnés à eux-mêmes ; mais à mesure qu'ils s'avancent et qu'ils prennent les villes, ils deviennent plus nombreux et plus redoutables. Je vois aussi, continua-t-il, que lorsque ceux qui veulent détruire des guêpes leur donnent la chasse pendant qu'elles volent en liberté, ils s'attirent beaucoup de blessures, mais que lorsqu'ils les attaquent avec le feu dans l'intérieur de leur retraite, ils s'emparent des guêpes, sans avoir rien à en souffrir. Ces réflexions me font penser que le mieux est de livrer le combat, si ce n'est dans la Laconie même, du moins, le plus près possible de ce pays. »

Ce discours parut sensé à l'assemblée, qui en vota les conclusions. Mais pendant qu'on discutait sur le commandement, et qu'on convenait du nombre de rangs sur lesquels on devait ranger toute l'armée, de peur que les divers États ne donnassent à leurs phalanges trop de profondeur, et ne permissent ainsi à l'ennemi de les envelopper, les Lacédémoniens réunis déjà aux Tégéates et aux Mantinéens s'avançaient vers l'isthme. Par cette marche rapide, les Lacédémoniens et leurs alliés se trouvaient à Sicyone presqu'au même moment où les Corinthiens étaient à Némée. Ils envahirent par l'Épiicia; mais les troupes légères des ennemis leur lançant des traits et des flèches du haut des collines, leur firent beaucoup de mal; ils redescendirent alors vers la mer, et s'avancèrent à travers la plaine, brûlant et saccageant le pays. Les ennemis cependant arrivèrent sur ces entrefaites et placèrent leur camp derrière un torrent des montagnes. Lorsque les Lacédémoniens ne furent plus qu'à dix stades de leurs adversaires, ils établirent aussi leur camp et se tinrent dans l'inaction.

Je vais rapporter la force des deux armées. Les troupes réunies d'un côté se composaient de six mille hoplites lacédémoniens, d'environ trois mille Éléens, Triphyliens, Acroriens et Lassioniens; de mille cinq cents Sicyoniens, et d'au moins trois mille Épidauriens, Trézéniens, Hermioniens et Haliens. Qu'on y ajoute environ six cents cavaliers lacédémoniens, trois cents archers crétois,

et quatre cents frondeurs Marganiens, Létrins et Amphidoles. Les Phliasiens cependant ne prirent point part à l'expédition; ils prétextèrent une suspension d'armes. Telles étaient les forces lacédémoniennes. Les ennemis de leur côté avaient réuni six mille hoplites athéniens, sept mille Argiens, cinq mille Béotiens seulement, à cause de l'absence des Orchoméniens: trois mille Corinthiens et non moins de trois mille hommes levés dans toute l'Eubée; voilà quel était le nombre des hoplites. Quant à la cavalerie elle se composait de huit cents Béotiens seulement, à cause de l'absence des Orchoméniens, de six cents Athéniens, de cent Chalcidéens de l'Eubée, et de cinquante Locriens Opontiens; les troupes légères réunies à celles des Corinthiens étaient supérieures en nombre, car les Locriens-Ozoles, les Méliens et les Acarnaniens en faisaient partie. Telles étaient les forces des deux partis.

Tant que les Béotiens occupèrent la gauche, ils ne hâtèrent point le combat; mais lorsqu'on eut rangé les Athéniens contre les Lacédémoniens, ils se trouvèrent alors à l'aile droite et vis-à-vis des Achéens; aussitôt ils déclarèrent les victimes favorables et donnèrent l'ordre de se préparer au combat. Et d'abord négligeant la formation sur seize de hauteur, ils donnèrent une très-grande profondeur à la phalange, puis ensuite ils marchèrent sur la droite afin d'enfoncer l'aile des ennemis; les Athéniens pour ne pas être séparés les suivirent,

bien qu'ils eussent qu'ils couraient risque d'être entourés. Jusqu'alors les Lacédémoniens ne s'étaient point aperçus de l'approche des ennemis, parce que le pays était fourré, et ce ne fut que le chant du péan qui la leur fit reconnaître. Ils ordonnèrent aussitôt à toutes leurs troupes de se disposer au combat. Chaque troupe fut mise en ordre par les capitaines des mercenaires, et l'armée ainsi disposée, chacun reçut l'injonction de suivre son chef; les Lacédémoniens alors se portèrent vers la droite et étendirent ainsi tellement leur aile, que six tribus des Athéniens seulement furent opposées aux Lacédémoniens, et les quatre autres aux Tégéates. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à un stade de distance, les Lacédémoniens, suivant l'usage, immolèrent une chèvre à Diane Agrotéra et s'avancèrent contre les ennemis en faisant, pour les envelopper, faire un coude à l'excédant de leur ligne. Lorsqu'ils en vinrent aux mains, tous les alliés des Lacédémoniens furent battus par les ennemis; les Pelléniens seuls qui avaient à faire aux Thespiens combattirent de manière qu'il en resta des deux côtés sur le terrain. Les Lacédémoniens battirent toutes les troupes athéniennes qui leur étaient opposées, et les ayant enveloppées, ils en tuèrent un grand nombre. Comme ils n'avaient pas souffert, ils rétablirent leur ordre de bataille, et se portèrent en avant; ils dépassèrent les quatre autres tribus athéniennes avant qu'elles fussent revenues de la poursuite, de manière qu'elles ne perdirent que

les hommes qui avaient été tués dans le premier choc avec les Tégéates. Les Lacédémoniens rencontrèrent ensuite les Argiens qui opéraient leur retraite. Le premier polémarque allait les attaquer de front; lorsque quelqu'un s'écria, dit-on, qu'il fallait laisser passer les premiers rangs. On le fit, et les Lacédémoniens, tombant ainsi sur les flancs découverts des ennemis qui passaient devant eux, en tuèrent un grand nombre; ils inquiétèrent de même la retraite des Corinthiens, et ils tombèrent aussi sur une troupe de Thébains qui revenaient de la poursuite, et en firent un grand carnage. Là-dessus les vaincus se réfugièrent d'abord vers les murs de la ville; mais repoussés par les Corinthiens ils vinrent alors reprendre position dans leur ancien camp. Les Lacédémoniens aussi se retirèrent à l'endroit où avait commencé la mêlée, et y dressèrent un trophée. Telle fut l'issue de ce combat.

CHAPITRE TROISIÈME.

Agésilas arrivait en toute hâte d'Asie avec son armée. Il était à Amphipolis, lorsque Dercyllidas lui annonça que les Lacédémoniens avaient remporté la victoire, et n'avaient perdu que huit hommes, tandis que les ennemis en avaient laissé un très-grand nombre sur le champ de bataille; il ne lui cacha pas qu'il avait péri un assez grand nombre d'alliés. « Ne crois-tu pas, Dercyllidas, » lui demanda Agésilas, « qu'il serait convenable d'in-

former le plus vite possible de cette victoire les villes dont les soldats nous accompagnent? » « Certainement, » répondit Dercyllidas, « cette nouvelle ne pourrait qu'augmenter leurs bonnes dispositions. » « Mais, n'est-ce pas toi, » dit Agésilas, « qui pourrais le mieux te charger de ce message, puisque tu es déjà ici? » Dercyllidas qui était toujours grand ami des voyages, fut enchanté de cette proposition: « Si tu l'ordonnes, » dit-il. « Eh bien oui, » reprit Agésilas; « et je te prie d'annoncer à ces villes, que si nos affaires ici prennent une tournure favorable, nous retournerons vers elles comme nous l'avons promis. » Là-dessus Dercyllidas se dirigea d'abord vers l'Hellespont, et Agésilas, après avoir traversé la Macédoine, arriva en Thessalie. Les Larisséens, les Granoniens, les Scotusséens, les Pharsaliens, peuples alliés des Béotiens, ainsi que tous les Thessaliens qui ne se trouvaient pas alors dans l'exil, le suivaient en inquiétant sa marche. Jusque-là son armée avait formé un carré long, la moitié de la cavalerie à la tête, l'autre moitié à la queue. Mais comme les Thessaliens chargeaient l'arrière-garde et arrêtaient sa marche, il envoya en arrière toute la cavalerie de la tête, à l'exception de ceux qui formaient sa garde. Lorsque les deux armées furent en présence, les Thessaliens trouvant dangereux de se hasarder avec de la cavalerie seulement contre des hoplites, se retirèrent lentement. Les autres continuèrent la poursuite avec de grandes pré-

cautions. Mais Agésilas sentant la faute qui se commettait des deux côtés, envoie les cavaliers d'élite qui l'entouraient, avec l'ordre de se joindre au reste de la cavalerie et de poursuivre avec elle les ennemis avec la plus grande promptitude, sans leur donner le temps de faire volte-face. Se voyant chargés à l'improviste, les Thessaliens pour la plupart ne se retournèrent point, ceux qui cherchèrent à le faire furent atteints au moment même où ils avaient leurs chevaux à moitié tournés. Polycharmos cependant, commandant de cavalerie, Pharsalien, fit volte-face et tomba avec les siens en combattant. Alors ce ne fut plus chez les Thessaliens qu'une déroute désastreuse; les uns furent tués, les autres faits prisonniers, et les fuyards ne s'arrêtèrent que quand ils eurent atteint le mont Narthacion. Alors Agésilas éleva un trophée entre Pras et le Narthacion; il était enchanté de ce fait d'armes, parce qu'avec les cavaliers qu'il avait recrutés lui-même, il avait battu le peuple qui s'enorgueillit le plus de sa cavalerie. Le lendemain il franchit les monts achéens de Phthia, et n'eut dès lors que des pays amis à traverser jusqu'aux frontières de la Béotie.

Il était sur le point de les franchir, lorsque le soleil parut sous la forme d'un croissant. On reçut en même temps la nouvelle de la défaite des Lacédémoniens dans un combat naval, et de la mort du navarque Pisandre. On racontait ainsi la manière dont la bataille avait eu lieu: Les deux flottes s'étaient

attaquées près de Cnide; Pharnabaze qui faisait les fonctions de navarque, commandait les galères phéniciennes, en avant desquelles Conon à la tête de la flotte grecque avait disposé ses vaisseaux. Pisandre de son côté forma sa ligne de bataille. Mais lorsqu'on put voir combien ses vaisseaux étaient inférieurs en nombre à ceux de la flotte grecque que commandait Conon, les alliés qui occupaient l'aile gauche prirent aussitôt la fuite. Pisandre lui-même en vint aux mains avec les ennemis. Mais sa galère, percée de coups d'éperons, fut poussée sur le rivage; tous ceux qui furent ainsi jetés à la côte abandonnèrent leurs vaisseaux et s'enfuirent comme ils purent à Cnide; mais pour lui, il mourut en combattant sur son vaisseau.

Agésilas fut d'abord fort affligé de cette nouvelle. Cependant lorsqu'il eut réfléchi que la plus grande partie de son armée était bien disposée à partager ses succès, mais que rien ne la forçait à rester avec lui lorsqu'elle serait témoin de quelque revers, il dissimula et dit qu'il avait reçu la nouvelle de la mort de Pisandre, mais en même temps celle de sa victoire navale. Et tout en annonçant cela il immola des bœufs, comme en reconnaissance d'une bonne nouvelle, et envoya à plusieurs personnes des morceaux des victimes. Il en résulta que dans un engagement avec les ennemis, les troupes d'Agésilas eurent l'avantage, grâce au bruit qui s'était répandu que les Lacédémoniens avaient remporté la victoire dans le combat naval.

Les troupes opposées à Agésilas se composaient de Béotiens, d'Athéniens, d'Argiens, de Corinthiens, d'Ainianes, d'Eubéens, et d'habitants des deux Locrides; pour Agésilas, il avait avec lui le bataillon lacédémonien venu de Corinthe, et un demi-bataillon venu d'Orchomène; il avait de plus les Néodamodes de Lacédémone qui avaient fait la campagne avec lui, les mercenaires que commandait Hérippidas, les troupes des villes grecques d'Asie, et celles qu'il avait recrutées à son passage dans les villes grecques d'Europe. Des hoplites orchoméniens et phocéens des environs vinrent encore se joindre à lui. Les peltastes d'Agésilas étaient de beaucoup les plus nombreux, la cavalerie était à peu près égale de part et d'autre. Telles étaient les forces des deux partis.

Je veux aussi raconter la bataille, qui fut telle qu'on n'en vit point de semblable de notre temps. Les armées se rencontrèrent dans la plaine qui entoure Coronée, celle d'Agésilas venant du Céphise, celle des Thébains, de l'Hélicon. Agésilas avec ses troupes tenait l'aile droite, les Orchoméniens étaient les derniers à la gauche. Les Thébains de leur côté occupaient la droite, et les Argiens la gauche. Les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre dans le plus profond silence. Mais lorsqu'elles ne furent plus qu'à un stade de distance, les Thébains poussant le cri de guerre s'élancèrent au pas de course contre l'ennemi; lorsqu'il n'y eut plus qu'un intervalle de trois plèthres entre les armées,

les troupes mercenaires de l'armée d'Agésilas, commandées par Hérippidas, ainsi que les Ioniens, les Éoliens et les Hellespontins, s'élancèrent à la rencontre des Thébains. Toutes ces troupes donnèrent l'attaque en même temps, et lorsqu'elles furent arrivées à la portée de la lance, elles mirent en fuite tout ce qu'elles rencontrèrent. Les Argiens ne soutinrent point le choc d'Agésilas, mais s'enfuirent vers l'Hélicon. Quelques mercenaires s'apprêtaient déjà à couronner Agésilas, lorsqu'on vint lui annoncer que les Thébains avaient coupé les Orchoméniens et étaient déjà dans les bagages. Aussitôt il déploie sa phalange et la conduit contre eux. Les Thébains de leur côté voyant leurs alliés en déroute au pied de l'Hélicon, résolurent de se faire jour jusque vers les leurs, et serrant leurs rangs, ils s'avancèrent hardiment. On peut dire qu'Agésilas montra alors une bravoure incontestable; il ne choisit point en effet la mesure la moins dangereuse, puisqu'il pouvait laisser passer l'ennemi qui cherchait à se faire jour jusqu'aux siens, puis le suivre ensuite et l'attaquer par derrière. Mais laissant cette manœuvre il heurta les Thébains de front; les boucliers alors s'entre-choquent; on se pousse, on se bat, on donne, on reçoit la mort. Enfin un certain nombre de Thébains parviennent à se faire jour jusqu'à l'Hélicon. Mais la plupart, forcés à la retraite, tombent en l'opérant. La victoire était à Agésilas, et on le rapportait lui-même blessé vers son armée, lorsque quelques ca-

valiers arrivant au galop, lui annoncèrent qu'environ quatre-vingts hommes de l'armée ennemie s'étaient réfugiés en armes dans le temple, et lui demandèrent ce qu'il fallait en faire? Agésilas, bien qu'atteint de nombreuses blessures n'oublia cependant point le respect qu'il devait à la divinité, et ordonna qu'on les laissât se retirer librement et sans leur faire aucun mal. Puis comme il était déjà tard, les soldats prirent leur repas et allèrent se coucher.

Le lendemain matin Agésilas commanda au polémarque Gylis de faire mettre l'armée sous les armes et d'élever un trophée; il voulut aussi que tous se couronnassent de fleurs en l'honneur de la divinité, et que tous les joueurs de flûte se fissent entendre. Ses ordres furent exécutés. Les Thébains de leur côté envoyèrent des hérauts demander une trêve pour relever leurs morts. La trêve conclue, Agésilas se rendit à Delphes et consacra au dieu la dîme du butin, laquelle ne s'éleva pas à moins de cent talents. Le polémarque Gylis se retira en Phocide à la tête de l'armée, et de là il fit une invasion en Locride. Les soldats passèrent toute la journée à piller les effets et les vivres dans les villages; mais lorsque le soir arriva et que les Lacédémoniens voulurent enfin se retirer, ils furent suivis par les Locriens qui leur lançaient des javelots et des flèches. Les Lacédémoniens alors se retournant les poursuivirent et en tuèrent quelques-uns; là-dessus les Locriens renoncèrent à les suivre par derrière, mais leur lancèrent des traits du haut des

collines. Les Lacédémoniens voulurent essayer de les poursuivre aussi dans ces lieux escarpés. Mais la nuit survint, et lorsqu'ils voulurent se retirer, les uns tombèrent à cause de l'inégalité du sol, d'autres parce qu'ils ne pouvaient voir devant eux, d'autres enfin furent atteints par les traits des ennemis. Le polémarque Gylis resta sur la place, ainsi qu'un grand nombre de ceux qui l'entouraient. Tous les Spartiates au nombre de dix-huit furent tués, les uns par des pierres, les autres par des traits; et si ceux qui dans le camp prenaient leur repas n'étaient pas venus au secours de leurs camarades, il ne se serait probablement pas échappé un seul homme.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Après ce revers le reste de l'armée fut renvoyé dans ses foyers, et Agésilas s'embarqua pour Lacédémone. Dès lors les Athéniens, les Béotiens, les Argiens et les alliés se tenaient postés à Corinthe, d'où ils sortaient pour guerroyer avec les Lacédémoniens et leurs alliés établis à Sicyone. Les Corinthiens voyaient ainsi leur territoire ravagé, et leur population décimée par le voisinage continuel de la guerre, tandis que le reste des alliés jouissaient eux-mêmes de la paix et cultivaient leurs champs; aussi le plus grand nombre et les premiers d'entre les citoyens désiraient la paix, et se réunissaient pour se faire part les uns aux au-

tres de leurs vœux. Mais les Argiens, les Athéniens, les Béotiens, et ceux des Corinthiens qui avaient eu part aux largesses du roi, et qui étaient les fauteurs les plus actifs de la guerre, sentirent que s'ils ne se débarrassaient de ceux dont les esprits étaient tournés vers la paix, ils courraient grand risque de voir l'État retomber sous l'influence lacédémonienne. Ils essayèrent d'obvier à cette crainte par des massacres, et ils prirent pour commencer la plus impie de toutes les résolutions. Jamais en effet on n'exécuta pendant une fête une sentence de mort, fût-elle même dictée par la loi, et eux choisirent le dernier jour des fêtes Eucléennes, parce qu'ils pensaient pouvoir alors saisir sur la place publique un plus grand nombre de ceux qu'ils voulaient faire périr. A un signal donné les gens informés des victimes qu'ils devaient abattre, tirèrent leurs glaives et frappèrent indistinctement celui qui se tenait debout dans le cercle des citoyens, comme celui qui était assis; celui qui était au théâtre, comme celui-là même qui siégeait en qualité de juge. Aussitôt que ce massacre fut connu, les premiers citoyens allèrent chercher un refuge, les uns vers les statues des dieux sur la place publique, les autres vers les autels; ils furent égorgés au pied de ces sanctuaires par ces monstres d'impiété qui donnaient les ordres ou qui les exécutaient, et pour lesquels il n'y avait plus rien de sacré; si bien que quelques-uns même de ceux qui n'avaient rien à craindre, hommes toutefois respectables,

furent remplis d'horreur à la vue d'une telle profanation. C'est ainsi que périrent un grand nombre de citoyens plus âgés; car c'étaient eux qui se trouvaient en plus grande partie sur la place publique. Les plus jeunes qui, sur l'avis de Pasimélos, avaient eu quelque soupçon de ce qui devait arriver étaient restés tranquilles dans le Cranion. Mais lorsqu'ils entendirent les cris, et que quelques personnes échappées du tumulte furent parvenues jusqu'à eux, ils s'élancèrent dans l'Acrocorinthe, d'où ils repoussèrent les Argiens et les autres troupes qui vinrent les attaquer. Au moment où ils délibéraient sur ce qu'ils devaient faire, ils virent tomber le chapiteau de la colonne, bien qu'il n'y eût eu ni vent ni tremblement de terre; et lorsqu'ils sacrifièrent, les victimes furent telles, que les devins déclarèrent qu'il valait mieux quitter la place.

Ils s'éloignèrent donc dans l'intention d'abord de fuir le territoire de Corinthe; mais persuadés par les prières de leurs amis, de leurs frères, de leurs mères accourues auprès d'eux, par les serments de plusieurs de ceux qui étaient au pouvoir, et qui leur garantissaient une entière sûreté, quelques-uns d'entre eux retournèrent dans leurs foyers. Puis, lorsqu'ils virent leur pays gouverné par des tyrans, lorsqu'ils s'aperçurent qu'on anéantissait l'État en lui enlevant ses frontières, en ôtant à leur patrie le nom de Corinthe pour lui donner celui d'Argos, et en imposant aux Corinthiens un gouvernement argien qui ne pouvait leur convenir, et qui leur

donnait dans leur patrie moins de pouvoir qu'aux métèques, il y en eut alors plusieurs qui pensèrent qu'une telle vie n'était pas supportable. Ils crurent que ce serait une action méritoire d'essayer de refaire de Corinthe une patrie comme elle l'avait été de tout temps, de lui rendre la liberté, de la purifier des massacres, et de la faire jouir du bienfait d'une bonne législation; ils pensèrent que s'ils pouvaient accomplir ce projet, ils seraient les sauveurs de leur patrie; que sinon, ils trouveraient la mort la plus glorieuse, puisqu'ils périraient pour avoir convoité les plus nobles et les plus grands de tous les biens. Deux hommes donc, Pasimèles et Alciménès traversèrent le torrent, tentèrent d'arriver jusqu'au polémarque lacédémonien Praxitas, qui se trouvait avec sa garnison à Sicyone. Ils lui dirent qu'ils pourraient l'introduire dans l'enceinte des murs qui conduisent au Léchéon. Praxitas qui connaissait déjà précédemment ces hommes comme dignes de confiance, ajouta foi à leurs paroles; il s'arrangea donc pour que la division qui devait quitter Sicyone y restât, et fit ses préparatifs pour entrer dans la ville. Soit hasard soit calcul, il se trouva que les deux conjurés étaient de garde aux portes sur lesquelles est placé le trophée, lorsque Praxitas arriva à la tête de sa division avec des Sicyoniens et tous les exilés corinthiens. Arrivé près des portes il redouta d'entrer de suite, et voulut envoyer auparavant un homme sûr pour examiner ce qui se passait à l'intérieur. Les deux conjurés l'introduisi-

rent et lui montrèrent tout si naturellement, qu'il revint en déclarant qu'il n'y avait, comme ils l'assuraient, aucune ruse à redouter. Sur cette déclaration Praxitas entra. Mais comme les murs étaient séparés par un intervalle assez considérable, les Lacédémoniens trouvèrent qu'ils étaient trop peu nombreux pour occuper cet espace; c'est pourquoi ils firent, du mieux qu'ils purent, une palissade et un fossé en avant de leur ligne, afin de pouvoir attendre ainsi que les alliés vinssent les rejoindre. Le port derrière eux était gardé par des Béotiens.

Le lendemain de la nuit où ils étaient entrés se passa sans combat; mais le surlendemain les Argiens arrivèrent en masse. Ils trouvèrent les ennemis rangés en bataille; les Lacédémoniens à l'aile droite, à côté d'eux les Sicyoniens, puis les exilés corinthiens au nombre d'environ cent cinquante, au pied du mur de l'est. Ils déployèrent aussi leur ligne de bataille. Iphicrate et ses mercenaires s'appuyèrent sur le mur de l'est, après eux venaient les Argiens. Les Corinthiens de la ville occupaient l'aile gauche. Pleins de confiance dans leur nombre ils marchent aussitôt à l'ennemi; ils mettent en déroute les Sicyoniens, enfoncent la palissade, les poursuivent jusqu'à la mer, où ils en font un grand carnage. L'hipparmoste Pasimachos qui commandait un petit nombre de cavaliers, voyant la déroute des Sicyoniens, ordonna à ses soldats d'attacher leurs chevaux à des arbres, arracha aux fuyards leurs boucliers, et marcha contre les Ar-

giens avec ceux qui voulurent le suivre. Les Argiens voyant les *S* gravées sur leurs boucliers crurent que c'étaient des Sicyoniens et ne les redoutèrent nullement. On rapporte que Pasimachos s'écria alors: « Par Castor et Pollux, Argiens, ces *S* vous préparent une surprise », et qu'aussitôt il s'élança contre eux. Il combattit bravement avec la poignée d'hommes qui l'entouraient, mais vaincu par le nombre, il fut tué et plusieurs autres avec lui. Cependant les exilés corinthiens avaient défait leurs adversaires, et ayant pénétré en avant, ils s'étaient rapprochés du mur d'enceinte de la ville. De leur côté les Lacédémoniens ayant aperçu la défaite des Sicyoniens se portèrent à leur secours en gardant la palissade à leur gauche. Dès que les Argiens apprirent que les Lacédémoniens étaient derrière eux, ils firent volte-face à l'instant et s'élancèrent au pas de course pour repasser la palissade; les dernières files de droite, exposant leur flanc sans défense aux coups des Lacédémoniens, furent massacrées. Le reste qui s'était réuni auprès du mur, se retirait en grand tumulte vers la ville, lorsqu'il rencontra les exilés corinthiens qu'il reconnut pour des ennemis, et qu'il voulut éviter encore en se détournant de nouveau. Les uns montèrent alors par des échelles et se tuèrent en sautant du haut du mur, les autres furent tués au pied même des échelles autour desquelles ils étaient pressés et frappés, les autres furent foulés aux pieds ou étouffés par les leurs.

Les Lacédémoniens ne manquaient pas de gens sur qui frapper; car la divinité leur accorda alors un succès qu'ils n'auraient jamais pu espérer. Comment en effet ne pas reconnaître une dispensation divine dans cette multitude d'ennemis livrés à leur merci, effrayés, immobiles de terreur, découverts à tous les coups, et qui s'aidaient tous et de tout leur pouvoir à leur perte mutuelle sans qu'aucun songeât à combattre? Aussi il en tomba alors tellement dans un court espace de temps, que les hommes accoutumés à ne voir que des tas de blé, de bois ou de pierres, purent voir des tas de cadavres. Les gardes béotiens postés dans le port furent aussi massacrés, les uns sur les murs, les autres sur les toits des chantiers où ils étaient montés. Après cette action, les Corinthiens et les Argiens obtinrent une trève pour relever leurs morts; les alliés des Lacédémoniens arrivèrent alors, et dès que toutes les troupes furent réunies, Praxitas résolut d'abord d'abattre un espace suffisant des murs pour donner passage à une armée, puis il se mit à la tête de ses troupes et les conduisit dans la direction de Mégare; il prit d'assaut Sidonte et Crommyon, et après y avoir établi des garnisons, il revint en arrière. Il fortifia Épiicia, afin que les alliés eussent une forteresse avancée pour protéger les pays amis. Puis il licencia son armée et retourna lui-même à Lacédémone.

Dès lors les expéditions considérables cessèrent de part et d'autre. Les États envoyèrent des gar-

nisons, les uns à Corinthe, les autres à Sicyone, pour protéger ces deux places; les deux partis avaient des mercenaires, au moyen desquels ils continuèrent vigoureusement la guerre.

Iphicrate envahit alors le territoire de Phlionte, et là se tenant en embuscade pendant qu'il faisait ravager le pays par un petit nombre de troupes, il tua beaucoup de monde aux habitants de la ville qui sortirent sans précautions. Les Phliasiens auparavant n'avaient pas voulu recevoir les Lacédémoniens dans leurs murs, parce qu'ils craignaient qu'ils ne fissent rentrer les citoyens exilés, sous le prétexte de leur attachement à Sparte; mais maintenant ils eurent si peur des troupes de Corinthe, qu'ils appelèrent les Lacédémoniens et leur abandonnèrent la garde de la ville et de la citadelle. Les Lacédémoniens cependant, quoique bien disposés envers les exilés, ne firent pendant tout le temps qu'ils occupèrent la ville aucune mention quelconque de leur rappel, et même dès que la ville leur parut rassurée, ils partirent laissant le gouvernement et les lois dans le même état que lorsqu'ils étaient entrés.

Iphicrate cependant faisait avec ses troupes de nombreuses invasions en Arcadie, ravageait le pays et assiégeait les villes hors desquelles les hoplites arcadiens ne se hasardaient jamais de sortir, tant ils avaient peur des peltastes. Cependant les peltastes de leur côté redoutaient tellement les Lacédémoniens qu'ils ne s'approchaient jamais de

leurs hoplites à portée de trait; car il était déjà arrivé qu'à cette distance les plus jeunes Lacédémoniens se mettant à leur poursuite en avaient atteint et tué quelques-uns. Les Lacédémoniens qui méprisaient les peltastes avaient encore un plus grand mépris pour leurs propres alliés, depuis la conduite que les Mantinéens avaient tenue un jour dans une sortie contre les peltastes; ils s'étaient en effet élancés sur eux hors du mur qui conduit au Léchéon, mais reçus par une pluie de traits ils avaient aussitôt plié et pris la fuite, en laissant quelques-uns des leurs sur le terrain. En sorte que les Lacédémoniens ne craignaient pas de railler leurs alliés, en disant qu'ils avaient la même peur des peltastes que les enfants ont des fantômes.

Les Lacédémoniens partirent du Léchéon avec un bataillon et les exilés corinthiens, et vinrent entourer Corinthe d'un cercle de troupes. Les Athéniens de leur côté qui redoutaient la puissance des Lacédémoniens et craignaient qu'une fois les longs murs de Corinthe abattus, ils ne marchassent contre eux, pensèrent que le mieux était de relever les murs renversés par Praxitas; ils vinrent donc en masse avec des maçons et des architectes, et ils eurent en peu de jours rétabli le mur occidental qui regarde Sicyone; quant au mur oriental ils le rebâtirent plus à leur aise.

Les Lacédémoniens ayant réfléchi que les Argiens recueillaient tranquillement chez eux les fruits de leurs travaux, et se complaisaient dans

cette guerre, firent une expédition contre eux; Agésilas la commandait. Après avoir ravagé tout leur pays, il franchit à l'improviste la frontière à Ténéa et se dirigea vers Corinthe, où il détruisit les murs rebâtis par les Athéniens. Son frère Téleutias le suivait par mer avec environ douze galères. De sorte que leur mère pouvait se vanter que le même jour l'un de ses fils s'était emparé sur terre des murs des ennemis, et l'autre sur mer de leurs vaisseaux et de leurs chantiers. Après ces succès Agésilas licencia l'armée des alliés et ramena à Sparte ses concitoyens.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les Lacédémoniens informés ensuite par les exilés que les gens de Corinthe possédaient tout le bétail et l'avaient mis en sûreté dans le Piréon, où un grand nombre d'entre eux s'étaient retirés, firent une nouvelle expédition contre Corinthe. Agésilas qui la commandait encore se rendit d'abord à l'isthme; on était en effet au mois dans lequel ont lieu les jeux isthmiques, et c'étaient les Argiens qui se trouvaient alors accomplir le sacrifice à Neptune, car Corinthe était considérée comme identique avec Argos. Mais lorsqu'ils apprirent l'arrivée d'Agésilas, ils laissèrent sacrifices et festins, et se retirèrent en grande épouvante dans la ville par le chemin de Cenchrées. Bien qu'il vît cette retraite, Agésilas ne les poursuivit cepen-

dant point; mais il s'établit dans le temple, sacrifia lui-même au dieu et resta jusqu'à ce que les exilés corinthiens eussent célébré en l'honneur de Neptune le sacrifice et les jeux. Dès qu'il fut parti, les Argiens à leur tour recommencèrent encore les jeux isthmiques; aussi vit-on cette année les mêmes hommes vaincus deux fois, et d'autres proclamés deux fois vainqueurs dans certains combats.

Le quatrième jour Agésilas conduisait son armée contre le Piréon; mais le voyant gardé par des forces nombreuses il se retira, après le repas du matin, du côté de la ville, comme s'il comptait sur des intelligences qui devaient la lui livrer. Les Corinthiens alors craignant qu'en effet la ville ne lui fût livrée par quelques hommes, firent venir Iphicrate avec presque tous les peltastes. Mais Agésilas informé pendant la nuit de leur passage, change de direction à la pointe du jour, et marche contre le Piréon; il se dirige lui-même vers les thermes, tandis qu'il donne à un bataillon l'ordre de gagner les sommités les plus escarpées; il passa la nuit près des thermes, pendant que le bataillon de son côté occupait les hauteurs. Agésilas imagina alors un expédient qui, bien que petit en lui-même, n'en mérite pas moins d'être admiré pour l'à-propos. Aucun de ceux qui avaient porté des vivres à la division n'avait pensé à prendre du feu; or le froid se faisait sentir à cause de l'extrême élévation à laquelle on se trouvait, et de la pluie et de la grêle qui étaient tombées vers le soir; les sol-

dats qui étaient montés avec des vêtements d'été, étaient glacés et n'avaient aucune envie de manger ainsi dans l'obscurité. Agésilas alors n'envoya pas moins de dix hommes leur porter du feu dans des vases; ces gens montèrent de différents côtés, et comme il y avait beaucoup de bois, ils allumèrent une quantité de grands feux. Tous les soldats alors s'oignirent d'huile et un grand nombre se rendirent à souper. Cette même nuit on vit distinctement l'incendie du temple de Neptune; mais on ignora quelle en était la cause. Lorsque ceux du Pirée virent que les hauteurs étaient occupées, ils ne songèrent plus à se défendre; mais hommes et femmes, esclaves et libres, allèrent tous se réfugier avec la plus grande partie du bétail dans le temple de Junon. Agésilas alors se dirigea vers la mer avec son armée, et en même temps la division descendit des hauteurs et s'empara de la place forte d'Œnoé et de tout ce qu'elle contenait; ce jour-là tous les soldats se fournirent en abondance de vivres dans les campagnes. Ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple de Junon sortirent aussi, laissant à Agésilas de décider de leur sort; celui-ci résolut de livrer aux exilés ceux d'entre eux qui avaient pris part aux massacres, et de vendre les autres comme esclaves. On fit ainsi dans le temple de Junon une immense quantité de prisonniers.

Il arriva alors des ambassades de plusieurs États, et en particulier des Béotiens, pour demander à quelles conditions on pourrait obtenir la paix.

Agésilas affecta avec une grande fierté de ne pas même les voir, bien que le proxène Pharax plaidât en leur faveur, et le priât de les recevoir. Assis dans un édifice de forme circulaire bâti autour du port, il examinait les nombreux esclaves qu'on emmenait. Des hoplites lacédémoniens armés de leurs lances accompagnaient les prisonniers, et attiraient principalement sur eux-mêmes les regards de tous les assistants; car ceux que favorisent le bonheur et la victoire paraissent toujours mériter le plus la curiosité.

Agésilas était encore assis, l'air fier de ses succès, lorsqu'un cavalier arriva sur un cheval couvert de sueur. Il ne répondit à aucune des questions qui lui furent faites sur les nouvelles qu'il apportait, mais lorsqu'il fut près d'Agésilas, il sauta à bas de son cheval, et courant à lui, il lui raconta avec une grande tristesse le revers qu'avait essuyé la division du Léchéon. A cette nouvelle, Agésilas s'élance de son siége, saisit sa lance, et ordonne au héraut d'appeler les polémarques, les capitaines et les chefs des mercenaires. Comme ils n'avaient pas encore déjeuné, il leur dit dès qu'ils furent réunis, d'aller prendre quelque nourriture et de le suivre aussitôt que possible. Pour lui il partit à jeun à la tête des commensaux de la table royale. Les gardes saisissant leurs armes le suivirent en toute hâte; il marchait lui-même à la tête, les autres venaient après. Il avait déjà passé les thermes et atteint la plaine de Léchéon, lorsque

arrivèrent trois cavaliers qui lui annoncèrent qu'on avait déjà relevé les morts. A cette nouvelle il fit reposer les armes, et laissa quelques moments de repos à ses troupes, qu'il ramena ensuite au temple de Junon. Le lendemain eut lieu la vente des prisonniers.

Les députés béotiens qu'Agésilas fit appeler, et auxquels il demanda dans quel but ils étaient venus, ne firent plus aucune mention de la paix, mais dirent qu'ils désiraient, si rien ne s'y opposait, se rendre dans la ville auprès de leurs soldats. Agésilas souriant, leur dit: « Je sais fort bien que votre intention n'est pas tant de voir vos soldats que de connaître l'étendue du succès de vos amis. C'est pourquoi attendez, je veux moi-même vous y conduire, et vous pourrez encore mieux avec moi connaître la nature de ce qui s'est passé. » Il ne les trompa point; et le lendemain, après avoir offert un sacrifice, il conduisit son armée vers la ville. Il ne renversa point le trophée, mais il coupa et brûla tous les arbres qui restaient pour bien constater que personne n'osait sortir à sa rencontre. Il établit ensuite son camp près du Léchéon, et au lieu de laisser les députés thébains entrer dans la ville, il les renvoya par mer à Creusis. Du reste l'étendue de ce revers éprouvé par les Lacédémoniens, occasionnait un grand deuil dans leur armée, excepté chez ceux dont les fils, les pères ou les frères étaient restés sur la place; on voyait ces derniers se promener, parés comme après une victoire, et

se glorifier de la perte qui les touchait de si près.

Or voici comment était arrivé le malheur éprouvé par la division. Qu'ils soient en campagne ou quelque part ailleurs loin de chez eux, les Amycléens ont coutume de revenir toujours à l'époque des Hyacinthies pour le chant du péan; et cette fois Agésilas avait laissé au Léchéon tous les Amycléens de son armée. Le polémarque qui commandait la garnison, enjoignit aux troupes des alliés qui en faisaient partie, de garder la place, et lui-même avec une division des hoplites et des cavaliers escorta les Amycléens le long des murs de Corinthe; et lorsqu'ils furent arrivés à environ vingt ou trente stades de Sicyone, le polémarque reprit le chemin du Léchéon avec les hoplites au nombre de six cents environ, et ordonna à l'hipparmoste de le rejoindre après qu'il aurait escorté les Amycléens aussi loin qu'ils le désireraient. Les Lacédémoniens n'ignoraient point que Corinthe renfermait un nombre considérable d'hoplites et de peltastes, mais ils s'en embarrassaient peu, croyant qu'on n'oserait les attaquer après ce qui s'était passé tout récemment. Mais deux hommes du parti de la ville, Callias fils d'Hipponicos, général des hoplites athéniens, et Iphicrate, commandant des peltastes, voyant ces troupes peu nombreuses et dépourvues d'infanterie légère et de cavalerie, pensèrent qu'on pouvait sans rien risquer, les attaquer avec le corps des peltastes. En effet si les Lacédémoniens continuaient leur route, les coups portant sur leur

flanc sans défense en abattraient un grand nombre; et s'ils essayaient de les poursuivre, les peltastes, de tous les corps le plus agile, n'auraient guère de peine à échapper aux hoplites. Sur ces réflexions ils sortent de la ville. Callias range ses hoplites à quelque distance des murs, et Iphicrate à la tête de ses peltastes, attaque la division lacédémonienne. Les Lacédémoniens atteints par les traits qui leur portaient des blessures ou la mort, ordonnèrent aux valets d'armes, de prendre les blessés et de les emporter au Léchéon, et ce furent, pour dire vrai, les seuls de la division qui échappèrent. Ensuite le polémarque ordonna à ceux qui, depuis dix ans, avaient passé l'adolescence, de poursuivre les assaillants; mais ces troupes pesamment armées ne purent jamais approcher des peltastes à la portée de trait, car ces derniers avaient reçu l'ordre de se retirer sans attendre les hoplites. Les Lacédémoniens, ne courant pas tous avec la même vitesse s'étaient, dans la poursuite, écartés les uns des autres; lors donc qu'ils voulurent revenir vers les leurs, les soldats d'Iphicrate, faisant volte-face, les accablèrent de nouveau de traits, les uns par derrière, les autres en prenant de côté leur flanc découvert; les peltastes tuèrent déjà ainsi dans cette première poursuite neuf ou dix Lacédémoniens, succès qui les rendit d'autant plus hardis. Comme les Lacédémoniens avaient eu le désavantage, le polémarque ordonna aux soldats qui depuis quinze ans avaient passé l'adolescence, d'attaquer

de nouveau; mais lorsqu'ils se replièrent, il en tomba encore plus que la première fois. Ils avaient déjà perdu leurs meilleures troupes, lorsque la cavalerie les rejoignit et tenta avec eux une troisième attaque; mais lorsque les peltastes se retirèrent les cavaliers firent une fausse manœuvre. En effet, au lieu de les poursuivre, jusqu'à ce qu'ils en eussent tués quelques-uns, ils chargèrent de front avec les hoplites, s'avancèrent et se replièrent en même temps qu'eux. Après avoir répété plusieurs fois la même manœuvre avec aussi peu de succès, ils s'affaiblissaient toujours en nombre et en courage, tandis que les ennemis devenaient d'autant plus audacieux et plus nombreux dans leurs attaques. Dans leur détresse ils se réunirent sur une petite colline distante de la mer de deux stades, et de seize ou dix-sept du Léchéon. Les troupes de ce port s'apercevant alors de leur situation, s'embarquèrent dans de petits bateaux, et s'avancèrent vers la colline. Les Lacédémoniens déjà réduits au désespoir par leur triste situation, et par la mort qui leur arrivait de tous côtés, sans qu'ils pussent rien pour leur défense, prirent la fuite lorsqu'ils virent encore arriver des hoplites. Les uns se jetèrent dans la mer, d'autres en petit nombre parvinrent à atteindre le Léchéon avec les cavaliers. Dans tous ces combats et dans la déroute, ils perdirent environ deux cent cinquante hommes. Telle fut l'issue de ces événements.

Aussitôt après Agésilas partit avec la division

qui avait ainsi souffert, et en laissa une autre au Léchéon. Pendant le trajet jusqu'à Sparte il entrait le plus tard possible dans les villes, et en partait le plus tôt qu'il pouvait. Bien que parti à l'aube du jour d'Orchomène, il n'entra que de nuit à Mantinée, tant il craignait de voir ses soldats exaspérés du plaisir que les Mantinéens prenaient à leurs malheurs.

Peu de temps après, Iphicrate ne fut pas moins heureux dans d'autres expéditions. Car il s'empara des places de Sidonte et de Crommyon, dans lesquelles Praxitas avait établi des garnisons après les avoir prises, et de celle d'Œnoé qu'Agésilas avait occupée lorsqu'il s'était rendu maître du Piréon. Quant au Léchéon, il était gardé par une garnison de Lacédémoniens et d'alliés. Depuis le revers de la division lacédémonienne les exilés corinthiens n'osaient plus venir de Sicyone par terre, mais ils longeaient la côte par mer, et du rivage où ils débarquaient, ils harcelaient ceux de la ville et en étaient harcelés à leur tour.

CHAPITRE SIXIÈME.

Quelque temps après les Achéens furent obligés d'établir garnison à Calydon, ville autrefois étolienne, mais qu'ils possédaient maintenant, et aux habitants de laquelle ils avaient donné le droit de cité. Les Acarnaniens en effet marchaient contre elle, soutenus en vertu de leur alliance par

quelques troupes athéniennes et béotiennes. Les Achéens donc ne pouvant tenir tête à ces ennemis, envoyèrent à Lacédémone des députés qui déclarèrent que la conduite des Lacédémoniens à leur égard n'était pas conforme à la justice. « En effet, Lacédémoniens, » dirent-ils, « nous prenons part à toutes les expéditions auxquelles vous nous appelez, et nous vous suivons partout où vous nous conduisez; et vous, vous ne vous inquiétez nullement de notre sort, pendant que nous sommes assiégés par les Acarnaniens et par leurs alliés, les Athéniens et les Béotiens. Si cet état de choses continuait, nous n'aurions que deux moyens pour nous soutenir, ou bien de laisser là la guerre qui règne dans le Péloponèse et de passer la mer avec toutes nos forces pour aller combattre les Acarnaniens et leurs alliés, ou bien de faire la paix aux conditions que nous pourrions obtenir. » Voilà ce qu'ils dirent aux Lacédémoniens, en les menaçant sourdement de se retirer de l'alliance, s'ils ne les secouraient à leur tour. Les éphores et l'assemblée, après avoir entendu les députés, déclarèrent qu'il était nécessaire de marcher avec les Achéens contre les Acarnaniens, et ils envoyèrent Agésilas à la tête de deux bataillons lacédémoniens et du contingent des alliés; les Achéens se réunirent à lui avec toutes leurs forces. Lorsque Agésilas eut débarqué, tous les Acarnaniens des campagnes se retirèrent dans les villes, et tous les troupeaux furent conduits à une grande distance, afin qu'ils ne devins-

sent pas la proie de l'armée. Arrivé sur les frontières ennemies, Agésilas envoie des députés à la diète des Acarnaniens, réunie à Stratos, déclarer que s'ils ne renonçaient à l'alliance des Béotiens et des Athéniens, et ne se réunissaient aux Lacédémoniens, il ravagerait leur pays d'un bout à l'autre, et n'épargnerait absolument rien. Comme les Acarnaniens n'obéissaient pas, il accomplit ses menaces, et occupé continuellement à ravager le pays, il n'avançait pas de plus de dix ou douze stades par jour. Les Acarnaniens alors se croyant en sûreté à cause de la lenteur de sa marche, firent redescendre leurs troupeaux des montagnes, et se mirent à cultiver la plus grande partie de leurs terres. Mais lorsque Agésilas les crut tout à fait rassurés, environ le quinzième ou seizième jour depuis son entrée dans le pays, il partit le matin après avoir sacrifié; et après une marche de cent cinquante stades, il arriva le soir au bord du lac autour duquel étaient réunis presque tous les troupeaux des Acarnaniens; il s'empara ainsi d'une immense quantité de bœufs, de chevaux et d'autres bestiaux de toute espèce, et fit aussi un grand nombre de prisonniers. Il resta le jour suivant au même endroit pour vendre les esclaves. Cependant des peltastes acarnaniens arrivèrent en grand nombre sur la montagne au pied de laquelle Agésilas était campé, et lançant de là des traits et des pierres sur les Lacédémoniens, ils étaient eux-mêmes hors d'atteinte; ils forcèrent même l'armée à quitter les hauteurs et à descendre

dans la plaine, bien qu'elle fût déjà occupée à préparer le souper; les Acarnaniens se retirèrent à la nuit, et les soldats lacédémoniens établirent des gardes et se livrèrent au sommeil.

Le lendemain Agésilas mit l'armée en retraite; mais les montagnes qui entourent la vallée et la plaine où est situé le lac, ne laissaient qu'un étroit passage; et les Acarnaniens qui avaient occupé les hauteurs, lançaient de là contre les Lacédémoniens des traits et des projectiles. Descendant sur le bord des montagnes, ils attaquèrent l'armée, et la harcelèrent ainsi, tellement qu'il ne lui fut plus possible d'avancer davantage. Si les hoplites et les cavaliers de l'armée voulaient se mettre à poursuivre les assaillants, ils ne leur pouvaient absolument rien, parce que les Acarnaniens en se retirant, atteignaient bientôt des positions inattaquables. Agésilas alors sentant la difficulté de sortir de ce défilé, tant qu'il serait ainsi sous les coups de l'ennemi, résolut d'attaquer ceux qui inquiétaient sa gauche, et qui étaient très-nombreux; ce côté de la montagne était en effet plus accessible aux hoplites et aux cavaliers. Pendant qu'il sacrifiait, les Acarnaniens le pressèrent vivement, lançant sur ses soldats des traits et des flèches, et s'avançant si près qu'ils en blessèrent un grand nombre. Mais dès qu'il eut donné l'ordre de l'attaque, ceux des hoplites qui depuis quinze ans avaient passé l'adolescence, s'élancèrent en avant, la cavalerie chargea, et lui-même suivit avec le reste des

troupes; alors ceux des Acarnaniens qui étaient descendus jusqu'en bas, plièrent aussitôt après avoir lancé de loin quelques traits, et furent tués dans leur fuite vers les hauteurs. Cependant les hoplites acarnaniens et la plus grande partie des peltastes étaient rangés en bataille sur le sommet de la montagne, et attendaient là l'ennemi de pied ferme; ils lancèrent force traits, et se servant de leurs lances comme de javelots, ils blessèrent plusieurs cavaliers, et tuèrent quelques chevaux; mais lorsqu'ils furent sur le point d'en venir aux mains avec les hoplites lacédémoniens, ils prirent la fuite et perdirent dans cette journée près de trois cents des leurs.

Là-dessus Agésilas dressa un trophée, puis il dévasta et incendia tous les environs; contraint par les Achéens, il attaqua aussi quelques villes mais sans en prendre une seule. Puis comme l'automne était déjà arrivé, il quitta le pays ennemi. Toutefois les Achéens regardaient comme nul le résultat de cette campagne, parce qu'on n'avait pris aucune ville ni de gré ni de force, et ils le priaient de rester au moins assez longtemps, pour empêcher les Acarnaniens d'ensemencer leurs terres. Mais il répondit que leur proposition était contraire à leurs propres intérêts. « En effet, » dit-il, « je ferai une nouvelle expédition contre ce pays l'été prochain, et plus les habitants auront semé, plus ils désireront la paix. » Après cette déclaration, il se retira par terre à travers l'Étolie par une route que l'on ne

pouvait faire ni avec beaucoup, ni avec peu de troupes contre le gré des Étoliens; ceux-ci toutefois lui permirent alors de traverser leur pays, parce qu'ils espéraient qu'il leur ferait rendre Naupacte. Arrivé à Rhion, il passa la mer en cet endroit et retourna à Sparte. Le passage de Calydon dans le Péloponèse, était intercepté par des galères athéniennes venues d'Éniades.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Lorsque l'hiver fut sur sa fin, Agésilas songea à remplir les promesses qu'il avait faites aux Achéens; il prépara donc, aussitôt que le printemps commença, une nouvelle expédition contre les Acarnaniens. Ceux-ci l'ayant appris, réfléchirent que leurs villes, à cause de leur position au milieu des terres, seraient tout aussi bien assiégées par un ennemi qui détruirait leurs blés, qu'elles le seraient par une armée campée autour de leurs murs pour un siége régulier. En conséquence ils envoyèrent des députés à Lacédémone, et conclurent la paix avec les Achéens, et une alliance avec les Lacédémoniens; c'est ainsi que se termina la guerre d'Acarnanie.

Il parut dangereux aux Lacédémoniens de marcher contre les Athéniens ou contre les Béotiens, en laissant derrière eux, sur les frontières de la Laconie, une ville ennemie aussi puissante que l'était celle d'Argos; aussi décrétèrent-ils une ex-

pédition contre elle. Lorsque Agésipolis sut que c'était lui qui devait commander l'expédition, et qu'il eut célébré les sacrifices du départ, il se rendit à Olympie pour consulter l'oracle: il demanda au dieu s'il pourrait, sans impiété, rejeter la trève que proposeraient les Argiens, parce qu'ils avaient coutume de prétexter les mois sacrés, non pas lorsque l'époque en était arrivée, mais lorsque les Lacédémoniens étaient sur le point d'envahir leur pays. Le dieu lui signifia qu'il pouvait, sans impiété, rejeter une trève injustement réclamée. D'Olympie Agésipolis se rendit encore à Delphes pour demander à Apollon, s'il avait sur cette trève la même manière de voir que son père, et il reçut parfaitement la même réponse. Alors il alla rejoindre son armée à Phlionte où elle s'était rassemblée, pendant que lui-même avait été consulter les oracles, et il entra en Argolide par Némée. Les Argiens dès qu'ils virent qu'ils ne pouvaient résister, envoyèrent selon leur coutume deux hérauts couronnés de fleurs pour réclamer une trève. Mais Agésipolis répondit que les dieux avaient proclamé l'injustice de leur réclamation, sans accepter la trève, il envahit le pays et causa une grande terreur dans les campagnes et dans la ville.

Or comme il soupait pour la première fois sur le territoire d'Argos, au moment où l'on venait de faire les libations accoutumées après le repas, le dieu suscita un tremblement de terre; tous les Lacédémoniens alors, suivant l'exemple des commen-

saux du roi, entonnèrent le péan en l'honneur de Neptune. Le reste des soldats pensait qu'on allait se retirer, parce qu'Agis avait quitté l'Élide après un tremblement de terre. Mais Agésipolis déclara que si le tremblement de terre avait eu lieu au moment d'entrer dans le pays ennemi, il l'aurait regardé comme une défense, mais que comme il avait eu lieu après son entrée, il le considérait comme un encouragement du dieu. Aussi le lendemain après avoir sacrifié à Neptune, il marcha en avant sans cependant s'avancer bien loin. Ayant devant les yeux l'expédition récente d'Agésilas contre Argos, Agésipolis demandait aux soldats jusqu'à quelle distance des murs Agésilas s'était avancé, et jusqu'où il avait étendu ses ravages dans le pays, il voulait essayer de le surpasser en tout point, semblable à un athlète du pentathle. Un jour il franchit deux fois les fossés creusés autour des murs de la ville; malgré les traits qu'on lui lançait du haut des tours. Une autre fois que la plus grande partie des Argiens était allé en Laconie, il s'avança tellement près des portes, que les Argiens qui les gardaient n'osèrent les ouvrir à la cavalerie béotienne qui voulait entrer dans la ville, dans la crainte que les Lacédémoniens ne s'y jetassent en même temps, en sorte que les cavaliers furent obligés de se coller comme des chauves-souris contre le mur, sous les créneaux, et si les Crétois ne s'étaient pas trouvés en excursion contre Nauplie, chevaux et hommes seraient tombés en grand nombre sous leurs flè-

ches. Quelque temps après, comme Agésipolis était campé autour de l'enceinte de la ville, le tonnerre tomba dans le camp, quelques hommes furent tués par la foudre, d'autres par la peur. Lorsqu'il voulut ensuite élever un fort sur le passage de Célusa, les victimes se montrèrent incomplètes dans un sacrifice qu'il fit; là-dessus il emmena son armée et la licencia, après avoir toutefois fait un mal considérable aux Argiens, en les attaquant ainsi à l'improviste.

CHAPITRE HUITIÈME.

Tels étaient les événements de la guerre qui se faisait sur terre; je rapporterai maintenant ce qui avait lieu pendant tout ce temps sur mer et dans les villes maritimes, et je raconterai les actions les plus mémorables en passant sous silence celles de peu d'importance.

D'abord donc Pharnabaze et Conon, après avoir battu les Lacédémoniens dans le combat naval, firent le tour des îles et des places maritimes pour en chasser les harmostes lacédémoniens et donner aux villes l'assurance qu'on n'occuperait point leurs citadelles, mais qu'on leur laisserait l'indépendance. Les États exprimèrent hautement la joie que leur causait cette déclaration, et envoyèrent en reconnaissance des dons d'hospitalité à Pharnabaze. C'était Conon en effet qui avait fait comprendre à Pharnabaze, qu'en traitant ainsi les villes, il s'assure-

rait l'amitié de toutes, tandis que s'il montrait le dessein de les asservir, chacune d'elles serait capable de lui susciter de nombreux embarras, et qu'il courrait le risque de voir les Grecs se coaliser, s'ils apprenaient ses projets. Ces réflexions avaient persuadé Pharnabaze, qui débarqua à Éphèse, et donna à Conon quarante galères, en lui disant d'aller l'attendre à Sestos, pendant qu'il s'en irait lui-même par terre dans sa province. Dercyllidas en effet, qui était déjà d'ancienne date son ennemi, se trouvait à Abydos lorsque se donna la bataille navale, et au lieu de suivre l'exemple des autres harmostes qui avaient abandonné leurs villes, il se maintint à Abydos, qu'il conserva fidèle aux Lacédémoniens. Dans ce but il avait rassemblé les Abydéniens, et leur avait parlé en ces termes:

« Citoyens, c'est maintenant que vous pouvez montrer la sincérité de votre attachement à notre État, et mériter la reconnaissance des Lacédémoniens; il n'y a rien de remarquable en effet à être fidèles à des alliés heureux, mais on n'oublie jamais ceux dont l'amitié s'est montrée inébranlable dans le malheur. Cependant il ne faut pas croire que parce que nous avons perdu une bataille navale, nous ne soyons plus rien du tout; certes aux temps passés, lorsque les Athéniens avaient l'empire de la mer, notre ville était pourtant en état de récompenser ses amis et de punir ses ennemis. Plus les autres villes ont mis d'empressement à nous abandonner avec la fortune, plus votre fidélité paraîtra

réellement grande. Si quelqu'un d'entre vous redoute de voir cette ville assiégée par terre et par mer, qu'il réfléchisse qu'il n'y a encore dans ces parages aucune flotte grecque, et que la Grèce ne permettra jamais que les Barbares essaient de saisir l'empire de la mer, de sorte qu'en se secourant elle-même, elle deviendra aussi notre alliée. »

Les Abydéniens à ce discours se décidèrent à l'instant et avec joie pour les Lacédémoniens; ils reçurent amicalement les harmostes qui arrivaient chez eux, et envoyèrent chercher ceux qui se trouvaient ailleurs. Après qu'il se fut ainsi réuni dans Abydos un nombre considérable d'hommes capables, Dercyllidas passa à Sestos, ville située vis-à-vis d'Abydos, dont elle n'est pas éloignée de plus de huit stades; là il rassembla tous ceux qui devaient à la munificence des Lacédémoniens les terres qu'ils possédaient en Chersonèse, et tous les harmostes qui avaient été chassés des villes situées en Europe; il les reçut en leur disant qu'ils ne devaient point désespérer, mais se rappeler qu'en Asie même, dans l'empire du roi, il y avait la petite ville de Temnos, Èges, et d'autres places qu'ils pouvaient habiter sans être sous la domination du roi. « Et cependant, » ajouta-t-il, « pourriez-vous trouver une position plus forte et plus imprenable que Sestos, pour le siége de laquelle il faudrait et des vaisseaux, et des troupes de terre? » C'est ainsi que par ses discours il les empêchait de s'abandonner au désespoir. Pharnabaze trouvant

Abydos et Sestos dans ces dispositions, leur déclara que si elles ne chassaient les Lacédémoniens, il leur ferait la guerre. Comme elles refusaient d'obéir, il ordonna à Conon de les empêcher de tenir la mer, et il dévasta lui-même le territoire des Abydéniens. Mais ne pouvant venir à bout de les soumettre, il s'en retourna chez lui après avoir donné l'ordre à Conon de s'entendre avec les villes sur l'Hellespont, afin de réunir au printemps le plus de vaisseaux possible; car dans son courroux contre les Lacédémoniens pour tout ce qu'il avait souffert, son désir le plus violent était d'aller dans leur pays en tirer la vengeance la plus éclatante qu'il pourrait. Ils passèrent tous deux l'hiver à s'occuper de ces préparatifs.

Dès le commencement du printemps, Pharnabaze équipa un grand nombre de vaisseaux, et leva une armée de mercenaires; puis il mit à la voile avec Conon, et se rendit à Mélos à travers les îles; de là ils partirent pour la Laconie; il aborda d'abord à Phères et en ravagea le pays; puis il fit des descentes sur plusieurs points de la côte, et dévasta les campagnes le plus qu'il put. Mais bientôt redoutant le manque de ports dans ces parages, l'arrivée des ennemis et la disette de vivres, il partit et alla aborder à Phéniconte dans l'île de Cythère. Les troupes de cette île qui occupaient la ville, craignant une prise d'assaut, abandonnèrent la place; Pharnabaze les laissa se retirer librement en Laconie sous la foi d'une convention, puis il répa-

ra les fortifications de la ville, y établit une garnison et laissa l'Athénien Nicophémos en qualité d'harmoste de l'île. Après quoi il fit voile vers l'isthme de Corinthe, exhorta les alliés à continuer courageusement la guerre et à se montrer fidèles au roi, et il s'en retourna dans son pays, après leur avoir laissé tout l'argent qu'il avait. Conon alors le pria de lui confier la flotte qu'il voulait entretenir aux frais des îles, et avec laquelle il retournerait ensuite dans sa patrie pour reconstruire les longs murs d'Athènes et la muraille d'enceinte du Pirée; il disait ne savoir rien qui dût être plus pénible aux Lacédémoniens: « Et ainsi, » ajouta-t-il, « tu t'assureras l'amitié des Athéniens, et tu te vengeras des Lacédémoniens en annulant le résultat de leurs plus grands travaux. » Pharnabaze persuadé l'envoya aussitôt à Athènes, et lui donna en outre de l'argent pour le rétablissement des murs. Arrivé à Athènes, Conon releva une grande partie des murs, en fournissant ses équipages, en payant des architectes et des maçons, et en faisant toutes les autres dépenses nécessaires; d'autres parties des murs furent reconstruites par les Athéniens, par les Béotiens, et par les contributions volontaires d'autres États.

Cependant les Corinthiens ayant équipé des vaisseaux avec l'argent que leur avait laissé Pharnabaze, donnèrent à Agathinos la charge de navarque, et tenaient l'empire de la mer sur le golfe qui baigne l'Achaïe et le Léchéon; les Lacédémoniens

mirent aussi sous voiles des vaisseaux commandés par Podanémos; mais ce chef fut tué dans une rencontre, et comme Pollis son second fut aussi forcé par des blessures de quitter la flotte, Hérippidas prit alors le commandement des vaisseaux. Cependant le Corinthien Proénos, qui avait succédé à Agathinos dans le commandement de la flotte, sortit du détroit de Rhion, dont les Lacédémoniens reprirent alors possession; mais Téleutias vint ensuite prendre le commandement des vaisseaux d'Hérippidas, et conserva la suprématie dans le golfe.

Cependant les Lacédémoniens apprirent que Conon relevait les murs d'Athènes avec l'argent du roi, à l'aide duquel il entretenait aussi la flotte, et qu'il gagnait à la cause d'Athènes les îles et les villes du continent situées sur le bord de la mer; ils pensèrent alors que s'ils informaient de cela Tiribazos, général du roi, ils pourraient l'attacher à leur parti ou du moins faire retirer à Conon les moyens d'entretenir la flotte. Dans ce but ils envoyèrent Antalcidas auprès de Tiribazos avec l'ordre de l'informer de ce qui se passait, et de tâcher d'opérer la paix entre Lacédémone et le roi. Les Athéniens apprenant cette démarche envoient de leur côté les députés Conon, Hermogénès, Dion, Callisthènes et Callimédon; ils engagèrent leurs alliés à en envoyer aussi, ce que firent les Béotiens, Corinthe et Argos. Lorsqu'ils furent arrivés auprès de Tiribazos, Antalcidas d'abord lui

dit qu'il venait de la part de sa patrie demander la paix au roi et à des conditions telles qu'il pourrait les désirer. Les Lacédémoniens en effet ne faisaient valoir à l'égard du roi aucunes prétentions sur les villes grecques de l'Asie, et il leur suffisait que l'on reconnût l'indépendance de toutes les îles et du reste des villes. « Et puisque, » ajouta-t-il, « ce sont là tous nos désirs, quel motif pourrait engager les Grecs ou le roi à nous faire la guerre et à dépenser de l'argent pour nous perdre? Car toute expédition contre le roi devient une chose impossible aux Athéniens, du moment que nous ne les commandons pas, et à nous du moment que les villes sont indépendantes. » Ce discours d'Antalcidas plut tout à fait à Tiribazos, mais l'opinion opposée se fondait sur les motifs suivants : les Athéniens redoutaient de voir proclamer l'indépendance des villes et des îles, ce qui leur aurait enlevé Lemnos, Imbros et Scyros; les Thébains de même craignaient d'être obligés de reconnaître l'indépendance des villes béotiennes, et les Argiens comprenaient que si ce traité et cette paix avaient lieu, il leur faudrait renoncer à traiter Corinthe comme Argos, ce qui leur convenait fort. Aussi ne put-on arriver à conclure la paix, et chacun dut s'en retourner dans sa patrie.

Cependant Tiribazos pensa qu'il pourrait être dangereux pour lui de s'allier aux Lacédémoniens sans l'assentiment du roi; il donna néanmoins se-

crètement de l'argent à Antalcidas, afin que les Lacédémoniens pussent équiper une flotte et amener ainsi les Athéniens et leurs alliés à être plus désireux de faire la paix; puis ajoutant foi aux déclarations des Lacédémoniens, il se saisit de Conon comme coupable envers le roi. Ensuite il se rendit auprès de ce dernier pour lui rapporter les propositions des Lacédémoniens, lui dire qu'il avait arrêté Conon comme coupable, et lui demander ce qu'il fallait faire dans ces conjonctures. Le roi, pendant que Tiribazos était auprès de lui dans la haute Asie, envoya Strouthas pour diriger les affaires maritimes. Or Strouthas penchait fortement pour les Athéniens et leurs alliés, parce qu'il se rappelait tout le mal qu'Agésilas avait fait au pays du roi. Les Lacédémoniens voyant alors les dispositions hostiles de Strouthas envers eux et son amitié pour les Athéniens, envoyèrent Thimbron pour lui faire la guerre. Celui-ci, après avoir passé en Asie, se posta à Éphèse, à Priène, à Leucophrys et à Achylléion, trois villes de la plaine du Méandre, et de là il mettait le pays du roi à feu et à sang. Mais Strouthas s'aperçut avec le temps que Thimbron sortait chaque fois avec ses troupes en désordre et sans rien redouter; il envoya donc des cavaliers dans la plaine et leur ordonna de s'élancer sur l'ennemi, de l'entourer et de le charger avec toute la vigueur possible. Thimbron venait de déjeuner et sortait de sa tente avec le joueur de flûte Thersandros. Ce Thersandros n'était pas

seulement un bon joueur de flûte, mais comme il affectait les mœurs lacédémoniennes, il avait aussi de grandes prétentions à la force corporelle. Strouthas voyant en ce moment les troupes ennemies marcher en désordre avec une faible avant-garde, se montra tout à coup à la tête d'une nombreuse cavalerie dans un ordre parfait. Thimbron et Thersandros furent les premiers tués, tout le reste de l'armée, lorsqu'il les vit tomber, prit la fuite; l'ennemi se mettant à la poursuite des fuyards en fit un grand carnage, mais quelques-uns cependant parvinrent à se sauver dans les villes alliées; plusieurs aussi échappèrent, parce qu'ils n'avaient appris que tard la sortie; souvent en effet, et c'était le cas cette fois, Thimbron faisait des sorties sans l'annoncer à l'armée. Telle fut l'issue de ces événements.

Cependant des Rhodiens exilés par le peuple arrivèrent à Lacédémone, et déclarèrent que c'était une indignité de laisser les Athéniens subjuguer Rhode et se renforcer d'une telle puissance. Les Lacédémoniens comprirent que si le peuple avait le dessus, Rhode entière tomberait au pouvoir des Athéniens, tandis qu'elle serait en leur puissance, si les riches l'emportaient; ils équipèrent donc huit vaisseaux, et mirent à leur tête Ecdicos en qualité de navarque; ils envoyèrent en même temps sur ces vaisseaux Diphridas, auquel ils donnèrent l'ordre de passer en Asie, et de protéger les villes qui avaient ouvert leurs portes à

Thimbron ; il devait aussi rassembler les restes de l'armée, la renforcer de toutes les troupes qu'il pourrait encore lever, et faire avec ces forces réunies la guerre à Strouthas. Diphridas exécuta ces ordres et eut divers succès; entre autres il s'empara du gendre de Strouthas, Tigranès, qui se rendait à Sardes avec sa femme, et dont il exigea une rançon considérable; ce qui lui fournit de suite de l'argent pour payer ses troupes. Diphridas était un homme non moins aimable que Thimbron, mais plus circonspect et plus entreprenant comme général; les plaisirs du corps en effet n'avaient aucune prise sur lui, et il était toujours tout entier à ce qu'il faisait.

Lorsque Ecdicos fut arrivé à Cnide, et qu'il eut appris que le peuple de Rhode était maître de toutes les affaires, régnait sur terre et sur mer, et possédait le double de galères qu'il n'en avait lui-même, il se tint tranquille à Cnide. Alors les Lacédémoniens apprenant qu'il n'avait pas assez de forces pour aider leurs alliés, ordonnèrent à Téleutias de se rendre vers Ecdicos avec les douze vaisseaux qu'il avait sur le golfe d'Achaïe et du Léchéon. Téleutias devait renvoyer Ecdicos à Sparte, prendre lui-même à cœur les intérêts de ceux qui se déclareraient amis, et faire tout le mal possible aux ennemis. Téleutias arrivé à Samos y prit des vaisseaux avec lesquels il se rendit à Cnide, et Ecdicos alors retourna à Sparte. Téleutias ensuite fit voile vers Rhode avec sa flotte, forte déjà de vingt-sept

vaisseaux. Dans le trajet il rencontra Philocratès, fils d'Éphialtos, qui venait d'Athènes avec dix galères, et allait en Cypre au secours d'Évagoras; il prit toute son escadre. Les deux partis se trouvèrent alors sortis complètement de leur rôle: les Athéniens en effet, alliés du roi, envoyaient des secours à Évagoras qui lui faisait la guerre, et Téleutias, tandis que les Lacédémoniens étaient en guerre avec le roi, détruisait les vaisseaux qui allaient l'attaquer. Il retourna à Cnide pour vendre sa prise, puis il se rendit de nouveau à Rhode pour secourir ceux qui tenaient le parti des Lacédémoniens.

Les Athéniens craignant que les Lacédémoniens ne rétablissent leur puissance sur mer, envoyèrent de leur côté Thrasybule le Stirien avec quarante vaisseaux. Celui-ci cependant ne se rendit point à Rhode, parce qu'il croyait qu'il pourrait difficilement atteindre de sa vengeance les amis des Lacédémoniens qui occupaient une place forte et qui étaient soutenus par la présence de Téleutias et de sa flotte; d'un autre côté il ne croyait pas que les alliés des Athéniens courussent le risque de succomber sous leurs ennemis, parce qu'ils possédaient les villes, qu'ils étaient beaucoup supérieurs en nombre, et venaient de gagner une bataille. En conséquence il fit voile vers l'Hellespont, et comme il n'y trouva point d'adversaires, il pensa qu'il pourrait rendre de grands services à sa patrie. Aussi ayant appris d'abord que Médocos, roi des

Odryses, et Seuthès, qui régnait sur les pays maritimes, étaient brouillés, il les réconcilia et en fit des amis et des alliés d'Athènes; il espérait que, grâce à cette alliance, les villes grecques situées dans la Thrace seraient mieux disposées en faveur des Athéniens. Comme ces pays, aussi bien que les villes grecques de l'Asie, à cause de l'alliance du roi avec les Athéniens, ne lui donnaient aucune inquiétude, il se rendit à Byzance et afferma la dîme prélevée sur les vaisseaux qui sortaient du Pont; il changea aussi en démocratie le gouvernement oligarchique des Byzantins. Cela fit que le peuple de Byzance voyait avec plaisir le plus grand nombre possible d'Athéniens séjourner dans la ville. Après cela il s'assura aussi l'amitié des Chalcédoniens, puis il quitta l'Hellespont. Il trouva toutes les villes de l'île de Lesbos, à l'exception de Mitylène, attachées au parti lacédémonien; il ne marcha pourtant contre aucune d'elles avant d'avoir rassemblé à Mitylène les quatre cents hoplites qui se trouvaient sur ses vaisseaux, et tous les exilés des villes qui s'étaient réfugiés à Mitylène, auxquels il adjoignit les Mityléniens les plus intrépides. Il séduisit chacun par de brillantes espérances; il promit aux Mityléniens que s'il s'emparait des villes, il leur donnerait la prééminence sur toute l'île de Lesbos; il assura aux exilés que s'ils réunissaient leurs forces contre chaque ville, ils seraient ainsi en état de rentrer dans leurs patries respectives; enfin il dit aux soldats de sa flotte que s'ils parve-

naient à faire de Lesbos une alliée d'Athènes, ils procureraient ainsi à cette dernière une source abondante de richesses. Après avoir ainsi enflammé leur courage, il organisa son armée et la conduisit contre Méthymne.

Cependant lorsque Thérimachos, qui exerçait dans cette ville les fonctions d'harmoste de Lacédémone, apprit l'arrivée de Thrasybule, il se mit à la tête des soldats de marine de ses vaisseaux, des Méthymniens eux-mêmes et de tous les Mityléniens qui se trouvaient dans la ville, et marcha avec ses troupes sur la frontière. La bataille fut livrée; Thérimachos lui-même fut tué, ses troupes prirent la fuite et perdirent beaucoup de monde. Après cela plusieurs villes ouvrirent leurs portes à Thrasybule, qui ravagea celles qui refusèrent de se rendre, et fournit ainsi de l'argent aux soldats. Il se hâta ensuite de se rendre à Rhode; mais afin d'entretenir son armée dans les meilleures dispositions, il levait des contributions dans les différentes villes, et vint en particulier aborder dans ce but à Aspendos sur le fleuve Eurymédon. Il avait déjà reçu de l'argent des Aspendiens, lorsque ses soldats commirent quelque déprédation dans les champs; les habitants irrités tombèrent de nuit sur le camp et égorgèrent Thrasybule dans sa tente. C'est ainsi que mourut Thrasybule, qui jouissait de la réputation d'un homme très-distingué. Les Athéniens élurent à sa place Argyrrios, qui alla prendre le commandement de la flotte.

Les Lacédémoniens cependant pensèrent qu'il ne fallait pas permettre plus longtemps que les Athéniens affermassent à Byzance la dîme prélevée sur les vaisseaux sortant du Pont, ni qu'ils occupassent Chalcédon, et jouissent de l'alliance des autres villes de l'Hellespont, grâce à l'amitié de Pharnabaze. Ils n'avaient rien à reprocher à Dercyllidas; mais Anaxibios qui avait su gagner les bonnes grâces des éphores, obtint qu'on l'enverrait comme harmoste à Abydos. Il promit que si on lui donnait des vaisseaux et les secours nécessaires, il mènerait si bien la guerre contre les Athéniens, que leur position sur l'Hellespont deviendrait moins brillante. On donna donc à Anaxibios trois galères et de quoi entretenir mille mercenaires, puis on l'envoya à Abydos. Arrivé à sa destination, il leva dans les environs une armée de mercenaires, et parvint à détacher du parti de Pharnabaze quelques villes éoliennes; puis il marcha contre les villes qui s'étaient liguées contre Abydos, envahit et dévasta leurs territoires. Il équipa à Abydos trois nouveaux vaisseaux qu'il joignit à ceux qu'il avait déjà, et avec lesquels il allait en mer chercher à capturer quelque bâtiment des Athéniens ou de leurs alliés. Les Athéniens informés de ces événements, craignirent de voir détruire la puissance que Thrasybule leur avait acquise sur l'Hellespont, et envoyèrent de leur côté Iphicrate avec huit vaisseaux et environ mille deux cents peltastes, dont la plus grande partie avaient déjà

servi sous ses ordres à Corinthe. Les Argiens après avoir asservi Corinthe avaient déclaré qu'ils n'avaient plus besoin des Athéniens; Iphicrate en effet avait fait mettre à mort quelques hommes du parti argien. Il était donc revenu à Athènes où il se trouvait alors. Après son arrivée en Chersonèse, Anaxibios et lui se firent d'abord la guerre en s'envoyant réciproquement des corsaires. Mais quelque temps après, Iphicrate fut informé qu'Anaxibios s'était rendu à Antandros avec ses mercenaires, les Lacédémoniens qu'il avait avec lui, et deux cents hoplites d'Abydos; ayant appris aussi qu'il s'était allié avec Antandros, il supposa qu'après y avoir établi une garnison, il reviendrait sur ses pas pour ramener les Abydéniens chez eux; en conséquence il passa pendant la nuit sur la partie la plus solitaire du territoire d'Abydos, et montant sur la montagne il s'y établit en embuscade. Il ordonna aux galères qui l'avaient amené de remonter vers la Chersonèse, afin qu'il eût l'air d'avoir été comme à l'ordinaire lever de l'argent. Il ne se trompa point dans ses calculs : Anaxibios en effet repartit, bien que, dit-on, les victimes ne lui eussent pas été favorables ce jour-là, mais il n'en tint aucun compte parce que la route le conduisait à travers un pays ami vers une ville alliée, et il s'avançait en désordre, ayant appris de gens qu'il rencontra qu'Iphicrate s'était dirigé avec sa flotte vers Proconnésos. Iphicrate cependant ne bougea point tant que l'armée d'Anaxibios fut à la même hauteur que lui.

Mais lorsque les Abydéniens qui ouvraient la marche furent arrivés dans la plaine de Crémastès où ils possèdent leurs mines d'or, et que le reste de l'armée qui les suivait se trouva sur la pente de la montagne qu'Anaxibios descendait en même temps avec les Lacédémoniens, Iphicrate alors s'élança de son embuscade et fondit sur eux au pas de course. Anaxibios sentit qu'il n'y avait aucun espoir de salut, et lorsqu'il considéra la longue ligne de son armée qui s'étendait dans ce défilé, il comprit que la montagne empêcherait ceux qui le précédaient de venir à son secours; voyant la terreur de toutes ses troupes lorsqu'elles s'aperçurent de l'embuscade, il dit à ceux qui l'entouraient: « Amis, pour moi il ne me reste plus qu'à mourir ici; quant à vous, sauvez-vous avant que les ennemis vous atteignent. » A ces mots il prit son bouclier des mains de son écuyer et tomba sur la place en combattant. Son favori resta à ses côtés, et environ douze des harmostes lacédémoniens rassemblés des différentes villes furent tués avec lui. Le reste des fuyards fut massacré en partie, et poursuivi par les vainqueurs jusqu'à la ville. Les Abydéniens perdirent cinquante hoplites, et le reste des troupes environ deux cents hommes. Après ce brillant succès Iphicrate se retira de nouveau en Chersonèse.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE

DU CINQUIÈME LIVRE.

Ch. 1. *Égine devient le théâtre de la guerre. — Téleutias chasse de cette île la flotte des Athéniens. — Gorgopas arrive à Égine; après quelques succès, il est battu et tué par Chabrias. — Téleutias lui succède; ses succès. — Antalcidas reçoit le commandement de la flotte. — Paix d'Antalcidas. — Agésilas force les Béotiens, les Corinthiens et les Argiens à s'y soumettre.* Ch. 2. *Les Lacédémoniens sévissent contre leurs alliés infidèles, et rasent Mantinée. — Ils rétablissent à Phlionte les aristocrates exilés. — Guerre d'Olynthe. — Eudamidas part le premier pour cette ville. — Phébidas le suit, et occupe sur son passage la Cadmée de Thèbes. — Bataille gagnée à Olynthe par Téleutias.* Ch. 3. *Défaite et mort de Téleutias. — Agésipolis lui succède. — Expédition d'Agésilas contre Phlionte. — Mort d'Agésipolis. — Reddition de Phlionte. — Conclusion de la paix avec les Olynthiens.* Ch. 4. *Les Lacédémoniens sont expulsés de Thèbes. — Cléombrotos marche contre les Thébains, mais n'obtient aucun résultat positif. — Sphodrias harmoste lacédémonien envahit l'Attique. — Les Athéniens prennent alors fait et cause pour les Thébains. — Agésilas commande une nouvelle expédition contre ces derniers. Phébidas qu'il laisse en partant comme harmoste, est mis en déroute. — Troisième expédition d'Agésilas; il ravage le territoire de Thèbes. — Les Thébains envoient acheter du blé à Pagases, et s'emparent d'Oréos en Eubée. — Maladie d'Agésilas. — Nouvelle expédition de Cléombrotos qui ne peut passer le Cithéron. — Les Lacédémoniens équipent une flotte considérable et assiégent Athènes; mais ils sont battus par Chabrias. — La flotte athénienne sous le commandement de Timothéos bat l'amiral lacédémonien Nicolochos.*

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Telle était la situation des Athéniens et des Lacédémoniens dans l'Hellespont.

Étéonicos cependant se trouvait de nouveau à Égine, dont les habitants jusqu'alors avaient entretenu des relations d'amitié avec les Athéniens; de concert avec les éphores il engagea ceux qui en avaient envie, à profiter de ce que la guerre se faisait ouvertement sur mer pour aller butiner en Attique. Les Athéniens ainsi renfermés dans leurs murs envoyèrent à Égine des hoplites commandés par le général Pamphilos; ceux-ci se retranchèrent dans l'île, et comme ils avaient dix galères, ils tinrent ainsi les Éginètes assiégés par terre et par mer. Mais lorsque Téleutias, qui se trouvait quelque part dans les îles occupé à ramasser de l'argent, apprit que les Éginètes étaient ainsi bloqués, il vint à leur secours et chassa les vaisseaux athéniens; toutefois Pamphilos se maintint dans ses retranchements.

Sur ces entrefaites arriva Hiérax envoyé par les Lacédémoniens en qualité de navarque; il prit

donc le commandement de la flotte, et Téleutias s'en retourna à Lacédémone, mais certes sous les auspices les plus heureux. En effet lorsqu'il descendit au rivage pour s'embarquer, il n'y eut pas un des soldats qui ne voulût lui serrer la main; l'un le couvrait de fleurs, l'autre de rubans; ceux même qui arrivèrent trop tard au moment où le vaisseau s'éloignait, jetèrent des couronnes dans la mer et lui souhaitèrent toute espèce de prospérités. Je sais bien qu'il n'y a dans ce que je raconte là ni dépenses, ni périls, ni ruses de guerre remarquables; mais certes il me paraît digne d'un homme de chercher comment Téleutias parvint ainsi à s'attacher ses subordonnés; car une telle conduite chez un homme est beaucoup plus remarquable que bien des richesses amassées et bien des dangers courus.

Hiérax laissant à Égine douze galères et son second, Gorgopas, en qualité d'harmoste, s'en alla à Rhode avec le reste des vaisseaux, et dès lors les Athéniens du fort furent dans le fait plus assiégés que les habitants de la ville; en sorte qu'en vertu d'un décret du peuple les Athéniens équipèrent un grand nombre de vaisseaux, et cinq mois après l'occupation ramenèrent d'Égine les troupes du fort. Mais après cela les Athéniens eurent de nouveau beaucoup à souffrir des corsaires et de Gorgopas; aussi équipèrent-ils de leur côté treize vaisseaux et choisirent Eunomos pour les commander. Pendant que Hiérax était à Rhode, les Lacé-

démoniens croyant en cela être très-agréables à Tiribazos envoyèrent Antalcidas avec la charge de navarque. Antalcidas arrivé à Égine prit avec lui les vaisseaux de Gorgopas et se rendit à Éphèse, d'où il renvoya Gorgopas à Égine avec ses douze vaisseaux, puis il mit son second, Nicolochos, à la tête du reste de la flotte. Nicolochos fit voile vers les parages d'Abydos, dans le dessein de secourir cette ville, mais il fit une diversion sur Ténédos, en ravagea le territoire et y leva des contributions, puis de là il se rendit à Abydos. Les généraux athéniens se rassemblèrent de Samothrace, de Thasos et des pays environnants pour venir au secours de Ténédos; mais lorsqu'ils apprirent que Nicolochos avait abordé à Abydos, ils partirent de Chersonèse et bloquèrent avec leurs trente-deux vaisseaux sa flotte de vingt-cinq voiles.

Gorgopas cependant en revenant d'Éphèse rencontra Eunomos, et s'enfuit aussitôt à Égine; comme c'était peu avant le coucher du soleil, il fit souper ses troupes aussitôt qu'elles furent débarquées, et Eunomos après avoir attendu quelque temps s'en retourna. La nuit étant survenue, il avait suivant l'usage du feu sur son vaisseau et marchait le premier, afin que ceux qui suivaient ne s'égarassent pas. Gorgopas alors rembarque aussitôt ses soldats et suit le fanal à quelque distance en arrière, sans se laisser apercevoir, et pour ne pas éveiller l'attention, les chefs des rameurs, au lieu de se servir de la voix, frappaient des cail-

loux l'un contre l'autre, et l'on ramait sans bruit. Lorsque les vaisseaux d'Eunomos furent arrivés près du rivage de l'Attique, non loin du Zoster, Gorgopas donna avec la trompette le signal de l'attaque. Le désordre régnait dans les vaisseaux d'Eunomos; les uns débarquaient déjà, tandis que d'autres étaient occupés à jeter l'ancre et que d'autres étaient encore en mer; dans le combat qui eut lieu au clair de la lune, Gorgopas s'empara de quatre galères qu'il attacha derrière les siennes et emmena à Égine. Le reste des vaisseaux athéniens s'enfuit au Pirée.

Après ces événements Chabrias partit avec huit cents peltastes et dix galères pour aller secourir Évagoras en Cypre. Après avoir pris à Athènes encore quelques vaisseaux et des hoplites, il *vint* de nuit aborder dans l'île d'Égine et il se mit en embuscade avec les peltastes dans un enfoncement à une certaine distance du temple d'Hercule. Au point du jour, comme il était convenu, les hoplites athéniens arrivèrent sous la conduite de Déménétas et s'avancèrent jusqu'à l'endroit nommé Tripyrgia, environ seize stades au delà du temple d'Hercule. Gorgopas en ayant reçu la nouvelle se porta à la rencontre de l'ennemi avec les Éginètes, les soldats de sa flotte et huit Spartiates qui se trouvaient auprès de lui. Il fit aussi savoir aux équipages de ses vaisseaux, que tous ceux qui étaient de condition libre eussent à le suivre; il y eut aussi un grand nombre de ces gens qui mar-

chèrent à l'ennemi avec les premières armes qu'ils purent trouver. Lorsque les premiers rangs eurent dépassé l'embuscade, Chabrias et ses soldats s'élancèrent sur eux et sans plus tarder les accablèrent de traits et de flèches; les hoplites descendus des vaisseaux survinrent en ce moment; l'avant-garde, dont Gorgopas et les Lacédémoniens faisaient partie, et qui ne présentait aucune masse compacte, fut bientôt massacrée; les premiers une fois tués, tout le reste prit la fuite; cent cinquante Éginètes environ restèrent sur la place, et il ne périt pas moins de deux cents hommes, tant des mercenaires que des métèques et des matelots qui avaient pris part à cette sortie. Après ce succès les Athéniens purent tenir la mer comme en pleine paix; en effet les matelots qui ne recevaient point de paie d'Étéonicos refusèrent de servir, bien que celui-ci voulût les y contraindre. Là-dessus les Lacédémoniens envoyèrent de nouveau Téleutias prendre le commandement de ces vaisseaux; les matelots en le voyant arriver furent au comble de la joie; il les réunit et leur tint le discours suivant :

« Soldats, j'arrive sans apporter d'argent avec moi; mais cependant, si la divinité le permet et si vous m'aidez de votre zèle, je tâcherai de vous fournir de vivres en plus grande abondance possible. Sachez bien que lorsque je suis à votre tête, je désire autant être assuré de votre subsistance que de la mienne, et vous vous étonnerez peut-

être si je vous dis que j'aime mieux vous voir des vivres que d'en avoir moi-même; mais, par tous les dieux, il n'en est pas moins vrai que je resterais plus volontiers deux jours sans manger que je ne vous verrais un seul jour sans vivres. Ma porte a été jusqu'à présent, vous le savez, toujours ouverte à quiconque avait à me demander quelque chose, et elle le sera encore maintenant; en sorte que lorsque vous aurez suffisamment de vivres, vous me verrez aussi alors vivre dans l'abondance; mais si vous me voyez endurer le froid, le chaud et les veilles, apprenez aussi à supporter toutes ces privations. Ce n'est point en effet pour vous tourmenter que je vous engage à cela, mais c'est pour que par ce chemin vous arriviez à la prospérité. Soldats, continua-t-il, notre ville qui passe pour florissante n'est pas parvenue à cette félicité en se livrant à la mollesse, mais en ne redoutant ni les travaux ni les périls, lorsqu'il était besoin. Et vous aussi vous avez montré votre bravoure déjà précédemment, je le sais; mais maintenant il vous faut tâcher d'en faire briller une encore plus grande, afin que nous ayons du plaisir à partager nos travaux et nos succès. Que peut-il y avoir de plus agréable que de n'avoir à flatter personne, ni Grec, ni barbare, pour obtenir sa solde, et d'être en état de se procurer à soi-même sa subsistance, et cela de la manière la plus glorieuse? Car, sachez-le, l'abondance que l'on se procure à la guerre aux dépens des ennemis fournit de quoi se

nourrir et vous couvre en même temps de gloire aux yeux de tous les hommes. »

A ce discours tous s'écrièrent qu'il n'avait qu'à donner les ordres nécessaires, qu'ils étaient prêts à lui obéir. Comme il venait de terminer le sacrifice, il leur dit : « Maintenant, soldats, allez souper, comme vous étiez sur le point de le faire. Mais munissez-vous aussi de vivres pour un jour; puis revenez ensuite sans tarder vers les vaisseaux, afin que nous voguions où la divinité nous conduira, et que nous arrivions au moment propice. » Lorsqu'ils furent revenus, il les fit monter sur les vaisseaux et se dirigea à la faveur de la nuit vers le port d'Athènes; tantôt il leur faisait prendre du repos et les engageait à aller se coucher, tantôt il les appelait aux rames. Il ne faut pas croire qu'il y eût folie de sa part à aller avec douze galères attaquer un ennemi maître d'un grand nombre de vaisseaux; car voici quel était son calcul : il pensait que depuis la mort de Gorgopas les Athéniens devaient attacher moins d'importance à la garde de la flotte du port; et lors même qu'il y aurait là des vaisseaux à l'ancre, il croyait qu'il était moins dangereux d'en attaquer vingt stationnant à Athènes, que dix ailleurs; car il savait qu'une fois en mer les matelots ne doivent pas quitter leur vaisseau, tandis qu'il n'ignorait pas que les triérarques des bâtiments mouillés à Athènes dorment dans leurs maisons, et que les matelots habitent dans différents endroits. Telles étaient les ré-

flexions qui l'engagèrent à faire voile sur le Pirée.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à cinq ou six stades du port, il s'arrêta et fit reposer ses soldats, puis dès que le jour parut il se mit à la tête de ses vaisseaux qui s'avancèrent après lui; il leur défendit de couler bas ou de détruire aucun vaisseau rond; mais ils devaient, lorsqu'ils verraient une galère à l'ancre, tâcher de la mettre hors de service; et quant aux bâtiments de transport et à ceux qu'ils trouveraient chargés, les attacher à leur poupe et les emmener hors du port; ils avaient enfin l'ordre de s'élancer sur les vaisseaux de haut bord et de faire prisonniers tous les hommes qu'ils y trouveraient. Quelques-uns même s'élancèrent sur le Deigma (*bazar*) et s'emparèrent de plusieurs marchands et propriétaires de navires qu'ils emmenèrent sur les vaisseaux.

Pendant ce temps ceux des Athéniens qui étaient encore chez eux, entendant ce tumulte, s'élancent au dehors pour en connaître la cause; d'autres qui se trouvaient dehors courent à la maison chercher leurs armes; d'autres enfin s'en vont à la ville annoncer en toute hâte ce qui se passe. Tous les Athéniens alors, hoplites et cavaliers, arrivent en armes au Pirée qu'ils croient au pouvoir de l'ennemi. Mais Téleutias alors expédia à Égine les bâtiments qu'il avait pris, en les faisant accompagner de trois ou quatre galères; et s'éloignant du port avec les autres il s'en alla le long des côtes de l'Attique, et s'empara d'un grand

nombre de bateaux de pêcheurs et de bâtiments remplis de passagers qui arrivaient des îles; puis il se rendit à Sunion où il prit des vaisseaux marchands chargés les uns de grains, les autres de marchandises. Après cela il s'en retourna à Égine où il vendit ses prises et donna avec le produit un mois de paie à ses soldats. Il continua ensuite à courir la mer et à prendre tout ce qu'il trouvait. C'est ainsi qu'il entretint ses équipages au complet et qu'il eut des soldats qui le servaient avec plaisir et promptitude.

Antalcidas revint avec Tiribazos de la haute Asie, après s'être assuré l'alliance du roi, dans le cas où les Athéniens et leurs alliés ne voudraient pas accepter la paix que ce dernier leur proposait; lorsqu'il apprit que Nicolochos et sa flotte étaient bloqués par Iphicrate et Diotimos à Abydos, il se rendit dans cette ville par terre. Là prenant le commandement de la flotte, il mit à la voile pendant la nuit, après avoir fait répandre le bruit que les Chalcédoniens l'avaient fait demander; puis il alla aborder à Percopé où il demeura en repos. Lorsque Déménétos, Dionysios, Léontichos et Phanias se furent aperçus de son départ, ils le poursuivirent du côté de Proconésos. Mais dès qu'ils l'eurent dépassé, Antalcidas revint à Abydos, car il avait appris que Polyxénos devait arriver avec les vaisseaux de Syracuse et d'Italie, et il voulait les joindre à sa flotte. Sur ces entrefaites Thrasybule le Colyttien

partit de Thrace avec huit vaisseaux pour se réunir au reste de la flotte athénienne. Lorsque les vigies annoncèrent l'approche de huit galères, Antalcidas fit aussitôt embarquer des matelots sur ses douze meilleurs voiliers, et donna l'ordre de compléter ce qui pourrait manquer dans les équipages avec ceux qu'il laissait; puis il alla se mettre en embuscade de manière à être caché le mieux possible. Il laissa passer les galères et se mit ensuite à leur poursuite; dès qu'elles le virent elles prirent la fuite. Mais ses meilleurs voiliers atteignirent bien vite les galères qui marchaient le plus lentement; il défendit à ses vaisseaux d'attaquer ces dernières, et continua à poursuivre ceux qui étaient en avant. Lorsqu'il s'en fut emparé, les vaisseaux athéniens qu'il avait laissés en arrière voyant la tête de leur escadre en son pouvoir perdirent courage et se laissèrent prendre par les derniers vaisseaux lacédémoniens; de cette manière ils furent tous capturés.

Outre les vingt vaisseaux de Syracuse qui vinrent se joindre à Antalcidas, il en arriva d'autres de toute la partie de l'Ionie soumise à Tiribazos, ainsi que plusieurs équipés par la province d'Ariobarzane, auquel il se trouvait d'ancienne date uni par les liens de l'hospitalité. Pharnabaze d'un autre côté, rappelé par le roi, était déjà parti pour la haute Asie; car c'est alors qu'il épousa la fille du roi. Antalcidas qui se trouvait à la tête de plus de quatre-vingts vaisseaux, tenait l'empire

de la mer; si bien qu'il empêcha les vaisseaux du Pont de retourner à Athènes, et les força à se réfugier chez leurs alliés.

Les Athéniens voyant la force de la flotte ennemie redoutèrent que cette guerre ne finît pour eux aussi mal que la précédente, maintenant que le roi était devenu l'allié des Lacédémoniens; ils étaient d'ailleurs obsédés par les corsaires d'Égine; aussi désiraient-ils vivement la paix. Les Lacédémoniens qui tenaient une division au Léchéon et une à Orchomène, et qui étaient obligés d'avoir des troupes dans les différentes villes, tant pour défendre celles dont ils étaient sûrs, que pour tenir en respect celles dont ils se défiaient, et qui avaient à supporter à Corinthe toutes les chances de la guerre, étaient aussi fatigués de cet état de choses. Il en était de même des Argiens qui savaient qu'une expédition avait été décrétée contre eux, et qui avaient appris par expérience que le prétexte des mois sacrés ne leur servait plus de rien; c'est pourquoi ils étaient également portés pour la paix. Lors donc que Tiribazos fit engager ceux qui désiraient savoir les conditions de la paix proposées par le roi, à se rendre auprès de lui, tous s'y rendirent à l'instant. Dès qu'ils furent réunis, Tiribazos, après leur avoir montré le cachet du roi, leur lut la lettre qui contenait ce qui suit:

« Le roi Artaxerxès regarde comme juste que les villes situées en Asie, ainsi que les îles de Clazomènes et de Cypre, soient sa propriété, mais que

les autres villes grecques soient toutes, petites et grandes, rendues indépendantes, à l'exception de Lemnos, Imbros et Scyros, qui continueront comme anciennement à appartenir aux Athéniens. Quant aux peuples qui n'accepteront pas cette paix, je me réunirai à ceux qui la veulent pour leur faire la guerre sur terre et sur mer, en n'épargnant ni vaisseaux ni richesses. »

Les députés des villes, après avoir entendu ces conditions, les firent savoir à leurs États respectifs. Tous les États jurèrent de les observer; mais les Thébains ayant prétendu prêter serment pour toute la Béotie, Agésilas refusa de recevoir leurs serments, s'ils ne juraient, comme le portaient les lettres du roi, que toutes les villes grandes et petites seraient indépendantes. Les députés thébains déclarèrent alors que cela n'était point dans leurs instructions. « Eh bien, » leur dit Agésilas, « allez le demander à votre ville et annoncez-lui en même temps que si elle refuse ces conditions, elle sera déclarée hors de la trêve. » Les députés partis, Agésilas par haine pour les Thébains ne voulut pas attendre davantage, mais il persuada les éphores et sacrifia aussitôt. Dès qu'il eut célébré le sacrifice du départ, il se rendit à Tégée, d'où il envoya des cavaliers pour hâter les levées dans les environs, et il expédia des officiers dans les villes. Mais avant qu'il fût parti de Tégée, il vit arriver les Thébains, qui lui déclarèrent qu'ils reconnaissaient l'indépendance des villes. Les La-

cédémoniens s'en retournèrent donc chez eux, après avoir ainsi forcé les Thébains à entrer dans le traité et à reconnaître l'indépendance des villes béotiennes. Les Corinthiens tardaient aussi à renvoyer leur garnison d'Argos, mais Agésilas annonça alors aux Corinthiens que s'ils ne renvoyaient pas les Argiens, et à ceux-ci que s'ils ne sortaient pas de Corinthe, il marcherait contre eux sans plus tarder. Cette menace effraya les deux États; les Argiens sortirent, et Corinthe reprit de nouveau son gouvernement à elle; les auteurs des massacres et leurs complices se décidèrent d'eux-mêmes à quitter Corinthe, et le reste des citoyens rappela avec joie les exilés.

Après ces événements, et lorsque les villes se furent engagées par serment à observer la paix que le roi leur avait dictée, on se mit à licencier les troupes de terre et de mer. Ce fut ainsi la première paix conclue entre les Lacédémoniens, les Athéniens, et les alliés, depuis la guerre qui s'éleva après la destruction des murs d'Athènes. Les Lacédémoniens qui dans la guerre avaient déjà fait pencher la balance plutôt en leur faveur, obtinrent par cette paix, connue sous le nom de paix d'Antalcidas, une supériorité incontestable. Car non-seulement ils furent les promoteurs de cette paix dictée par le roi, et obtinrent l'indépendance des villes; mais encore ils se firent une alliée de Corinthe, et affranchirent les villes béotiennes de la domination des Thébains, ce qui était depuis longtemps l'objet

de leurs désirs. Enfin ils firent cesser l'occupation de Corinthe par les Argiens, en les menaçant de la guerre, s'ils ne se retiraient de cette ville.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Après avoir été ainsi servis par les événements au gré de leurs désirs, les Lacédémoniens résolurent de punir ceux de leurs alliés qui dans la guerre avaient tourné leurs armes contre eux, et s'étaient montrés mieux disposés envers leurs ennemis qu'envers eux; ils voulaient ainsi leur ôter les moyens d'une seconde défection. Ils envoyèrent donc d'abord aux Mantinéens l'ordre d'abattre leurs murs, en leur déclarant qu'ils n'avaient pas d'autre manière de s'assurer de leur fidélité; ils disaient en effet s'être bien aperçus qu'ils avaient envoyé du blé aux Argiens, lorsque ceux-ci étaient en guerre avec les Lacédémoniens, et que souvent ils refusaient de prendre part aux expéditions sous prétexte de la paix sacrée, ou que, lorsqu'ils marchaient avec eux, ils faisaient mal leur service; ils ajoutaient qu'ils n'ignoraient pas que les succès de Lacédémone excitaient leur envie, et ses revers leur joie. On rappela aussi que la trève de trente ans, conclue avec les Mantinéens après la bataille de Mantinée, s'était terminée cette année; comme donc ils refusèrent d'abattre leurs murs, on décréta une expédition contre eux. Agésilas pria la ville de le dispenser d'en prendre le commandement, parce

que la ville de Mantinée avait rendu de grands services à son père dans les guerres de Messénie. Ce fut Agésipolis qui commanda l'expédition, bien que Pausanias son père fût lié d'amitié avec les chefs du peuple de Mantinée.

Entré dans le pays ennemi il se mit à le ravager; mais comme malgré cela les Mantinéens n'abattaient point leurs murs, il creusa un fossé autour de leur ville, employant la moitié de ses troupes à ce travail, tandis que l'autre moitié se tenait sous les armes devant les travailleurs. Ce fossé achevé, il put alors en toute sûreté élever un mur autour de la ville. Mais il apprit qu'il y avait en abondance du blé dans la place, parce que l'année précédente avait été très-fertile; voyant donc de grands inconvénients à ruiner Lacédémone et ses alliés par de longues campagnes, il barra par une digue le fleuve qui passait dans la ville, et qui était très-considérable. Son cours ainsi arrêté, l'eau couvrit les fondements des maisons et ceux du mur; lorsque les briques du bas furent mouillées elles ne purent plus retenir celles du haut, et le mur commença à se fendre, ensuite il céda; les assiégés essayèrent pendant quelque temps de l'appuyer avec des poutres, et imaginèrent divers moyens pour empêcher la tour de tomber. Mais ils furent vaincus par les eaux, et craignant alors que si le mur tombait ils ne fussent pris d'assaut, ils consentirent à raser leurs murs; mais les Lacédémoniens refusèrent de traiter, à moins qu'ils ne ré-

partissent leur population dans des bourgs; les Mantinéens sentant qu'ils ne pouvaient l'éviter, se déclarèrent prêts à le faire. Le parti argien et les chefs du peuple se croyaient perdus; mais Agésipolis consentit, aux instances de son père, à les laisser se retirer en sûreté de la ville au nombre de soixante; les Lacédémoniens la lance à la main se tenaient des deux côtés de la route, depuis les portes de la ville, pour les voir sortir; et malgré la haine qu'ils leur portaient, ils eurent moins de peine à s'abstenir de toute offense envers eux que les oligarques mantinéens. Ceci soit dit comme une grande preuve de discipline. Après cela le mur fut rasé, et les habitants de Mantinée répartis dans quatre bourgs, comme ils l'étaient anciennement. Ce changement les affecta d'abord, parce qu'il leur *fallait* abattre les maisons qu'ils possédaient et en élever de nouvelles, mais ils se réjouirent ensuite parce que ceux qui avaient du bien demeuraient plus près des terres qu'ils possédaient autour des bourgs, qu'ils jouissaient d'un gouvernement aristocratique, et étaient débarrassés des démagogues qui leur étaient à charge. Les Lacédémoniens ne leur envoyèrent plus un officier seulement pour les commander, mais un pour chaque bourg; et les Mantinéens dans leurs nouvelles demeures prenaient part aux expéditions avec beaucoup plus de zèle que lorsqu'ils étaient sous un gouvernement démocratique. Tel fut le sort de Mantinée, sort qui rendit les hommes plus prudents, en leur apprenant

à ne pas laisser passer un fleuve dans leurs murs.

Lorsque les exilés de Phlionte apprirent que les Lacédémoniens examinaient la conduite de leurs alliés envers eux pendant la guerre, ils crurent l'occasion favorable pour aller à Lacédémone. Ils rappelèrent aux Lacédémoniens que tant qu'ils habitaient leur patrie les portes de Phlionte leur étaient ouvertes, et que les habitants étaient toujours prêts à marcher avec eux partout où ils voulaient; tandis que depuis qu'ils étaient exilés, les Phliasiens refusaient de prendre part à aucune expédition et recevaient dans leurs murs tout le monde, excepté les Lacédémoniens. Les éphores, après les avoir entendus, trouvèrent la chose digne de leur attention, et envoyèrent dire en conséquence à la ville des Phliasiens, que les bannis étaient amis des Lacédémoniens et n'avaient mérité nullement leur exil; et qu'ainsi ils trouvaient juste d'engager la ville à les rappeler de bon gré, sans y être contrainte par la force. Les Phliasiens, après avoir entendu ce message, craignirent que si les Lacédémoniens marchaient contre eux, il n'y eût des gens dans la ville qui leur ouvrissent les portes; en effet les exilés avaient dans l'intérieur un grand nombre de parents et de gens qui leur étaient favorables; et comme cela arrive dans la plupart des villes, il s'y trouvait des gens qui désiraient un nouvel état de choses et voulaient rappeler les bannis. Dans cette crainte les Phliasiens décrétèrent qu'ils recevraient les exilés et

leur rendraient les biens dont la propriété serait prouvée, et que ceux qui les auraient achetés en recevraient la valeur du trésor public; s'il survenait quelques contestations entre les parties intéressées, la justice devrait en décider. Voilà ce qui se passa alors au sujet des exilés phliasiens.

Il arriva à Lacédémone des députés d'Acanthe et d'Apollonie, les deux villes les plus considérables des environs d'Olynthe; ils furent introduits devant l'assemblée et devant les alliés; là l'Acanthien Cligénès prit la parole et dit :

« Lacédémoniens et alliés, il s'opère actuellement en Grèce un fait qui, nous le croyons, vous est encore inconnu. Vous savez presque tous qu'Olynthe est la plus grande des villes de la Thrace; elle a commencé par gagner quelques villes, et par leur imposer ses lois et sa constitution, ensuite elle s'est emparée de places plus considérables, après quoi elle a tenté d'affranchir les villes macédoniennes de la domination d'Amyntas, roi de Macédoine. Après avoir persuadé les plus voisines, les Olynthiens se sont ensuite tournés vers les plus éloignées et les plus puissantes, et nous les avons laissés déjà en possession d'un grand nombre de places, et en particulier de Pella, la plus grande des villes de Macédoine. Nous avons su qu'Amyntas était forcé d'abandonner les villes, et que peu s'en fallait qu'il ne fût chassé de toute la Macédoine. Les Olynthiens nous ont aussi envoyé des

députés et nous ont déclaré que si nous ne venions joindre nos troupes aux leurs, ils marcheraient contre nous. Mais nous, ô Lacédémoniens, nous voulons conserver nos lois antiques et notre gouvernement à nous. Et cependant si personne ne vient à notre secours, nous serons aussi forcés de nous joindre à eux; maintenant ils possèdent déjà plus de huit mille hoplites et un beaucoup plus grand nombre de peltastes, et si nous réunissons nos forces aux leurs ils auront plus de mille hommes de cavalerie. Nous avons déjà laissé là-bas des députés athéniens et béotiens, et nous avons entendu dire que les Olynthiens avaient aussi décrété d'envoyer des députés dans ces États pour traiter une alliance. Voyez pourtant quelle force invincible acquerraient vos ennemis, si une telle puissance venait se joindre à celle des Athéniens et des Thébains. Pensez aussi que maintenant qu'ils possèdent Potidée placée sur l'isthme de Pallène, ils auront bientôt soumis les villes situées en deçà. Voici une preuve de la terreur sous l'empire de laquelle ces villes sont maintenant : c'est que malgré la haine qu'elles portent aux Olynthiens, elles n'ont cependant pas osé envoyer avec nous des ambassadeurs pour vous informer de ces choses.

« Réfléchissez encore à l'inconséquence qu'il y aurait de votre part, après avoir veillé à ce que les villes de la Béotie ne fussent pas réunies sous un seul chef, à laisser maintenant se former une puissance beaucoup plus grande, et qui menace

de s'augmenter non-seulement sur terre, mais aussi sur mer. Quels obstacles en effet arrêteraient le développement de la puissance d'un pays qui possède des bois de construction, des revenus considérables dans plusieurs ports et dans plusieurs places de commerce, et une population nombreuse favorisée par la fertilité du sol? Ce pays a en outre pour voisins ceux des Thraces qui ne sont soumis à aucun roi, et qui déjà maintenant se montrent pleins de bonne volonté envers les Olynthiens; et si ce peuple aussi tombait sous leur domination, ils se renforceraient encore d'une grande puissance; qu'ils aient une fois les Thraces à leur suite, et déjà les mines d'or du Pangée leur tendent les bras. Il n'est rien de ce que nous avançons ici qui n'ait été répété mille et mille fois dans l'assemblée du peuple des Olynthiens. Mais qui pourrait dire les prétentions qu'ils nourrissent en secret? En effet la divinité a sans doute voulu que les prétentions des hommes s'accrussent en même temps que leur puissance.

« Nous venons donc, ô Lacédémoniens et alliés, vous annoncer les événements qui se passent là-bas; c'est à vous maintenant à délibérer si ces événements vous paraissent dignes de votre attention. Il faut pourtant que vous sachiez que, bien que nous ayons dépeint cette puissance comme grande, elle n'est cependant point encore inattaquable; les villes en effet auxquelles on a imposé un gouvernement qu'elles n'aiment point, s'en détacheront

bien vite, si elles voient se former un parti opposé. Mais si on leur laisse le temps de s'unir étroitement par des mariages et des acquisitions les unes chez les autres, et de voir qu'il y a du profit à être du parti le plus puissant, de même que les Arcadiens qui, lorsqu'ils marchent avec vous, non-seulement sauvent leurs biens, mais peuvent encore ravir ceux des autres, peut-être alors cette puissance ne serait-elle plus si facile à abattre. »

Après ce discours les Lacédémoniens invitèrent leurs alliés à réfléchir à ce qu'ils venaient d'entendre, et à proposer chacun le parti qu'il croirait le meilleur pour le Péloponèse et pour les alliés. Là-dessus un grand nombre se déclarèrent pour une expédition, ceux surtout qui voulaient plaire aux Lacédémoniens, et il fut décidé que chaque ville enverrait son contingent pour une armée de dix mille hommes. On proposa auss de permettre aux villes qui le voudraient de donner de l'argent au lieu d'hommes, à raison de trois oboles d'Égine par homme; celles qui avaient à fournir de la cavalerie devaient donner au cavalier la paie de quatre hoplites. Il fut aussi décidé que si quelque ville faisait défaut à l'expédition, les Lacédémoniens auraient le droit de la condamner à une amende d'un statère par homme et par jour. Lorsque ces propositions eurent passé, les Acanthiens se levèrent et reprenant la parole convinrent que ces décisions étaient bonnes à la vérité, mais de nature à ne pouvoir s'exécuter promptement; ils dirent donc qu'il vaudrait

mieux que pendant que les préparatifs se faisaient, il partît de suite un chef avec toutes les forces qu'on pouvait réunir à l'instant à Lacédémone et dans les autres villes; qu'en agissant ainsi on empêcherait de se réunir aux Olynthiens les villes qui ne l'avaient pas encore fait, et on ferait que les villes déjà subjuguées les soutiendraient plus faiblement. Cet avis ayant aussi prévalu, les Lacédémoniens envoyèrent Eudamidas avec des Néodamodes et environ dix mille périèques et Scirites. Eudamidas cependant, avant de partir, pria les éphores de donner à son frère Phébidas l'ordre de rassembler la partie de ses troupes qu'il laissait en arrière, et de les lui amener. Dès qu'il fut lui-même arrivé dans les contrées frontières de la Thrace, il envoya des garnisons aux villes qui le lui demandèrent, et occupa Potidée qui lui ouvrit ses portes parce qu'elle était déjà une alliée des Lacédémoniens. Ensuite il fit des excursions de cette ville, et se mit à guerroyer, autant que le lui permettait l'infériorité de ses forces.

Lorsque les troupes qu'Eudamidas avait laissées en arrière furent réunies, Phébidas partit à leur tête. Arrivé à Thèbes il plaça son camp en dehors de la ville non loin du gymnase. Les Thébains se trouvaient alors en proie à des dissensions : Isménias et Léontiadès qui exerçaient les fonctions de polémarques étaient en rivalité, et tous deux chefs de partis. Isménias par haine pour les Lacédémoniens n'eut aucune communication avec Phébidas, mais

Léontiadès lui fit sa cour, et lorsqu'il fut parvenu à son intimité, lui dit : « Phébidas, tu peux aujourd'hui rendre le plus grand service à ta patrie, car si tu veux me suivre avec tes hoplites, je t'introduirai dans l'acropole; pense qu'ainsi Thèbes sera complétement au pouvoir des Lacédémoniens et de notre parti qui vous est dévoué. Tu vois bien qu'à présent on a publié la défense à tout Thébain de marcher avec toi contre les Olynthiens; mais si tu nous aides dans nos plans, nous enverrons aussitôt avec toi un grand nombre d'hoplites et de cavaliers, en sorte que tu amèneras à ton frère de nombreux renforts, et qu'au moment où lui est sur le point de subjuguer Olynthe, tu auras subjugué Thèbes, ville beaucoup plus considérable. »

Phébidas se laissa éblouir par ce discours, car il préférait une action d'éclat à la vie même; à la vérité il ne passait pas pour un homme réfléchi, ni pour très-sensé. Lorsqu'il eut consenti à la chose, Léontiadès lui dit de se porter en avant comme s'il était prêt à partir : « Et lorsque le moment sera venu, » dit-il, « je viendrai vers toi pour te montrer le chemin. » Le conseil siégeait dans ce moment dans le portique de la place publique, parce que les femmes célébraient les Thesmophories dans la Cadmée; c'était en été et à l'heure de midi, aussi les rues étaient presque désertes. Léontiadès alors s'élançant à cheval vers Phébidas, le fait rebrousser et le conduit directement dans l'acropole. Après y avoir établi Phébidas et ses troupes, il lui remet la

clef des portes et lui recommande de ne laisser entrer personne dans la citadelle sans son ordre; puis il se rend aussitôt au sénat. Lorsqu'il y fut arrivé, il dit: « Citoyens, ne soyez point effrayés de ce que les Lacédémoniens occupent l'acropole; car ils déclarent qu'ils ne veulent de mal à personne qui ne cherche pas la guerre. Mais moi, en vertu de la loi qui permet à un polémarque d'arrêter tout homme qui paraît mériter la mort par ses actions, j'arrête Isménias que voici, comme travaillant à la guerre. Vous donc, capitaines, et vous tous dont c'est l'affaire, levez-vous, saisissez cet homme, et emmenez-le où vous savez. »

Ces gens qui avaient reçu leurs instructions se rendirent à ses ordres, et se saisirent d'Isménias. Quant aux hommes du parti opposé à Léontiadès, et qui ne savaient rien de l'affaire, les uns redoutant qu'on ne les fît périr s'enfuirent aussitôt hors de la ville, les autres se retirèrent d'abord chez eux; mais lorsqu'ils surent qu'Isménias avait été enfermé dans la Cadmée, ils se réfugièrent à Athènes au nombre d'environ trois cents, tous du parti d'Androclidas et d'Isménias.

Après cela on choisit un nouveau polémarque à la place d'Isménias; quant à Léontiadès, il se rendit aussitôt à Lacédémone, où il trouva les éphores et le peuple de la ville fortement irrités contre Phébidas qui avait agi sans ordres de l'État. Agésilas cependant dit que si sa conduite était funeste aux intérêts de Lacédémone, il méritait d'être pu-

ni, mais que si elle était heureuse pour la ville, c'était un ancien usage que l'on pût prendre sur soi de pareils coups de main. « Il s'agit donc, » dit-il, « d'examiner seulement si ce qui s'est fait est heureux ou fâcheux. » Léontiadès ensuite se présenta devant les membres de l'assemblée et dit: « Lacédémoniens, vous répétiez vous-mêmes qu'avant ce qui vient de se passer les Thébains nourrissaient des dispositions hostiles envers vous, car vous les voyiez toujours amis de vos adversaires et ennemis de vos alliés. N'ont-ils pas refusé de marcher avec vous contre le peuple du Pirée, votre ennemi le plus implacable? N'ont-ils pas fait la guerre aux Phocéens parce qu'ils vous étaient favorables? Et maintenant ne viennent-ils pas de traiter une alliance avec les Olynthiens, parce qu'ils savaient que vous marchiez contre eux? Vous étiez aussi toujours à attendre la nouvelle des violences qu'ils auraient employées pour réduire la Béotie sous leur domination. Maintenant, après ce qui vient de se passer, vous n'avez plus rien à craindre des Thébains, et vous n'aurez plus besoin que de courtes scytales pour voir là toutes vos demandes remplies avec empressement, si vous voulez prendre à notre sort le même intérêt que nous prenons au vôtre. »

Après avoir entendu ce discours, les Lacédémoniens décidèrent de garder l'acropole une fois qu'elle était prise, et de faire juger Isménias. Dans ce but ils envoyèrent trois juges de Lacédémone et un de chacune des villes alliées, des grandes

comme des petites. Lorsque ce tribunal fut rassemblé, Isménias fut accusé d'avoir eu des relations avec les Barbares, de s'être lié d'hospitalité avec le roi de Perse pour le malheur de la Grèce, d'avoir accepté l'argent du roi, et d'avoir été avec Androclidas l'auteur de tous les troubles de la Grèce. Il se défendit contre toutes ces accusations, sans pouvoir cependant prouver qu'il ne nourrît pas de grands et de mauvais desseins. Il fut condamné à mort et subit sa sentence. Léontiadès et son parti étaient maîtres de la ville et accordaient aux Lacédémoniens encore plus qu'ils ne demandaient.

Lorsque ces affaires furent ainsi terminées, les Lacédémoniens mirent d'autant plus d'empressement à pousser l'expédition contre Olynthe. Ils envoyèrent Téleutias comme harmoste avec le contingent qu'ils devaient eux-mêmes fournir pour la levée de dix mille hommes, et ils expédièrent en outre des scytales aux villes alliées avec l'ordre de marcher avec Téleutias conformément au décret des alliés. Tous les alliés en général obéissaient volontiers à Téleutias, parce qu'il avait la réputation de n'être pas ingrat envers ceux qui lui rendaient service; et comme il était frère d'Agésilas, la ville de Thèbes montra en particulier un grand zèle à lui envoyer des hoplites et des cavaliers. Téleutias s'avançait lentement, parce qu'il veillait à ne faire aucun mal aux pays alliés dans sa marche, et à rassembler le plus de forces possible. Il envoya d'avance des députés à Amyntas pour lui dire

que s'il désirait reconquérir son empire il devait lever des mercenaires et répandre de l'argent parmi les rois ses voisins, afin d'en faire des alliés. Il envoya aussi dire à Derdas, prince de l'Élimie, que les Olynthiens avaient déjà soumis la partie la plus considérable de la Macédoine, et qu'ils ne s'arrêteraient pas devant la plus petite, si personne n'abattait leur arrogance. Tout en prenant ces mesures, il parvint à la tête d'une nombreuse armée dans le pays allié de Lacédémone.

Lorsqu'il fut arrivé à Potidée, il réunit toutes ses forces et s'avança contre le pays ennemi; en marchant vers la ville il se garda de rien brûler et saccager, pensant que s'il le faisait, il se créerait autant d'obstacles pour sa marche et pour sa retraite; tandis que lorsqu'il s'éloignerait de la ville, ce serait alors le moment d'abattre les arbres et d'arrêter ainsi ceux qui pourraient le suivre. Quand il ne fut plus qu'à dix stades de la ville, il fit reposer ses troupes sous les armes; comme il commandait l'aile gauche, ce fut lui qui eut à marcher contre les portes par lesquelles l'ennemi sortit de la ville; le reste de l'armée des alliés était rangée en bataille à l'aile droite. Il avait aussi disposé à la droite la cavalerie des Lacédémoniens, des Thébains, et de ceux des Macédoniens qui s'étaient réunis à lui; cependant il avait gardé auprès de lui Derdas et ses cavaliers au nombre d'environ quatre cents, tant parce qu'il faisait grand cas de cette cavalerie que pour faire

sa cour à Derdas, auquel il voulait rendre son service agréable.

Après que les ennemis furent sortis et se furent aussi rangés en bataille au pied de leurs murs, tous leurs cavaliers réunis fondirent sur les Lacédémoniens et les Béotiens. Polycharmos hipparque lacédémonien fut renversé de cheval, et reçut à terre de nombreuses blessures; d'autres furent tués, et à la fin la cavalerie de l'aile droite prit la fuite. L'infanterie voyant la déroute des cavaliers plia aussi, et toute l'armée courait le risque d'essuyer une défaite, si Derdas à la tête de sa cavalerie ne s'était porté avec rapidité contre les portes d'Olynthe. Téleutias le suivait avec sa division en bon ordre. Lorsque les cavaliers olynthiens s'aperçurent de cette manœuvre, redoutant de se voir les portes interceptées, ils firent volte-face et se retirèrent en toute hâte; et Derdas alors en tua un très-grand nombre au moment où ils passaient devant lui. L'infanterie olynthienne se retira aussi dans la ville, sans avoir pourtant perdu beaucoup de monde, protégée qu'elle était par la proximité des murs. Téleutias, après avoir élevé un trophée et constaté cette victoire, se retira en coupant les arbres. Telle fut l'expédition qu'il fit cet été; ensuite il licencia les troupes macédoniennes et celles de Derdas. Les Olynthiens cependant firent de fréquentes excursions contre les villes alliées des Lacédémoniens, en ravagèrent les territoires, et en tuèrent des habitants.

CHAPITRE TROISIÈME.

Aussitôt que le printemps parut, les cavaliers olynthiens, au nombre de six cents, firent au milieu du jour une excursion contre Apollonie et se dispersèrent pour piller le pays; or il se trouvait que Derdas était arrivé ce jour-là avec sa cavalerie à Apollonie, où il prenait le repas du matin. Lorsqu'il s'aperçut de l'invasion des ennemis, il resta tranquille pour le moment, les chevaux tous harnachés et les cavaliers revêtus de leurs armures; puis, lorsqu'il vit les Olynthiens s'avancer en toute sécurité jusqu'au faubourg et aux portes mêmes de la ville, il sortit à la tête de ses cavaliers à rangs serrés; les ennemis s'enfuirent aussitôt qu'ils le virent; mais il ne se contenta point de les avoir mis en fuite: il les poursuivit, en leur tuant du monde, l'espace de quatre-vingt-dix stades, jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux murs mêmes d'Olynthe; on dit que dans cette affaire Derdas leur tua environ quatre-vingts cavaliers. Dès lors les ennemis restèrent beaucoup plus renfermés dans leurs murs et ne cultivèrent qu'une très-petite étendue de leur territoire. Quelque temps s'était écoulé et Téleutias marchait contre la ville d'Olynthe, afin de détruire les arbres qui étaient encore debout, et les travaux des ennemis dans les campagnes, lorsque les cavaliers olynthiens, s'avançant tout tranquillement, passèrent le fleuve qui coule au pied des

murs de la ville et s'avancèrent en silence vers l'armée des Lacédémoniens. Téleutias, à cette vue, indigné de leur audace, ordonne aussitôt à Tlémonidas, chef des peltastes, de fondre au pas de course sur eux. Les Olynthiens, voyant accourir les peltastes font volte-face, se retirent tranquillement et repassent le fleuve; les autres les suivent avec une grande audace, et croyant poursuivre des fuyards, ils passent aussi le fleuve. Mais alors les cavaliers olynthiens, profitant du moment où les peltastes, qui venaient de passer le fleuve, paraissent leur donner une prise facile, se retournent, fondent sur eux, et tuent Tlémonidas lui-même avec plus de cent de ses gens. Téleutias, emporté par la colère à la vue de ce qui venait de se passer, saisit ses armes, marche en avant avec les hoplites et ordonne aux cavaliers et aux peltastes de poursuivre l'ennemi sans relâche. Un grand nombre d'entre eux, obéissant à ses ordres, s'avancèrent plus près qu'il ne convenait des murailles, et se retirèrent avec perte; d'autres, atteints par les flèches, lancées du haut des tours, furent forcés de se replier en tumulte pour se mettre à l'abri des traits. Sur ces entrefaites, les Olynthiens chargent avec leur cavalerie, qu'ils appuient de leurs peltastes, et enfin les hoplites eux-mêmes font une sortie et fondent sur la phalange en désordre. Téleutias périt en combattant, et aussitôt après, ses troupes cèdent, personne ne résiste plus, tous prennent la fuite; les uns cherchent un refuge à Spartolos,

d'autres à Acanthe ou à Apollonie, le plus grand nombre cependant à Potidée. Les vainqueurs, poursuivant les fuyards dans toutes ces directions, leur tuèrent une quantité considérable de monde, surtout parmi l'élite de l'armée.

Je prétends que de pareils malheurs doivent servir de leçon aux hommes et leur apprendre en général à ne pas punir même leurs esclaves par colère; car il est arrivé souvent que des maîtres, entraînés par cette passion, se sont attiré à eux-mêmes plus de maux qu'ils n'en ont fait aux autres. Mais à la guerre c'est toujours une faute de se laisser guider par la colère et non par la réflexion; car la colère est imprévoyante, tandis que la réflexion recherche avec autant de soin les moyens d'éviter les revers que ceux de nuire à l'ennemi.

Les Lacédémoniens, après avoir reçu cette nouvelle et en avoir fait l'objet de leur délibération, résolurent d'envoyer des forces assez considérables pour ranimer le courage des vaincus et ne pas rendre inutile ce qu'ils avaient fait jusqu'à présent. Dans ce but ils envoyèrent le roi Agésipolis comme chef de l'expédition, en lui adjoignant trente Spartiates, comme ils l'avaient fait pour Agésilas lors de son expédition en Asie. Plusieurs perièques, d'une bravoure éprouvée, le suivirent comme volontaires, ainsi que plusieurs étrangers du nombre de ceux qu'on appelle *trophimes*, et plusieurs bâtards spartiates, distingués par leur bonne mine, et qui avaient participé aux nobles institutions de la ville.

Les villes alliées fournirent aussi des volontaires; des cavaliers thessaliens en particulier, qui désiraient se faire connaître d'Agésipolis, vinrent se réunir à lui, et Amyntas et Derdas déployèrent encore plus de zèle que la première fois. Tout en augmentant ainsi ses forces, Agésipolis s'avançait contre Olynthe.

Cependant la ville de Phlionte, qui avait mérité les éloges d'Agésipolis à cause de la promptitude avec laquelle elle avait fourni de fortes sommes d'argent pour cette expédition, crut qu'en l'absence d'Agésipolis, Agésilas ne sortirait point contre elle; car il n'était jamais arrivé que les deux rois fussent en même temps absents de Sparte. Aussi refusa-t-elle effrontément toute justice aux exilés rentrés dans leur patrie. En effet, *ceux-ci* demandaient que les points sujets à discussion, fussent décidés par un tribunal impartial; mais les citoyens voulurent absolument que la chose fût jugée dans la ville même, sans égard pour les représentations des exilés qui demandaient quelle justice on pouvait espérer là où les coupables eux-mêmes seraient les juges. Aussi là-dessus les exilés se rendirent-ils à Lacédémone pour porter plainte contre la ville; ils furent accompagnés par quelques autres habitants de Phlionte, qui affirmèrent qu'un grand nombre de citoyens les considéraient comme victimes de l'injustice. La ville des Phliasiens, outrée de cette démarche, condamna tous ceux qui s'étaient rendus à Lacédémone, sans y être envoyés

par l'État. Mais ceux que cette condamnation atteignait, ne se pressèrent point de retourner chez eux; ils restèrent au contraire, et informèrent les Lacédémoniens que ceux qui commettaient ces violences étaient les mêmes gens qui les avaient exilés, et avaient fermé leurs portes aux troupes de Lacédémone; que c'étaient eux qui avaient acheté leurs biens et employaient la violence pour les garder, et qui enfin venaient maintenant de trouver moyen de les faire punir, parce qu'ils s'étaient rendus à Lacédémone, afin qu'à l'avenir personne n'osât plus venir dévoiler ce qui se passait dans la ville.

Comme les Phliasiens paraissaient réellement commettre des injustices, les éphores décrétèrent une expédition contre eux; ce qui ne fâcha point Agésilas. En effet la famille de Podanémos, qui se trouvait maintenant exilé, était liée par l'hospitalité avec son père Archidamos, et lui-même l'était avec la famille de Proclès, fils d'Hipponicos. Aussi, dès que les sacrifices furent accomplis, il marcha en avant sans plus tarder, bien que plusieurs députations vinssent à sa rencontre et que des sommes d'argent lui fussent offertes pour prévenir l'invasion; mais il répondit qu'il ne venait pas pour commettre des injustices, mais pour secourir ceux qui avaient à en souffrir. A la fin les Phliasiens dirent qu'ils consentaient à accepter toutes les conditions, mais ils le prièrent de ne pas envahir leur territoire. Il leur répondit alors qu'il ne pouvait se fier à de simples promesses, puisqu'ils y avaient

déjà manqué précédemment; mais qu'il fallait un fait garant de leur fidélité. Lorsqu'ils lui eurent demandé quelle garantie il voulait, il répondit: « La même que vous avez donnée précédemment, sans que vous ayez eu pour cela rien à souffrir de notre part; c'est de nous livrer la citadelle. » Mais ils refusèrent de le faire; il envahit alors leur pays, environna aussitôt leur ville d'un mur, et les tint assiégés. Comme un grand nombre de Lacédémoniens cependant répétaient que pour quelques personnes on s'aliénait une ville de plus de cinq mille hommes, et comme en effet, pour rendre ce contraste frappant, les Phliasiens tenaient leurs assemblées en vue de ceux du dehors, Agésilas imagina le moyen suivant d'obvier à ce reproche. Toutes les fois qu'il sortait des gens de la ville, attirés soit par leur amitié, soit par leur parenté avec les exilés, il les engageait à former des repas en commun, et faisait fournir des moyens de subsistance suffisants à tous ceux qui voulaient prendre part aux exercices; il voulut qu'on leur fournît à tous des armes et qu'on ne reculât devant aucune dépense dans ce but. Ses ordres furent exécutés, et il se forma ainsi un corps de plus de mille hommes qui se distinguaient par leurs corps robustes, leur bonne discipline et la supériorité de leur armement. En sorte qu'à la fin les Lacédémoniens déclarèrent qu'ils ne pouvaient que désirer de pareils compagnons d'armes.

Pendant qu'Agésilas était ainsi occupé, Agési-

polis, quittant la Macédoine, vint se placer avec ses troupes au pied des murs des Olynthiens; mais, voyant que personne ne sortait contre lui, il se mit à dévaster ce qui restait sur leur territoire, puis il se rendit dans les terres de leurs alliés et détruisit leurs moissons. Il attaqua et prit d'assaut la ville de Torone. Sur ces entrefaites il fut saisi, au fort de l'été, par une fièvre ardente. Comme il avait vu le matin le temple de Bacchus à Aphytis, il soupira après l'ombre de ces bocages et après ces eaux froides et limpides; il y fut transporté encore vivant; mais il mourut hors du temple une semaine après le commencement de sa maladie. Son corps fut placé dans du miel et rapporté à Sparte, où il reçut les honneurs de la sépulture royale.

Lorsqu'Agésilas reçut la nouvelle de sa mort, personne, à le voir, n'eût pensé qu'il fût délivré d'un rival; mais au contraire, il versa des larmes et pleura la perte de sa société. Car les rois demeurent ensemble lorsqu'ils sont à Sparte. Agésipolis était fait pour s'entretenir avec Agésilas des histoires de leur jeunesse, de leurs chasses, de leurs chevaux et de leurs courses; et en outre, lorsqu'ils demeuraient ensemble, il témoignait un grand respect à Agésilas, comme il convenait à son âge plus avancé. Les Lacédémoniens envoyèrent à sa place contre Olynthe Polybiadès en qualité d'harmoste.

Agésilas cependant avait déjà dépassé le temps jusqu'où devaient durer, selon les rapports, les approvisionnements de Phlionte; car telle est la

puissance de la modération dans la nourriture, que les Phliasiens ayant décrété de délivrer la moitié moins de blé qu'auparavant, purent, en exécutant cette résolution, soutenir le siége le double du temps vraisemblable. Et telle est aussi la supériorité de l'énergie sur l'irrésolution, qu'un nommé Delphion qui passait pour un homme de distinction, s'étant mis à la tête de trois cents Phliasiens fut en état de maîtriser l'influence de ceux qui voulaient la paix, et en état de tenir en prison les hommes dont il se défiait; il parvint aussi à forcer le peuple à faire le service des gardes, et à s'assurer de leur fidélité en les surveillant de près. Il faisait souvent des sorties avec les gens qui lui étaient dévoués, et repoussait les gardes des différents points de l'enceinte construite autour de la ville. Mais cependant lorsque, malgré toutes leurs recherches, ces hommes déterminés ne purent plus trouver de vivres dans la ville, ils firent alors demander à Agésilas une trève, pour envoyer une ambassade à Lacédémone. Ils disaient en effet s'être décidés à livrer à discrétion la ville aux magistrats de Lacédémone. Mais Agésilas, irrité de ce qu'ils ne lui accordaient aucun pouvoir, trouva moyen par ses amis de Sparte d'obtenir qu'on le laisserait décider du sort de Phlionte, et accorda ensuite passage à l'ambassade; cependant les gardes furent encore renforcées, afin que personne ne pût sortir de la ville. Malgré ces précautions pourtant Delphion et un esclave stigmatisé, qui avait volé une quantité

d'armes considérable aux assiégeants, parvinrent à s'échapper de nuit. Lorsque les députés furent revenus de Lacédémone avec la nouvelle que cet État avait laissé à Agésilas à décider du sort de Phlionte comme bon lui semblerait, Agésilas décréta d'abord que cinquante des anciens exilés et cinquante hommes de la ville décideraient quels étaient dans la ville les gens dignes de vivre, et lesquels méritaient la mort; ensuite il résolut de leur donner des lois d'après lesquelles ils devraient se gouverner. En attendant l'exécution de ses volontés, il laissa une garnison dans la ville avec une solde de six mois. Après cela il licencia les alliés et ramena ses concitoyens à Sparte. Ainsi se termina cette expédition de Phlionte, qui avait duré un an et huit mois.

Polybiadès de son côté pressait vivement les Olynthiens qui souffraient excessivement de la famine, parce qu'ils ne pouvaient recevoir par terre, ni introduire par mer aucun approvisionnement; il les força d'envoyer à Lacédémone une ambassade pour traiter de la paix. Les députés qui s'y rendirent et qui étaient munis de pleins pouvoirs, conclurent un traité par lequel ils s'engagèrent à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Lacédémoniens, à suivre ces derniers partout où ils les conduiraient, et à être leurs alliés. Après avoir juré de rester fidèles à ce traité, ils s'en retournèrent chez eux.

Les Lacédémoniens étaient alors dans des cir-

constances brillantes; les Thébains et le reste des Béotiens leur étaient entièrement soumis, les Corinthiens dévoués, les Argiens humiliés, depuis que le prétexte des mois sacrés ne leur était plus d'aucun secours, les Athéniens abandonnés; ils avaient en outre châtié leurs alliés infidèles; aussi semblaient-ils s'être formé un empire glorieux et assuré.

CHAPITRE QUATRIÈME.

On pourrait citer, tant dans l'histoire des Grecs que dans celle des Barbares, un grand nombre de faits qui prouvent que les dieux tiennent compte des hommes religieux comme des impies; mais maintenant je me contenterai de rappeler ce qui s'offre présentement à nos regards. Les Lacédémoniens en effet, qui avaient juré de garantir l'indépendance des villes, et avaient malgré cela occupé la citadelle de Thèbes, furent châtiés uniquement par les victimes de leurs injustices, eux qui jusqu'alors n'avaient jamais été soumis par aucun homme; et il suffit de sept exilés seulement pour faire tomber la puissance des citoyens qui les avaient introduits dans l'acropole et avaient voulu asservir leur patrie aux Lacédémoniens, afin de pouvoir eux-mêmes exercer la tyrannie. Je vais raconter comment la chose se passa. Il y avait un nommé Phyllidas[4], qui exerçait les fonctions de secrétaire auprès d'Archias et des autres polémar-

ques, et leur avait rendu en général, à ce qu'ils croyaient, de très-bons services. Étant venu à Athènes pour quelque affaire, il rencontra Mellon, homme déjà connu, et faisant partie des exilés thébains qui s'étaient réfugiés à Athènes. Celui-ci, informé par lui de la tyrannie qu'exerçaient le polémarque Archias et Philippos, comprit que l'état de sa patrie était encore plus odieux à Phyllidas qu'à lui-même; aussi après s'être donné mutuellement des gages de leur fidélité, ils convinrent de la manière dont tout devait se passer. Là-dessus Mellon s'adjoignit sept des exilés, les plus convenables pour son plan, et ne leur fit prendre d'autres armes que des poignards. Ils commencèrent par entrer de nuit sur le territoire de Thèbes; puis après avoir passé la journée dans un endroit désert, ils s'approchèrent des portes, faisant semblant de revenir des champs à l'heure où les plus tardifs quittent leur ouvrage. Lorsqu'ils furent entrés dans la ville, ils passèrent cette nuit-là chez un certain Charon, chez lequel ils restèrent aussi pendant tout le jour suivant. Phyllidas cependant s'occupait de tout arranger pour les polémarques, qui célébraient les Aphrodisiennes avant de sortir de charge; et comme il leur avait en particulier promis précédemment de leur amener les femmes les plus distinguées et les plus belles de Thèbes, il leur dit qu'il les leur amènerait alors. Ils voulaient en effet, conformément à leurs goûts, passer une nuit agréable. Lorsqu'ils eurent soupé, ils furent bientôt

ivres, grâces à ses excitations, et sur leur ordre renouvelé d'amener les hétaires il sortit et amena Mellon et ses amis, dont il avait habillé trois en dames, et les autres en suivantes. Mais après les avoir introduits dans l'antichambre de la maison du polémarque, il entre lui-même et dit à Archias et à ses amis que les femmes refusaient d'entrer, s'il y avait quelque serviteur dans la salle. Là-dessus ils ordonnèrent aussitôt à tous les esclaves de se retirer, et Phyllidas, après avoir donné du vin à ceux-ci, les envoya dans l'appartement de l'un d'eux; après quoi il introduisit les hétaires et en fit asseoir une auprès de chaque homme. Il était en effet convenu qu'aussitôt qu'ils seraient assis ils se déferaient de leurs voiles et frapperaient les tyrans. Telle fut la manière dont ils périrent au rapport de quelques-uns; d'autres prétendent que Mellon et ses gens entrèrent comme des convives et tuèrent les polémarques.

Phyllidas ensuite, ayant pris trois des conjurés, se rendit à la maison de Léontiadès, frappa à la porte et dit qu'il était porteur d'un message des polémarques. Léontiadès était seul encore couché depuis son souper, et sa femme était assise à côté de lui occupée à des ouvrages de laine; il fit entrer Phyllidas qu'il regardait comme un homme sûr. Aussitôt qu'ils furent entrés, ils l'égorgèrent et employèrent la terreur pour forcer sa femme au silence; puis ils dirent en sortant que la porte était fermée, et que s'ils la trouvaient ouverte

ils tueraient tous ceux qui étaient dans la maison. Après avoir pris ces mesures, Phyllidas se rendit avec deux de ses gens à la prison et dit au geôlier qu'il amenait d'après l'ordre des polémarques un homme qu'il fallait enfermer; dès qu'il eut ouvert, ils le tuèrent et délivrèrent les prisonniers. Ils armèrent ceux-ci promptement, après avoir été prendre les armes du portique, et les conduisirent à l'Amphéion, où ils leur ordonnèrent de rester l'arme au pied. Alors ils firent aussitôt crier par le héraut à tous les Thébains, cavaliers et hoplites, de sortir parce que les tyrans étaient morts. Les citoyens tant qu'il fit nuit restèrent tranquilles, ajoutant peu de foi à cette nouvelle; mais lorsque le jour parut, et que ce qui s'était passé fut connu, les hoplites et les cavaliers vinrent aussitôt se joindre en armes aux conjurés. Les exilés, déjà rentrés dans leur patrie, envoyèrent des cavaliers à ceux qui étaient sur les frontières athéniennes et aux deux généraux, qui vinrent dès qu'ils surent pourquoi on les faisait appeler. Cependant l'harmoste de l'acropole, dès qu'il connut la publication de la nuit, envoya chercher du secours à Platée et à Thespies; mais les cavaliers thébains informés de l'arrivée des Platéens, allèrent à leur rencontre et en tuèrent plus de vingt. Après ce succès ils revinrent dans la ville, et conjointement avec les Athéniens qui étaient déjà arrivés des frontières, ils attaquèrent l'acropole. Ceux qui s'y trouvaient, sentant leur propre faiblesse, commencèrent à avoir peur

lorsqu'ils virent l'ardeur de tous les assaillants, excités encore par les récompenses considérables promises à ceux qui monteraient les premiers à l'assaut; aussi déclarèrent-ils qu'ils se retireraient si on leur accordait un sauf-conduit pour sortir avec leurs armes. Les assiégeants accordèrent avec joie ce qu'ils demandaient et les laissèrent sortir, après avoir conclu une trêve et s'être engagés par des serments à observer ces conditions. Malgré cela, à leur sortie, les Thébains se saisirent de tous ceux qu'ils reconnurent comme ennemis et les mirent à mort; quelques-uns furent emmenés secrètement et sauvés par les Athéniens venus des frontières. Mais les Thébains prirent les enfants de celles de leurs victimes qui avaient une famille et les égorgèrent.

Les Lacédémoniens, lorsqu'ils apprirent ces nouvelles, commencèrent par mettre à mort l'harmoste qui avait abandonné l'acropole sans attendre des secours; puis ils décrétèrent une expédition contre les Thébains. Agésilas alors déclara qu'il y avait plus de quarante ans qu'il avait passé l'adolescence et démontra que la loi, qui exempte les autres citoyens de cet âge de marcher hors de leur patrie, était aussi applicable aux rois. Grâces à cette raison il fut dispensé de partir, quoique cependant ce ne fût point ce motif qui le portât à rester; mais il savait bien que s'il commandait cette expédition, ses concitoyens diraient qu'Agésilas créait des embarras à l'État uniquement pour

secourir des tyrans; il leur laissa donc prendre le parti qu'ils voudraient au sujet de ces circonstances. Les éphores, sur les suggestions des Thébains qui s'étaient enfuis après les massacres, envoyèrent au fort de l'hiver Cléombrotos, qui commandait alors une armée pour la première fois. Comme la route qui passe par Éleuthères était occupée par Chabrias et des peltastes athéniens, Cléombrotos prit pour passer la montagne celle qui conduit à Platée. Mais ses peltastes en avançant trouvèrent sur le sommet les prisonniers libérés qui, au nombre d'environ cent cinquante, gardaient ce passage; les peltastes les tuèrent tous, à l'exception peut-être d'un ou deux qui parvinrent à s'échapper. Cléombrotos ensuite descendit à Platée, qui était encore dévouée aux Lacédémoniens. Puis il se rendit à Thespies, d'où il repartit pour aller placer son camp à Cynoscéphales qui appartenait aux Thébains; il y resta environ seize jours et se retira ensuite à Thespies. Il laissa dans cette ville Sphodrias en qualité d'harmoste avec le tiers du contingent de chaque État allié; il lui remit aussi tout l'argent qu'il avait reçu de Sparte et lui ordonna de recruter des mercenaires. Sphodrias exécuta ces ordres, après quoi Cléombrotos prit la route de Creusis et ramena dans leurs foyers ses troupes, qui en étaient à se demander si l'on était en paix ou en guerre avec les Thébains. En effet il avait conduit son armée dans le territoire de Thèbes et il s'en retournait cependant après n'avoir fait que le

moins de ravages possible. Il fut assailli dans sa marche par un vent épouvantable que quelques-uns interprétèrent comme un signe de l'avenir; ce vent, qui produisit un grand nombre d'autres effets extraordinaires, surprit l'armée partie de Creusis au moment où elle passait l'endroit où la montagne longe la mer; il précipita un grand nombre d'ânes avec leurs charges et fit voler dans la mer une quantité considérable d'armes qu'il enleva aux soldats; si bien qu'à la fin plusieurs, ne pouvant plus marcher avec leurs armes, laissèrent çà et là sur le sommet de la montagne leurs boucliers renversés qu'ils eurent soin de remplir de pierres; ils prirent alors leur repas aussi bien qu'ils le purent à Égosthènes en Mégaride. Le lendemain ils retournèrent chercher leurs armes. Après cela chacun s'en retourna chez soi, car Cléombrotos licencia ses troupes.

Les Athéniens, considérant la puissance de Lacédémone, furent tellement effrayés de voir que le théâtre de la guerre n'était plus à Corinthe, et que déjà les Lacédémoniens passaient à côté de l'Attique pour envahir Thèbes, qu'ils mirent en jugement les deux généraux qui avaient été complices de la révolte de Mellon contre Léontiadès et son parti; ils mirent à mort l'un, et exilèrent l'autre qui n'avait point attendu sa sentence.

Les Thébains de leur côté, redoutant leur faiblesse s'ils étaient seuls à faire la guerre aux Lacédémoniens, eurent recours au moyen suivant:

ils persuadèrent à force d'argent l'harmoste de Thespies, Sphodrias, de faire semblant de vouloir envahir l'Attique, afin d'amener ainsi une rupture entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Sphodrias donc, docile à leurs prières, feignit de vouloir s'emparer du Pirée qui était dénué de portes; il partit donc de grand matin de Thespies avec ses soldats, après leur avoir fait prendre leur repas, disant qu'il voulait atteindre le Pirée avant le jour. Mais le jour le surprit à Thria, et là il ne chercha point à cacher sa marche, puisque après avoir pris une autre route, il se mit à enlever les troupeaux et pilla les habitations. Quelques-uns de ceux qui l'avaient rencontré de nuit s'étaient enfuis à Athènes, et avaient annoncé aux Athéniens qu'une armée formidable s'approchait; ceux-ci s'étaient donc armés en toute hâte, et cavaliers et hoplites veillaient à la garde de la ville. Il se trouvait alors à Athènes des députés lacédémoniens, Étymoclès, Aristolochos et Ocellos, qui demeuraient chez le proxène Callias; aussitôt que les Athéniens reçurent la nouvelle de cette surprise, ils s'emparèrent des députés et les gardèrent à vue, croyant qu'ils avaient eu part au complot; mais ils étaient eux-mêmes terrassés par cette nouvelle, et se justifiaient en disant que s'ils avaient su qu'on dût prendre le Pirée ils n'auraient jamais été assez fous pour se livrer ainsi eux-mêmes sous la main des Athéniens, et qui plus est, en restant chez le proxène, chez lequel on pouvait les trouver au

premier instant. Ils dirent encore que les Athéniens pourraient bientôt voir évidemment que la ville de Lacédémone ne savait rien non plus de ce coup de main; ils déclaraient en effet être parfaitement sûrs de recevoir la nouvelle de la condamnation de Sphodrias prononcée par la ville. Ils furent en conséquence jugés ignorer toute l'affaire et libérés. Les éphores de leur côté rappelèrent Sphodrias et lui intentèrent une accusation capitale; mais il en craignit le résultat et ne se rendit point à leurs ordres, et pourtant, bien qu'il eût désobéi, il fut absous. Ce jugement parut à beaucoup de personnes à Lacédémone de la plus grande injustice. Voici quelle en fut la cause.

Sphodrias avait un fils nommé Cléonymos qui, à peine sorti de l'enfance, était à la fois le plus beau et le plus distingué des jeunes gens de son âge; il se trouvait être aimé d'Archidamos, fils d'Agésilas. Les citoyens attachés à Cléombrotos, qui, en qualité d'amis de Sphodrias, désiraient vivement le sauver, redoutaient le parti d'Agésilas et les gens impartiaux; car Sphodrias passait pour avoir commis une faute grave. Sphodrias alors dit à Cléonymos: « Il dépend de toi, mon fils, de sauver ton père en priant Archidamos de me rendre Agésilas favorable pour mon jugement. » Cléonymos, après avoir ouï ces paroles, se hasarda à venir auprès d'Archidamos pour lui demander d'être le sauveur de son père. Archidamos cependant, voyant Cléonymos en pleurs, restait auprès

de lui pleurant aussi; mais lorsqu'il eut ouï sa prière il lui répondit: « Il faut que tu saches, Cléonymos, que je ne puis pas même regarder mon père en face, mais que lorsque je désire obtenir quelque chose dans l'État, j'ai recours à toute autre personne plutôt qu'à mon père. Cependant puisque tu m'en pries, sois assuré que je mettrai tout mon zèle à faire cela pour toi. » Et pour lors il revint donc chez lui après le repas public et se livra au repos; mais le lendemain matin après s'être levé, il fit le guet, afin que son père ne sortît pas sans qu'il s'en aperçût. Lorsqu'il le vit sortir, il laissa d'abord les citoyens qui étaient là s'entretenir avec lui, ensuite les étrangers, puis il céda même le pas aux esclaves qui avaient quelque chose à lui demander, et enfin lorsque Agésilas de retour des bords de l'Eurotas rentra chez lui, il se retira aussi sans l'avoir abordé. Le lendemain il fit précisément la même manœuvre. Agésilas cependant soupçonnait bien le motif de sa présence continuelle; mais il ne l'interrogeait point, et le laissait faire. Archidamos d'un autre côté qui désirait comme on pense voir Cléonymos, n'osait pourtant se rendre vers lui tant qu'il n'avait pas parlé à son père au sujet de sa prière; et les amis de Sphodrias, ne voyant plus venir Archidamos dans la maison qu'il fréquentait auparavant, étaient dans une grande inquiétude, qu'il n'eût été tancé par Agésilas. Enfin cependant Archidamos prit sur lui d'aborder Agésilas et lui dit: « Mon père,

Cléonymos m'a prié de te demander de sauver son père; et je te demande cette grâce si cela est possible.» Agésilas lui répondit: «Je veux bien te pardonner à toi cette démarche; mais cependant je ne vois pas trop comment moi j'obtiendrais le pardon de ma patrie, si je ne déclarais pas coupable un homme qui s'est enrichi au détriment de l'État.» Archidamos n'eut rien à repliquer à cela, mais il se retira vaincu par l'évidence de la justice; il revint ensuite, soit de son propre mouvement, soit d'après les conseils d'un autre, et dit: «Je sais bien, mon père, que si Sphodrias n'était point coupable, tu l'acquitterais; eh bien! maintenant, s'il a commis une faute, qu'il obtienne de toi son pardon pour l'amour de moi.» A quoi Agésilas répondit: «Cela sera, si cela ne peut que nous être honorable.» Archidamos se retira sur cette réponse qui lui ôta tout espoir. Mais un des amis de Sphodrias, s'entretenant avec Étymoclès, lui dit: «Vous autres amis d'Agésilas, je présume, vous voulez tous la mort de Sphodrias?» A quoi Étymoclès répondit: «Par Jupiter, nous agirions alors en sens inverse d'Agésilas, puisque celui-ci répète à tous ceux avec qui il parle à ce sujet qu'on ne peut, il est vrai, nier que Sphodrias soit coupable; mais que cependant il serait dur de faire mourir un homme qui, enfant, adolescent et homme fait, a toujours mené la conduite la plus honorable, que Sparte en effet a besoin de pareils soldats.» Ces paroles furent rap-

portées à Cléonymos qui, plein de joie, se rendit aussitôt vers Archidamos et lui dit : « Nous savons maintenant ce que tu as fait pour nous ; aussi sache bien, Archidamos, que nous tâcherons de faire pour toi que tu n'aies jamais à rougir de notre amitié. » Il tint parole, car pendant sa vie il suivit toujours le chemin de l'honneur à Sparte, et il mourut à Leuctres, où il combattit sous les yeux du roi à côté du polémarque Dinon, et, après être tombé trois fois, il fut le premier de ses concitoyens qui trouva la mort au milieu des ennemis. Sa perte affligea extrêmement Archidamos ; au reste, comme il l'avait promis, Cléonymos ne lui donna jamais occasion de rougir de lui, mais au contraire lui fit honneur. C'est ainsi que Sphodrias échappa à la condamnation.

Ceux des Athéniens qui tenaient le parti des Béotiens, annoncèrent au peuple que les Lacédémoniens, non-seulement n'avaient pas puni Sphodrias, mais l'avaient même approuvé pour avoir tendu des embûches à Athènes. Aussi dès lors se mirent-ils à établir des portes au Pirée, à construire des vaisseaux et à secourir les Béotiens avec tout le zèle possible. Les Lacédémoniens de leur côté décrétèrent une expédition contre Thèbes, et dans la pensée qu'Agésilas la conduirait avec plus de talent que Cléombrotos, ils le prièrent de prendre le commandement de l'armée. Il répondit qu'il ne résisterait jamais aux volontés de l'État, et se prépara au départ. Mais sachant que si l'on n'occu-

pait d'avance le Cithéron, il ne serait pas facile de pénétrer jusqu'à Thèbes, et apprenant que les Clitoriens, en guerre avec les Orchoméniens, entretenaient des mercenaires, il entra en relation avec eux, afin d'avoir à sa disposition leurs troupes soldées, s'il en avait besoin. Après avoir accompli les sacrifices du départ, et avant d'être arrivé à Tégée, il fit parvenir au chef des mercenaires des Clitoriens un mois de leur solde avec l'ordre de s'emparer d'avance du Cithéron; et en même temps il dit aux Orchoméniens de suspendre les hostilités pendant tout le temps que durerait l'expédition. Il déclara que, selon le décret rendu par les alliés, il commencerait par marcher contre toute ville qui en attaquerait une autre pendant que l'armée serait occupée au dehors.

Après avoir passé le Cithéron, il se rendit à Thespies, d'où il partit pour entrer dans le territoire de Thèbes; mais il trouva la plaine, ainsi que les positions les plus importantes du pays, garnies de fossés et de palissades. Il campait tantôt ci tantôt là, et, après le repas du matin, il sortait avec ses troupes et ravageait les campagnes situées à l'est des palissades et du fossé; les ennemis, en effet, dès qu'Agésilas paraissait quelque part, arrivaient de leur côté pour se défendre derrière leurs retranchements. Un jour qu'il avait déjà repris la route du camp, les cavaliers thébains, jusque-là invisibles, s'élancèrent tout à coup par les sorties pratiquées dans le retran-

chement et fondirent sur l'ennemi, dont les peltastes étaient déjà partis pour aller préparer leur repas, et dont les cavaliers étaient les uns encore à terre et les autres justement occupés à monter à cheval; ils renversèrent un grand nombre de peltastes, ainsi que Cléon et Épilytidas, cavaliers spartiates, un périèque nommé Eudicos et quelques exilés athéniens qui n'étaient pas encore remontés à cheval. Agésilas alors fit volteface et vint au secours des siens avec ses hoplites; sa cavalerie chargea la cavalerie et fut soutenue par les hoplites qui servaient depuis dix ans. Les cavaliers thébains cependant ressemblaient à des gens qui auraient un peu trop bu à midi; en effet ils attendirent les assaillants jusqu'à ce qu'ils pussent lancer leurs javelots, sans toutefois les atteindre; puis ils opérèrent leur retraite, dans laquelle ils perdirent douze hommes. Lorsque Agésilas vit que les ennemis paraissaient toujours après déjeuner, il sacrifia à la pointe du jour et, faisant toute diligence, il introduisit son armée dans l'enceinte des retranchements qui étaient déserts; il se mit aussitôt à brûler et à saccager l'espace compris dans l'enceinte, et s'avança ainsi jusqu'à la ville. Après cela il se retira de nouveau à Thespies qu'il fortifia, et où il laissa Phébidas comme harmoste; puis il repassa lui-même la montagne et se rendit à Mégare où il licencia les alliés, et d'où il ramena les troupes lacédémoniennes à Sparte.

Après le départ d'Agésilas, Phébidas envoya des bandes de pillards pour mettre à feu et à sang le territoire des Thébains, et lui-même faisait des excursions, dans lesquelles il dévastait le pays. Les Thébains de leur côté, voulant se venger des maux qu'ils souffraient, marchèrent en masse contre le pays de Thespies; mais lorsqu'ils y furent arrivés ils trouvèrent Phébidas qui, les resserrant continuellement avec ses peltastes, les empêcha de se séparer un instant du gros de l'armée; de sorte qu'ils furent très-déconcertés dans cette invasion et opérèrent une prompte retraite. Les muletiers mêmes, jetant les grains dont ils s'étaient emparés, s'en retournèrent chez eux; tant était grande la terreur qui avait saisi l'armée. Phébidas environné de ses peltastes et suivi d'après ses ordres par le corps des hoplites, pressait vivement l'ennemi. Déjà il espérait le mettre en déroute complète; il marchait lui-même plein d'audace à la tête, exhortait ses troupes à entamer l'ennemi, tout en donnant l'ordre aux hoplites thespiens de le suivre de près. Mais dans leur retraite les cavaliers thébains arrivèrent à une forêt impénétrable, ils commencèrent alors par se réunir, puis ils firent volte-face, parce qu'ils ne voyaient aucun moyen de passer; le petit nombre de peltastes qui étaient à la tête eut peur et prit la fuite; les cavaliers à cette vue reçurent des fuyards même l'idée de les poursuivre. Phébidas et deux ou trois guerriers avec lui moururent en combattant, et les mercenaires

alors prirent tous la fuite. Lorsque dans leur déroute ils furent arrivés près des hoplites thespiens, ceux-ci qui auparavant se faisaient forts de ne jamais céder aux Thébains, prirent aussi la fuite sans même qu'on songeât à les poursuivre, parce qu'il était déjà tard; aussi ne perdirent-ils que peu de monde, mais cependant les Thespiens ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent derrière leurs murailles. Ce succès enflamma d'un nouveau courage les Thébains, qui firent alors des expéditions contre Thespies et les villes voisines. Le parti démocratique de ces villes se retira à Thèbes; car il s'était établi dans toutes de puissantes factions aristocratiques, comme à Thèbes; de sorte que dans ces villes aussi les partisans des Lacédémoniens avaient grand besoin de secours. Après la mort de Phébidas, les Lacédémoniens envoyèrent par mer un polémarque et une division pour garder Thespies.

Lorsque le printemps approcha, les éphores décrétèrent une nouvelle expédition contre Thèbes, et, comme précédemment, prièrent Agésilas de la commander. Celui-ci, jugeant nécessaire de prendre les mêmes précautions pour l'invasion, envoya, avant d'offrir les sacrifices du départ, l'ordre au polémarque de Thespies d'occuper et de garder jusqu'à son arrivée les hauteurs qui dominent la route de Cithéron. Après avoir passé cette montagne et être arrivé à Platée, il feignit de vouloir comme précédemment, aller d'abord à Thespies, et envoya l'ordre de préparer des approvisionne-

ments, et invita les députations à l'attendre dans cette ville, de sorte que les Thébains se préparaient fortement contre une invasion du côté de Thespies. Mais Agésilas, après avoir sacrifié, prit à la pointe du jour la route d'Érythres, en franchissant en un jour avec son armée l'espace de deux jours de marche, et parvint à passer le retranchement du côté de Scolos avant l'arrivée des Thébains qui gardaient l'endroit par où il était entré la première fois. Par cette manœuvre il ravagea le pays situé à l'est de Thèbes, jusqu'au territoire des Tanagréens. Car Tanagra était encore alors au pouvoir d'Hypatodoros et de son parti, lequel était dévoué aux Lacédémoniens. Il se retira ensuite en gardant le mur à sa gauche. Les Thébains étant survenus, se rangèrent en bataille à Graostéthos; ils avaient derrière eux le fossé et la palissade et pensaient que c'était un endroit favorable pour combattre, parce que la place était passablement étroite et d'un accès difficile. Mais Agésilas, voyant l'avantage de leur position, ne marcha point contre eux, mais décrivit une courbe et s'avança contre la ville. Les Thébains alors, craignant pour leur ville qui était en effet abandonnée, quittèrent la place qu'ils occupaient et coururent vers Thèbes par la route de Potnies; c'était en effet le chemin le plus sûr. On admira cet ingénieux artifice d'Agésilas qui força les ennemis à se retirer au pas de course, tout en conduisant lui-même son armée loin d'eux.

Toutefois quelques polémarques attaquèrent avec leurs bataillons les ennemis à leur passage; mais les Thébains lancèrent leurs javelots du haut des collines et tuèrent ainsi un des polémarques, Alypétos, qui fut atteint par une lance. Cependant les Thébains furent aussi repoussés de l'éminence où ils se trouvaient, et les Scirites et quelques cavaliers, montant après eux, atteignirent ainsi les derniers de ceux qui couraient vers la ville. Mais les Thébains, une fois arrivés près des murs, se retournèrent; et les Scirites, les voyant sur la défensive, se retirèrent d'un pas plus qu'accéléré. Les Thébains, bien qu'ils n'en eussent pas abattu un seul, élevèrent pourtant un trophée, parce que les assaillants s'étaient retirés.

Agésilas, à cause de l'heure avancée, s'en retourna placer son camp à l'endroit où il avait vu les ennemis rangés en bataille, et le lendemain il reprit le chemin de Thespies. Les peltastes à la solde des Thébains le suivaient de près avec audace et appelaient Chabrias, qui n'avait pas voulu les accompagner, lorsque les cavaliers des Olynthiens qui, fidèles à leurs serments, étaient déjà dans les rangs des Lacédémoniens, firent volte-face, et les poursuivant sur les pentes de la montagne, en tuèrent un grand nombre; en effet l'infanterie est facilement atteinte par la cavalerie quand elle a à gravir une colline accessible aux chevaux. Lorsque Agésilas fut arrivé à Thespies il trouva les citoyens en dissension; il s'opposa

à la fureur de ceux qui se disaient du parti lacédémonien, et qui voulaient mettre à mort leurs adversaires du nombre desquels était Ménon; il réconcilia les partis et les força à s'unir les uns aux autres par des serments. Cela fait il franchit de nouveau le Cithéron et retourna à Mégare, d'où il ramena les troupes lacédémoniennes dans leur patrie, après avoir licencié celles des alliés.

Les Thébains, vivement tourmentés par le manque de vivres, parce que depuis deux ans ils n'avaient retiré aucuns fruits de leurs terres, envoyèrent à Pagases deux galères avec des gens chargés d'acheter pour dix talents de blé. Pendant qu'ils faisaient leur emplette, le Lacédémonien Alcétas, qui gardait Oréos, équipa trois galères en ayant soin que le bruit ne s'en répandît pas. Puis lorsque le blé fut en mer Alcétas s'empara des vaisseaux et de leur charge, et prit vivant l'équipage qui ne se composait pas de moins de trois cents hommes; il renferma ces gens dans l'acropole où il habitait lui-même. Cependant il descendit de l'acropole pour s'occuper d'un jeune garçon d'Oréos, remarquable, à ce qu'on disait, par sa beauté et son caractère, et qui lui était attaché; les prisonniers alors, s'apercevant de la négligence avec laquelle ils étaient gardés, s'emparèrent de la citadelle; la ville aussitôt s'insurgea, et les Thébains eurent ainsi désormais toute facilité pour se procurer du blé.

Au retour du printemps Agésilas se trouvait

alité; en effet, à l'époque où il ramena l'armée de Thèbes, il était à Mégare et montait du temple de Vénus à la maison de ville, lorsqu'une de ses veines se rompit, et le sang de son corps se porta dans sa jambe qui était saine. La jambe enflant énormément et les douleurs étant devenues insupportables, un médecin syracusain lui ouvrit la veine près de la cheville du pied. Une fois que le sang eût commencé à sortir, il coula la nuit et le jour qui suivirent, et tous les efforts pour l'arrêter furent inutiles, jusqu'à ce qu'Agésilas s'évanouît; alors pourtant le sang cessa de couler. Agésilas fut ainsi ramené à Lacédémone et fut malade le reste de l'été et tout l'hiver.

Dès que le printemps parut, les Lacédémoniens décrétèrent une nouvelle expédition et en donnèrent le commandement à Cléombrotos. Lorsqu'il fut arrivé avec son armée au pied du Cithéron il envoya en avant ses peltastes pour s'emparer des hauteurs qui dominaient la route. Mais un corps de Thébains et d'Athéniens avait déjà occupé le sommet; ces gens laissèrent avancer les peltastes jusqu'à ce qu'ils fussent à leurs pieds, alors ils s'élancèrent à leur poursuite et en tuèrent près de quarante. Dans ces circonstances Cléombrotos pensa qu'il était impossible de passer dans le pays de Thèbes; il ramena donc son armée et la licencia.

Les alliés, s'étant rassemblés à Lacédémone, prirent la parole pour dire qu'ils étaient épuisés par la guerre à cause de la mollesse qu'on y ap-

portait; on pouvait en effet équiper un beaucoup plus grand nombre de vaisseaux que les Athéniens et prendre leur ville par la famine; on pouvait aussi avec ces mêmes vaisseaux faire passer une armée à Thèbes par la Phocide, si l'on voulait, ou, si l'on aimait mieux, par Creusis. Sur cet avis on équipa soixante galères dont Pollis fut nommé amiral. Ceux qui avaient eu cette idée ne s'étaient point trompés, car les Athéniens furent bloqués; lès vaisseaux chargés de vivres arrivaient bien jusqu'à Gérestos, mais ne voulaient pas s'avancer au-delà, parce que la flotte des Lacédémoniens était autour d'Égine, de Céos et d'Andros. Les Athéniens, sentant leur détresse, montèrent eux-mêmes sur leurs vaisseaux et remportèrent, sous le commandement de Chabrias, une victoire navale sur Pollis, et le blé fut ainsi amené à Athènes.

Comme les Lacédémoniens se préparaient à faire passer une armée en Béotie, les Thébains prièrent les Athéniens d'envoyer une armée autour du Péloponèse, parce qu'ils pensaient que dans ce cas il ne serait pas possible aux Lacédémoniens de protéger à la fois leur propre pays et les villes alliées dans ces contrées, et d'envoyer en même temps des forces suffisantes contre eux. Les Athéniens, irrités d'ailleurs contre les Lacédémoniens à cause de l'affaire de Sphodrias, furent pleins d'ardeur à envoyer autour du Péloponèse soixante vaisseaux, pour le commandement desquels

ils choisirent Timothéos. Comme Thèbes était délivrée de l'invasion des ennemis pour tout le temps que Cléombrotos commandait l'armée et que Timothéos était en croisière, les Thébains marchèrent hardiment contre les villes voisines et les firent rentrer sous leur domination. Cependant Timothéos, dans ses courses maritimes, soumit en peu de temps Corcyre; mais il ne réduisit point ses habitants en esclavage, n'exila personne et ne changea point les lois; conduite qui rendit toutes les villes des environs très-portées en sa faveur.

Les Lacédémoniens équipèrent aussi de leur côté une flotte, et lui donnèrent pour navarque Nicolochos, homme très-entreprenant. Lorsqu'il fut en vue des vaisseaux de Timothéos il n'hésita point, bien qu'il lui manquât encore six vaisseaux des Ambraciotes, à attaquer avec ses cinquante-cinq vaisseaux les soixante de Timothéos. Il fut vaincu dans ce combat, et Timothéos éleva un trophée à Alyzia, où il tira ses vaisseaux à terre pour les radouber. Nicolochos, aussitôt après avoir reçu les six galères des Ambraciotes, fit voile vers Alyzia où se trouvait Timothéos, et, comme celui-ci ne s'avança point contre lui, il éleva aussi un trophée dans les îles les plus voisines. Mais Timothéos, après avoir radoubé les vaisseaux qu'il avait déjà et en avoir reçu d'autres de Corcyre, ce qui en tout lui faisait une flotte de plus de soixante et dix voiles, eut une supériorité décidée sur

mer; il fit demander de l'argent à Athènes, car il lui en fallait beaucoup puisqu'il avait beaucoup de vaisseaux.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE

DU SIXIÈME LIVRE.

Ch. 1. *Expédition de Cléombrotos en Béotie.— Polydamas de Pharsale demande à Lacédémone des secours contre Jason.— On ne peut les lui accorder.— Jason, chef de toute la Thessalie.* Ch. 2. *Paix conclue entre Athènes et Sparte; bientôt rompue.— Guerre de Corcyre.— Expédition navale d'Iphicrate.* Ch. 3. *Négociations de paix. La paix est faite entre tous les États; Thèbes seule s'en exclut.* Ch. 4. *Cléombrotos en Béotie.— Bataille de Leuctres. Défaite des Lacédémoniens.— Effet de cette nouvelle à Sparte et à Athènes.— Jason fait conclure une trève. Plans de Jason, sa mort.— Événements de Thessalie.* Ch. 5. *Nouvelles négociations de paix. L'indépendance des villes reconnue par tous les États, excepté par les Éléens. Discussion entre Sparte et Mantinée. Dissensions à Tégée. Expédition d'Agésilas en Arcadie.— Les Arcadiens et Épaminondas ravagent la Laconie.— Les Athéniens accordent des secours à Sparte. Iphicrate les commande.*

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Pendant que les Athéniens et les Lacédémoniens étaient ainsi occupés, les Thébains, après avoir soumis les villes de la Béotie, marchaient aussi contre la Phocide. Les Phocéens, de leur côté, envoyèrent une ambassade à Lacédémone pour dire que, si on ne les secourait, ils seraient obligés de faire leur soumission aux Thébains; là-dessus les Lacédémoniens firent passer par mer en Phocide le roi Cléombrotos avec quatre bataillons et le contingent des alliés.

Environ vers la même époque le Pharsalien Polydamas arriva aussi de Thessalie auprès du gouvernement des Lacédémoniens. C'était un homme qui jouissait d'une brillante réputation dans toute la Thessalie et qui, en particulier dans sa ville, passait pour si vertueux que les Pharsaliens, bien qu'en proie à des dissensions, lui avaient confié l'acropole et lui avaient remis la perception des revenus déterminés par les lois, afin qu'il en disposât pour le culte et le reste de l'administration; avec ces fonds il pourvoyait à la garde et à la conserva-

tion de la citadelle, ainsi qu'à toute l'administration dont il rendait un compte annuel. Lorsqu'il lui manquait de l'argent, il en prenait sur sa fortune particulière et se remboursait lorsqu'il y avait surabondance dans les revenus. Il était d'ailleurs hospitalier et menait grand train, selon la coutume des Pharsaliens. Lors donc qu'il fût arrivé à Lacédémone, il parla en ces termes :

« Citoyens lacédémoniens, comme aussi haut que ma mémoire peut remonter dans ma famille, je me trouve jouir chez vous des titres de proxène et de bienfaiteur, il me paraît naturel d'avoir recours à vous lorsque je suis dans quelque embarras, et de vous informer lorsqu'il s'élève en Thessalie quelque danger pour vous. Vous avez donc, vous aussi, je n'en doute pas, entendu prononcer le nom de Jason : c'est en effet un homme de renom et qui possède une grande puissance. Après avoir conclu une trêve avec moi il vint me trouver, et me dit :

« Voici, Polydamas, un raisonnement qui te pourra prouver que j'aurais les moyens de soumettre votre ville de Pharsale même de vive force : J'ai en effet pour alliées les plus nombreuses et les plus grandes des villes de Thessalie, et je les ai subjuguées alors que vous aviez réuni contre moi vos forces aux leurs. Certainement tu sais bien aussi que j'ai à ma solde près de six mille étrangers auxquels, je crois, aucune ville ne pourrait facilement tenir tête. Le nombre des troupes

qu'on pourrait leur opposer d'autre part, ne serait, il est vrai, pas moins considérable; mais les armées des villes renferment des hommes dont les uns sont déjà avancés en âge, les autres encore au-dessous de l'âge viril, et il n'y en a certes qu'un petit nombre dans chaque État, qui se livrent à des exercices de corps, tandis qu'il n'est aucun de mes mercenaires qui ne soit capable de supporter les mêmes travaux que moi.» Jason est lui-même, s'il faut vous dire la vérité, très-robuste de corps, et du reste fort actif; il soumet journellement ses troupes à des épreuves: il est en effet toujours en armes à leur tête, soit dans les gymnases, soit dans toutes ses expéditions. Il renvoie ceux de ses mercenaires chez lesquels il aperçoit de la mollesse; mais pour ceux qu'il voit pleins d'ardeur pour les fatigues et les périls de la guerre, il les distingue en leur donnant une solde double, triple ou quadruple, en leur faisant d'autres présents, en les soignant dans leurs maladies, et en honorant leurs funérailles. En sorte que tous ses mercenaires savent que la valeur guerrière assure à leur vie honneurs et richesses. Il m'a montré (ce que je savais) que les Maraques, les Dolopes et Alcétas, gouverneur de l'Épire, lui étaient déjà soumis. «Qu'est-ce donc,» dit-il, «qui pourrait me faire craindre de n'avoir pas toute facilité à vous subjuguer? Peut-être quelqu'un qui ne me connaîtrait pas me répliquerait-il: Que tardes-tu donc et que ne marches-

tir à l'instant contre les Pharsaliens? C'est, par Jupiter, qu'il me paraît de beaucoup plus préférable de vous attacher à moi de bon gré, plutôt que malgré vous. En effet, réduits par la violence, vous chercheriez à me faire tout le mal que vous pourriez, et moi je désirerais vous voir aussi faibles que possible; mais si je pouvais vous persuader de vous réunir à moi, il est évident que nous chercherions alors réciproquement à augmenter le plus possible notre puissance. Je sais, Polydamas, que ta patrie se dirige d'après tes conseils; si donc tu l'amènes à des dispositions favorables envers moi, je te promets de te rendre le plus grand homme de la Grèce après moi. Apprends dans quelles affaires je te donnerai la seconde place, et n'ajoute foi qu'à celles de mes paroles de la vérité desquelles la réflexion te convaincra. N'est-il pas évident que, lorsque j'aurai pour moi Pharsale et les villes de votre dépendance, je me constituerai aisément *tagos* de tous les Thessaliens; et que, lorsque la Thessalie est réunie sous un tel chef, la force de la cavalerie s'élève à six mille hommes, et celle des hoplites à plus de dix mille. Lorsque je considère la vigueur et la noble ardeur de ces troupes, je me persuade que, si elles étaient convenablement dirigées, on ne pourrait trouver une nation à laquelle les Thessaliens consentissent à être assujettis. Comme la Thessalie est un pays très-vaste, toutes les nations environnantes lui sont soumises, lorsqu'elle est sous le commandement

d'un tagos. Presque toutes les troupes de ces pays ont pour armes le javelot, de sorte que notre puissance aura naturellement aussi la supériorité dans l'infanterie légère. J'aurai aussi certainement pour alliés les Béotiens et tous les autres peuples qui sont en guerre avec Lacédémone, et certes tous consentiront à me suivre, si seulement je les délivre des Lacédémoniens. Je suis parfaitement sûr que les Athéniens aussi feraient tout au monde pour devenir nos alliés; mais ce ne serait pas mon avis de nous lier d'amitié avec eux, car je crois qu'il nous serait encore plus facile de nous emparer de l'empire de la mer que de celui de la terre. Examinez aussi mes calculs là-dessus, » dit-il, « pour voir s'ils sont justes. »

« Si nous possédons la Macédoine, d'où les Athéniens mêmes tirent leurs bois de construction, nous serons en état de construire beaucoup plus de vaisseaux qu'eux. Et qui, des Athéniens ou de nous, devra trouver plus de facilité à les équiper, lorsque nous, nous possédons tant de *pénestes* si propres à ce service? N'est-ce pas nous au moins qui devrons être le mieux à même d'entretenir nos matelots, nous à qui notre abondance permet même d'exporter du blé, tandis que les Athéniens, s'ils n'en achètent, n'en ont pas même suffisamment pour eux? Quant à l'argent, nous devrons aussi en avoir plus abondamment, puisque sans avoir recours à de misérables îles, nous en tirerons des nations de continent, car tous les peuples qui nous

entourent deviennent, on le sait, tributaires, lorsque la Thessalie est gouvernée par un tagos. Tu n'ignores assurément pas que le roi de Perse, qui rançonne non les îles mais le continent, est le plus riche des hommes; eh bien! je regarde comme encore plus facile de le soumettre que de subjuguer la Grèce; car je sais que tous les hommes de ce pays, à l'exception d'un seul, sont plus exercés à la servitude qu'à la vaillance, et je connais le genre de forces qui a pu, soit dans l'expédition de Cyrus, soit dans celle d'Agésilas, amener le roi à toute extrémité.»

«Lorsqu'il m'eut tenu ce discours, je lui répondis, que tout ce qu'il disait méritait réflexion; mais qu'il me semblait de toute impossiblité d'abandonner, sans aucun sujet de reproche, les Lacédémoniens avec lesquels nous étions liés d'amitié, et de nous joindre à leurs adversaires. Il m'approuva, me dit qu'il désirait encore plus m'attacher à lui, puisque j'avais de tels sentiments, et m'engagea à venir auprès de vous, vous dire la vérité, c'est-à-dire, qu'il comptait marcher contre Pharsale, si nous rejetions ses offres; il me dit de vous demander en conséquence des secours. «Et si,» dit-il, «ils te donnent assez de forces pour que tu te croies en état de me tenir tête, eh bien! nous accepterons l'issue de la guerre; mais s'ils te paraissent amener des secours insuffisants, tu ne saurais alors éviter de justes reproches de ta patrie qui t'honore, et où tu tiens le premier rang.»

«C'est donc à ce sujet que je suis venu vers vous, que je vous ai rapporté tout ce dont j'ai été témoin là-bas, et tout ce que j'ai appris de lui. Mon opinion, Lacédémoniens, sur la situation des affaires est que, si vous nous envoyez des forces qui, non-seulement à mes yeux, mais à ceux de tout le reste des Thessaliens, paraissent suffisantes pour combattre Jason, les villes abandonneront son parti; car toutes redoutent l'accroissement que peut prendre la puissance de cet homme. Mais si vous croyez que des Néodamodes et un homme ordinaire suffiront, je vous conseille de vous tenir en repos. Car sachez bien que c'est à une puissance considérable que vous aurez affaire, et à un homme qui est assez habile général pour ne guère échouer dans ses entreprises, qu'il veuille surprendre, prévenir ou écraser par la force son ennemi; il sait mettre à profit la nuit comme le jour, et lorsqu'il est pressé, il peut poursuivre ses travaux, tout en déjeunant et en dînant; il ne se permet le repos qu'après être arrivé au but qu'il s'était proposé et avoir mené à bout les affaires indispensables; et il a accoutumé ceux qui l'entourent à suivre cet exemple. Lorsque, sans s'épargner la peine, les soldats ont fait quelque chose de bien, il sait combler leurs désirs, en sorte que tous ses gens ont appris qu'après les travaux vient aussi la jouissance. Il est de tous les hommes que je connais le plus tempérant à l'égard des plaisirs des sens, aussi ne se laisse-

t-il jamais dérober par eux le temps nécessaire à ses affaires. Réfléchissez donc, et dites-moi, comme il convient de votre part, ce que vous pouvez et ce que vous comptez faire. »

Tel fut son discours; les Lacédémoniens différèrent pour lors d'y répondre. Mais après avoir consacré le lendemain et le jour suivant à réfléchir à la quantité de bataillons déjà hors du pays, au nombre de troupes qu'ils entretenaient sur les côtes de la Laconie contre les croisières des galères athéniennes, et à la guerre qu'ils avaient sur leurs frontières, ils répondirent que dans les circonstances présentes ils ne pourraient lui envoyer des secours suffisants, et l'engagèrent à aller arranger les affaires de la manière la plus favorable à ses intérêts et à ceux de sa patrie. Polydamas partit en louant la franchise de la ville; il pria Jason de ne pas le contraindre à lui livrer l'acropole de Pharsale, afin qu'il la conservât à ceux qui la lui avaient confiée; mais il lui donna ses propres enfants en otages, et lui promit d'amener la ville à entrer d'elle-même dans son alliance et de l'aider à se faire proclamer tagos. Lorsqu'ils se furent donné réciproquement des gages de fidélité, les Pharsaliens firent aussitôt la paix, et Jason fut en peu de temps reconnu unanimement tagos des Thessaliens. Revêtu de ce commandement, il détermina le nombre de cavaliers et d'hoplites que chaque ville était en état de fournir, et il eut ainsi plus de huit mille hommes de cavalerie

en comptant celle des alliés; on élevait jusqu'à vingt mille le nombre de ses hoplites, et son corps de peltastes était en état de faire face au monde entier; car on aurait à faire à énumérer seulement les villes qui les fournissaient. Il ordonna aussi à tous les périèques de payer le tribut fixé sous la domination de Scopas.

Telle fut l'issue de ces événements. Je reviens maintenant au récit que j'avais quitté pour parler de Jason.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Les Lacédémoniens et leurs alliés se rassemblaient en Phocide, et les Thébains s'étaient retirés sur leurs terres, dont ils gardaient les passages. Les Athéniens cependant voyaient que, grâce à eux, la puissance de Thèbes s'augmentait sans que cet État fournît aucun fonds pour l'entretien de la flotte; tandis qu'ils étaient eux-mêmes épuisés par les contributions d'argent, les brigandages des Éginètes et l'entretien des gardes dans la contrée; aussi désirèrent-ils de faire cesser la guerre, et ils envoyèrent à Lacédémone des députés qui conclurent la paix.

Deux des députés s'embarquant alors à Lacédémone, allèrent directement, d'après l'ordre de leur ville, dire à Timothéos de ramener la flotte à Athènes, parce que la paix était faite. Timothéos dans le trajet débarqua à Zacynthe les exilés

de cette île. Mais comme les Zacynthiens de la ville envoyèrent dire aux Lacédémoniens la manière dont Timothéos s'était conduit envers eux, les Lacédémoniens regardèrent les Athéniens comme coupables et équipèrent de nouveau une flotte. Ils rassemblèrent soixante vaisseaux tant de Lacédémone même que de Corinthe, de Leucade, d'Ambracie, de l'Élide, de Zacynthe, de l'Achaïe, d'Épidaure, de Trézène, d'Hermione et d'Halies. Ils leur donnèrent pour navarque Mnasippos, auquel ils ordonnèrent d'avoir l'œil sur tout ce qui se passait dans ces parages et d'aller en particulier attaquer Corcyre. Ils envoyèrent aussi dire à Dénys qu'il était avantageux pour lui que Corcyre ne fût pas sous la domination des Athéniens.

Mnasippos, aussitôt que sa flotte fut réunie, cingla sur Corcyre; il n'avait pas moins de mille cinq cents mercenaires, sans compter les troupes de Lacédémone qui faisaient cette expédition avec lui. Après avoir pris terre, il réduisit le pays et ravagea la contrée qui était admirablement bien cultivée et plantée, et dont les campagnes étaient couvertes d'habitations magnifiques et de celliers bien garnis; si bien qu'on dit que les soldats en étaient venus à un tel luxe qu'ils ne voulaient plus boire que du vin parfumé; on prit aussi dans les champs une foule considérable d'esclaves et de troupeaux. Mnasippos ensuite alla se camper avec son armée de terre sur une colline distante de cinq stades de la ville et dominant la contrée, afin de

pouvoir de là fermer le passage à quiconque viendrait sur les terres des Corcyréens. Quant à la flotte il la posta de l'autre côté de la ville, à l'endroit d'où il croyait qu'on pouvait apercevoir de loin et empêcher l'arrivée de tout bâtiment. Outre cela, chaque fois que le vent ne s'y opposait pas, il faisait jeter l'ancre dans le port et tenait ainsi la ville assiégée.

Les Corcyréens cependant étaient en grande détresse depuis qu'ils ne pouvaient plus rien recevoir de leurs terres occupées par l'ennemi, et que rien ne pouvait s'introduire chez eux par la mer à cause de la faiblesse de leur flotte. Ils envoyèrent demander du secours aux Athéniens, en leur montrant qu'ils perdraient un avantage considérable et donneraient une grande force aux ennemis s'ils se laissaient enlever Corcyre; puisque aucune ville, à l'exception d'Athènes, ne pouvait fournir autant de vaisseaux et autant d'argent. Corcyre en outre était, par sa situation, à portée du golfe de Corinthe et des villes qu'il baigne, à portée de nuire à la Laconie, à la distance la plus favorable de l'Épire située vis-à-vis, et dans la position la plus avantageuse pour le trajet de la Sicile au Péloponèse.

Les Athéniens, après avoir entendu ces raisons, jugèrent devoir prendre fortement à cœur cette affaire, et envoyèrent le commandant Stésiclès avec environ six cents peltastes; ils prièrent Alcétas de faire passer ces troupes dans l'île. Les soldats, débarqués de nuit sur un point de l'île,

entrèrent dans la ville. Les Athéniens décrétèrent en outre d'équiper soixante vaisseaux, et élurent Timothéos pour les commander. Celui-ci, ne pouvant trouver tous les équipages à Athènes même, cingla vers les îles pour chercher à les y compléter, pensant que ce n'était pas bagatelle de marcher à l'aventure contre une flotte au complet. Mais les Athéniens trouvant qu'il laissait passer la saison favorable au trajet, furent sans indulgence envers lui, et lui ôtèrent le commandement qu'ils donnèrent à Iphicrate. Ce dernier, dès qu'il fut entré en charge, équipa avec une grande rapidité les vaisseaux et employa la violence envers les triérarques; il prit aussi toutes les galères athéniennes qui croisaient dans les eaux de l'Attique, ainsi que la Paralos et la Salaminienne, assurant aux Athéniens que, si les choses allaient bien là-bas, il leur renverrait un grand nombre de vaisseaux. Il se forma ainsi une flotte d'environ soixante et dix voiles.

Pendant ce temps les Corcyréens souffraient tellement de la faim que Mnasippos, vu le nombre des transfuges, publia qu'il ferait vendre tous les déserteurs. Mais comme il n'en arrivait pas moins, il finit par les renvoyer à coups de fouet. Les assiégés cependant ne voulurent plus les recevoir dans leurs murs, du moins les esclaves, de sorte qu'il en périt une quantité hors de la ville. Mnasippos de son côté, voyant leur détresse, croyait avoir déjà la ville en son pouvoir et changeait de con-

duite envers ses mercenaires; il renvoya les uns sans paie et retint la solde de deux mois aux autres qu'il conserva, bien qu'il ne manquât pas d'argent, à ce qu'on assurait; en effet la plupart des villes lui avaient envoyé de l'argent à la place d'hommes, ce qui était permis pour une expédition d'outre-mer. Les gens de la ville apercevant alors, du haut des tours, les postes plus mal gardés qu'auparavant et les troupes dispersées dans la campagne, firent une sortie, prirent plusieurs hommes et en massacrèrent d'autres. Mnasippos qui s'en aperçut, se mit aussitôt lui-même sous les armes et alla aux secours des siens avec tous les hoplites qu'il avait, après avoir donné l'ordre aux capitaines et aux taxiarques de sortir avec les mercenaires. Mais comme quelques capitaines lui répondirent qu'il trouverait difficilement disposés à l'obéissance des gens auxquels il refusait les moyens de subsistance, il se mit à frapper l'un de son bâton, l'autre du bout de sa lance; ils sortirent tous ainsi du camp, en proie au découragement et à des sentiments de haine envers lui, dispositions fatales pour un combat.

Mnasippos, après les avoir rangés en bataille, mit en déroute et poursuivit les ennemis postés près des portes de la ville; mais arrivés près des murs ceux-ci se retournèrent et se mirent à lancer des flèches et des traits du haut des buttes tumulaires; d'autres, faisant une sortie par une autre porte, fondent à rangs serrés sur les der-

rières de l'ennemi. Les Lacédémoniens, rangés sur huit rangs de profondeur, crurent la tête de leur phalange trop faible et essayèrent de faire une conversion; mais au moment où ils commençaient à opérer le mouvement de retraite, les ennemis fondirent sur eux dans la conviction qu'ils fuyaient. Les Lacédémoniens ne purent plus se retourner; les troupes adjacentes prirent aussi la fuite. Mnasippos de son côté ne pouvait venir secourir les troupes ainsi pressées à cause des ennemis qu'il avait lui-même en face, et auxquels son infériorité numérique laissait constamment l'avantage. Enfin les ennemis, s'étant formés en rangs épais, vinrent tous ensemble fondre sur le corps de Mnasippos déjà excessivement affaibli; les citoyens, voyant la tournure que prenaient les choses, sortent aussi contre lui. Lorsque Mnasippos fut tombé sous leurs coups, ils n'eurent tous plus qu'à poursuivre ses troupes en déroute. Ils auraient pris le camp et les retranchements, si dans leur poursuite ils n'avaient vu la foule des marchands, des valets et des esclaves, et ne s'étaient retirés, les prenant pour quelque troupe de réserve. Les Corcyréens alors élevèrent un trophée et accordèrent une trêve pour relever les morts.

Dès ce moment les assiégés redoublèrent de courage, tandis que les assiégeants étaient dans un état d'abattement complet. On disait en effet qu'Iphicrate devait arriver d'un moment à l'autre, et

les Corcyréens équipaient réellement des vaisseaux. Hyperménès, qui se trouvait être lieutenant de Mnasippos, équipa tout ce qu'il y avait là de bâtiments et fit voile vers le retranchement; là il chargea les navires avec les esclaves et l'argent, et les renvoya. Lui-même demeura, pour garder le retranchement, avec les soldats de marine et ce qui lui restait de troupes; mais à la fin, en proie à une désorganisation complète, ils montèrent aussi sur les galères et partirent en laissant beaucoup de blé, de vin, d'esclaves et de soldats malades; car ils redoutaient extrêmement d'être surpris dans l'île par les Athéniens. Ces troupes se réfugièrent à Leucade.

Iphicrate, une fois en route pour doubler le Péloponèse, faisait tout en avançant les préparatifs nécessaires pour un combat naval. Il commença par laisser les grandes voiles sur terre, comme s'il marchait au combat, et il ne se servait que peu des voiles hautes, lors même que le vent était favorable; mais en faisant faire le trajet à la rame, il augmenta la vigueur de ses gens et accéléra la marche de ses vaisseaux. Souvent aussi, lorsque son armée devait prendre quelque part le repas du matin ou celui du soir, il mettait ses vaisseaux à la file les uns des autres et les conduisait au large, puis il leur faisait faire une conversion de manière à ce qu'ils eussent leurs proues tournées contre terre, et les faisait partir à un signal donné; c'était à qui arriverait le premier.

C'était certe une récompense de grande importance pour les vainqueurs que de pouvoir les premiers faire leur provision d'eau, et de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et de prendre les premiers leur repas; les derniers arrivés, au contraire, n'étaient pas médiocrement punis puisqu'ils avaient à faire tout cela après les autres, et qu'ils devaient cependant repartir en même temps lorsqu'on donnait le signal; les premiers arrivés en effet pouvaient faire toute leur besogne à loisir; les derniers, au contraire, devaient tout faire à la hâte. Lorsqu'il se trouvait en pays ennemi, pour prendre ses repas il établissait des sentinelles sur terre, comme on doit le faire; mais en outre il faisait dresser les mâts des navires et mettait au haut des védettes, qui placées ainsi sur un endroit plus élevé avaient une vue beaucoup plus étendue que les sentinelles de la plaine. Lorsqu'il soupait et dormait quelque part il n'allumait point de feux dans le camp pendant la nuit, mais il en faisait en avant de l'armée, afin que personne ne pût s'approcher inaperçu. Souvent, lorsque le temps était beau, il se remettait en mer aussitôt après avoir soupé, et si le vent était favorable, ils avançaient tout en goûtant le repos; mais, s'il fallait faire usage de la rame, il faisait reposer ses soldats à tour de rôle. De jour il conduisait sa flotte par des signaux et la mettait tantôt par files, tantôt en phalange. De cette manière, tout en avançant, ses troupes s'étaient exercées dans tou-

tes les manœuvres d'un combat naval, et arrivaient parfaitement instruites dans les mers qu'on croyait occupées par les ennemis. Pour la plupart du temps on dînait et soupait en pays ennemi; mais comme il ne s'arrêtait que le temps nécessaire, il regagnait le large avant l'arrivée des ennemis et avançait ainsi promptement.

Lors de la mort de Mnasippos il se trouvait aux environs de Sphagie en Laconie; arrivé en Élide il passa l'embouchure de l'Alphée et alla jeter l'ancre sous le promontoire nommé Ichthys. Le lendemain il partit de là pour Céphallénie. Il avait sa flotte en ordre de bataille, et il ne négligea pendant le trajet aucune précaution pour être tout prêt à livrer bataille s'il le fallait, car il n'avait eu aucun rapport de témoins oculaires sur le sort de Mnasippos, et il se tenait sur ses gardes, parce qu'il soupçonnait qu'on répandait ces bruits pour le tromper. Mais cependant lorsqu'il fut arrivé à Céphallénie, il reçut des nouvelles exactes et fit reposer son armée.

Je sais bien que l'on prend généralement toutes ces mesures et ces précautions lorsque l'on s'attend à un combat naval; mais ce que je loue dans Iphicrate, c'est que, lorsqu'il s'agissait d'arriver promptement là où il croyait devoir livrer bataille aux ennemis, il ait trouvé moyen d'empêcher que les soldats n'oubliassent pendant le trajet les manœuvres d'un combat naval, sans que pourtant ce soin retardât aucunement sa marche.

Après avoir soumis les villes de Céphallénie il se rendit à Corcyre, où il apprit d'abord l'approche de dix galères envoyées par Dénys au secours des Lacédémoniens; il alla lui-même examiner l'endroit du pays d'où l'on pouvait apercevoir l'arrivée des vaisseaux et l'annoncer par des signaux visibles de la ville; il y établit ses vigies et convint avec elles de la manière de signaler l'arrivée et le débarquement des ennemis. Puis il donna lui-même ses ordres à vingt triérarques, qui devaient l'accompagner lorsqu'il les ferait appeler par le héraut, et il déclara d'avance que celui qui n'obéirait pas n'aurait rien à trouver à redire à sa punition. Lorsqu'on eut signalé l'approche des galères et que le héraut eut donné le commandement, on déploya un zèle remarquable; il n'y eut aucun de ceux qui devaient s'embarquer qui ne courût monter sur les vaisseaux. Iphicrate, après avoir cinglé à l'endroit où étaient les galères ennemies, fit prisonniers les équipages qui avaient déjà tous quitté les vaisseaux. Le Rhodien Mélanippos pourtant avait conseillé aux autres de ne pas rester dans cet endroit et était parti lui-même avec son vaisseau après avoir embarqué ses gens. Quant à lui il parvint à s'échapper; bien qu'il rencontrât les vaisseaux d'Iphicrate; mais les bâtiments de Syracuse furent tous pris avec leurs équipages. Iphicrate cependant, après avoir dépouillé les galères de leurs ornements, les amena à la remorque dans le port des Corcyréens. Il fut accordé à chaque homme de payer une rançon dé-

terminée, excepté au commandant Crinippos qu'il garda, soit pour en retirer un argent considérable, soit pour le vendre; mais celui-ci de chagrin se donna lui-même la mort. Iphicrate relâcha les autres prisonniers après que des Corcyréens lui eurent répondu de leurs rançons.

Il pourvut la plus grande partie du temps à l'entretien de ses matelots en leur faisant travailler la terre pour les Corcyréens. Passant en Acarnanie à la tête de ses peltastes et des hoplites de la flotte, il secourut les villes amies de ce pays qui pouvaient en avoir besoin, et fit la guerre aux Thyriens, peuple très-vaillant et maître d'une place forte. Puis, après s'être renforcé des vaisseaux de Corcyre au nombre d'environ quatre-vingt-dix, il cingla d'abord vers Céphallénie où il leva de l'argent, tant de gré que de force; ensuite il se prépara à ravager le pays des Lacédémoniens, à réunir à lui les villes ennemies de ces parages qui voudraient lui ouvrir leurs portes, et à faire la guerre à celles qui résisteraient.

Je ne puis refuser de grands éloges à cette expédition d'Iphicrate, ainsi qu'à la demande qu'il avait faite qu'on lui donnât pour collègues l'orateur Callistratos, dont il n'était guère l'ami, et Chabrias, regardé comme très-habile général; en effet, s'il voulait s'adjoindre comme conseillers des hommes dont il connaissait l'habileté, il me paraît avoir agi sagement; et s'il voyait en eux des rivaux, cela me semble le fait d'un homme qui a

une haute conscience de lui-même que de ne pas craindre qu'on eût jamais à le convaincre de mollesse ou d'incurie. Telle fut donc la conduite d'Iphicrate.

CHAPITRE TROISIÈME.

Cependant lorsque les Athéniens virent les Platéens, peuple allié, chassés de la Béotie, et obligés à se réfugier chez eux, et les Thespiens les supplier de ne pas permettre qu'on les privât de leur patrie, ils n'approuvèrent plus les Thébains et eurent honte de les soutenir dans leur guerre, en même temps qu'ils réfléchirent que cela n'était point dans leur avantage. Ils ne voulurent du moins plus s'associer à eux lorsqu'ils les virent marcher contre les Phocéens, anciens alliés d'Athènes, et raser des villes qui s'étaient montrées fidèles dans la guerre contre le Barbare, et qui étaient leurs propres alliées. Là-dessus le peuple ayant décrété de faire la paix, envoya d'abord des députés aux Thébains pour les inviter à se rendre, s'ils le voulaient, avec eux à Lacédémone pour y traiter de cet objet. Ensuite les Athéniens envoyèrent eux-mêmes des députés. Parmi ceux qui furent choisis se trouvaient Callias, fils d'Hipponicos, Autoclès, fils de Strombichidès, Démostratos, fils d'Aristophon, Aristoclès, Céphisodotos, Mélanopos, et Lycanthos. Lorsqu'ils parurent devant l'assemblée des Lacédémoniens et des alliés, l'orateur Callistratos s'y

trouvait aussi; il avait promis à Iphicrate que s'il le laissait aller, il lui enverrait de l'argent pour sa flotte ou ferait faire la paix; il était ainsi à Athènes à travailler à la paix. Lors donc que les députés furent admis devant l'assemblée des Lacédémoniens et des alliés, le porte-flambeau Callias prit le premier la parole. C'était un homme qui ne se plaisait pas moins à s'entendre louer par lui-même que par les autres. Il commença donc alors à peu près en ces termes :

« Lacédémoniens, la proxénie que j'exerce chez vous ne date pas de moi seulement, mais le père de mon père qui la tenait lui-même de ses pères, l'a léguée à notre famille. Je veux aussi vous montrer de quels sentiments notre patrie est animée envers nous. En temps de guerre elle nous choisit pour généraux, et lorsqu'elle désire la paix, elle nous envoie pour la conclure. Moi-même je suis déjà venu auparavant deux fois pour terminer la guerre, et dans les deux ambassades je suis parvenu à opérer la paix entre vous et nous. Maintenant je viens pour la troisième fois et je pense aujourd'hui avoir des raisons bien plus justes pour obtenir une réconciliation.

« Je trouve en effet que votre manière de voir n'est pas différente de la nôtre, mais que vous êtes fâchés comme nous de la destruction de Platée et de Thespies. Comment n'est-il donc pas naturel que ceux qui partagent les mêmes sentiments soient plutôt amis qu'ennemis les uns des autres ? Et certes

c'est le propre des gens sensés d'éviter de commencer une guerre, lors même qu'il y a quelques légers sujets de différend. Si donc nous étions d'accord, ne serait-il pas tout à fait étrange que nous ne fissions pas la paix? La justice demandait que nous ne portassions jamais les armes les uns contre les autres, puisqu'on dit que les premiers étrangers auxquels Triptolémos notre ancêtre découvrit les mystères sacrés de Cérès et de Proserpine, furent Hercule, le père de votre race, et les Dioscures vos concitoyens, et que le Péloponèse le premier reçut de lui les semences du fruit de Cérès. Comment donc serait-il juste que vous, vous vinssiez ravager les moissons de ceux dont vous avez reçu vos premières semences, et que nous, nous ne souhaitassions plus de voir dans la plus grande abondance de grains ceux à qui nous les avons donnés? Mais s'il a été décrété par les dieux qu'il doit y avoir des guerres parmi les hommes, il faut que nous mettions la plus grande lenteur à les commencer et la plus grande promptitude à les terminer lorsqu'elles existent. »

Après lui Autoclès, orateur réputé pour sa précision, parla en ces termes: « Lacédémoniens, ce que je vais dire ne sera pas fait pour vous flatter, je ne l'ignore pas. Mais il me semble que ceux qui veulent voir durer le plus longtemps possible l'amitié qu'ils vont contracter doivent s'apprendre les uns aux autres les causes de leurs guerres. Pour vous, vous dites bien qu'il faut que les villes soient

indépendantes, mais vous mettez vous-mêmes le plus grand obstacle à cette indépendance; car vous imposez aux villes alliées comme première condition de vous suivre partout où vous les conduirez. Et pourtant comment cela s'accorde-t-il avec l'indépendance? Vous vous faites des ennemis sans le consentement de vos alliés, que vous faites ensuite marcher contre eux; de sorte que ceux qui sont soi-disant indépendants, sont souvent forcés de marcher contre leurs meilleurs amis. Mais ce qui est encore bien plus en opposition avec l'indépendance, c'est le fait que vous établissez partout des gouvernements de dix ou de trente hommes, et vous veillez non à ce que ces chefs gouvernent suivant les lois, mais à ce qu'ils aient la force de contenir les villes. En sorte que vous avez l'air de voir des tyrannies avec plus de plaisir que des gouvernements libres. Puis lorsque le roi a prescrit que les villes fussent indépendantes, vous avez bien su reconnaître et proclamer que les Thébains, s'ils ne laissaient pas chaque ville se gouverner elle-même et d'après les lois qu'elle entendrait, n'agiraient point selon les mandats du roi; mais lorsque vous avez pris la Cadmée vous n'avez pas même permis aux Thébains de conserver leur indépendance. Il ne faut pas que ceux qui vont contracter une amitié prétendent obtenir des autres pleine justice, tandis qu'ils se livrent ouvertement à leur ambition.»

Ce discours, suivi d'un silence général, fut accueilli avec joie par ceux qui avaient des griefs

contre les Lacédémoniens. Après Autoclès, Callistratos prit la parole:

« Lacédémoniens, » dit-il, « je ne crois pas pouvoir prétendre qu'il n'y ait pas eu de fautes de notre côté aussi bien que du vôtre; pourtant je ne crois pas qu'on ne doive plus jamais avoir rien à faire avec ceux qui ont commis une faute; car je vois qu'il n'y a pas un homme qui passe sa vie sans en commettre. Les hommes qui ont commis des fautes me semblent devenir quelquefois plus sages; en particulier, lorsqu'ils ont été comme nous punis pour leurs égarements. Je vois que vous aussi vous vous êtes attiré quelquefois bien des revers par vos actions inconsidérées parmi lesquelles il faut compter l'occupation de la Cadmée de Thèbes. Voici donc: après toutes vos peines pour assurer l'indépendance aux villes, elles sont toutes retombées au pouvoir des Thébains lorsque ceux-ci eurent souffert cette injustice; aussi j'espère que vous aurez appris que l'ambition ne mène à rien de bien et que vous serez de nouveau modérés dans notre amitié réciproque.

« Quant à ce que quelques gens répandent pour empêcher la paix, que si nous venons ce n'est point que nous voulions votre alliance, mais que c'est parce que nous craignons qu'Antalcidas ne revienne avec de l'argent du roi, songez combien cette assertion est sans fondement. Le roi en effet a, comme on le sait, décrété l'indépendance de toutes les villes de la Grèce; nous donc qui parlons et agissons

en tout dans le même sens, qu'aurions-nous à craindre du roi? Quelqu'un croira-t-il qu'il préfère dépenser de l'argent pour rendre d'autres puissants, lorsqu'il voit s'accomplir sans frais ce qu'il a reconnu pour le plus avantageux? Mais laissons cela. Qu'est-ce qui nous a fait venir? Vous verrez que ce ne sont pas nos embarras, si vous voulez jeter les yeux sur la situation des affaires tant sur mer que sur terre dans le moment présent. Qu'est-ce donc? C'est évidemment que quelques-uns de nos alliés se conduisent d'une manière qui nous est aussi peu agréable qu'à vous. Nous voudrions également, en reconnaissance de ce que nous vous devons notre salut, vous communiquer les idées justes que nous pouvons avoir. Pour aborder aussi la question d'intérêt, je vous rappellerai que toutes les villes sont, les unes de votre parti, les autres du nôtre, et que dans chaque État les uns sont pour les Lacédémoniens, les autres pour les Athéniens. Si donc nous étions amis, de quel côté pourrions-nous raisonnablement redouter quelque danger? Qui serait en état de nous molester sur terre, quand vous seriez nos amis? Et qui pourrait vous nuire sur mer, si nous tenions votre parti?

« Nous savons tous que les guerres ont toujours un commencement et une fin, et que plus tard nous désirerons la paix, si ce n'est aujourd'hui; pourquoi donc attendre le temps, où nous serons accablés par une multitude de maux, plutôt que de faire la paix le plus vite possible, avant d'être atteints de

quelque malheur irréparable? Je dois le dire : je ne puis approuver ces athlètes qui après avoir remporté plusieurs victoires, et s'être fait une réputation, sont tellement travaillés par leur ambition qu'ils ne s'arrêtent pas avant d'avoir été vaincus et d'être obligés de renoncer à leur profession ; je blâme également ces joueurs qui, lorsque la chance les a favorisés, hasardent aussitôt le double ; je vois en effet que la plupart de ces gens tombent dans un dénuement complet. Ces exemples doivent nous porter à ne jamais nous engager dans une lutte à tout gagner ou à tout perdre ; mais nous devons profiter de ce que nous sommes encore en forces et en prospérité pour devenir amis les uns des autres ; car c'est ainsi que vous avec notre aide, et nous avec la vôtre, nous nous élèverons en Grèce à une puissance encore plus haute que par le temps passé. »

Ces orateurs ayant paru parler avec sagesse, les Lacédémoniens décrétèrent d'accepter la paix, dont les conditions étaient qu'ils retireraient les harmostes des villes, licencieraient leurs armées de terre et de mer, et reconnaîtraient l'indépendance des villes. Il fut établi que dans le cas où un État contreviendrait à ces conditions, ceux qui le voudraient secourraient les villes opprimées, et que ceux qui ne s'en soucieraient pas ne seraient point tenus par leur serment de venir au secours des États lésés. Sous ces conditions les Lacédémoniens prêtèrent serment pour eux et leurs alliés, les Athéniens et leurs alliés jurèrent, chaque État en particulier. Les

Thébains avaient été inscrits parmi les villes qui avaient juré, mais le lendemain leurs députés revinrent pour prier qu'on changeât le mot de Thébains en celui de Béotiens. Toutefois Agésilas répondit qu'il ne changerait rien à ce qu'ils avaient juré et écrit la première fois ; que si cependant ils ne voulaient pas être compris dans le traité, il les effacerait s'ils le désiraient.

Comme la paix était de cette manière conclue entre tous les autres États et que les Thébains étaient les seuls avec lesquels il y eût une contestation, les Athéniens se persuadaient qu'il y avait une chance que les Thébains fussent décimés comme on disait. Pour les Thébains, ils se retirèrent dans un découragement complet.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Là-dessus les Athéniens retirèrent les garnisons des villes, et rappelèrent Iphicrate et la flotte; ils le contraignirent à rendre tout ce qu'il avait pris depuis que les serments avaient été prêtés à Lacédémone. Les Lacédémoniens cependant retirèrent les harmostes et les garnisons de toutes les villes, à l'exception de Cléombrotos qui commandait l'armée en Phocide. Lorsqu'il fit demander aux magistrats de sa patrie ce qu'il avait à faire, Prothoos dit qu'à son avis on devait licencier l'armée conformément aux serments, et faire dire aux villes de déposer dans le temple d'Apollon chacune la somme qu'elle

voudrait pour sa part; qu'ensuite si quelqu'un se refusait à reconnaître l'indépendance des villes, il faudrait réunir de nouveau tous ceux des alliés qui voudraient protéger cette indépendance, et marcher contre les récalcitrants; c'était en effet, pensait-il, la manière de se rendre les dieux le plus favorables, et d'indisposer le moins les villes. Mais l'assemblée après avoir entendu son avis n'accorda aucun poids à ses paroles; elle était déjà, à ce qu'il paraît, sous l'influence d'un mauvais génie. On fit dire à Cléombrotos de ne pas licencier son armée, mais de marcher droit sur les Thébains dans le cas où ils ne reconnaîtraient pas l'indépendance des villes. Lorsque Cléombrotos apprit que la paix était faite, il envoya demander aux éphores ce qu'il devait faire; ceux-ci lui ordonnèrent de marcher contre les Thébains, s'ils ne reconnaissaient pas l'indépendance des villes béotiennes.

Lors donc qu'il vit que loin de relâcher les villes ils ne licençiaient pas même leur armée afin de pouvoir l'opposer aux Lacédémoniens, il conduisit ses troupes en Béotie. Il ne prit point le chemin par lequel les Thébains s'attendaient à le voir arriver de la Phocide et dont il gardait les défilés, mais il s'avance à l'improviste à travers le pays montagneux de Thisbé, et arrive à Creusis, prend cette ville forte, et s'empare de douze galères thébaines; après quoi il s'éloigne de la mer et vient se camper à Leuctres sur le territoire de Thespies. Les Thébains, qui n'avaient d'autres alliés que les Béotiens,

placèrent leur camp sur une colline située à peu de distance vis-à-vis. Alors les amis de Cléombrotos l'abordèrent et lui dirent : « Cléombrotos, si tu laisses les Thébains se retirer sans combat, tu risques d'être traité avec la dernière rigueur par l'État; car on se rappellera que lorsque tu vins à Cynocéphales tu ne ravageas aucune partie du pays des Thébains, et que dans une expédition subséquente tu fus arrêté au passage, tandis qu'Agésilas a toujours pénétré dans leur pays par le Cithéron. Si donc tu consultes ton propre intérêt ou que tu veuilles le bien de ta patrie, il te faut marcher contre ces gens. » Tels étaient les discours de ses amis; ses ennemis disaient : « C'est donc maintenant que cet homme fera voir s'il favorise réellement les Thébains comme on le dit. » Cléombrotos entendant ces discours était excité à engager le combat.

De leur côté les chefs des Thébains réfléchissaient que s'ils ne livraient pas bataille, les villes voisines de Thèbes quitteraient leur parti, qu'ils seraient eux-mêmes assiégés, et que dans le cas où le peuple de Thèbes viendrait à manquer de vivres, ils risquaient de voir aussi la ville leur devenir contraire; et comme plusieurs d'entre eux avaient été exilés auparavant, ils trouvèrent qu'il valait mieux mourir en combattant que de subir un nouvel exil. A cela venait se joindre une certaine confiance que leur inspirait un oracle connu, d'après lequel les Lacédémoniens devaient essuyer une défaite à l'endroit où se trouvait la tombe des jeunes filles qui,

dit-on, s'étaient donné la mort à cause des violences exercées sur elles par quelques Lacédémoniens. Aussi les Thébains avaient-ils réellement décoré ce monument avant le combat. On leur annonçait de la ville que tous les temples s'étaient ouverts d'eux-mêmes, et que les prêtresses déclaraient que les dieux promettaient une victoire. On disait aussi que les armes du temple d'Hercule avaient disparu, ce qui devait signifier qu'Hercule était parti pour le combat. Quelques-uns prétendent, il est vrai, que tout cela n'était que des artifices des chefs.

Tout donc pour cette bataille était contraire aux Lacédémoniens, tandis que la fortune avait tout disposé en faveur de leurs adversaires. En effet c'était après déjeuner que Cléombrotos avait tenu le dernier conseil au sujet du combat; on avait passablement bu vers midi, et le vin, dit-on, avait un peu monté les têtes. Lorsque les deux partis s'armèrent et qu'il fut tout à fait évident que la bataille aurait lieu, les marchands et quelques gens des bagages ainsi que ceux qui ne voulaient pas se battre, se préparèrent à s'éloigner de l'armée béotienne; mais les mercenaires sous le commandement de Hiéron, et les peltastes phocéens avec les cavaliers héracléotes et phliasiens firent un circuit, et fondant sur eux au moment où ils s'éloignaient, les mirent en fuite et les poursuivirent du côté du camp des Béotiens, de sorte qu'ils rendirent l'armée béotienne beaucoup plus forte et beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'était auparavant. Ensuite com-

me l'intervalle entre les deux partis était en plaine, les Lacédémoniens établirent leur cavalerie en avant de leur corps d'armée, et les Thébains déployèrent aussi la leur vis-à-vis. Mais la cavalerie thébaine était une troupe qui avait été exercée, tant par la guerre avec les Orchoméniens que par celle avec les Thespiens, tandis que les Lacédémoniens dans ce temps avaient une très-mauvaise cavalerie; c'étaient en effet les plus riches citoyens qui élevaient les chevaux, et lorsqu'on annonçait une campagne, chaque homme désigné arrivait, prenait le cheval et les armes qu'on lui donnait, et partait sans plus d'affaires; en outre c'étaient les soldats les plus faibles de corps et les moins désireux de gloire qui se trouvaient sur les chevaux. Tel était l'état de la cavalerie des deux armées. Quant au gros de l'armée, on dit que les Lacédémoniens mirent les énomoties sur trois files, de sorte que cela ne leur faisait pas plus de douze hommes de hauteur; les Thébains au contraire étaient agglomérés sur une profondeur de cinquante boucliers, parce qu'ils comptaient que s'ils battaient le corps du roi, ils seraient facilement maîtres de tout le reste.

Lorsque Cléombrotos commença le premier mouvement contre les ennemis, avant même que son armée se fût aperçue qu'on marchait en avant, la cavalerie des deux partis en était déjà venue aux mains, et celle des Lacédémoniens avait été promptement mise en déroute; en fuyant, les cavaliers tombèrent sur leurs propres hoplites chargés en

outre par les bataillons thébains. Cependant on peut reconnaître à une preuve évidente que le corps de Cléombrotos commença par avoir la supériorité dans ce combat : car on n'aurait pas pu le relever et le remporter vivant, si ceux qui combattaient autour de lui n'avaient pas eu l'avantage dans ce moment. Mais lorsque le polémarque Dinon eut été tué, ainsi que Sphodrias, un des commensaux de la table royale, et son fils Cléonymos, la cavalerie, les lieutenants du polémarque et les autres ne purent plus tenir contre le nombre et commencèrent à céder; les troupes lacédémoniennes de l'aile gauche, voyant la droite enfoncée, plièrent aussi. Malgré le nombre des morts et malgré leur défaite, les Lacédémoniens, après avoir passé le fossé qui se trouvait en avant de leur camp, vinrent se placer sous les armes à l'endroit d'où ils étaient partis; le camp n'était pas complétement en plaine, mais s'élevait quelque peu en montant. Il y eut alors quelques Lacédémoniens qui, croyant qu'on ne pouvait supporter un tel revers, dirent qu'il fallait empêcher l'ennemi d'élever un trophée, et essayer d'enlever les morts par la force des armes, sans avoir recours à une convention. Mais les polémarques voyaient que près de mille Lacédémoniens avaient déjà succombé et que les Spartiates eux-mêmes, qui se trouvaient à l'armée au nombre de sept cents, avaient perdu environ quatre cents hommes; ils sentaient en outre que tous les alliés étaient sans courage pour combattre, et que quel-

ques-uns même n'étaient point affligés de la tournure des affaires; aussi rassemblèrent-ils les principaux chefs pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Ayant tous été d'avis de réclamer une trève pour relever les morts, ils envoyèrent un héraut pour la demander. Les Thébains ensuite dressèrent un trophée et accordèrent une trève pour relever les morts.

Après ces événements le messager qui apporta à Lacédémone la nouvelle de ce désatre, y arriva le dernier jour des Gymnopédies, au moment où le chœur des hommes était sur la scène. Les éphores, en apprenant ce malheur, durent, je pense, être nécessairement affligés; cependant ils ne renvoyèrent point le chœur, mais ils laissèrent achever les jeux. Puis ils donnèrent les noms des morts à chacun de leurs parents, en recommandant aux femmes de ne pas faire de bruit, mais de supporter leur douleur en silence. Le lendemain on put voir les parents de ceux qui étaient morts apparaître en public, resplendissant de joie, tandis que les pareuts de ceux qu'on avait annoncés comme ayant survécu ne paraissaient qu'en petit nombre, et ceux-là avaient l'air morne et humilié.

Là-dessus les éphores décrétèrent une levée du reste des bataillons, en prenant jusqu'aux hommes qui, depuis quarante ans, avaient passé l'adolescence; ils firent aussi partir les hommes de cet âge qui appartenaient aux bataillons déjà en campagne; car jusqu'alors on n'avait envoyé contre la Pho-

cide que les hommes qui n'avaient pas plus de trente-cinq ans de service. On ordonna que ceux qui étaient restés alors à cause de leurs charges, partiraient aussi.

Comme Agésilas ne s'était pas encore remis de sa maladie, la ville donna le commandement à son fils Archidamos. Les Tégéates montrèrent beaucoup de zèle à marcher avec eux; en effet Stasippos et ses partisans, qui tenaient le parti de Lacédémone et jouissaient d'une très-grande influence dans la ville, étaient encore en vie. Les Mantinéens, habitants des bourgades, prirent aussi une part vigoureuse à l'expédition; car ils étaient sous un gouvernement aristocratique. Les Corinthiens, les Sicyoniens, les Phliasiens et les Achéens déployèrent aussi beaucoup de zèle, et d'autres villes encore envoyèrent des soldats. Les Lacédémoniens eux-mêmes et les Corinthiens équipèrent des galères, sur lesquelles ils comptaient transporter leur armée; ils demandèrent aux Sicyoniens d'en équiper aussi. Puis Archidamos sacrifia pour obtenir un heureux trajet.

Quant aux Thébains, aussitôt après la bataille, ils envoyèrent à Athènes un messager couronné de fleurs; tout en dépeignant la grandeur de leur victoire, ils demandèrent des secours, disant que c'était maintenant le moment où l'on pouvait tirer vengeance de tout le mal qu'avaient fait les Lacédémoniens. Le sénat des Athéniens se trouvait siéger dans l'acropole. Lorsque les sénateurs eu-

rent appris ce qui était arrivé, ils laissèrent voir clairement à tout le monde qu'ils en avaient beaucoup de chagrin; car ils n'offrirent point au héraut les dons de l'hospitalité, et ils ne donnèrent aucune réponse au sujet des secours demandés. Le héraut repartit ainsi d'Athènes.

Cependant les Thébains envoyèrent en hâte vers Jason, leur allié, pour lui demander de les secourir; car ils réfléchissaient aux chances de l'avenir. Jason équipa aussitôt des galères comme pour venir à leur secours par mer; puis, rassemblant ses troupes soldées et la cavalerie de sa garde, il se rendit par terre en Béotie, bien qu'il eût avec les Phocéens une guerre d'extermination; beaucoup de villes sur son passage le virent dans leurs murs avant d'avoir appris qu'il était en marche; il les prévenait par sa célérité, et avant qu'on eût eu le temps de rassembler des forces de tous côtés il était déjà bien loin, montrant ainsi que souvent par la promptitude on parvient plus facilement à son but que par la force.

Lorsqu'il fut arrivé en Béotie, les Thébains lui dirent que ce serait un moment favorable pour fondre sur les Lacédémoniens par les hauteurs avec ses mercenaires, tandis qu'eux-mêmes les attaqueraient de front; mais Jason les détourna de ce projet, en leur montrant qu'après une brillante affaire il ne serait pas bien d'aller risquer ou d'obtenir un succès encore plus grand, ou de perdre l'avantage de leur première victoire. « Ne voyez-vous pas, » dit-il,

« c'est lorsque vous étiez dans la détresse que vous avez vous-mêmes vaincu? Il faut donc aussi croire que, si les Lacédémoniens étaient réduits à la dernière extrémité, ils combattraient en désespérés. La divinité d'ailleurs, à ce qu'il paraît, se plaît souvent à élever les faibles et à humilier les puissants. » Jason dissuadait donc les Thébains par des discours de ce genre de risquer une affaire décisive. De l'autre côté il démontrait aussi aux Lacédémoniens qu'autre chose était de se mettre en campagne avec une armée vaincue, autre chose avec des troupes victorieuses: « Si vous voulez, » dit-il, « oublier le revers que vous avez essuyé, je vous conseille d'attendre pour vous mesurer avec des gens que vous n'avez pu vaincre, d'avoir repris haleine, de vous être refaits et d'avoir augmenté vos forces. Mais maintenant, » ajouta-t-il, « sachez-le bien, il est de vos alliés qui sont en pourparlers avec vos ennemis pour une alliance. Cherchez donc à tout prix à obtenir une trêve. Si j'en forme le souhait, » dit-il, « c'est que je désire vous sauver, tant à cause de l'amitié de mon père pour vous, que parce que je suis votre proxène. »

Tels étaient ses discours; mais sa manière d'agir avait probablement pour but que ces partis, bien que séparés par leurs différends mutuels, eussent tous les deux besoin de lui. Les Lacédémoniens cependant, après l'avoir entendu, décidèrent de négocier une trêve. Lorsqu'on annonça qu'elle était faite, les polémarques publièrent que tous eussent

à prendre leur repas et à se tenir prêts à se mettre en route la même nuit, afin de franchir le Cithéron au point du jour. Lorsque l'armée eut mangé, et avant qu'elle se livrât au sommeil, ils donnèrent l'ordre de partir, et prirent aussitôt que le soir fut venu, la route de Creusis, se fiant plus à une marche cachée qu'à la trève. Après une marche fort pénible, (ils étaient partis de nuit, en proie à la crainte et par des chemins difficiles,) ils arrivèrent à Égosthène en Mégaride, où ils rencontrèrent l'armée d'Archidamos. Celui-ci, après avoir attendu dans cet endroit que tous les alliés fussent arrivés, ramena toute l'armée réunie jusqu'à Corinthe, d'où il reconduisit ses concitoyens à Lacédémone après avoir licencié les alliés.

Jason cependant, en s'en retournant par la Phocide, prit le faubourg de Hyampolis, ravagea le pays et tua un grand nombre d'habitants; il traversa pacifiquement le reste de la Phocide, mais arrivé à Héraclée il en détruisit les murailles; évidemment il ne craignait point qu'on pût venir attaquer sa puissance par ce passage ouvert, mais plutôt il visait à ce qu'on ne pût, en occupant Héraclée, située dans un défilé, lui fermer le passage s'il voulait marcher contre quelque contrée de la Grèce.

Lorsqu'il fut de retour en Thessalie il jouissait d'une grande puissance, tant parce qu'il avait été fait légalement tagos des Thessaliens, que parce qu'il entretenait à sa solde autour de lui un grand nombre de troupes d'infanterie et de cavalerie, exer-

cées de telle sorte qu'elles étaient excellentes. Sa puissance était encore augmentée par le nombre des peuples qu'il avait pour alliés, et de ceux qui cherchaient encore à le devenir. Mais ce qui le rendait le plus puissant des hommes de son temps, c'est qu'il n'était personne qui pût le mépriser. A l'approche des jeux pythiques il fit publier dans les villes qu'on eût à préparer pour les sacrifices des bœufs, des brebis, des chèvres et des porcs; et l'on dit que bien que chaque ville eût été imposée très-modérément, on ne réunit pas moins de mille bœufs, et que le reste du bétail s'éleva à plus de dix mille pièces. Il publia aussi qu'il donnerait une couronne d'or pour prix à celle des villes qui engraisserait en l'honneur du dieu le plus beau bœuf pour prémices des victimes. Il commanda aussi aux Thessaliens de se préparer à se mettre en campagne pour l'époque des jeux pythiques, car il avait l'intention, à ce qu'on disait, d'ordonner lui-même la fête et les jeux en l'honneur d'Apollon. Cependant on ne sait pas encore maintenant positivement quelles étaient ses dispositions à l'égard des richesses sacrées; mais on dit que les Delphiens ayant demandé à l'oracle ce qu'ils devaient faire dans le cas où il toucherait à l'argent consacré à Apollon, le dieu répondit que cela serait son affaire. Or donc cet homme si puissant, et qui nourrissait des pensées si vastes et si remarquables, un jour qu'il venait de faire l'inspection de la cavalerie de Phères et de la passer en revue, et, au moment où il venait de

s'asseoir pour répondre aux diverses demandes que chacun pouvait lui adresser, fut assassiné et massacré par sept jeunes gens qui s'approchèrent en feignant d'avoir entre eux un différend. Les gardes qui se trouvaient dans le voisinage se précipitèrent aussitôt à sa défense, et l'un des meurtriers fut tué d'un coup de lance au moment où il frappait encore Jason; un second fut pris comme il montait à cheval et mourut après avoir reçu plusieurs blessures. Les autres s'élancèrent sur des chevaux préparés d'avance, et s'échappèrent. Ils furent reçus avec honneur dans la plupart des villes grecques où ils se rendirent; ce qui fit voir clairement que les Grecs redoutaient fort qu'il ne devînt un tyran.

Cependant après la mort de Jason, Polydoros, son frère, et Polyphron furent nommés tagos. Mais Polydoros fut tué, à ce que l'on croit, par son frère Polyphron qui, dans un voyage qu'ils faisaient ensemble à Larisse, l'égorgea de nuit pendant son sommeil. Sa mort en effet arriva subitement et sans aucune cause connue. Polyphron à son tour régna pendant un an, et exerça un pouvoir semblable à une tyrannie; à Pharsale il fit périr Polydamas et huit des premiers citoyens, et à Larisse il exila grand nombre de gens. Il se livrait à ses excès lorsque Alexandros le tua, soi-disant pour venger Polydoros et faire cesser la tyrannie. Mais lorsqu'il fut lui-même revêtu du pouvoir il fut odieux comme tagos aux Thessaliens, odieux comme ennemi aux

Thébains et aux Athéniens et exerça de criminels brigandages sur terre et sur mer. Dans ces dispositions il tomba lui-même à son tour sous les coups des frères de sa femme, à l'instigation de sa femme elle-même. Elle annonça à ses frères qu'Alexandros en voulait à leur vie, et elle les cacha dans l'intérieur de la maison pendant toute la journée jusqu'à ce qu'Alexandros fût arrivé dans un état d'ivresse. Lorsqu'elle l'eut mis au lit elle emporte son épée à la lueur de la lampe. Comme elle voit que ses frères hésitent à entrer pour tuer Alexandros, elle les menace de l'éveiller s'ils n'accomplissent à l'instant leur projet. Dès qu'ils furent entrés elle tira la porte à elle et la tint par l'anneau jusqu'à ce que son mari fût mort. La haine qu'elle portait à son mari venait, à ce que quelques-uns prétendent, de ce qu'Alexandros avait fait jeter dans les fers un beau jeune homme qu'elle aimait, et lorsqu'elle le priait de le libérer, l'avait fait sortir de prison et égorger. D'autres disent qu'Alexandros, n'ayant pas d'enfants d'elle, avait envoyé à Thèbes pour demander en mariage la femme de Jason.

Telles sont donc les causes que l'on assigne à l'attentat de cette femme. Le pouvoir échut à Tisiphonos, l'aîné des frères, auteurs de ce meurtre, et il régnait encore lorsque j'écrivais cette histoire.

CHAPITRE CINQUIÈME.

J'ai raconté les événements qui se passèrent en Thessalie sous le gouvernement de Jason et après sa mort jusqu'à la venue de Tisiphonos au pouvoir. Maintenant donc je reprends mon récit où je l'avais quitté pour cette digression.

Lorsque Archidamos eût ramené les secours qu'il conduisait à Leuctres, les Athéniens considérant que les Péloponésiens croyaient toujours devoir suivre les Lacédémoniens, et que Lacédémone n'était pas encore dans l'état d'abaissement où elle avait réduit Athènes, mandèrent auprès d'eux tous les États qui voulaient avoir part à la paix que le roi avait dictée. Lorsqu'ils furent réunis, ils décrétèrent, avec ceux qui voulaient participer à cette paix, de se lier par le serment suivant: « Je resterai fidèle au traité que le roi a dicté, et aux décrets des Athéniens et de leurs alliés; et si l'on attaque une des villes qui auront prêté ce serment, je la secourrai de toutes mes forces. » Tous les États donc se réjouirent de ce serment; les Éléens seuls firent opposition, en prétendant qu'ils ne devaient point rendre l'indépendance aux Marganiens non plus qu'aux Scillontins et aux Triphyliens, dont les villes, à ce qu'ils disaient, leur appartenaient en propre. Les Athéniens et ceux qui avaient décrété que, selon que le roi l'avait prescrit, toutes les villes, petites et grandes, seraient

également indépendantes, envoyèrent des gens pour recevoir les serments, en les chargeant de faire jurer les premiers magistrats de chaque ville. Tous les États prêtèrent le serment, à l'exception des Éléens.

Là-dessus les Mantinéens, se considérant comme entièrement indépendants, se réunirent tous et décrétèrent de ne former qu'une seule ville et de fortifier Mantinée. Mais les Lacédémoniens d'autre part trouvaient dur que cela ce fît sans leur consentement. Ils choisirent donc Agésilas pour le députer auprès des Mantinéens, parce qu'il passait pour lié avec eux par une amitié héritée de ses pères. Lorsqu'il fut arrivé, les magistrats refusèrent de rassembler pour lui le peuple Mantinéen et l'engagèrent à leur dire à eux-mêmes ce qu'il venait demander. Agésilas leur promit que s'ils suspendaient pour le moment la construction des murs, il ferait en sorte qu'ils pussent élever leurs fortifications avec l'assentiment des Lacédémoniens et sans trop de frais. Mais sur leur réponse, qu'il leur serait impossible de suspendre les travaux, parce que l'État entier avait décrété de les commencer sans retard, il repartit courroucé. Cependant il ne paraissait pas possible de marcher contre eux, puisque l'autonomie était la condition de la paix qui venait de se faire. Du reste quelques villes d'Arcadie envoyèrent aux Mantinéens des ouvriers pour les aider à construire leurs murs, et les Éléens fournirent trois talents d'argent pour cette dépense.

Tandis que les Mantinéens étaient ainsi occupés, la faction de Callibios et de Proxénos à Tégée tenait des assemblées dans le but de former une confédération de toute l'Arcadie, et de soumettre toutes les villes aux décisions que prendrait la diète. Mais le parti de Stasippos travaillait à faire rester la ville telle qu'elle était et à conserver les lois du pays. Les partisans de Proxénos et de Callibios, qui avaient eu le dessous au théâtre, pensèrent que, si le peuple se rassemblait, ils auraient de beaucoup l'avantage du nombre, et prirent les armes. A cette vue Stasippos et les siens s'armèrent aussi, et ils ne le cédaient nullement en nombre à leurs adversaires. Lorsqu'ils en vinrent aux mains, ils tuèrent Proxénos et quelques autres de son parti; mais ils ne poursuivirent point le reste qu'ils avaient mis en déroute. En effet le caractère de Stasippos le portait à éviter de causer la mort d'un grand nombre de concitoyens. Callibios et les siens, qui s'étaient retirés sous les murs et près des portes du côté de Mantinée, se réunirent et se tinrent en repos dès qu'ils virent que leurs adversaires ne cherchaient plus à les inquiéter. Ils avaient déjà précédemment envoyé demander des secours aux Mantinéens, et ils étaient présentement en pourparlers avec la faction de Stasippos pour opérer une réconciliation. Mais lorsqu'ils virent arriver les Mantinéens, quelques-uns d'entre eux, escaladant la muraille, les prièrent de venir en toute promptitude les soutenir; ils les ex-

hortent à grands cris à se hâter; d'autres leur ouvrent les portes. Dès que Stasippos et son parti s'aperçoivent de ce qui se passe, ils sortent précipitamment par la porte qui conduit à Pallante, et parviennent à se réfugier dans le temple de Diane avant d'être atteints par ceux qui les poursuivent; ils s'y enferment et se tiennent en repos. Les ennemis qui les poursuivaient montent sur le toit du temple, le découvrent et leur lancent des tuiles. Les autres, sentant leur détresse, prient les assaillants de cesser, et déclarent vouloir sortir. Ceux-ci s'emparent de leurs personnes, les couvrent de liens, les mettent sur un char et les ramènent à Tégée où, réunis aux Mantinéens, ils les condamnent et les mettent à mort.

Pendant ces événements, environ huit cents Tégéates du parti de Stasippos s'enfuirent à Lacédémone; et aussitôt après les Lacédémoniens décrétèrent qu'il fallait, conformément aux serments, venger en toute célérité les morts et les bannis de Tégée; et ils marchèrent ainsi contre les Mantinéens qu'ils disaient avoir manqué à leurs serments en portant les armes contre les Tégéates. Les éphores ordonnèrent une levée de troupes, et la ville donna le commandement à Agésilas. Les Arcadiens en conséquence se rassemblèrent tous à Aséa, à l'exception des Orchoméniens qui ne voulurent prendre aucune part à la ligue arcadienne, à cause de leur haine contre Mantinée; comme ils avaient même reçu dans leurs murs le corps de

mercenaires, levé à Corinthe et commandé par Polytropos, les Mantinéens restèrent chez eux pour les observer. Les Héréens et les Lépréates se joignirent aux Lacédémoniens contre les Mantinéens.

Aussitôt que les sacrifices du départ eurent été faits, Agésilas marcha directement contre l'Arcadie. Il occupa Eutéa, ville frontière, où il ne trouva dans les maisons que les vieillards, les femmes et les enfants, parce que les hommes en âge de porter les armes s'étaient rendus vers l'armée arcadienne; il ne fit pourtant aucun mal à la ville, mais il laissa les habitants dans leurs demeures, et ses gens achetèrent tout ce dont ils avaient besoin. Il fit rechercher et restituer ce qui avait été pris à son entrée dans la ville, et fit aux murailles toutes les réparations dont elles avaient besoin, pendant le temps qu'il resta dans cette place à attendre les mercenaires de Polytropos.

Pendant ce temps les Mantinéens marchèrent contre les Orchoméniens, mais ils furent repoussés désastreusement des murailles et perdirent quelques-uns des leurs. Ils battirent en retraite et arrivèrent à Élymia; les hoplites orchoméniens ne les poursuivaient plus, mais les troupes de Polytropos les pressaient avec une grande audace; les Mantinéens alors sentant que, s'ils ne repoussaient cet ennemi, ses traits leur tueraient beaucoup de monde, firent volte-face et en vinrent aux mains avec ceux qui les poursuivaient. Polytropos fut tué sur la place en combattant. Le reste prit la fuite

et aurait péri en grande partie, si les cavaliers phliasiens n'étaient survenus et n'avaient arrêté les Mantinéens dans leur poursuite en les tournant par derrière. Les Mantinéens, après cette affaire, s'en retournèrent chez eux.

Agésilas, en apprenant ces événements, pensa que les mercenaires d'Orchomène ne le joindraient plus, et s'avança avec les troupes qu'il avait. Le premier jour il prit le repas du soir sur le territoire de Tégée, et le lendemain il passa sur celui de Mantinée, plaça son camp au pied des montagnes situées à l'ouest de cette ville, et se mit à ravager le pays et à dévaster les campagnes. Les Arcadiens, réunis à Aséa, passèrent de nuit à Tégée; et le lendemain Agésilas alla se camper à environ vingt stades de Mantinée. Mais les Arcadiens de Tégée, qui occupaient les montagnes entre cette ville et Mantinée, arrivèrent avec un grand nombre d'hoplites, désirant fortement se réunir aux Mantinéens, auxquels en effet les Argiens n'avaient pas envoyé toutes leurs forces. Quelques gens voulaient persuader à Agésilas de les attaquer séparément; mais il craignit que, pendant qu'il marcherait vers ces ennemis, les Mantinéens ne fissent une sortie et ne fondissent sur ses flancs et sur ses derrières; aussi pensa-t-il que le mieux était de ne pas empêcher leur jonction et, dans le cas où ils voudraient en venir aux mains, de livrer bataille ouvertement et loyalement. Les Arcadiens eurent donc ainsi toutes leurs forces réunies.

Cependant les peltastes d'Orchomène, suivis de la cavalerie phliasienne, prenant de nuit le chemin de Mantinée, se présentèrent au point du jour devant le camp au moment où Agésilas sacrifiait; ils furent cause que tous coururent à leur rang et qu'Agésilas se retira vers ses troupes. Mais lorsqu'on eut reconnu des amis et qu'Agésilas eut obtenu des signes favorables, il fit avancer son armée aussitôt après déjeuner, et le soir venu, il vint, sans être vu, placer son camp dans une gorge située derrière le pays de Mantinée et entourée de montagnes excessivement rapprochées. Le lendemain au point du jour il sacrifiait devant le camp, lorsqu'il vit des troupes de Mantinée se rassembler sur les montagnes au-dessus de la queue de son armée; il comprit alors qu'il fallait sortir le plus vite possible de cette gorge. Toutefois il craignait que s'il marchait lui-même à la tête, l'ennemi ne fondît sur ses derrières. Il ne bouge donc pas de place et, montrant son front aux ennemis, il ordonne à ceux de la queue de converser à droite et de se rendre auprès de lui, derrière le corps d'armée. De cette manière il fait sortir ses troupes du défilé en même temps qu'il augmente toujours la force de la phalange. Lorsque la phalange est ainsi doublée, il se met à la tête du corps d'hoplites ainsi disposé et déploie de nouveau son armée dans la plaine sur sur neuf ou dix boucliers de profondeur.

Les Mantinéens cependant ne faisaient plus de sorties, parce que les Éléens, qui s'étaient joints à

eux, leur avaient persuadé de ne pas livrer bataille avant l'arrivée des Thébains; ils prétendaient savoir positivement qu'ils viendraient, parce qu'ils leur avaient prêté dix talents pour cette expédition.

Les Arcadiens, cédant à leurs raisons, ne bougeaient pas de Mantinée. Agésilas cependant, bien qu'il désirât fortement emmener son armée, parce qu'on était déjà au milieu de l'hiver, resta toutefois trois jours dans ces contrées, à peu de distance de la ville de Mantinée, afin de ne pas avoir l'air de hâter son départ par crainte. Mais le quatrième jour, au matin après déjeuner, il emmena son armée comme pour aller camper à l'endroit d'où il était parti le premier jour après avoir quitté Eutéa. Puis, comme nul Arcadien ne se faisait voir, il marcha en toute célérité jusqu'à Eutéa, bien qu'il fût déjà très-tard. Il voulait emmener ses hoplites avant d'apercevoir les feux des ennemis, afin qu'on ne pût accuser sa retraite de ressembler à une fuite. Il paraissait en effet avoir un peu relevé la patrie du découragement où elle était tombée, parce qu'il avait envahi l'Arcadie, et que personne n'avait voulu accepter une bataille lorsqu'il ravageait le pays. Arrivé en Laconie, il laissa les Spartiates regagner leurs foyers et renvoya les périèques dans leurs villes.

Aussitôt après le départ d'Agésilas, et dès qu'ils surent son armée licenciée, les Arcadiens, profitant de ce qu'ils avaient toutes leurs forces réunies, marchèrent contre les Héréens pour les punir de

n'avoir pas voulu faire partie de la confédération arcadienne et de ce qu'ils avaient envahi l'Arcadie avec les Lacédémoniens. Ils firent une irruption dans leur pays, brûlèrent les maisons et coupèrent les arbres. Mais lorsque le bruit arriva que les Thébains, qui venaient à leur secours, étaient arrivés à Mantinée, ils laissèrent Hérée et se joignirent à eux. Lorsqu'ils furent réunis, les Thébains croyaient avoir assez fait en étant venus à leur secours, puisqu'ils ne voyaient aucun ennemi dans le pays, et ils se préparaient à repartir; mais les Arcadiens, les Argiens et les Éléens voulaient leur persuader de marcher sans perdre un instant sur la Laconie, leur montrant leurs propres forces, et et ne tarissant pas de louanges sur l'armée des Thébains. En effet les Béotiens s'exerçaient tous au métier des armes, fiers qu'ils étaient de la victoire de Leuctres; ils étaient d'ailleurs suivis des Phocéens, devènus leurs sujets, de troupes de toutes les villes d'Eubée, de Locriens des deux peuples, d'Acarnaniens, d'Héracléotes et de Maliens; et ils avaient en outre avec eux des cavaliers et des peltastes de Thessalie. Pleins de confiance dans ces forces, ils dépeignaient l'isolement dans lequel se trouvait Lacédémone, et suppliaient les Thébains de ne pas songer à partir avant d'avoir fait une invasion dans le pays des Lacédémoniens. Les Thébains, tout en écoutant ces raisons, réfléchissaient d'un autre côté que l'entrée de la Laconie était réputée fort difficile, et ils pensaient qu'on

aurait établi des postes dans les passages les plus praticables. En effet il y avait à Oïon, dans la Sciritide, sous le commandement d'Ischolaos, un poste de Néodamodes et d'environ quatre cents des plus jeunes exilés de Tégée, et il y en avait un autre à Leuctres au-dessus de la Maléatide. Les Thébains réfléchissaient aussi que les forces des Lacédémoniens pouvaient se réunir promptement, et qu'ils ne se battraient nulle part mieux que dans leur propre pays. Toutes ces réflexions ne les rendaient point fort désireux de marcher sur Lacédémone. Mais il arriva des gens de Caryes qui annonçaient l'abandon de Lacédémone, ils promettaient de servir eux-mêmes de guides, et demandaient qu'on les égorgeât si l'on apercevait en eux la moindre tromperie; quelques périèques vinrent aussi appeler les ennemis et déclarer qu'ils n'attendaient pour se révolter que leur apparition dans le pays; ils affirmaient que les périèques, bien que mandés présentement par les Spartiates, refusaient de marcher. Les Thébains, entendant tous ces rapports qui leur revenaient de tous côtés, se laissèrent donc persuader et envahirent eux-mêmes la Laconie par Caryes, tandis que les Arcadiens entraient par Oïon, bourg de la Sciritide: Si Ischolaos s'était avancé jusqu'aux passages difficiles et les avait défendus, pas un ennemi, dit-on, n'aurait pu pénétrer par là; mais comme il voulait profiter du secours des habitants d'Oïon, il resta dans ce bourg. Les Arcadiens cependant

arrivèrent en masse; les troupes d'Ischolaos eurent l'avantage tant qu'elles n'eurent des ennemis qu'en face; mais lorsque ceux-ci arrivèrent par derrière et par les côtés et que, montant sur les maisons, ils les accablèrent de toutes parts de traits et de coups, Ischolaos et tous les siens furent massacrés, à l'exception peut-être de quelques-uns qui parvinrent à s'échapper sans être reconnus. Après s'être ainsi frayé le passage, les Arcadiens marchèrent sur Caryes vers les Thébains qui, en apprenant ce succès des Arcadiens, furent beaucoup plus audacieux à descendre dans la plaine, et commencèrent par brûler et saccager Sellasie. Arrivés dans la plaine, sur le territoire consacré à Apollon, ils y placèrent leur camp et le lendemain ils poursuivirent leur marche. Ils ne se hasardèrent point à traverser le pont pour marcher sur la ville, parce qu'on voyait vis-à-vis des ennemis dans le temple de Minerve Aléa. Mais ils s'avancèrent en gardant l'Eurotas à leur droite, et brûlèrent et saccagèrent des habitations remplies de richesses considérables.

Pour ce qui était des gens de la ville, les femmes ne pouvaient supporter de voir cette fumée, parce qu'elles n'avaient encore jamais aperçu d'ennemis, et les Spartiates dont la ville était sans murailles, étaient disposés çà et là pour la défendre, sans pouvoir dissimuler le petit nombre d'hommes qu'ils avaient en réalité. Les magistrats résolurent d'annoncer aux Hilotes que tous ceux qui

voudraient prendre les armes et venir se mettre sous les rangs, recevraient l'assurance d'obtenir leur liberté, s'ils se battaient avec les citoyens. On dit que d'abord il s'en inscrivit plus de six mille, de sorte que ces gens réunis inspirèrent une nouvelle crainte et qu'on les trouvait trop nombreux. Mais cependant comme les mercenaires d'Orchomène restaient à Sparte, et que les Lacédémoniens reçurent des secours des Phliasiens, des Corinthiens, des Épidauriens, des Pelléniens, et de quelques autres États encore, ils commencèrent à concevoir moins de frayeur des Hilotes inscrits.

Lorsque l'armée ennemie se fut avancée jusqu'à Amyclé, elle passa l'Eurotas en cet endroit. Les Thébains, partout où ils campaient, commençaient par couper les arbres, les jetaient en avant de leurs lignes en aussi grand nombre que possible, et se tenaient ainsi sur leurs gardes tandis que les Arcadiens ne faisaient rien de cela, mais laissaient leurs armes et couraient piller les habitations. Trois ou quatre jours après, la cavalerie s'avança en bon ordre jusqu'à l'hippodrome, vers le temple de Neptune Géochos; elle se composait de tous les Thébains, des Éléens, et de tous les cavaliers phocéens, thessaliens et locriens qui se trouvaient à l'armée. Vis-à-vis était rangée la cavalerie des Lacédémoniens qui paraissait très-faible; mais ils avaient placé dans la maison des Tyndarides une embuscade d'environ trois cents des plus jeunes hoplites qui s'élancèrent sur l'ennemi au moment où la cavalerie char-

geait. Celle-ci ne soutint point le choc et plia. A cette vue un grand nombre de fantassins prirent aussi la fuite. Cependant lorsque la poursuite eut cessé et que l'armée thébaine eut repris pied, on se rétablit dans le camp. On croyait déjà pouvoir espérer avec un peu plus de confiance qu'ils ne songeraient plus à attaquer la ville. Ensuite l'armée levant le camp prit la route d'Hélos et de Gythion, et brûla les villes non fortifiées; pendant trois jours entiers elle fit le siége de Gythion où se trouvaient les chantiers des Lacédémoniens. Il y eut un certain nombre de périèques qui se joignirent à l'attaque, et continuèrent la campagne dans les rangs des Thébains.

Les Athéniens à la réception de ces nouvelles étaient en souci de ce qu'ils devaient faire à l'égard des Lacédémoniens, et tinrent une assemblée d'après un décret du sénat. Il s'y trouvait présents des députés de Lacédémone et des alliés encore fidèles à cet État. Les Lacédémoniens Aratos, Ocyllos, Pharax, Étymoclès et Olonthéus, dirent tous à peu près les mêmes choses. Ils rappelèrent aux Athéniens que toujours dans les grandes occasions ils s'étaient soutenus mutuellement pour leur bien. C'était eux en effet, dirent-ils, qui avaient chassé les tyrans d'Athènes, tandis que les Athéniens les avaient secourus avec vigueur lorsqu'ils étaient assiégés par les Messéniens. Ils énumérèrent aussi les avantages qu'ils avaient recueilli toutes les fois qu'ils avaient agi en commun; ils rappelèrent la manière dont ils

avaient ensemble combattu le Barbare, ils les firent souvenir comment, du consentement des Lacédémoniens, les Athéniens avaient été choisis pour chefs de la flotte et gardiens du trésor commun; comment, pareillement du consentement des Athéniens, les Lacédémoniens eux-mêmes avaient été unanimement proclamés par tous les Grecs chefs des armées de terre. Un d'entre eux en particulier parla à-peu près en ces termes: « Si vous et nous nous sommes d'accord, Athéniens, nous aurons alors l'espoir de décimer les Thébains suivant l'ancien dicton. » Les Athéniens cependant n'accueillirent pas très-favorablement ces paroles, mais il y eut dans toute l'assemblée un murmure qui semblait dire: « Pourtant lorsqu'ils étaient dans la prospérité, ils nous opprimaient. » Ce qui parut avoir le plus de poids dans les discours des Lacédémoniens, ce fut qu'après avoir réduit Athènes, ils avaient mis obstacle au projet des Thébains qui voulaient la raser. L'argument le plus répété était qu'on devait des secours en vertu des serments; car ce n'étaient point des injustices de leur part qui avaient attiré les Arcadiens et leurs alliés contre Lacédémone, mais les secours qu'ils avaient portés aux Tégéates parce que les Mantinéens avaient attaqué ces derniers contre la foi des serments. Il se fit donc à ces discours du tumulte dans l'assemblée, car les uns disaient que les Mantinéens avaient agi justement en secourant les partisans de Proxénos qui avaient été tués par ceux de Stasippos; les autres préten-

daient qu'ils avaient commis une injustice en portant les armes contre les Tégéates.

Tandis que l'assemblée cherchait ainsi à déterminer cette question, le Corinthien Clitélès se leva et parla en ces termes :

« Athéniens, vous cherchez également de part et d'autre à établir qui a eu les premiers torts. Mais qui pourrait nous accuser, nous, d'avoir marché contre quelque ville, depuis la conclusion de la paix; ou de nous être emparés des richesses d'autrui, ou d'avoir ravagé un territoire étranger? Et cependant les Thébains sont entrés sur nos terres, ont coupé nos arbres, brûlé nos maisons, enlevé nos biens et nos troupeaux. Comment donc pourriez-vous, sans manquer à vos serments, ne pas nous secourir, nous qui sommes victimes d'injustices si patentes; surtout lorsque c'est vous-mêmes qui avez pris soin de nous lier par tous ces serments. » Les Athéniens montrèrent pourtant alors par leurs rumeurs qu'ils trouvaient que Clitélès avait bien et justement parlé. Aussitôt après lui le Phliasien Proclès se leva et dit :

« Je pense, Athéniens, qu'il est évident à tout le monde que vous serez les premiers contre lesquels les Thébains marcheront après s'être débarrassés des Lacédémoniens. En effet vous êtes le seul des autres États qu'ils puissent regarder comme mettant obstacle à leur domination sur les Grecs. S'il en est ainsi, je crois qu'en marchant à la défense des Lacédémoniens, vous défendrez votre propre cause ;

car votre situation, je pense, vous paraîtra beaucoup plus pénible lorsque vous aurez comme chefs de la Grèce, les Thébains, peuple mal disposé envers vous et habitant sur vos frontières, que lorsque vous aviez des rivaux éloignés. Il serait donc plus sage de votre part de vous défendre vous-mêmes pendant que vous avez encore des alliés, que d'attendre d'être forcés après la ruine de ces derniers, à lutter seuls contre les Thébains. Si cependant quelques-uns d'entre vous craignent que les Lacédémoniens, s'ils se relèvent maintenant, ne vous causent plus tard des embarras, rappelez-vous que ce n'est pas ceux auxquels on a fait du bien, mais ceux auxquels on a fait du mal, dont on doit craindre l'élévation. Il vous faut aussi réfléchir qu'il convient aux États aussi bien qu'aux particuliers de s'assurer, pendant qu'ils sont dans toute leur vigueur, de la possession de quelque bien, afin que si jamais ils perdent leurs forces, ils ne se voient pas ravir tout le fruit de leurs peines. Maintenant un dieu vous offre l'occasion d'acquérir dans les Lacédémoniens, si vous les secourez selon leur prière, des amis dévoués pour toute la suite des temps. En effet il me semble que ce n'est pas devant un petit nombre de témoins qu'ils recevraient aujourd'hui ce bienfait de votre part; mais les dieux qui voient tout le sauront et maintenant et à jamais, et les alliés et les ennemis ainsi que tous les Grecs et les Barbares l'apprendront aussi, car rien dans les circonstances actuelles ne passe ina-

perçu. Qui donc pourrait encore déployer du zèle en leur faveur, s'ils se montraient ingrats envers vous? Mais il faut espérer qu'ils se montreront loyaux plutôt que lâches, eux qui plus que personne, passent pour avoir constamment été désireux de louange, et ennemis de toute action honteuse.

« A cela ajoutez une réflexion : Si jamais quelque danger menaçait de nouveau la Grèce de la part des Barbares, en qui pourriez-vous avoir plus de confiance que dans les Lacédémoniens? Quels compagnons d'armes pourriez-vous préférer à ceux qui, placés aux Thermopyles ont tous mieux aimé mourir en combattant que de vivre en ouvrant le chemin de la Grèce au Barbare? N'est-il donc pas juste que, tant en souvenir de la bravoure qu'ils ont fait briller avec vous, que dans l'espérance de nouveaux exploits communs, vous déployiez tout votre zèle pour eux, pour vous et pour nous? La considération de leurs alliés actuels mérite aussi que vous montriez ce zèle; en effet sachez bien que ceux qui leur restent fidèles dans leurs revers, rougiraient de ne pas vous témoigner leur reconnaissance. Si d'un autre côté nous tous qui voulons partager leurs dangers, ne paraissons que de faibles villes, pensez que si votre cité se joint à nous, ce ne seront plus de petits États qui viendront à leur secours. Quant à moi, Athéniens, j'ai toujours précédemment envié votre ville, quand j'entendais dire que tous les gens opprimés ou menacés de l'oppression s'y étaient réfugiés et y avaient obtenu

des secours; mais maintenant ce n'est plus un ouï-dire, je suis moi-même ici témoin des prières que les Lacédémoniens, cette nation illustre, et leurs plus fidèles alliés, sont venus ensemble vous adresser en vous suppliant de les secourir. Je vois aussi les Thébains qui, naguères n'ont pu persuader les Lacédémoniens de vous réduire en esclavage, vous demander maintenant de voir d'un œil indifférent la ruine de vos sauveurs.

« On dit à la gloire de vos ancêtres, qu'ils n'ont pas permis que les Argiens morts devant la Cadmée fussent sans sépulture. Ce serait beaucoup plus glorieux de votre part de ne pas laisser outrager ni détruire les Lacédémoniens encore vivants. C'est aussi vraiment un beau trait que d'avoir réprimé l'insolence d'Eurysthée et sauvé les enfants d'Hercule; mais comment ne serait-il pas encore plus beau de sauver non-seulement les fondateurs de la ville, mais la ville tout entière. Cependant la plus belle des actions serait de secourir maintenant, les armes à la main et à travers les dangers, les Lacédémoniens, qui jadis vous sauvèrent par un vote sans péril. Si nous-mêmes nous sommes fiers de vous exhorter à secourir un peuple de braves, ne serait-ce pas chez vous qui pouvez les secourir efficacement un acte éclatant de générosité, qu'après avoir été souvent et amis et ennemis des Lacédémoniens, vous oubliiez plutôt leurs injures que leurs bienfaits, et vous leur témoigniez votre reconnaissance non-seulement en votre nom, mais au

nom de toute la Grèce dont ils ont bien mérité? »

Après ce discours les Athéniens entrèrent en délibération; ils forcèrent au silence ceux dont la voix s'élevait pour le rejet de la demande, et décrétèrent de secourir les Lacédémoniens avec toutes leurs forces; ils choisirent Iphicrate pour général. Après la célébration des sacrifices, Iphicrate donna l'ordre que l'on prît le repas dans l'Académie, et plusieurs, dit-on, sortirent avant lui. Ensuite il se mit à la tête de ses troupes, qui marchaient avec l'espérance qu'il allait les conduire à quelque action glorieuse. Mais arrivé à Corinthe, il y resta quelques jours, et les soldats commencèrent par lui reprocher cette perte de temps; lorsque enfin il les fit sortir de la ville, ils étaient pleins d'ardeur à le suivre partout où il les menait, pleins d'ardeur à attaquer les places fortes contre lesquelles il les conduisait.

Cependant parmi les ennemis qui dévastaient la Laconie, les Arcadiens, les Argiens et les Éléens, qui habitaient sur la frontière, étaient partis en grand nombre, emmenant ou emportant le butin qu'ils avaient fait. Les Thébains et le reste des ennemis voulaient quitter le pays, tant parce qu'ils voyaient l'armée diminuer ainsi tous les jours, que parce que les vivres devenaient de plus en plus rares; en effet tout avait été ou consommé ou enlevé, ou dilapidé ou brûlé. A cela se joignait la présence de l'hiver, ce qui faisait que tous voulaient partir. Lorsque ces troupes s'éloignèrent de

Lacédémone, Iphicrate ramena pareillement les Athéniens de l'Arcadie à Corinthe. Je ne prétends point blâmer ce qu'il peut avoir fait de bien pendant son commandement; mais pour ce qui est de sa conduite à cette époque, je trouve que toutes ses actions furent inconsidérées ou inutiles. En effet il entreprit de garder le mont Onéen pour empêcher les Béotiens de s'en retourner chez eux, et il laissa libre le plus beau passage près de Cenchrées. Puis voulant savoir si les Thébains avaient passé le mont Onéen, il envoya en reconnaissance la cavalerie athénienne et tous les Corinthiens. Et cependant un petit nombre de gens peuvent aussi bien voir qu'un grand nombre; et dans le cas d'une retraite, il est beaucoup plus aisé à des troupes peu nombreuses de trouver un chemin facile et de se retirer tranquillement. Mais n'est-ce pas une grande folie que de faire avancer beaucoup de troupes, lorsqu'elles sont trop faibles contre l'ennemi? en effet ces cavaliers dont la ligne occupait beaucoup de terrain, à cause de leur nombre, rencontrèrent, lorsqu'il fallut battre en retraite, beaucoup de passages difficiles, en sorte qu'ils ne perdirent pas moins de vingt hommes. Et pour lors les Thébains se retirèrent tout à leur aise.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

SOMMAIRE

DU SEPTIÈME LIVRE.



Ch. 1. *Négociations entre Sparte et Athènes. L'alliance est conclue. Les Thébains forcent le passage de l'isthme et ravagent une partie du Péloponèse. — Secours de Dénys aux Lacédémoniens. — Les armées sont licenciées. — Lycomédès voit ses projets de grandeur pour l'Arcadie couronnés de succès pendant quelque temps. — Inutiles tentatives de paix au nom du roi de Perse. — Second secours de Dénys. — Expédition d'Archidamos en Arcadie. — Députés grecs auprès du roi. Projet de paix favorable aux Thébains, mais rejeté par la pluralité des États. — Épaminondas en Achaïe. — Révolutions en Achaïe et à Sicyone.* Ch. 2. *Éloge de Phlionte, de sa bravoure et de sa fidélité envers ses alliés.* Ch. 3. *Événements de Sicyone. Euphron se rend à Thèbes où il est assassiné. Ses meurtriers sont libérés.* Ch. 4. *Inutile expédition des Athéniens à Oropos. — Alliance d'Athènes et de l'Arcadie. — Paix particulière de Corinthe. Guerres des Arcadiens et des Éléens. — Défaite des Lacédémoniens qui soutiennent ces derniers. — Troubles pendant les jeux olympiques. Dissensions intérieures en Arcadie.* Ch. 5. *Alliance de Mantinée avec Sparte et Athènes. Épaminondas dans le Péloponèse. Habileté de ce général. Attaque subite de Sparte. Projet manqué. Retour à Tégée. — Défaite de sa cavalerie devant Mantinée. Il se décide à une bataille. — Bataille de Mantinée. Ses suites. Conclusion.*

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'année suivante il vint à Athènes des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs de la part des Lacédémoniens et de leurs alliés, pour discuter les conditions d'une alliance entre Athènes et Lacédémone. Comme beaucoup d'étrangers et d'Athéniens disaient que l'alliance devait avoir lieu sur un pied d'égalité parfaite, le Phliasien Proclès prononça le discours suivant :

« Athéniens, si tant est qu'il vous ait paru avantageux de vous faire des amis des Lacédémoniens, il me semble qu'il faut viser à ce que cette amitié dure le plus longtemps possible. Or c'est en posant pour bases du traité les conditions les plus avantageuses aux deux partis, que nous devrions, du moins selon toute vraisemblance, rester le plus unis.

« Nous nous trouvons à peu près d'accord sur tous les points, excepté sur l'hégémonie qui fait le sujet actuel de la discussion. Votre sénat a proposé que le commandement appartînt sur mer à votre État, sur terre aux Lacédémoniens, et il me

semble aussi à moi que cette répartition est commandée moins par la prudence humaine que par la nature même des choses et une dispensation divine. D'abord en effet vous avez une position on ne peut plus favorable à l'empire de la mer; car la plupart des villes, auxquelles la mer est nécessaire, sont bâties dans les environs de votre cité et elles sont toutes plus faibles que vous. Ensuite vous possédez des ports, condition indispensable d'une puissance maritime; vous avez en outre beaucoup de galères, et c'est une antique habitude chez vous d'augmenter sans cesse votre marine. D'ailleurs tous les arts que requiert cette puissance sont chez vous indigènes, et certes pour ce qui est de l'habileté dans la marine, vous laissez tous les autres peuples bien loin derrière vous; la plupart d'entre vous, en effet, ne vivent que de la mer, de sorte que tout en soignant vos intérêts particuliers vous devenez habiles dans les manœuvres sur mer. Mais il y a plus: aucun port ne pourrait fournir plus de vaisseaux à la fois, que le vôtre, ce qui n'est pas d'une médiocre importance pour le commandement, car tout le monde préfère venir se réunir autour de celui qui est en force dès le principe. D'ailleurs les dieux mêmes ne vous ont-ils pas donné de réussir dans cette partie? Vous avez livré les batailles navales les plus nombreuses et les plus grandes; vous n'avez essuyé que peu de revers, et avez remporté, au contraire, le plus de succès. Il est donc naturel que les alliés

préfèrent courir avec vous les chances de ces combats.

« Vous comprendrez par ce que je vais dire combien il vous est nécessaire et convenable de vous adonner à la marine. Les Lacédémoniens vous faisaient la guerre depuis bien des années, et bien que vainqueurs sur terre, ils n'avançaient en rien votre ruine; mais dès que la divinité leur eut donné l'avantage sur mer, vous leur fûtes aussitôt entièrement assujettis. N'est-ce donc pas là une preuve évidente que tout votre salut dépend de votre puissance maritime? Les choses étant ainsi, comment serait-il compatible avec vos intérêts de laisser aux Lacédémoniens l'empire de la mer, puisqu'ils conviennent eux-mêmes de leur infériorité dans la marine, et que les chances ne sont pas égales dans les batailles navales, car ils n'exposent que les hommes qui sont sur leurs vaisseaux, tandis que vous risquez le sort de vos enfants, de vos femmes et de toute votre ville.

« Tel est l'état de la question pour ce qui vous concerne; examinez maintenant la position des Lacédémoniens. D'abord ils habitent au milieu des terres, de sorte que s'ils sont maîtres sur terre, leur existence n'est nullement compromise par des revers maritimes. C'est parce qu'ils l'ont senti eux-mêmes, que dès leur enfance ils se livrent aux exercices nécessaires aux armées de terre. Ils se distinguent sur leur élément, comme vous sur le vôtre, par une qualité inappréciable, l'obéissance

aux chefs. Ensuite ils peuvent mettre en campagne une nombreuse armée de terre avec la même promptitude que vous pouvez équiper une flotte puissante; d'où il résulte naturellement que les alliés viennent aussi se joindre à eux avec la plus grande confiance. La divinité leur a en outre donné sur terre le même bonheur qu'elle vous a accordé sur mer; ils ont aussi soutenu sur terre le plus grand nombre de luttes, éprouvé le moins de revers, et remporté au contraire le plus de succès.

« On peut conclure des faits mêmes qu'il ne leur est pas moins nécessaire de porter toute leur activité du côté de la terre, qu'il ne l'est à vous de tourner vos soins vers la mer. En effet, bien que vous leur ayez fait la guerre pendant plusieurs années et que vous leur ayez gagné souvent des batailles navales, vous n'en étiez cependant nullement plus près de les avoir définitivement vaincus; mais après une seule défaite sur terre ils ont vu à l'instant compromise l'existence de leurs enfants, de leurs femmes, et de tout leur État. Comment donc ne leur serait-il pas pénible de laisser à d'autres la suprématie sur terre, quand ils sont les premiers sur cet élément?

« J'ai donc parlé dans le sens du projet du sénat, projet qui offre, à mon avis, les plus grands avantages aux deux peuples. Puisse le bonheur être avec vous, et la sagesse présider à votre décision pour notre plus grand bien à tous! »

Tel fut son discours, que les Athéniens et les Lacédémoniens présents approuvèrent fortement; mais Céphisodotos monta à la tribune :

« Athéniens, » dit-il, « vous ne vous apercevez pas qu'on vous trompe; mais si vous m'écoutez, je vous en donnerai à l'instant même la preuve. En effet vous commanderez bien sur mer; mais il est clair que les Lacédémoniens, dans le cas qu'ils vous secourent, vous enverront des triérarques lacédémoniens, et peut-être des soldats de marine, de leur nation, tandis que les matelots seront évidemment des Hilotes ou des mercenaires. Tels seront donc les hommes que vous aurez à commander. Mais lorsque les Lacédémoniens vous annonceront une expédition sur terre, il est évident que vous enverrez vos hoplites et votre cavalerie. Ainsi donc ils vous auront vous-mêmes sous leurs ordres, tandis que vous, vous ne commanderez que leurs esclaves et des gens de rien. Réponds-moi, Lacédémonien Timocratès, » dit-il, « n'as-tu pas dit tout à l'heure que tu venais pour conclure l'alliance sur un pied d'égalité parfaite? » — « Oui, » dit-il. — « Peut-il donc y avoir une égalité plus parfaite, » poursuivit Céphisodotos, « que si chacun commande à son tour la flotte et l'armée de terre, et si vous participez, vous, aux avantages que peut offrir le commandement sur mer, et nous à ceux que peut offrir le commandement sur terre? »

Après ces paroles les Athéniens changèrent de conviction et décrétèrent que chacun des deux

États aurait le commandement pendant cinq jours.

Les troupes des deux États avec leurs alliés s'étant rendues à Corinthe, il fut résolu de garder en commun le mont Onéen, et à l'approche des Thébains et de leurs alliés, ils se divisèrent les différents passages de cette montagne pour les défendre; les Lacédémoniens et les Pelléniens occupaient l'endroit le plus exposé. Lorsque les Thébains et leurs alliés ne furent plus qu'à trente stades de ces postes, ils se campèrent dans la plaine. Puis calculant le temps qu'ils pensaient nécessaire pour franchir cette distance, ils marchèrent à l'aube contre le poste des Lacédémoniens; leur calcul ne les trompa point, et ils tombèrent sur les Lacédémoniens et les Pelléniens au moment où l'on venait de relever les gardes de nuit et où les soldats se levaient de leurs couches pour aller chacun où il avait à faire. Alors fondant sur le camp, les Thébains, préparés et en bon ordre, taillent en pièces ces gens surpris à l'improviste et en désordre. Comme ceux qui s'échappèrent de cette affaire s'étaient réfugiés sur la colline la plus voisine, le polémarque des Lacédémoniens aurait encore pu conserver sa position en prenant avec lui autant d'hoplites et de peltastes des alliés qu'il aurait voulu; il lui était facile de faire venir en toute sûreté les approvisionnements de Cenchrées. Il ne le fit point; mais tandis que les Thébains étaient tout à fait embarrassés sur la manière dont ils descendraient du côté de Sicyone, ou retourne-

raient sur leurs pas, il fit une trève que la plupart regardèrent comme plus avantageuse pour les Thébains que pour les siens; après quoi il se retira et emmena ses troupes.

Les Thébains, après être descendus en toute sûreté, et s'être réunis à leurs alliés arcadiens, argiens et éléens, commencèrent par attaquer Sicyone et Pellène. Puis ils marchèrent vers Épidaure et en ravagèrent tout le territoire. Ils se retirèrent ensuite sans s'inquiéter nullement des ennemis, et lorsqu'ils furent près de la ville de Corinthe, ils s'élancèrent à la course vers la porte qui mène à Phlionte, dans le dessein de s'y précipiter s'ils la trouvaient ouverte. Mais quelques troupes légères de la ville se portèrent en armes à la rencontre des soldats d'élite des Thébains qui n'étaient plus même à quatre plèthres des murailles, et montant sur les monuments funéraires et sur les éminences de terrain, elles lancent des flèches et des traits sur les ennemis, dont elles tuent un grand nombre des plus avancés, et après les avoir mis en fuite elles les poursuivent l'espace de trois ou quatre stades. Après cette action les Corinthiens tirèrent les morts près des murailles et accordèrent une trève à l'ennemi pour les relever; sur quoi ils élevèrent un trophée. Ce succès ranima le courage des alliés de Lacédémone.

Pendant que ces choses se passaient, les Lacédémoniens reçurent de Dénys un secours de plus de vingt vaisseaux. Ils amenaient des Celtes, des

Ibériens et une cinquantaine de cavaliers. Le lendemain les Thébains et tous leurs alliés rangés en bataille et remplissant la plaine jusqu'à la mer et aux collines attenantes à la ville, détruisirent dans la plaine tout ce qui pouvait être bon à quelque chose. La cavalerie des Athéniens et des Corinthiens n'approchait guères à la vue d'une armée forte et nombreuse. Mais les cavaliers de Dénys malgré leur petit nombre s'éparpillèrent çà et là; et galopant le long de la ligne des ennemis, lançaient leurs javelots en s'approchant, puis se retiraient dès qu'on s'avançait contre eux, et se retournant ensuite, recommençaient à lancer leurs traits. Au milieu de cette manœuvre ils descendaient de cheval et se reposaient, et lorsque l'ennemi voulait en profiter pour les charger, ils sautaient lestement sur leurs chevaux et battaient en retraite. Si quelques ennemis se laissaient aller à les poursuivre loin de l'armée, ils les pressaient lorsqu'ils se retiraient, leur tiraient des javelots et leur faisaient beaucoup de mal; ils forçaient ainsi toute l'armée à s'avancer et à se retirer à cause d'eux.

Les Thébains cependant ne restèrent plus que quelques jours et s'en retournèrent chez eux; tous leurs alliés se retirèrent de même dans leurs foyers. Là-dessus les troupes de Dénys marchent contre Sicyone, défont dans la plaine les Sicyoniens en bataille rangée, et leur tuent environ soixante et dix hommes. Ils prennent d'assaut le fort de Déra. Après ces exploits les premiers se-

cours de Dénys cinglèrent de nouveau vers Syracuse.

Jusque-là les Thébains et tous les peuples qui avaient quitté le parti de Lacédémone avaient agi de concert, et dans toutes les expéditions on avait laissé le commandement aux Thébains. Mais survint un certain Lycomédès de Mantinée, homme qui ne le cédait à personne pour la naissance, et qui, haut placé par sa richesse, était en outre ambitieux. Il excita chez les Arcadiens des pensées orgueilleuses, en leur disant qu'eux seuls pouvaient regarder le Péloponèse comme leur patrie, puisqu'eux seuls y étaient autochthones, et en leur répétant que la nation Arcadienne était la plus nombreuse de la Grèce, et l'emportait surtout par la complexion robuste de ses habitants; il leur montrait qu'ils étaient les plus vaillants, leur en donnant pour preuve que, lorsqu'on avait besoin d'auxiliaires, on préférait les Arcadiens à tous les autres peuples, et que sans eux les Lacédémoniens n'auraient jamais pu attaquer le territoire d'Athènes, ni les Thébains arriver maintenant jusqu'à Lacédémone. «Si donc vous agissez sagement,» dit-il, «vous vous épargnerez la peine de venir où l'on vous appelle. De même qu'auparavant vous avez accru le pouvoir des Lacédémoniens en marchant à leur suite, ainsi maintenant, si vous suivez aveuglément les Thébains sans réclamer votre part du commandement, peut-être trouverez-vous bientôt en eux d'autres Lacédémoniens.»

Les Arcadiens étaient enflés d'orgueil par ces discours et chérissaient Lycomédès, qu'ils regardaient seul comme digne du nom d'homme. Aussi choisissaient-ils tous les chefs qu'il indiquait. Les événements contribuèrent encore à augmenter leur haute opinion d'eux-mêmes. Les Argiens en effet ayant fait une invasion sur le territoire d'Épidaure, eurent leur retraite coupée par les mercenaires de Chabrias, les Athéniens et les Corinthiens; les Arcadiens alors secoururent et délivrèrent ces Argiens assiégés de toutes parts, bien qu'ils eussent à combattre et les hommes et les localités. Dans une autre expédition qu'ils firent contre Asiné en Laconie, ils défirent la garnison lacédémonienne, tuèrent le polémarque spartiate Géranor et pillèrent le faubourg d'Asiné. Ni la nuit, ni les mauvais temps, ni la longueur de la route, ni les montagnes impraticables ne les arrêtaient, lorsqu'ils voulaient marcher quelque part; de sorte qu'au moins à cette époque ils se croyaient de beaucoup les plus puissants. Aussi les Thébains se défiaient-ils des Arcadiens et n'étaient-ils plus bien disposés en leur faveur. Pour les Éléens, ils redemandèrent aux Arcadiens les villes dont ils avaient été dépouillés par Lacédémone; mais lorsqu'ils virent le peu de cas qu'on faisait de leurs prières, et la considération avec laquelle on traitait les Triphyliens et les autres États qui s'étaient séparés d'eux, et qui se disaient Arcadiens, ils commencèrent aussi à être mal disposés envers les Arcadiens.

Tandis que chacun des alliés était ainsi dominé par son ambition particulière, arriva Philiscos d'Abydène, envoyé par Ariobarzanès avec de grandes sommes d'argent. Il rassembla d'abord à Delphes les Thébains, leurs alliés et les Lacédémoniens pour traiter de la paix. Une fois réunis, ils ne consultèrent point le dieu sur la manière dont la paix pourrait se faire, et délibérèrent pour leur compte. Mais comme les Thébains refusaient de consentir à ce que Messène fût sous la domination des Lacédémoniens, Philiscos leva de nombreux mercenaires afin de faire la guerre de concert avec lès Lacédémoniens.

Pendant ces événements arrivèrent les seconds secours envoyés par Dénys. Les Athéniens prétendaient qu'il fallait les envoyer en Thessalie contre les Thébains; les Lacédémoniens au contraire en Laconie, et ce dernier avis prévalut chez les alliés. Lorsque l'escadre de Dénys fut arrivée en Laconie, Archidamos en joignit les soldats aux troupes de Sparte, et entra en campagne. Il enleva Caryes d'assaut, et en égorgea tous les habitants qu'il prit vivants. De là il marcha à la tête de ses troupes directement contre les Parrhasiens en Arcadie, et ravagea leur pays. Mais à l'approche des Arcadiens et des Argiens il battit en retraite et vint se camper sur les collines près de Midéa.

Il se trouvait en cet endroit lorsque Cissidas le commandant des secours envoyés par Dénys, déclara que le temps qu'il lui avait été prescrit de

rester, était écoulé, et reprit aussitôt la route de Sparte. Mais après qu'il se fut éloigné de l'armée, il fut arrêté par les Messéniens dans un défilé; il envoya alors demander à Archidamos de venir à son secours, ce qu'Archidamos fit effectivement. Lorsqu'il fut arrivé au tournant qui mène chez les Eutrésiens, les Arcadiens et les Argiens s'avancèrent vers la Laconie, dans le but de lui couper le chemin de Sparte. Mais Archidamos descendit dans un endroit plat qui se trouve à la croisée des routes d'Eutrésie et de Midéa, et rangea son armée en bataille. Il parcourut, dit-on, les rangs et exhorta les troupes en ces termes: « Concitoyens, méritons maintenant par notre bravoure de pouvoir porter la tête haute; remettons à nos descendants notre patrie telle que nous l'avons reçue de nos pères. Cessons d'avoir à rougir devant nos enfants, devant nos femmes, devant nos vieillards, et devant les étrangers auprès desquels nous étions auparavant les plus considérés de tous les Grecs. » Il venait de prononcer ces mots, lorsqu'au milieu d'un ciel pur on vit, à ce qu'on prétend, des éclairs accompagnés de tonnerres, qu'on regarda comme d'heureux présage. Il se trouva aussi que près de son aile droite étaient un bois sacré et une statue d'Hercule, duquel, comme on le sait, on le fait descendre. Toutes ces circonstances inspirèrent donc une telle ardeur et une telle confiance aux soldats, que c'était une affaire pour leurs chefs que de les empêcher de s'élancer en avant. Mais lorsque Archidamos se

fut mis à leur tête, le peu d'ennemis qui tinrent ferme jusqu'à portée de la lance furent tués; le reste prit la fuite et tomba en grand nombre sous les coups des cavaliers et des Celtes. Le combat fini, Archidamos après avoir élevé un trophée, envoya de suite à Sparte le héraut Démotélès annoncer la grandeur de la victoire, et donner la nouvelle que pas un des Lacédémoniens n'avait perdu la vie, tandis qu'il était mort une foule d'ennemis. On dit qu'à cette nouvelle les sénateurs et les éphores de Sparte, à commencer par Agésilas, versèrent tous des larmes. Telle est la propriété des larmes d'être communes à la joie et à la douleur. Ce revers des Arcadiens cependant ne réjouit guères moins les Thébains et les Éléens que les Lacédémoniens; tant était forte déjà la haine qu'inspirait leur orgueil.

Les Thébains, qui songeaient constamment à la manière dont ils s'empareraient de la suprématie en Grèce, pensèrent que s'ils envoyaient des ambassadeurs auprès du roi des Perses, ils trouveraient auprès de lui quelque avantage. Dans ce but, après avoir préalablement engagé les alliés à se joindre à eux sous le prétexte que le Lacédémonien Euthyclès était auprès du roi, ils députèrent Pélopidas de la part des Thébains, Antiochos le pancratiaste de la part des Arcadiens, et Archidamos de la part des Éléens; ce dernier fut accompagné aussi par Argios. Les Athéniens à cette nouvelle envoyèrent Timagoras et Léon. Lorsque les députés furent

arrivés à leur destination, Pélopidas eut de beaucoup le plus d'influence auprès du Perse. Il avait en effet à dire que, seuls d'entre les Grecs, les Thébains s'étaient battus pour le roi à Platée, et que jamais plus tard ils n'avaient porté les armes contre lui, que les Lacédémoniens leur faisaient la guerre uniquement parce qu'ils n'avaient pas voulu marcher avec Agésilas contre lui, ni laisser ce général sacrifier à Diane, à Aulis, où Agamemnon avait sacrifié avant de s'embarquer pour l'Asie et de s'emparer de Troie. Ce qui ne contribua pas peu à faire honorer Pélopidas, ce fut la victoire que les Thébains avaient remportée à Leuctres et les ravages qu'ils avaient exercés, aux yeux de tout le monde, dans le pays des Lacédémoniens. Pélopidas raconta aussi que les Argiens et les Arcadiens avaient été défaits dans une bataille par les Lacédémoniens, lorsque les Thébains n'étaient pas avec eux. L'Athénien Timagoras témoignait pour lui de la vérité de tout ce qu'il disait; et c'était lui qui, après Pélopidas, jouissait de la plus grande considération.

Là-dessus Pélopidas interrogé par le roi sur le genre d'édit qu'il désirait, demanda que les Lacédémoniens reconnussent l'indépendance de Mantinée, que les Athéniens tirassent leurs vaisseaux sur terre, que s'ils ne se conformaient pas à ces conditions on leur fît la guerre, et que si une ville refusait de prendre part à l'expédition, on marchât d'abord contre elle.

Ces conditions écrites et lues aux députés, Léon

dit de manière à ce que le roi l'entendît: « Par Jupiter, Athéniens, il est temps, du moins à ce qu'il paraît, de chercher quelque autre ami à la place du roi. » Lorsque le secrétaire eut répété au roi les paroles de l'Athénien, il rapporta une addition au décret, laquelle disait que si les Athéniens savaient quelque chose de plus juste, ils devaient venir en informer le roi.

Lorsque les députés furent arrivés chacun dans sa patrie, les Athéniens mirent à mort Timagoras sur l'accusation de Léon qui prétendit qu'il n'avait pas voulu habiter avec lui, et qu'il avait agi constamment de concert avec Pélopidas. Quant aux autres députés, l'Éléen Archidamos louait la cour du roi, parce que ce dernier avait témoigné plus de considération à l'Élide qu'aux Arcadiens; mais Antiochos choqué de ce que la confédération arcadienne avait été traitée en sous-ordre, refusa les présents, et annonça aux Dix mille que le roi avait une foule de panetiers, de cuisiniers, d'échansons et de portiers, mais que malgré toutes ses recherches, il n'avait pu voir des hommes capables de combattre les Grecs. Il ajouta que du reste la grandeur de ses richesses lui paraissait n'être qu'une fanfaronnade, puisque le platane d'or tant vanté ne pourrait donner de l'ombre à une cigale.

Lorsque les Thébains eurent convoqué tous les États pour entendre la lecture de la lettre du roi, et que le Perse, porteur du décret, après avoir montré le sceau du roi, eut lu les dépêches, les

Thébains invitèrent alors ceux qui voulaient être amis avec le roi et avec eux, à jurer d'observer ces conditions; mais les députés des villes répondirent qu'ils avaient été envoyés non pour s'assermenter, mais pour prendre connaissance de la lettre, et invitèrent les Thébains à envoyer dans les villes, s'ils désiraient qu'on prêtât serment. L'Arcadien Lycomédès cependant disait aussi que la réunion ne devait pas avoir lieu à Thèbes, mais sur les lieux où se faisait la guerre. Lorsque là-dessus les Thébains s'irritèrent contre lui et lui dirent qu'il cherchait à détruire l'alliance, il ne voulut plus siéger dans le conseil et partit avec tous les députés de l'Arcadie. Comme les députés réunis à Thèbes ne voulaient pas prêter serment, les Thébains envoyèrent des personnes chargées de faire jurer fidélité à l'édit du roi; ils croyaient que chacune des villes y penserait à deux fois avant de se faire des ennemis et de Thèbes et du roi. Mais lorsque les Corinthiens, dans la ville desquels ils vinrent d'abord, leur eurent tenu tête et répondu qu'ils n'avaient que faire de l'alliance du roi, plusieurs autres villes suivirent leur exemple et répondirent la même chose. Tel fut le résultat des brigues de Pélopidas et des Thébains pour parvenir au commandement.

Épaminondas, qui voulait s'attacher l'Achaïe, afin d'inspirer plus de considération aux Arcadiens et aux autres alliés, résolut d'entreprendre une nouvelle expédition contre ce pays. Il persuada donc

à l'Argien Pisias, général à Argos, d'occuper d'avance le mont Onéen. Pisias en conséquence, apprenant que les troupes qui le gardaient sous le commandement de Nauclès, chef des mercenaires de Lacédémone, et de l'Athénien Timomachos, faisaient leur service avec négligence, s'empare de nuit avec deux mille hoplites de la colline au-dessus de Cenchrées; il avait avec lui des vivres pour sept jours. Les Thébains arrivent dans cet espace de temps, franchissent le mont Onéen, et marchent avec tous les alliés contre l'Achaïe sous la conduite d'Épaminondas. Vaincu par les prières des principaux de l'Achaïe, Épaminondas obtint par son influence que les oligarques ne seraient point exilés, ni la forme du gouvernement changée; puis après avoir reçu des Achéens l'engagement solennel d'être les alliés des Thébains et de les suivre partout où ils les mèneraient, il s'en retourna dans sa patrie. Cependant comme les Arcadiens et ses ennemis l'accusaient d'avoir quitté l'Achaïe après l'avoir organisée favorablement aux Lacédémoniens, les Thébains décidèrent d'envoyer des harmostes dans les villes achéennes. Ceux-ci à leur arrivée chassèrent les oligarques avec l'aide de la populace et établirent en Achaïe des gouvernements démocratiques. Mais les bannis se coalisèrent promptement, marchèrent contre chacune des villes isolément, y rentrèrent grâces à leur nombre et les retinrent sous leur dépendance. Une fois rétablis ils n'observèrent plus leur neutralité,

mais soutinrent vigoureusement les Lacédémoniens, de sorte que les Arcadiens étaient pressés d'un côté par les Lacédémoniens, de l'autre par les Achéens.

Sicyone cependant s'était gouvernée jusqu'à ce moment d'après ses anciennes lois. Mais Euphron qui sous les Lacédémoniens était le citoyen le plus puissant, voulut conserver son rang sous leurs adversaires; il dit donc aux Argiens et aux Arcadiens que, si le parti des riches conservait le gouvernement de Sicyone, il était clair qu'à la première occasion la ville se déclarerait de nouveau pour Lacédémone. «Sachez au contraire,» dit-il, «que si la démocratie s'établissait, la ville vous resterait pour toujours. Si donc vous me secondez, je me charge, moi, de convoquer le peuple, et je vous donnerai à la fois cette garantie de ma fidélité, et une alliée assurée dans cette ville. Ce qui me pousse à agir de la sorte,» continua-t-il, «c'est, sachez-le, que comme vous j'étais depuis longtemps las de l'orgueil des Lacédémoniens, et que je serais heureux de secouer le joug de la servitude.» Les Arcadiens et les Argiens charmés de cette proposition se rendirent auprès de lui; Euphron aussitôt profitant de la présence des Arcadiens et des Argiens, convoqua le peuple sur la place publique pour lui déclarer que le gouvernement serait désormais sur un pied d'égalité complète. Dès que les citoyens furent rassemblés, il les engagea à choisir les généraux qui leur plairaient. Ils élurent Eu-

phron lui-même, ainsi qu'Hippodamos, Cléandros, Acrisios et Lysandros. Cela fait, il met son fils Adéas à la tête des mercenaires, après en avoir ôté le commandement à Lysiménès qui l'avait auparavant. Ensuite Euphron commença par s'assurer par des bienfaits quelques-uns de ces mercenaires, et il en enrôla de nouveau sans ménager pour cela le trésor public ni les fonds sacrés. Il employait aussi à ses desseins la fortune de tous ceux qu'il exilait pour attachement aux Lacédémoniens. Puis il fit périr par ruse, ou exila tous ses collègues; en sorte qu'il réduisit tout sous son pouvoir et jouait évidemment le rôle de tyran. Il obtenait l'assentiment des alliés à ces mesures tant par son argent que par le zèle qu'il montrait à les accompagner avec ses mercenaires dans toutes leurs expéditions.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Les choses en étaient à ce point, et les Argiens avaient déjà fortifié contre Phlionte le fort de Tricaranon, au-dessus du temple de Junon, lorsque les Sicyoniens entourèrent aussi de murs Thyamia sur la frontière des Phliasiens; ce qui mit ces derniers dans une situation fort pénible et les faisait souffrir du manque de vivres. Cependant les Phliasiens, n'en persévéraient pas moins dans leur fidélité à leurs alliés.

Tous les historiens mentionnent les faits glorieux

des grands États; mais il me semble qu'une ville qui, malgré sa petitesse, se signale par beaucoup de belles actions mérite encore plus qu'on les produise au grand jour.

Les Phliasiens donc furent amis de Lacédémone, lorsqu'elle était dans toute sa puissance. Mais après ses revers à la bataille de Leuctres, malgré la révolte de beaucoup de périèques, et celle de tous les Hilotes, malgré même la désertion de presque tous ses alliés, bien que pour ainsi dire tous les Grecs l'attaquassent, ils lui restèrent fidèles, et, quoiqu'ils eussent pour ennemis les peuples les plus puissants du Péloponèse, les Arcadiens et les Argiens, ils ne laissèrent pas de la secourir. Choisis par le sort pour passer à Prasies les dernières des troupes auxiliaires, qui se composaient de Corinthiens, d'Épidauriens, de Trézéniens, d'Hermioniens, d'Haliens, de Sicyoniens et de Pelléniens, non-seulement ils ne trahirent point alors, mais après même que le commandant les eut abandonnés et fut parti à la tête de ceux qui avaient traversé les premiers, ils ne se laissèrent point rebuter; mais prirent à leurs frais un guide de Prasies, à cause de la présence des ennemis à Amyclé et parvinrent, tant bien que mal, à se frayer un chemin jusqu'à Sparte. Aussi les Lacédémoniens leur donnèrent-ils différentes marques d'honneur et leur envoyèrent en particulier un bœuf comme don d'hospitalité.

Lorsque après le départ des ennemis de la Laco-

nie, les Argiens courroucés du zèle des Phliasiens pour Lacédémone envahirent en masse le territoire de Phlionte et le ravagèrent, leur courage ne faiblit pas même alors; mais au moment où les ennemis se retiraient, après avoir saccagé tout ce qu'ils avaient pu, la cavalerie phliasienne fit une sortie et les suivit de près; et, bien que toute la cavalerie argienne et les compagnies déployées derrière elle formassent l'arrière-garde, les Phliasiens au nombre de soixante, les chargèrent et les mirent tous en fuite; ils ne leur tuèrent, il est vrai, que peu de monde, mais ils élevèrent un trophée à la vue des Argiens, aussi bien que s'ils les eussent tous tués.

Une autre fois les Lacédémoniens et leurs alliés gardaient le mont Onéen pendant que les Thébains s'approchaient pour le franchir. Les Arcadiens et les Éléens traversaient Némée pour aller se réunir aux Thébains, lorsque des exilés de Phlionte vinrent leur dire que, s'ils voulaient seulement se montrer, ils prendraient cette ville. Dès qu'on fut d'accord sur cette entreprise, les exilés, accompagnés de six cents hommes environ, vinrent se placer de nuit avec des échelles au pied même de la citadelle. Puis lorsque les éclaireurs de Tricaranon annoncèrent l'approche des ennemis, les traîtres profitèrent du moment où toute l'attention de la ville était tournée de ce côté, et donnèrent aux gens, postés au pied des murs, le signal pour monter. Ceux-ci, une fois en haut, s'empa-

rent des armes abandonnées des gardes et poursuivent les sentinelles de jour qui étaient au nombre de dix; car sur chaque cinq hommes on en avait laissé un; ils tuent un garde endormi et un autre qui s'était réfugié vers le temple de Junon. Une fois que les sentinelles en fuite se mirent à sauter du haut du mur qui regarde la ville, il n'y eut plus de doute que la citadelle ne fût au pouvoir des assaillants. Mais lorsque les cris d'alarme furent parvenus à la ville, les citoyens accoururent en armes; les ennemis commencèrent par sortir de l'acropole et combattirent en avant de la porte qui conduit à la ville; puis, se voyant entourés par le nombre de ceux qui arrivaient sans cesse contre eux, ils se retirent de nouveau dans l'acropole, où les citoyens se précipitent avec eux. L'esplanade de l'acropole fut donc bientôt balayée. Mais les ennemis montèrent sur la muraille et sur les tours, d'où ils frappaient et tiraient sur ceux qui se trouvaient dans l'enceinte. Ceux-ci se défendaient d'en bas et combattaient le long des rampes qui mènent sur la muraille. Lorsque les citoyens se furent emparés çà et là de quelques tours, ils se battirent corps à corps et en désespérés avec les assaillants. Ceux-ci, culbutés par leur audace et leur bravoure, se concentrèrent sur un point. Dans ce même instant les Arcadiens et les Argiens entouraient la ville et se mettaient à saper le mur de l'acropole vers le haut de la ville. Pour les gens de l'intérieur ils frappaient d'un côté ceux qui étaient

sur le mur, de l'autre ceux qui sur les échelles cherchaient à escalader, tandis que d'autres étaient aux prises avec ceux qui étaient montés sur les tours; ayant trouvé du feu dans les tentes, ils les incendièrent et apportèrent dans ce but les gerbes qui se trouvaient avoir été moissonnées dans l'acropole même. Alors ceux qui étaient sur les tours sautèrent en bas dans la crainte des flammes, et ceux qui se trouvaient sur la muraille tombèrent sous les coups des citoyens. Dès qu'ils eurent une fois commencé à céder, toute l'acropole fut bientôt vide d'ennemis. La cavalerie fit aussitôt une sortie. Les ennemis, en la voyant, se retirèrent, abandonnant leurs échelles et leurs morts ainsi que quelques vivants estropiés. Ils ne perdirent pas moins de quatre-vingts hommes, en comptant tant ceux qui périrent en combattant dans l'intérieur de la citadelle, que ceux qui s'égarèrent au dehors. Alors on put voir les hommes s'embrasser en se félicitant de leur délivrance, et les femmes leur apporter à boire en versant des larmes de joie. Et vraiment tout le monde alors riait et pleurait tout à la fois.

L'année suivante tous les Argiens et les Arcadiens envahirent encore Phlionte. La cause de leurs attaques continuelles contre les Phliasiens était à la fois leur colère contre eux, et la position de cette ville entre leurs deux frontières, ainsi que l'espérance, où ils étaient toujours, que le manque de vivres la leur livrerait. Mais dans cette

invasion les cavaliers et les troupes d'élite des Phliasiens, réunis aux cavaliers athéniens qui se trouvaient présents, fondirent sur l'ennemi au moment où il passait le fleuve; ils eurent le dessus, et le forcèrent à se retirer pour le reste du jour sur les montagnes, comme s'il craignait de marcher dans la plaine sur des moissons amies.

Le commandant thébain de Sicyone fit encore une expédition contre Phlionte, à la tête de sa garnison et des troupes de Sicyone et de Pellène. Ces villes, en effet, obéissaient déjà alors aux Thébains. Euphron prit aussi part à l'expédition avec son corps de mercenaires d'environ deux mille hommes. Ils descendirent tous par Tricaranon sur le temple de Junon pour ravager la campagne, à l'exception des Sicyoniens et des Pelléniens que le commandant laissa sur la hauteur, près des portes qui conduisent à Corinthe, afin que les Phliasiens ne pussent, en les tournant par-là, venir s'établir sur leurs têtes au-dessus du temple de Junon. Dès que ceux de la ville surent que les ennemis fondaient sur la plaine, la cavalerie et les troupes d'élite des Phliasiens firent une sortie, engagèrent le combat et empêchèrent les ennemis d'entrer dans la plaine. Ils passèrent là la plus grande partie du jour à escarmoucher de loin. Euphron et ses gens poursuivaient l'ennemi jusqu'aux endroits accessibles à la cavalerie, et ceux de la ville les pourchassaient à leur tour jusqu'au temple de Junon Lorsque les ennemis crurent qu'il

était temps de partir, ils firent le tour de Tricaranon; en effet le ravin situé devant ce fort les empêchait de se rendre en ligne droite vers les Pelléniens. Les Phliasiens après les avoir suivis pendant quelques instants vers la hauteur, se détournent et marchent par le chemin le long du mur contre le corps des Pelléniens. Le commandant thébain remarquant alors la marche rapide des Phliasiens, rivalise de vitesse afin d'arriver au secours des Pelléniens avant eux. Mais les cavaliers arrivés les premiers chargent les Pelléniens qui soutiennent le premier choc; après s'être retirés ils reviennent à la charge avec les fantassins qui les avaient rejoints, et l'on en vient aux mains. Là-dessus les ennemis plient et laissent sur le terrain quelques Sicyoniens et un grand nombre de braves Pelléniens. Après ce succès les Phliasiens élèvent un magnifique trophée en entonnant, comme de juste, les chants de victoire. Le Thébain et Euphron restèrent avec leurs troupes tranquilles spectateurs, comme s'ils étaient accourus à un simple spectacle. Après cela les deux partis se retirèrent, l'un sur Sicyone, l'autre dans la ville.

Voici encore une belle action que firent les Phliasiens: bien qu'ils manquassent de tout ils renvoyèrent sans rançon le Pellénien Proxénos qu'ils avaient pris vivant. Comment refuser le nom de généreux et de braves à ceux qui se distinguent par de telles actions?

On connaît du reste leur constance à garder la

foi à leurs amis; comme ils ne retiraient rien de leurs terres, ils vivaient, soit des vivres qu'ils enlevaient sur le territoire ennemi, soit de ce qu'ils achetaient à Corinthe; c'était à travers de nombreux dangers qu'ils se rendaient au marché de cette ville, ils ne se procuraient que difficilement des fonds, avaient autant de difficulté à trouver des gens qui leur apportassent les vivres, et à peine pouvaient-ils avoir des répondants pour les bêtes de somme qui les amenaient. Ils étaient déjà dans un dénuement complet lorsqu'ils parvinrent à engager Charès à escorter le convoi. Lorsqu'il fut arrivé à Phlionte, ils le prièrent d'emmener les bouches inutiles à Pellène, où ils les laissèrent. Après avoir acheté des provisions, et avoir préparé autant de bêtes de somme que possible, ils repartirent de nuit; ils n'ignoraient point que les ennemis les épiaient, mais ils pensaient qu'il était moins terrible de combattre que de manquer de vivres. Les Phliasiens marchaient en avant avec Charès, lorsqu'ils rencontrèrent les ennemis; ils se mettent aussitôt à l'œuvre et fondent dessus en s'excitant réciproquement, et tout en criant à Charès de venir les soutenir. La victoire leur resta; et la route balayée d'ennemis, ils arrivèrent ainsi eux-mêmes sains et saufs à Phlionte, avec tout ce qu'ils amenaient. Comme ils avaient veillé la nuit, ils dormirent bien avant dans le jour. Lorsque Charès fut levé, les cavaliers et l'élite des hoplites se rendirent vers lui et lui dirent: « Charès, tu peux aujourd'hui te si-

gnaler par l'action la plus glorieuse. Les Sicyoniens fortifient contre nous une place sur les frontières; ils ont un grand nombre d'ouvriers, mais ils n'ont guères d'hoplites. Nous marcherons donc les premiers, nous tous les cavaliers et l'élite des hoplites, et si tu veux nous suivre avec tes mercenaires, peut-être trouveras-tu la besogne déjà toute faite, peut-être aussi ton apparition décidera-t-elle la victoire comme à Pellène. Si tu vois dans ce que nous te proposons quelque chose de trop difficile, offre un sacrifice aux dieux pour les consulter, car nous pensons que les dieux t'engageront encore plus que nous à faire ce que nous te demandons. Il ne faut pas, Charès, que tu ignores que, si tu te rends à notre prière, tu te mettras en possession d'un fort contre l'ennemi, tu sauveras une ville amie, et tu acquerras la plus grande gloire dans ta patrie, et le plus grand renom chez les alliés et les ennemis. »

Pendant que Charès persuadé offrait un sacrifice, les cavaliers phliasiens, sans perdre de temps, mettaient leurs cuirasses et bridaient leurs chevaux, tandis que les hoplites prenaient tous les préparatifs de l'infanterie. Comme ils se rendaient, après avoir pris leurs armes, vers l'endroit où le sacrifice avait lieu, ils rencontrèrent Charès et le devin qui leur annoncèrent que les victimes étaient favorables. « Mais attendez, » dirent-ils, « car nous allons partir aussi. » L'ordre fut donné en toute hâte par le héraut, et les mercenaires accoururent à l'instant avec une ardeur divine. Lorsque Charès com-

mença à marcher, la cavalerie et l'infanterie des Phliasiens le précédèrent. Ils marchaient d'abord rapidement, ensuite ils se mirent à la course; enfin la cavalerie poussa en avant ventre à terre, l'infanterie au pas de course cherchait à conserver autant que possible ses rangs serrés; et Charès suivait rapidement. C'était peu avant le coucher du soleil; ils trouvèrent les ennemis du fort occupés, les uns à se baigner, d'autres à cuire leur repas, d'autres à pétrir le pain, d'autres à préparer leurs lits. Lorsqu'ils voient l'impétuosité de cette attaque, ces gens sont aussitôt saisis de frayeur, et fuient, abandonnant toutes leurs provisions à ces braves. Après avoir soupé avec ces vivres et d'autres venus de Phlionte, ils firent des libations pour ce succès, entonnèrent des chants de victoire, et allèrent se coucher après avoir établi des gardes. Les Corinthiens à l'arrivée du messager qui apporta dans la nuit les nouvelles de Thyamia, montrèrent une grande amitié à réunir par la voix du héraut tous les attelages et bêtes de somme qu'ils chargèrent de blé et firent parvenir à Phlionte, et ces convois se renouvelèrent chaque jour tant que dura la construction du fort.

CHAPITRE TROISIÈME.

Voilà ce que j'avais à dire sur les Phliasiens, au sujet de leur loyauté envers leurs amis, de leur vaillance à la guerre, et de leur constante fidélité

à leurs alliés, même dans le dénuement le plus complet.

Environ vers le même temps, le Stymphalien Énéas, général des Arcadiens, crut qu'on ne pouvait plus supporter ce qui se passait à Sicyone; après être monté avec son armée dans l'acropole, il convoqua les plus considérés des citoyens qui se trouvaient dans la ville, et envoya chercher ceux qui avaient été bannis sans décret. Euphron effrayé par ces mesures, s'enfuit au port de Sicyone, et faisant venir Pasimélos de Corinthe, il livra par son entremise le port aux Lacédémoniens. Il rentra de nouveau dans cette alliance, déclarant qu'il resterait fidèle aux Lacédémoniens. Il prétendit que lorsqu'on avait mis aux voix dans la ville, si l'on déciderait la défection, il avait voté contre avec un petit nombre de gens, et qu'ensuite il avait établi la démocratie dans le but de se venger de ceux qui l'avaient trahi. « Et c'est moi, » dit-il, « qui suis la cause du bannissement actuel de tous ceux qui vous ont abandonnés. Si j'avais pu, j'aurais embrassé votre parti lorsque j'étais maître de toute la ville; mais maintenant je vous livre le port dont je me suis emparé. » Bien des gens l'entendirent proférer ces paroles; mais combien le crurent, c'est ce qu'on ne peut pas savoir.

Puisqu'une fois j'ai commencé, je veux terminer l'histoire d'Euphron. Profitant des dissensions qui avaient lieu à Sicyone entre l'aristocratie et le peuple, Euphron rentra dans cette ville avec une troupe

de mercenaires levée à Athènes. Il se rendit, il est vrai, maître de la ville avec l'aide du peuple, mais l'harmoste thébain conserva l'acropole. Lorsqu'il vit que, tant que les Thébains auraient la citadelle, il ne pourrait être maître de Sicyone, il ramassa des sommes d'argent et partit pour aller, par ce moyen, persuader aux Thébains de chasser les premiers citoyens, et de lui livrer de nouveau l'État. Mais les anciens exilés ayant eu avis de son voyage et de ses plans, se rendirent de leur côté à Thèbes; lorsqu'ils le virent dans l'intimité des magistrats, ils craignirent qu'il ne parvînt à ses fins, et quelques-uns, sans tenir compte du danger qu'ils couraient, égorgèrent Euphron dans l'acropole, au moment même où les magistrats et le sénat étaient rassemblés. Les magistrats cependant amenèrent devant le sénat les auteurs de ce meurtre, et parlèrent en ces termes:

« Citoyens, nous réclamons la peine de mort contre ces meurtriers d'Euphron, considérant que les gens de bien ne commettent jamais aucune action criminelle ou impie: que si les méchants le font ils cherchent à se cacher: mais que ces gens laissent tellement loin derrière eux tous les hommes pour ce qui est de l'audace et du crime, qu'ils ont tué cet homme et se sont ainsi permis de décider eux-mêmes, en présence des magistrats et de votre pouvoir souverain, les gens qu'il faut mettre à mort ou laisser vivre. Si donc ces coupables ne reçoivent le dernier châtiment, qui osera jamais venir

dans cette ville avec sécurité? Quel sera le sort de notre État, s'il est permis à qui le veut de se faire justice, avant que chacun ait fait connaître le but de sa venue? Nous poursuivons donc ces hommes comme les plus grands impies, les plus grands criminels, comme des gens qui ont indignement bravé notre ville. C'est à vous, après nous avoir entendus, à leur infliger le genre de peine qu'ils vous paraîtront avoir mérité. »

Voilà ce que dirent les magistrats. Quant aux meurtriers, ils nièrent tous d'avoir commis ce crime, un seul excepté qui en convint et prit la parole à peu près en ces termes pour sa défense:

« Il est impossible, Thébains, que quelqu'un vous brave, lorsqu'il sait que vous avez tout pouvoir pour le traiter comme bon vous semblera. Cependant quelle confiance a pu me porter à tuer ici cet homme? C'est, sachez-le bien, la conviction que d'abord j'agissais justement, et qu'ensuite vous jugeriez mon action comme elle le mérite. Je savais en effet que vous-mêmes vous n'avez pas attendu un jugement à l'égard d'Archias et d'Hypatès, lesquels vous avez trouvés coupables du même crime qu'Euphron; mais que vous les avez punis aussitôt que vous en avez eu le pouvoir, dans la pensée que le monde entier prononçait la sentence de mort contre ceux qui ne cherchent point à cacher leur impiété, leur trahison, et leur dessein de s'emparer de la tyrannie. Euphron ne s'était-il donc pas rendu coupable de tous ces crimes? Après avoir trouvé le

trésor sacré rempli d'offrandes d'or et d'argent il l'a laissé entièrement vide. Qui pourrait s'être montré plus évidemment traître qu'Euphron, lui qui, lié par l'amitié la plus grande avec les Lacédémoniens les a abandonnés pour vous, et qui après avoir échangé avec vous des gages de fidélité vous a de nouveau trahis, et a livré le port à vos ennemis. Et sous quel prétexte pourrait-on lui refuser le nom de tyran, à lui qui réduisait en servitude non-seulement des gens libres, mais des citoyens eux-mêmes, à lui qui ne cessait de tuer, de bannir, de dépouiller de leurs biens, non des coupables, mais ceux qu'il lui plaisait? Et c'étaient précisément les citoyens les plus distingués. Ensuite se réunissant aux Athéniens vos plus grands ennemis, il est rentré dans Sicyone et a porté les armes contre l'harmoste établi par vous; lorsqu'il n'a pu le chasser de l'acropole, il a ramassé de l'argent et est venu ici; je sais bien que, s'il avait ouvertement levé des troupes contre vous, vous m'auriez de la reconnaissance de l'avoir tué; mais comment y aurait-il équité de votre part à me punir de mort pour avoir fait justice d'un homme arrivant avec de l'argent amassé dans le but de vous corrompre et de vous persuader de le rétablir comme souverain de sa patrie? En effet ceux contre lesquels on emploie la force des armes, éprouvent un malheur, sans cependant paraître criminels, tandis que ceux qui se laissent séduire par l'argent à violer la justice tombent dans le malheur, en même temps qu'ils se couvrent de honte.

« Si pourtant Euphron avait été mon ennemi particulier et votre ami, je conviens moi-même qu'il n'aurait pas été bien de ma part de le tuer chez vous; mais une fois qu'il vous avait trahis, comment serait-il moins votre ennemi que le mien? Par Jupiter, dira-t-on, il est venu librement. Hé quoi! celui qui l'aurait tué loin de votre ville aurait mérité vos éloges, et maintenant qu'il est revenu pour augmenter le nombre des maux qu'il vous avait déjà faits, on pourrait dire qu'il n'a pas mérité son sort? Où pourrait-on me montrer chez les Grecs des traités qui favorisent les traîtres, les déserteurs, ou les tyrans? Rappelez-vous d'ailleurs que vous avez décrété l'extradition des bannis entre tous les États alliés. Pourrait-on dire qu'il n'a pas mérité la mort, le banni qui rentre dans sa patrie sans une décision générale des alliés? Pour moi je prétends, Thébains, que si vous me mettez à mort, vous aurez vengé votre plus grand ennemi; mais que si vous proclamez la justice de ma conduite, vous aurez vengé, aux yeux de tout le monde, vos propres injures et celles de tous vos alliés. »

Les Thébains après avoir entendu ce discours décrétèrent qu'Euphron avait subi le sort qu'il méritait. Ses concitoyens cependant emportèrent son corps comme celui d'un homme de bien, et l'enterrèrent sur la place publique, où ils le révèrent comme un fondateur de leur ville. C'est ainsi, qu'à ce qu'il semble, la plupart des hommes donnent à leurs bienfaiteurs le nom d'hommes de bien.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Voilà ce que j'avais à dire sur Euphron; je reprends maintenant ma narration où je l'avais interrompue. Les Phliasiens étaient encore à fortifier Thyamia, et Charès se trouvait encore auprès d'eux, lorsque les exilés s'emparèrent d'Oropos. Tous les Athéniens alors marchèrent contre cette place et firent venir Charès de Thyamia; aussi le port des Sicyoniens fut-il repris par les citoyens eux-mêmes et les Arcadiens. Quant aux Athéniens, comme aucun de leurs alliés ne les secourut, ils se retirèrent en laissant Oropos au pouvoir des Thébains, jusqu'à ce qu'ils pussent faire valoir leurs droits.

Lycomédès apprenant que les Athéniens avaient à se plaindre de leurs alliés, qui leur attiraient de nombreux embarras, et ne leur rendaient à leur tour aucun secours, persuada aux Dix mille de négocier une alliance avec eux. Au premier moment il y eut des Athéniens qui étaient fâchés de voir Athènes, amie des Lacédémoniens, s'allier avec leurs adversaires. Mais lorsqu'ils réfléchirent que c'était un aussi grand avantage pour les Lacédémoniens que pour eux, que les Arcadiens n'eussent plus besoin des Thébains, ils acceptèrent l'alliance des Arcadiens. Lycomédès qui était chargé de ces négociations, mourut à son retour d'Athènes d'une manière très-remarquable. Il choisit sur une foule de bâtiments celui qu'il voulut, et après avoir con-

venu qu'il fixerait lui-même l'endroit où on l'aborderait, il choisit justement la place où se trouvaient les exilés. C'est ainsi qu'il mourut; l'alliance cependant n'en fut pas moins ratifiée.

Démotion dit dans l'assemblée du peuple à Athènes que l'alliance avec les Arcadiens lui paraissait à la vérité une heureuse négociation, mais qu'il faudrait cependant enjoindre aux généraux de conserver aussi Corinthe au peuple Athénien. Lorsque les Corinthiens l'apprirent, ils envoyèrent en hâte des garnisons suffisantes de leurs propres troupes partout où les Athéniens en avaient, et ils dirent à ces derniers de se retirer, parce qu'ils n'avaient plus aucun besoin de garnisons. Les Athéniens obéirent; lorsque leurs troupes qui gardaient les forts se furent réunies dans la ville, les Corinthiens publièrent que tout Athénien qui aurait à réclamer contre quelque injustice, n'eût qu'à s'annoncer et que justice lui serait rendue. Pendant cet état de choses Charès arriva avec la flotte devant Cenchrées. Lorsqu'il sut ce qui s'était passé, il dit qu'il avait appris que la ville était menacée et qu'il venait la secourir. Les Corinthiens le louèrent de son empressement, mais n'en ouvrirent pas davantage leur port à ses vaisseaux; ils le prièrent de s'en retourner, et renvoyèrent aussi les hoplites après leur avoir rendu justice. C'est ainsi que les Athéniens évacuèrent Corinthe; cependant, en vertu de l'alliance, ils devaient envoyer leur cavalerie aux Arcadiens, menacés d'une invasion; mais ils ne portèrent point la guerre en Laconie.

Les Corinthiens considérant qu'ils avaient bien petite chance de salut, eux qui avaient été déjà précédemment vaincus sur terre, et qui venaient de s'attirer en outre la malveillance des Athéniens, résolurent de former un corps de fantassins et de cavaliers mercenaires, qu'ils employèrent sous leurs ordres à défendre la ville et à porter la dévastation chez les ennemis environnants. Ils envoyèrent cependant à Thèbes demander si une ambassade de leur part pourrait obtenir la paix, et comme les Thébains leur en donnèrent l'assurance et les invitèrent à se rendre auprès d'eux, les Corinthiens les prièrent de leur permettre de se rendre aussi auprès de leurs alliés afin de faire la paix avec ceux qui le voudraient, et de laisser la guerre à ceux qui la préfèreraient. Après que les Thébains leur eurent accordé aussi cette demande, les Corinthiens allèrent à Lacédémone et parlèrent en ces termes:

« Lacédémoniens, nous venons en amis auprès de vous, et nous réclamons de votre part que vous nous découvriez, si vous le pouvez, la chance de salut que nous avons en persévérant à faire la guerre; mais que si vous reconnaissez le peu d'espoir qu'offre notre situation, vous fassiez avec nous la paix, si votre intérêt aussi le comporte; car il n'est personne avec qui nous aimerions mieux partager notre salut qu'avec vous. Si cependant la réflexion vous montre que la guerre vous est plus profitable, nous vous prions de nous laisser faire la paix. Peut-être si nous conservons notre ville,

pourrons-nous de nouveau un jour vous être de quelque secours; mais si nous périssons maintenant, il est évident que nous ne vous serons plus jamais d'aucune utilité. »

Les Lacédémoniens, après avoir entendu ces raisons, conseillèrent aux Corinthiens de faire la paix et permirent aussi à tous les alliés, qui ne voulaient pas faire la guerre de concert avec Lacédémone, de rester en repos. Ils déclarèrent que, pour eux, ils continueraient la guerre et se soumettraient à la volonté de la divinité; mais que jamais ils ne consentiraient à se laisser ravir Messène, qu'ils avaient reçue de leurs pères. Les Corinthiens donc, après avoir entendu cette déclaration, se rendirent à Thèbes pour traiter de la paix. Les Thébains prétendaient qu'ils leur jurassent aussi alliance; mais les députés répondirent que l'alliance n'était pas une paix, mais un simple changement de guerre; ajoutant que, s'ils voulaient, il ne dépendait que d'eux de faire la paix selon les lois de la justice. Les Thébains, remplis d'admiration pour eux qui, bien qu'en danger, refusaient de se mettre en guerre avec leurs bienfaiteurs, leur accordèrent, ainsi qu'aux Phliasiens et aux autres États venus avec eux à Thèbes, une paix qui assurait à chacun la possession de son territoire; l'on prêta serment à ces conditions.

Les Phliasiens, selon que la convention en avait été faite, évacuèrent de suite Thyamia; mais les Argiens, qui avaient juré la paix à ces mêmes con-

ditions, voyant qu'ils ne pouvaient faire que les exilés phliasiens demeurassent à Tricaranon sur le territoire de leur patrie, s'emparèrent de cette place et y mirent garnison, appelant leur propriété cette même terre que peu de temps auparavant ils avaient ravagée comme ennemie. Et ils restèrent sourds aux réclamations des Phliasiens.

A peu près vers la même époque, et quelque temps après la mort de Dénys l'ancien, son fils envoya aux Lacédémoniens un secours de douze galères sous le commandement de Timocratès. A son arrivée il les aida à prendre Sellasie, et après ce fait d'armes il remit à la voile pour Syracuse.

Peu de temps après, les Éléens s'emparent de Lasion qui leur appartenait anciennement; mais qui présentement était tributaire de la confédération arcadienne. Les Arcadiens toutefois ne restèrent point indifférents, mais rassemblèrent à l'instant des troupes et partirent. Les Éléens mirent contre eux en campagne leurs Quatre cents et encore trois cents hommes. Les Arcadiens, qui avaient eu pendant le jour les Éléens campés vis-à-vis d'eux sur un terrain assez plat, gravirent pendant la nuit le sommet de la montagne qui dominait les Éléens, et au point du jour descendirent contre eux. Les Éléens, voyant les ennemis venir des hauteurs et en très-grand nombre, eurent, il est vrai, honte de battre en retraite à une si grande distance; ils en vinrent aux mains, mais pas plutôt aux prises ils prirent la fuite. Dans leur re-

traite par des chemins difficiles, ils perdirent beaucoup d'hommes et d'armures.

Les Arcadiens, après cette victoire, marchent contre les villes des Acroréens. Ils les prennent toutes, à l'exception de Thraustos, et arrivent à Olympie; après avoir environné d'une palissade le Cronion, ils y mettent garnison et s'emparent du mont Olympe, ils prennent aussi Margane qu'on leur livra. Cette suite de revers jeta de nouveau les Éléens dans un découragement complet; les Arcadiens cependant marchent contre leur ville et s'avancent jusqu'à la place publique. Là toutefois les cavaliers et le reste des Éléens tiennent tête à l'ennemi, le chassent de la ville, lui tuent quelques hommes et élèvent un trophée.

Il régnait déjà précédemment des dissensions dans Élis. Le parti de Charopos, de Thrasonidas et d'Argios poussait la ville vers la démocratie, et la faction de Stalcas, d'Hippias et de Stratolas, vers l'oligarchie; mais comme les Arcadiens, à la tête de forces considérables, passaient pour les alliés de ceux qui voulaient la démocratie, le parti de Charopos devint plus audacieux, et s'étant entendu pour des secours avec les Arcadiens, il s'empara de la citadelle; mais les cavaliers et les trois cents montent aussitôt sans perdre un instant et les en chassent; le résultat fut qu'Argios et Charopos, avec près de quatre cents citoyens, furent bannis. Ces gens, peu de temps après, s'emparent de Pylos avec l'aide de quelques Arcadiens, et plusieurs

hommes du parti populaire quittèrent la ville pour se joindre aux bannis qu'ils voyaient maîtres d'une belle place et soutenus par les forces considérables des Arcadiens.

Les Arcadiens firent aussi plus tard une invasion dans le territoire des Éléens, d'après l'assurance que leur donnaient les exilés que la ville se rendrait. Mais cette fois les Achéens, devenus amis des Éléens, défendirent leur ville, en sorte que les Arcadiens se retirèrent sans avoir fait autre chose que ravager le pays. Toutefois ils ne sont pas plutôt sortis de l'Élide, qu'informés que les Pelléniens étaient à Élis, ils font de nuit une marche très-longue et s'emparent d'Oluros, ville appartenant à Pellène. Il faut savoir que les Pelléniens étaient déjà alors rentrés dans l'alliance de Sparte. Lorsqu'ils apprirent la prise d'Oluros, ils firent eux-mêmes un circuit et revinrent, comme ils purent, dans leur capitale de Pellène. Dès lors, malgré leur petit nombre, ils furent constamment en guerre avec les Arcadiens établis à Oluros, et avec tout le parti populaire de leur propre État; toutefois ils n'eurent point de repos qu'ils n'eussent repris Oluros.

Les Arcadiens au contraire firent une nouvelle expédition contre Élis. Comme ils posaient leur camp entre cette ville et Cyllène, les Éléens les attaquèrent; mais les Arcadiens firent bonne contenance et les battirent. Andromachos, le général de cavalerie éléen, qu'on accusait d'avoir fait en-

gager le combat, se tua lui-même; le reste des vaincus se retira dans la ville. Il périt aussi dans ce combat le Spartiate Soclidas qui y avait pris part; car les Lacédémoniens étaient déjà alors alliés des Éléens. Ceux-ci, se voyant pressés par leurs ennemis sur leur propre territoire avaient envoyé aux Lacédémoniens des députés pour réclamer leur aide, et leur demander de faire une expédition contre les Arcadiens; ils pensaient que c'était le meilleur moyen de se débarrasser de ces derniers que de leur faire la guerre des deux côtés. Là-dessus Archidamos part avec une armée de Lacédémoniens et s'empare de Cromnos. Il y laissa en garnison trois de ses douze compagnies et reprit ensuite le chemin de Sparte. Cependant les Arcadiens, qui se trouvaient tous réunis à leur retour de leur campagne d'Élide, arrivent vers Cromnos qu'ils entourent d'un double rang de palissades. Ainsi en sûreté, ils assiégeaient la garnison de Cromnos. Mais la ville de Lacédémone, indignée de voir ses citoyens assiégés, envoie une armée, dont Archidamos avait encore le commandement. A son arrivée il fait autant de ravages qu'il peut en Arcadie et en Sciritide, et essaie tout au monde pour faire, s'il est possible, lever le siége. Mais les Arcadiens ne s'en remuaient pas davantage, et ne faisaient nulle attention à tout cela.

Archidamos remarqua une colline par laquelle passait le retranchement extérieur dont les Arcadiens s'étaient entourés; il crut qu'il pourrait s'en

emparer, et qu'une fois qu'il en serait maître, les assiégeants qu'elle dominait ne pourraient garder plus longtemps leur position. Comme il faisait faire un circuit à ses troupes pour arriver à cet endroit, les peltastes et son avant-garde, voyant les Éparites en dehors du retranchement, fondent sur eux en même temps que les cavaliers cherchent à charger. Les Éparites ne plièrent point; mais ils se tinrent immobiles les rangs serrés. Les ennemis revinrent à la charge; les autres, loin de plier devant cette seconde attaque, se portèrent même en avant. Le tumulte était déjà grand, lorsque Archidamos lui-même arriva; il avait fait le détour par la route de chars qui conduit à Cromnos, et amenait ses troupes, qui se trouvaient marcher deux à deux. Les deux armées se rapprochèrent; celle d'Archidamos marchait par files à cause de la route par laquelle elle cheminait, tandis que les Arcadiens formaient un corps serré de boucliers. Aussi les Lacédémoniens ne purent-ils plus résister au nombre des Arcadiens. Bientôt Archidamos eut la cuisse percée de part en part; bientôt succombent ceux qui combattaient devant lui, Polyénidas et Chilon qui avait pour femme la sœur d'Archidamos; et le nombre total de ces gens qui tombèrent alors, ne s'élevait pas à moins de trente. Les Lacédémoniens se retirent par le chemin, et aussitôt qu'ils arrivent à une place plus large, ils se déploient et font face à l'ennemi. Les Arcadiens toutefois restèrent serrés comme ils étaient, et

bien qu'inférieurs en nombre, ils étaient animés d'une beaucoup plus grande ardeur, parce qu'ils poursuivaient une troupe qui se retirait et à laquelle ils avaient tué du monde. Pour les Lacédémoniens, ils avaient perdu tout courage, en voyant Archidamos blessé et en apprenant les noms des morts qui se trouvaient être des braves et presque des plus illustres citoyens. Comme les armées étaient rapprochées, un des plus âgés s'écria: « Qui nous force à combattre, soldats? Pourquoi ne pas faire une trêve et cesser la guerre? » Les deux partis furent enchantés de cette proposition et firent une trêve. Les Lacédémoniens s'en allèrent après avoir relevé leurs morts, et les Arcadiens se retirèrent et élevèrent un trophée à l'endroit où ils avaient commencé la première charge.

Pendant que les Arcadiens étaient occupés à Cromnos, les citoyens d'Élis marchèrent d'abord contre Pylos et rencontrèrent les Pyliens qui avaient été repoussés de Thalames; aussitôt que les cavaliers éléens qui s'avançaient les aperçoivent, ils fondent sur eux sans balancer, et en tuent une partie; d'autres se réfugient sur une éminence. Mais lorsque l'infanterie fut arrivée, elle culbuta aussi ceux qui s'étaient établis sur la hauteur, tua les uns et fit les autres prisonniers au nombre de près de deux cents. Tout ce qu'il y avait de mercenaires parmi ceux-ci fut vendu; tout ce qu'il y avait d'exilés fut égorgé. Après cela ils réduisent les Pyliens, qui ne recevaient plus aucun secours,

s'emparent de leur place même et reprennent Marganes.

Les Lacédémoniens cependant étant venus quelque temps après de nuit à Cromnos, s'emparent du retranchement et appellent aussitôt à eux les Argiens et les Lacédémoniens assiégés. Tous ceux qui se trouvaient le plus près et qui surent profiter du moment, sortirent; mais ceux qui se laissèrent prévenir par les Arcadiens accourus en grand nombre, furent renfermés dans l'intérieur de la ville, puis pris et distribués entre les vainqueurs. Une partie revint aux Argiens, une autre aux Thébains, une aux Arcadiens et une aux Messéniens. Le nombre total des Spartiates et des périèques qui furent faits prisonniers, s'éleva à plus de cent.

Cependant, dès que les Arcadiens n'eurent plus à s'occuper de Cromnos, ils se tournèrent de nouveau vers les Éléens; ils renforcèrent la garnison d'Olympie, et à l'approche de l'année olympique ils se préparèrent à célébrer les jeux avec les Pisates, qui prétendent avoir eu les premiers l'intendance du temple. Lorsque l'époque où ont lieu les jeux olympiques fut arrivée, et que l'on fut aux jours dans lesquels la foule s'assemble, les Éléens firent ouvertement leurs préparatifs, appelèrent à eux les Achéens et prirent la route d'Olympie. Les Arcadiens n'auraient jamais cru qu'ils vinssent les attaquer; ils organisaient même la fête avec les Pisates. Déjà même ils avaient terminé la course des chevaux et les courses du pentathle; mais lors-

que fut venu le tour de la lutte, ils quittèrent le stade, et on lutta entre le stade et l'autel, car les Éléens étaient déjà en armes près du bois sacré. Les Arcadiens, sans aller plus loin à leur rencontre, se déployèrent au bord du Cladaos, rivière qui coule le long de l'Altis et se jette dans l'Alphée; ils avaient à leurs côtés, comme alliés, environ deux mille hoplites argiens et près de quatre cents cavaliers athéniens. Les Éléens qui s'étaient rangés en bataille de l'autre côté de la rivière, immolent des victimes et marchent aussitôt en avant. Jusqu'à cette époque ils étaient, comme guerriers, méprisés des Arcadiens et des Argiens, aussi bien que des Achéens et des Athéniens; mais en ce jour ils furent regardés comme les plus braves des alliés. Les Arcadiens auxquels ils eurent d'abord à faire furent bientôt mis en fuite, et les Argiens dont ils soutinrent le choc éprouvèrent aussi le même sort. Les Éléens poursuivent les fuyards jusqu'à l'espace situé entre le sénat, le temple de Vesta et le théâtre attenant à ces édifices; là ils combattent avec la même valeur et repoussent l'ennemi jusqu'à l'autel. Mais atteints par les traits qu'on leur lançait du haut des portiques, du sénat et du grand temple, tandis qu'ils combattaient sur un terrain plat, ils perdent plusieurs hommes et entre autres Stratolas lui-même, le chef des Trois cents. Après cette action ils se retirèrent dans leur camp. Les Arcadiens cependant et leurs alliés eurent une telle peur pour le jour suivant, qu'ils ne se donnè-

rent aucun repos de toute la nuit, mais renversèrent les baraques élevées à grand'peine et se retranchèrent. Pour les Éléens, lorsque le lendemain ils s'approchèrent et virent une forte palissade, et quantité de monde monté sur les temples, ils se retirèrent dans leur ville. La bravoure qu'ils déployèrent fut telle qu'un dieu seul pouvait l'avoir inspirée et l'avoir fait éclater en un seul jour; il ne serait pas au pouvoir des hommes de susciter, même dans un long espace de temps, une telle valeur chez des gens sans vaillance.

Comme les magistrats de l'Arcadie employaient les deniers sacrés à entretenir les Éparites, les Mantinéens les premiers défendirent par un décret qu'on touchât aux deniers sacrés; ils se procurèrent dans leur ville et envoyèrent aux magistrats la part qu'ils avaient à payer pour les Éparites. Mais les chefs arcadiens citent les magistrats de Mantinée devant les Dix mille, sous prétexte qu'ils attentent à la confédération arcadienne. Comme ils refusaient de comparaître, on prononça leur sentence et l'on envoya les Éparites chargés de ramener les condamnés; mais les Mantinéens fermèrent leurs portes et ne les admirent point dans leurs murs. Là-dessus il s'éleva bientôt d'autres voix dans les Dix mille pour dire qu'il ne fallait pas toucher aux deniers sacrés, ni léguer pour l'éternité à leurs descendants ce crime envers les dieux. Dès qu'il eut donc été décrété dans la diète qu'on ne toucherait plus aux deniers sacrés, ceux des Épa-

rites qui ne pouvaient pas servir sans solde se débandèrent; mais ceux qui en avaient les moyens s'exhortèrent mutuellement et s'enrôlèrent dans les Éparites; ils voulaient ne plus être sous la dépendance de ces gens, mais les réduire sous la leur. Les chefs arcadiens, qui avaient manié l'argent sacré, sentant que, s'ils devaient en rendre compte, ils avaient grande chance d'être perdus, envoyèrent à Thèbes annoncer aux Thébains que, s'ils ne se mettaient en campagne, ils courraient le risque de voir les Arcadiens retourner aux Lacédémoniens. Les Thébaîns, en conséquence, se préparèrent à marcher. Mais ceux qui consultaient vraiment le plus grand intérêt du Péloponèse, persuadèrent à la diète arcadienne d'envoyer des députés aux Thébains pour leur dire de ne pas venir en armes en Arcadie, à moins qu'on ne les appelât. Tout en faisant dire cela aux Thébains, ils réfléchissaient qu'ils n'avaient que faire de la guerre; ils pensaient qu'ils n'avaient en effet nul besoin d'avoir l'intendance du temple de Jupiter; mais qu'en y renonçant ils feraient une action plus juste et plus pieuse, et se rendraient ainsi plus agréables au dieu. Comme les Éléens n'avaient pas d'autres prétentions, les deux partis résolurent de faire la paix, et le traité fut conclu.

Lorsque les serments eurent été prêtés par toutes les villes, ainsi que par les Tégéates et par le commandant thébain lui-même, qui se trouvait à Tégée avec trois cents hoplites béotiens, tous les Arca-

diens restèrent à Tégée et se livrèrent à la bonne chère et à la gaieté, faisant des libations et chantant des chants de joie pour la conclusion de la paix. Mais le Thébain et ceux des chefs, qui craignaient la reddition des comptes, réunis aux Béotiens et à ceux des Éparites qui faisaient cause commune avec eux, fermèrent les portes des murs de Tégée et envoyèrent saisir les premiers citoyens au milieu des banquets. Comme il y avait là des Arcadiens de toutes les villes et que tous désiraient avoir la paix, on devait nécessairement saisir un grand nombre de gens; de sorte que la prison publique fut bientôt pleine, et la maison commune ne tarda pas à l'être aussi. Le nombre des prisonniers était grand; plusieurs avaient sauté du haut du mur, et l'on en avait même laissé échapper quelques-uns par les portes, car il n'y avait d'animosité que chez les gens qui craignaient pour leur vie. Ce qui mit le Thébain et ses affidés le plus dans l'embarras, ce fut qu'ils n'avaient en leur pouvoir qu'un petit nombre de Mantinéens, lesquels ils auraient le plus désiré de prendre; grâce à la proximité de leur ville, ils étaient presque tous parvenus chez eux. Lorsqu'il fit jour et que les Mantinéens eurent appris ce qui s'était passé, ils envoyèrent de suite recommander aux autres villes de l'Arcadie d'être sous les armes et de garder leurs murailles. Ils prirent eux-mêmes ces précautions et envoyèrent en même temps à Tégée redemander tous les Mantinéens détenus; ils exigèrent

aussi qu'aucun des autres Arcadiens ne fût jeté dans les fers ou mis à mort avant un jugement; et dans le cas où l'on aurait des sujets d'accusation, ils déclarèrent que l'État de Mantinée s'engageait comme garant à amener devant la diète arcadienne tous ceux qu'on citerait devant elle. Le Thébain à ce message était embarrassé de la tournure qu'il donnerait à cette affaire et relâcha tout le monde. Le lendemain il réunit tous ceux des Arcadiens qui voulurent se rendre auprès de lui, et chercha à justifier sa conduite en disant qu'il avait été trompé; il prétendait avoir en effet appris que les Lacédémoniens étaient en armes sur les frontières et que quelques Arcadiens devaient leur livrer Tégée. Après l'avoir entendu ils le laissèrent libre quoiqu'ils sussent bien qu'il avait menti sur leur compte; mais ils envoyèrent à Thèbes des députés pour l'accuser et demander sa tête. Épaminondas, qui se trouvait alors au nombre des généraux, répondit, dit-on, qu'il avait eu bien plus raison d'arrêter que de relâcher ces hommes. « Car, » dit-il, « comment ne pas vous accuser avec justice de trahison, vous qui, après nous avoir engagés dans une guerre, faites la paix sans notre aveu; sachez bien, » ajouta-t-il, « que pour nous, nous marcherons en Arcadie et nous ferons la guerre de concert avec ceux qui tiennent notre parti. »

CHAPITRE CINQUIÈME.

Lorsque cette réponse fut parvenue à la diète arcadienne et dans les différentes villes, les Mantinéens et ceux du reste de l'Arcadie qui s'intéressaient au Péloponèse, aussi bien que les Éléens et les Achéens, se convainquirent dès lors que les Thébains montraient ouvertement leur désir de voir le Péloponèse s'affaiblir le plus possible, afin d'avoir toute facilité à l'asservir. « Pourquoi donc en effet veulent-ils que nous soyons en guerre, » pensaient-ils, « si ce n'est afin que nous nous fassions du mal les uns aux autres, et que les deux partis aient besoin de leur secours? Ou pourquoi, lorsque nous leur disons que nous n'avons pas besoin d'eux présentement, se disposent-ils à marcher? N'est-il pas évident que c'est dans le but de nous faire quelque mal, qu'ils préparent cette expédition? » Ils envoyèrent aussi à Athènes demander du secours; et il se rendit également à Lacédémone des députés des Éparites pour engager les Lacédémoniens à se réunir à eux pour repousser en commun les attaques dans le cas où un ennemi viendrait asservir le Péloponèse. Quant à l'hégémonie, il fut convenu dès lors que chaque peuple exercerait le commandement dans son pays.

Pendant ces négociations, Épaminondas s'était mis en campagne à la tête de tous les Béotiens, d'Eubéens et de nombreux Thessaliens envoyés

tant par Alexandre que par les adversaires de ce tyran. Les Phocéens toutefois ne marchèrent point avec lui, alléguant les traités qui, disaient-ils, leur enjoignaient de secourir Thèbes si elle était attaquée, mais non de faire une expédition contre d'autres États. Épaminondas cependant comptait que, dans le Péloponèse même, les Argiens et les Messéniens viendraient se joindre à lui, de même que ceux des Arcadiens, qui tenaient le parti de Thèbes. Ces derniers se composaient dès Tégéates, des Mégalopolitains, des Aséates, des Palantins et de toutes les villes auxquelles leur petitesse et leur position au milieu de ces États ne laissaient pas de choix.

Épaminondas partit en toute hâte. Arrivé à Némée, il y demeura dans l'espérance de surpendre les Athéniens à leur passage; il comptait que ce serait d'un grand poids pour redoubler l'ardeur de ses alliés, et pour jeter ses adversaires dans le découragement; il pensait, pour le dire en deux mots, que tout revers des Athéniens était un gain pour Thèbes. Pendant le temps qu'il passait là, tous les États coalisés se rassemblèrent à Mantinée. Cependant, lorsque Épaminondas apprit que les Athéniens avaient renoncé à passer par terre et se préparaient à envoyer sur mer et par la Laconie leurs secours aux Arcadiens, il partit de Némée et arriva à Tégée. Je ne pourrais pas dire que le bonheur l'ait favorisé pendant son commandement; mais dans ce qui est l'œuvre de la pru-

dence et de l'audace, cet homme ne me paraît n'avoir rien laissé à désirer. Je commencerai par le louer d'avoir établi son camp dans les murs de Tégée, ce qui lui donnait une position plus sûre que s'il avait campé au dehors, et lui permettait de mieux cacher ses dispositions aux ennemis et de se procurer avec plus de facilité dans la ville ce dont il avait besoin. Il pouvait en outre voir les adversaires campés dans la campagne, et juger de leurs bonnes dispositions ou de leurs fautes. Bien qu'il se crût plus fort que les ennemis, il n'allait point les attaquer s'il leur croyait l'avantage du terrain. Cependant, voyant qu'aucune ville ne se déclarait pour lui et que le temps se passait, il jugea qu'il fallait agir, s'il ne voulait s'attendre à voir la gloire qu'il avait acquise précédemment faire place à un grand déshonneur.

Ayant donc appris que les ennemis s'étaient fortifiés aux environs de Mantinée et avaient envoyé chercher Agésilas et tous les Lacédémoniens, informé en outre qu'Agésilas était en campagne et se trouvait déjà à Pellène, il fait souper ses troupes, donne l'ordre du départ et marche droit sur Sparte; si, par une dispensation divine, un Crétois n'était venu annoncer à Agésilas l'approche de l'armée, il aurait pris la ville entièrement dégarnie de défenseurs, comme un nid avec ses petits. Mais Agésilas, informé à temps de ce coup de main, arriva avant lui à la ville, et les Spartiates se partagèrent les différents postes, bien qu'ils

fussent en fort petit nombre; en effet leur cavalerie se trouvait en Arcadie, de même que leurs troupes soldées et trois des douze compagnies. Lorsque Épaminondas eut atteint la ville de Sparte, il évita d'entrer dans les endroits où ses troupes auraient dû combattre de plat, en butte aux coups partant des maisons, et où le nombre ne donnait aucune supériorité sur des gens moins nombreux. Mais il s'empara d'une position qu'il crut avantageuse, et, au lieu d'attaquer en montant, il marcha contre la ville en partant d'une hauteur. Dans ce qui arriva ensuite on peut bien voir la main d'un dieu, mais on peut aussi dire que rien ne peut résister à des désespérés. En effet, lorsque Archidamos arriva avec moins de cent hommes et, qu'après un trajet réputé rien moins que facile, il marcha droit sur les ennemis; voici que cette armée qui jetait feu et flamme, qui avait battu les Lacédémoniens, qui était immensément supérieure en nombre et avait en outre l'avantage du terrain, plie sans soutenir le choc d'Archidamos; les premiers rangs d'Épaminondas tombent. Mais comme ceux de Sparte, fiers de leur victoire, continuaient la poursuite plus loin qu'ils n'auraient dû, ils tombent à leur tour. En effet une main divine avait, à ce qu'il paraît, marqué le terme assigné à leur victoire.

Archidamos éleva donc un trophée à l'endroit où il avait été vainqueur, et rendit sous la foi d'une convention les ennemis tombés à cette place.

Épaminondas, prévoyant que les Arcadiens viendraient au secours de Lacédémone, ne voulait pas avoir affaire avec eux et avec tous les Lacédémoniens réunis, surtout au moment où les ennemis venaient de remporter un succès, et ses troupes d'essuyer un revers. Il retourna aussi rapidement que possible à Tégée où il laissa reposer ses hoplites, mais il envoya ses cavaliers à Mantinée, en leur demandant de ne point se laisser abattre et en leur annonçant qu'ils trouveraient probablement hors des murs de Mantinée tous les troupeaux et toute la population, d'autant plus que c'était le temps de la moisson. Les cavaliers s'en allèrent.

Cependant la cavalerie athénienne, partie d'Éleusis, avait pris le repas du soir à l'isthme, et après avoir traversé Cléones, elle était arrivée sur le territoire de Mantinée et s'était cantonnée dans les maisons en dedans des murailles. Lorsqu'on eut connaissance de l'approche des ennemis, les Mantinéens prièrent les cavaliers athéniens de les secourir autant que possible; ils leur montraient dans la campagne tous leurs troupeaux, et leurs ouvriers, et un grand nombre d'enfants et de vieillards de condition libre. Les Athéniens à cette prière se mettent en route, bien que ni eux, ni leurs chevaux n'eussent encore pris de nourriture. Qui pourrait refuser son admiration à la valeur qu'ils déployèrent alors? Bien qu'ils vissent des ennemis beaucoup plus nombreux, et que la cavalerie eût éprouvé un revers à Corinthe, ils ne

se laissèrent point arrêter par ces considérations, non plus que par la pensée qu'ils allaient combattre des Thébains et des Thessaliens, réputés pour la meilleure cavalerie; mais rougissant à l'idée que leur présence ne devrait être d'aucune utilité à leurs alliés, ils s'élancèrent aussitôt qu'ils aperçurent l'ennemi, désireux de sauver l'honneur de leur patrie; et ce fut à leur bravoure que les Mantinéens durent de conserver tout ce qu'ils avaient dans la campagne. Les Athéniens perdirent quelques braves et en tuèrent évidemment aussi à l'ennemi; car il n'y avait pas d'arme si courte avec laquelle les deux partis ne pussent s'atteindre réciproquement; ils enlevèrent leurs morts et rendirent les corps de quelques ennemis sous la foi d'une convention.

Épaminondas cependant, considérant qu'il serait obligé de partir sous peu de jours, parce que le temps fixé à l'expédition tirait à sa fin, sentit que, s'il laissait sans défense les États au secours desquels il était venu, ils seraient assiégés par leurs adversaires; il comprit que lui-même verrait sa réputation complétement perdue, puisqu'il avait été vaincu à Lacédémone avec sa nombreuse infanterie pesante par une poignée d'hommes, vaincu à Mantinée dans un combat de cavalerie, et qu'il avait été, par son expédition dans le Péloponèse, la cause de la ligue formée par les Lacédémoniens, les Arcadiens, les Achéens, les Éléens et les Athéniens. Aussi lui sembla-t-il

impossible de partir sans combat, lorsqu'il réfléchissait qu'une victoire ferait disparaître tous ces inconvénients, et venait-il à mourir, ce serait, pensait-il, une fin glorieuse que de tomber en essayant de léguer à sa patrie l'empire du Péloponèse.

Ce n'est pas du tout pour avoir de tels sentiments qu'il me paraît digne d'admiration, car ces sortes de pensées sont le propre des hommes généreux. Mais qu'il aît formé son armée à ne redouter nul travail, ni de jour, ni de nuit, à ne reculer devant nul danger, et à ne refuser jamais obéissance, lors même qu'elle manquait presque du nécessaire: voilà ce qui me paraît plus digne d'admiration. Lorsque pour la dernière fois il commande à ses troupes de se préparer à une bataille, les cavaliers à son ordre se mettent avec ardeur à polir leurs casques, les hoplites arcadiens gravent sur leurs boucliers des massues, comme s'ils étaient Thébains, tous aiguisent leurs lances et leurs glaives et nettoient leurs boucliers. La manœuvre qu'il employa, après s'être mis à la tête de ses troupes, mérite aussi considération; d'abord il les range en bataille, comme on devait s'y attendre; en agissant ainsi il paraissait indiquer qu'il se disposait au combat. Mais lorsque son armée eut été rangée comme il l'entendait, il ne la conduisit point à l'ennemi par le plus court chemin; mais il marcha vers les montagnes situées à l'ouest et vis-à-vis de Tégée, en sorte qu'il fit

croire à l'ennemi qu'il n'engagerait pas la bataille ce jour-là; en effet, arrivé au pied de la montagne, il déploya son armée et fit reposer les armes sous les hauteurs, de sorte qu'il avait l'air de vouloir poser son camp. Par cette manœuvre il amortit l'ardeur de l'ennemi qui s'était disposé au combat et rompit son ordre de bataille. Mais après avoir fait converser sur le front les compagnies qui marchaient par files, et former autour de lui un fort coin d'attaque, il fait de nouveau porter les armes et marcher en avant; ses troupes obéissent.

Ce fut un tumulte général chez les ennemis lorsqu'ils les virent arriver contre toute attente; les uns couraient à leurs rangs, d'autres s'alignaient, d'autres bridaient les chevaux, d'autres mettaient leurs cuirasses; ils semblaient tous devoir jouer un rôle plus passif qu'actif. Épaminondas conduisait son armée comme une galère, la proue en avant, il comptait enfoncer les ennemis là où il donnerait et anéantir par là toute leur armée. Il se préparait en effet à combattre avec ses plus fortes troupes et avait placé les plus faibles loin en arrière, sachant bien que la défaite de celles-ci amènerait le découragement chez les siens et redoublerait la force de l'ennemi. Celui-ci avait disposé sa cavalerie comme un corps d'hoplites, sur un ordre profond et sans y mêler d'infanterie. Mais Épaminondas forme aussi sa cavalerie en un solide coin d'attaque, et l'entremêle de fantassins, pensant qu'une fois la cavalerie enfoncée la déroute serait

dans toute l'armée ennemie; en effet, on trouve difficilement des gens qui veuillent tenir pied, lorsqu'ils voient une partie des leurs en fuite.

Afin d'empêcher aussi les Athéniens de l'aile gauche d'aller au secours de leurs voisins, il établit contre eux, sur quelques hauteurs, des cavaliers et des hoplites pour leur inspirer la crainte de se voir pris par derrière dès qu'ils se porteraient en avant. Tel fut donc son ordre d'attaque, et son attente ne fut point trompée. En effet, vainqueur à l'endroit où il donna, il mit en fuite toute l'armée ennemie. Mais lorsqu'il fut lui-même tombé, les siens ne surent plus profiter convenablement de la victoire; et quoiqu'ils vissent les ennemis en déroute, les hoplites ne leur tuèrent personne, et restèrent immobiles à la place où le premier choc avait eu lieu. Bien que la cavalerie fût aussi en fuite, les cavaliers qui la poursuivaient ne tuèrent ni cavaliers ni hoplites; mais, saisis de terreur, ils s'élancèrent, comme auraient fait des vaincus, à travers les rangs des ennemis en déroute. Cependant les fantassins adjoints à la cavalerie et les peltastes avaient partagé la victoire des cavaliers et arrivaient en vainqueurs à l'aile gauche, mais là ils furent presque tous taillés en pièces par les Athéniens.

Les suites de cette bataille furent tout autres que l'on ne s'y attendait généralement. Il n'y avait personne qui ne crut qu'avec ces deux armées formées du concours de presque toute la Grèce, le

résultat d'un combat ne fût l'empire assuré aux vainqueurs, l'assujettissement inévitable des vaincus. Mais la divinité gouverna de telle sorte que chaque parti éleva un trophée comme vainqueur, et qu'aucun des deux n'y mit obstacle; chaque parti comme vainqueur accorda à l'autre une trêve pour relever ses morts, et chaque parti comme vaincu en demanda une à cet effet; et, bien qu'ils se prétendissent tous deux maîtres de la victoire, on ne les vit ni l'un ni l'autre posséder un pays, une ville ou un commandement de plus qu'avant le combat. La confusion et le trouble régnèrent en Grèce après cette bataille encore plus qu'auparavant.

Qu'il me suffise d'avoir mené mon histoire jusqu'ici; peut-être quelqu'un songera-t-il à la continuer.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.



